Table des matières / Índice

Présentation générale 7

Presentación general 21

1. Recadrages historiques et théoriques de l'euphémisme
Marco histórico y teórico del eufemismo 35

André Horak
Les recherches sur l'euphémisme des origines à nos jours 37

Miguel Casas Gómez
De una visión léxica y pragmático-discursiva a una dimensión cognitiva en la caracterización extralingüística y lingüística del eufemismo 53

Marc Bonhomme
La réception de l'euphémisme: entre réussite et échec interactif 73

2. Aspects socio-pragmatiques de l'euphémisme
Aspectos sociopragmáticos del eufemismo 89

Anna Jaubert
Un précieux moins-disant.
La pragmatique de l'euphémisme conversationnel 91

Mariela de La Torre
Relación eufemismo/cortesía en el habla culta limeña: implicaciones pragmáticas 103

Susana Guerrero Salazar
Los eufemismos en los anuncios de contacto en lengua española 119

3. Perspectives pragmatico-grammaticales et orales sur l'euphémisme
Perspectivas pragmático-gramaticales y orales sobre el eufemismo 133

Corinne Rossari
Euphémisme et litote en tant que phénomènes énonciatifs: le cas du conditionnel et de il paraît que 135

Ruggero Druetta
Gestion des plans verbal et coverbal lors de l'émergence des euphémismes à l'oral: analyse de quelques stratégies 153

4. Euphémisme et catégories de discours
Eufemismo y categorías de discurso 173

Paola Paissa
La gradualité de l'euphémisme: analyse d'un corpus de presse à la fin de la guerre d'Algérie 175

Montserrat López Díaz
Dire pour masquer ou la stratégie de l'euphémisme publicitaire 193

Michael Rinn
Du bien parler en Euphémie. Le handicap dans la cité honnête, utile et agréable 209

Emilio Montero Cartelle
La interdicción sexual en el castellano medieval: su dimensión cultural 223

Présentation des auteurs 243

Presentación de los autores 247

Présentation générale

Marc Bonhomme, Mariela de La Torre, André Horak

1. L'euphémisme comme notion problématique

Avec quelques autres privilégiés comme la métaphore ou l'ironie, l'euphémisme est l'un des rares concepts forgés par la rhétorique qui bénéficie d'une large diffusion auprès du grand public. Or paradoxalement, contrairement à ces deux figures, il n'a fait l'objet que d'une poignée de monographies, dont pratiquement aucune en français[1]. Le premier objectif de cet ouvrage[2] est ainsi de combler la lacune présentée par le relatif manque d'intérêt des chercheurs pour ce procédé discursif, pourtant omniprésent dans nos usages langagiers.

Un autre objectif de cet ouvrage est de clarifier autant que possible le fonctionnement complexe de l'euphémisme, par-delà les définitions simples et rassurantes qu'en donnent les dictionnaires, à l'image du *Robert*: «*Euphémisme*: Expression atténuée d'une notion dont l'expression directe aurait quelque chose de déplaisant, de choquant». En particulier, l'euphémisme soulève beaucoup de questions, dont quatre peuvent être mentionnées:

(a) Pour ce qui est de sa définition, la seule atténuation suffit-elle pour le caractériser, comme le fait le *Robert*? Il semble que non, au vu de nombreux euphémismes canoniques, tel celui-ci:

> Intensification des frappes de l'OTAN dont les opérations ont fait 8 morts. Belgrade a été privée d'électricité et certains quartiers d'eau. (*Le Temps*, 28-05-1999)

Loin de se limiter à un traitement détensif qui réduit la gravité de la guerre, l'euphémisme «opérations» met simultanément en œuvre un autre traitement d'ordre axiologique: la mélioration qui en neutralise les ravages. Cependant,

---

1 Parmi les exceptions notables pour le français, il convient de signaler un numéro spécial de la revue *Synergies Italie* (2009) et l'ouvrage récent de Horak (2010). Par contre, l'euphémisme a donné lieu à quelques monographies en espagnol (Montero Cartelle, 1981; Casas Gómez, 1986; Uría Varela, 1997; Crespo Fernández, 2007; etc.), en italien (Galli de' Paratesi, 1964), en anglais (Kany, 1960; Enright, 1985; Allan & Burridge, 1991 & 2006; Cameron, 1995) et en allemand (Leinfellner, 1971; Reutner, 2009; Forster, 2009; etc.).

2 Cet ouvrage rassemble les contributions d'un colloque international organisé par les Instituts de Français et d'Espagnol de l'Université de Berne les 2 et 3 septembre 2010.

l'atténuation constitue un trait euphémique davantage central, même si le dosage entre celle-ci et la mélioration s'avère variable selon les euphémismes en jeu[3].

(b) Concernant le domaine d'application du terme *euphémisme*, que recouvre-t-il au juste? Le mot ou l'expression qui atténue, le sens atténué, ou la réalité soumise à l'atténuation? Quand on observe les emplois de ce terme, on constate des glissements et des amalgames constants entre ces trois polarités. Or si l'on prend un euphémisme comme «un malentendant» pour désigner un sourd, on gagnerait à faire la distinction entre le *signifiant euphémisant* («malentendant»), le *signifié euphémique* (/Transformation d'une personne qui n'entend pas en une personne qui entend mal/) et le *référent euphémisé* (le sourd résorbé dans la normalité, même minorée).

(c) Sur le plan de sa catégorisation linguistique, l'euphémisme forme-t-il une figure du discours clairement circonscrite (*euphémisme stricto sensu*)? Ou est-il un processus général d'atténuation recouvrant l'occultation langagière de réalités sensibles? Si l'on opte pour cette alternative, il se dilue dans une *euphémie* plus diffuse.

(d) Pour ce qui regarde son extension, l'euphémisme se concentre-t-il sur des termes codifiés en langue et facilement isolables (*euphémisme local*)? Ou se développe-t-il sur des énoncés entiers lors de l'actualisation du langage (*euphémisme global*)?

À ces questions inhérentes à la notion d'euphémisme s'ajoutent des problèmes liés à ses rapports avec des phénomènes voisins. Deux d'entre eux méritent d'être déjà signalés:

(1) Dans le cadre d'une approche figurale de l'euphémisme, celui-ci implique d'autres figures comme la métaphore, la métonymie ou la périphrase[4]. Comment expliquer leur interconnexion? Faut-il considérer l'euphémisme comme une *métafigure* incluant des figures basiques, ou comme un *effet figural* engendré par l'orientation atténuative/méliorative d'autres figures? On parlera à ce moment de «métaphore, métonymie, etc., à effet euphémique». Dans le même ordre d'idées, il existe des relations non pas d'intégration, mais d'in-

3 À la limite, certains envisagent comme «euphémisme» une occurrence soumise à la seule mélioration, sans qu'il y ait d'atténuation. *Cf.* ci-après López Díaz, pp. 193-208.

4 À propos de la métaphore et de la périphrase, voir respectivement les formulations de «yogurtina» et de «trabajadora sexual» pour désigner une prostituée en espagnol (*cf.* ci-après Guerrero Salazar, pp. 119-132). En ce qui concerne la métonymie, pensons au transfert isotopique cause/effet dans l'expression française «faire ses besoins» (pour déféquer).

tersection entre l'euphémisme et une figure comme la litote qui sont facilement confondus[5]. Si tous deux détendent le discours au niveau de leur production, la litote demande en plus, au niveau de sa réception, une réinterprétation tensive qui n'est pas toujours évidente à effectuer.

(2) Plus généralement, des phénomènes reposant sur les processus de voilement de l'euphémisme ne sont pas forcément traités comme des euphémismes dans beaucoup d'ouvrages. C'est le cas du tabou face à des réalités innommables, du politiquement correct censé protéger les minorités ou de la langue de bois préfabriquée, dont les formulations édulcorantes ne sont pas forcément rapportées à l'euphémisation du discours faite par leurs analystes[6]. En somme, les usages euphémiques débordent la conscience métalinguistique de l'euphémisme proprement dit.

2. Pour une approche renouvelée de l'euphémisme

L'euphémisme, avec ses problèmes, a souvent donné lieu à des commentaires fragmentaires de la part de ses théoriciens. Ainsi, l'*approche rhétorique* l'a surtout envisagé comme un procédé d'atténuation pour gagner la faveur du public (Aristote, 1991) ou pour éviter une référence directe aux tabous (Cicéron, 1971). D'un autre côté, elle s'est appliquée à dresser des inventaires des moyens euphémiques (Fontanier, 1977). Quant à l'*approche stylistique* (Suhamy, 1981; Bacry, 1992), elle tend à restreindre l'euphémisme aux textes littéraires, voyant en lui une esthétique de l'estompage destinée à émousser le caractère désagréable d'un jugement ou à masquer des registres de langue jugés inconvenants. Davantage attestée, l'*approche sémantico-lexicale* de l'euphémisme (Carnoy, 1927; Ullmann, 1969…) développe une théorie substitutive de celui-ci, selon laquelle un terme euphémique remplace le terme standard qui conviendrait à certaines réalités risquées. Cette théorie substitutive se double d'une conception paradigmatique, avec le regroupement de lexèmes ou de locutions euphémiques isolés et décontextualisés au sein de divers réseaux thématiques. Les longues listes de Nyrop (1913) en sont une illustration exemplaire: euphémismes de superstition, de politesse, de décence, etc.

Cependant, depuis quelques années, l'analyse de l'euphémisme a bénéficié d'un renouveau théorique à travers les apports conjoints de trois courants linguistiques:

5 Ainsi chez Peyroutet (1994).

6 Par exemple, l'euphémisme n'est jamais mentionné dans le *Lexique du français tabou* de Merle (1993), dans le *Manuel du politiquement correct* de Volkoff (2001) ou dans *Parlez-vous la langue de bois?* de Chosson (2007).

– Le *courant pragmatique* a mis en relation les procédures d'adoucissement de l'euphémisme avec les actes de langage indirects ou les moyens détournés du dire (Allan & Burridge, 1991; Crespo Fernández, 2007). De même, Kerbrat-Orecchioni (1994: 67) a rapproché l'euphémisme des stratégies de politesse:

> Tout comme la litote, l'euphémisme est par excellence un *softener*: ces deux figures ont pour fonction commune et principale de tenter d'adoucir les FTAs que l'on est constamment amené à effectuer au cours du développement de l'interaction, et de désamorcer au moins partiellement ces menaces potentielles.

– Le *courant sociolinguistique* a souligné l'influence de la pression sociale et du contexte culturel sur l'euphémisme (Cameron, 1995). Celui-ci se présente fréquemment comme une formation sociolectale voilant une idéologie. C'est le cas pour certaines «formules» relevées par Krieg-Planque (2004), à l'instar de «loi du marché» pour dénommer celle du profit. Imposée par la circulation médiatique du langage, une telle tournure froidement économique finit par banaliser le triomphe du système capitaliste avec la mise en place de la mondialisation.
– Le *courant énonciatif* a rattaché l'euphémisme au dialogisme théorisé par Bakhtine. D'après Jaubert (2008), l'euphémisme relève du dialogisme interdiscursif, en ce qu'il reprend à chacune de ses nouvelles énonciations des discours lénifiants antérieurement produits. Pour Bonhomme (2005), l'euphémisme fonctionne sous le régime de la polyphonie convergente, à travers laquelle le *Je-dis* du locuteur est en écho avec le *on-dit* de la *doxa* environnante. De la sorte, un euphémisme comme «reconduction aux frontières» qu'on trouve dans un article du *Figaro* (du 05-04-1993) pour désigner l'expulsion des immigrés illégaux est une reformulation par le journaliste de tout l'interdiscours technocratique officiel. La responsabilité de cette expression est diluée dans une voix plurielle et anonyme, formée de l'ensemble des énonciateurs – juges, fonctionnaires, hommes politiques ou journalistes – qui cherchent à s'adapter au sentiment prévalant dans le domaine de l'immigration depuis quelque temps.

L'objectif principal de cet ouvrage est d'approfondir le *fonctionnement pragmatico-discursif* de l'euphémisme à la lumière des trois courants mentionnés précédemment. Celui-ci est intrinsèquement pragmatique, en ce qu'il met en jeu une corrélation étroite entre son dispositif linguistique et ses contraintes contextuelles. Plus précisément, il apparaît comme une opération langagière détensive et méliorative face à des situations conflictuelles, qu'elles soient existentielles ou institutionnelles. Ne se limitant pas à des substitutions de lexèmes, cette opération détensive/méliorative se traduit discursivement par des configurations «en-deçà» et sous-déterminées, perceptibles à travers des saillances micro- ou macrostructurales sur le *pattern* des énoncés. Ces saillances peuvent être traitées en terme de

figures si l'on est sensible à leur dimension typique et récurrente dans les échanges verbaux. Par ailleurs, elles sont graduelles, à savoir plus ou moins marquées selon les énoncés concernés et plus ou moins identifiables selon l'activité réceptive de leurs destinataires. Sur un autre plan, les stratégies détensives/mélioratives de l'euphémisme se traduisent par des effets illocutoires d'estompage qui prennent différentes valeurs perlocutoires suivant les contextes: révélation d'un ethos de prudence ou de modestie chez l'énonciateur, dédramatisation d'un référent choquant, masquage des aspérités d'une information, préservation des faces des énonciataires… Plus largement, le fonctionnement pragmatique de l'euphémisme est indissociable d'une communication sociodiscursive. Loin d'émaner d'un sujet singulier, l'euphémisme naît ordinairement dans l'énonciation plurielle d'une communauté langagière, d'un groupe ou de participants à une interaction. D'un point de vue proactif, on euphémise toujours sous l'influence du destinataire, souvent lui-même collectif, qu'il convient de ménager ou de persuader, dans une communication qui se donne pour consensuelle, même lorsqu'elle s'avère en définitive manipulatrice.

Les études qui suivent visent à rendre compte d'un tel fonctionnement pragmatico-discursif de l'euphémisme dans ses manifestations écrites, mais aussi orales, ce qui est plus original[7]. De même, elles montrent comment celui-ci affecte les productions langagières les plus diverses: les discours médiatiques bien sûr (presse écrite, publicité, annonces de contact) qui sont des grands consommateurs de formulations aseptisées, mais également les discours politiques, administratifs ou littéraires. De plus, les principaux domaines soumis à l'euphémisation sont pris en considération dans cet ouvrage, qu'ils concernent la guerre, la pollution, la corruption, les handicaps ou les conversations mondaines.

Un autre intérêt de cette publication réside dans sa synergie entre deux langues-cultures: le français et l'espagnol. Tout en élargissant les réflexions des spécialistes de l'euphémisme et l'observation de ses mécanismes dans un cadre romaniste, cette synergie offre une perspective comparative sur le traitement de l'euphémisme par ces deux langues. Elle révèle ainsi un souci commun de dépasser son examen lexico-sémantique pour une approche pragmatique et sociodiscursive plus pertinente. De même, la confrontation du français et de l'espagnol permet de voir quelques constantes euphémiques entre eux, comme l'importance de l'euphémisation dans le domaine des relations interpersonnelles ou dans la constitution de sociolectes fondés sur une politesse de façade. En même temps, on observe des différences significatives entre l'approche de l'euphémisme en français et en espagnol. Entre autres:

7 *Cf.* ci-après Druetta, pp. 153-171.

– Sur le plan méthodologique, les débats à propos de sa figuralité occupent une place plus grande en français[8], alors que la recherche espagnole est davantage orientée sur sa dimension culturelle.
– Sur le plan thématique, la guerre ou les problèmes de l'immigration jouent un rôle plus net en français[9], tandis que certaines pressions sociales, comme celles de l'Église ou de la bienséance liée à la sexualité, s'avèrent davantage marquées en espagnol[10].
– Sur le plan des mécanismes euphémiques enfin, les formations par diminutifs sont nettement plus exploitées en espagnol qu'en français. Ou divers lexèmes euphémiques espagnols (comme «señorita» pour désigner une prostituée) n'ont pas leurs équivalents en français (une «jeune fille» n'est pas attestée dans le lexique de la prostitution)[11].

3. Présentation des contributions

3.1. Les trois premières études proposent **un recadrage historique et théorique** de l'euphémisme à partir des derniers acquis de la recherche.

André Horak effectue un bilan historique et critique sur les travaux relatifs à l'euphémisme de l'Antiquité à nos jours. Il montre d'abord l'intérêt de la tradition rhétorique pour les procédés d'atténuation, qu'ils soient abordés dans une perspective oratoire chez Aristote, taxinomique dans la *Rhétorique à Herennius* ou pédagogique chez Quintilien. Toutefois, dans les plus grands manuels de rhétorique grecs et romains, l'euphémisme n'apparaît généralement pas comme une figure (sauf chez Démétrios), mais comme une simple fonction discursive. Il en est de même pour les traités du Moyen Âge qui tendent à dissoudre l'euphémisme dans d'autres figures, tel le charientisme chez Bède le Vénérable. A. Horak examine ensuite comment la figuralité de l'euphémisme est devenue un objet de controverse chez les rhétoriciens français des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Si Dumarsais classe l'euphémisme dans les tropes, Beauzée – suivi par Fontanier – refuse de lui accorder le statut d'une figure autonome, le réduisant à une «qualité essencielle à tous les styles». A. Horak consacre sa dernière section à la période proprement linguistique des recherches sur l'euphémisme, inaugurée par la thèse de Bökemann en 1899. D'un côté, il souligne l'hétérogénéité de ces recherches: historiographiques, sémantico-lexicales, lexicographiques, sociologiques… D'un autre

8 *Cf.* ci-après Horak, pp. 37-51.
9 Comme le confirment les contributions ci-après de Bonhomme, pp. 73-88, et de Paissa, pp. 175-192.
10 *Cf.* ci-après Montero Cartelle, pp. 223-241.
11 Pour ces mécanismes, voir ci-après Guerrero Salazar, pp. 119-132.

côté, il considère que seule une approche pragmatique plus englobante de l'euphémisme peut rendre compte de sa dimension contextuelle.

Miguel Casas Gómez effectue une évaluation comparative sur les caractérisations de l'euphémisme à partir de nombreuses définitions modernes (XX^{e} et XXI^{e} siècles). Ces caractérisations se subdivisent en deux catégories: extralinguistiques et linguistiques. Essentiellement psychologiques, les caractérisations extralinguistiques de l'euphémisme s'appuient sur ses motivations et sont le fait de nombreux chercheurs, dont Vendryes, Howard, Nyrop ou Ullmann. Moins fréquentes, les caractérisations linguistiques de l'euphémisme sont de deux ordres. D'une part, elles s'avèrent lexicales, en liaison avec la sémantique «traditionnelle» ou structurale, dont M. Casas Gómez évalue quelques définitions, notamment celles de Bruneau, Baldinger, Alonso Moya ou Senabre. D'autre part, sont dégagées les caractérisations pragmatiques de l'euphémisme qui comprennent des éléments comme la pression sociale, la politesse ou le rôle interprétatif du récepteur. Cette perspective est illustrée par les travaux d'Allan et Burridge ou par le dictionnaire de linguistique d'Alcaraz Varó et Martínez Linares. Dans une dernière partie, M. Casas Gómez insiste sur l'apport de la dimension cognitive pour caractériser l'euphémisme. Discutant les propositions d'autres chercheurs, comme Uría Varela ou López Eire, il soutient que cette figure ne se limite pas à une substitution de mots, mais qu'elle implique des procédures cognitives complexes dans le cadre d'une communication atténuée. De même, il rénove l'approche de l'euphémisme en établissant une distinction entre «tabou de mot» et «tabou de concept».

Marc Bonhomme recadre la communication euphémique sur le pôle de sa réception, alors qu'elle est le plus souvent considérée dans l'optique de sa production. La réception de l'euphémisme est en effet déterminante pour son fonctionnement pragmatique, avec le paradoxe suivant: si une occurrence euphémique n'est pas reconnue comme telle, elle atteint pleinement ses objectifs. Par contre, si elle est identifiée comme euphémique, son efficacité devient problématique. À partir d'exemples tirés de la presse écrite, M. Bonhomme approfondit dans un premier temps les modalités qui contribuent à la réussite de l'euphémisme. Celle-ci dépend de divers facteurs (masquages référentiels, banalisation discursive, routinisation cognitive…) qui permettent à la figure d'agir sur ses énonciataires selon l'orientation souhaitée par son énonciateur. Cette orientation va aussi bien dans le sens du renforcement de l'harmonie sociale que dans celui du contrôle de l'opinion publique. Dans un deuxième temps, M. Bonhomme porte son attention sur les échecs de la réception de l'euphémisme. Ceux-ci tiennent à son décalage doxal, à ses marquages inappropriés ou à sa trop grande singularité. De plus, l'échec réceptif d'un euphémisme se traduit tantôt par le dévoilement de ses présupposés, tantôt par son rejet, qu'il soit ironique ou polémique. L'euphémisme est alors dénoncé comme insincère, malhonnête ou dissimulateur. Au bout du

compte, l'euphémisme apparaît comme un type d'interaction spécifique, à la gestion délicate.

3.2. Les trois études suivantes portent sur **des aspects socio-pragmatiques plus particuliers** attachés à l'euphémisme.

Anna Jaubert s'intéresse à la pragmatique de l'euphémisme en relation avec son environnement socioculturel et avec la communication lissée qu'il établit. Elle analyse comment l'euphémisme révèle l'ethos de son producteur, en le classant socialement à travers son souci de faire une bonne impression. Fonctionnant comme adoucisseur dans des mises en discours consensuelles, l'euphémisme n'est pas sans poser des problèmes de reconnaissance du fait de la réception clivée qu'il appelle et de son interférence avec d'autres figures, telles la litote ou même l'hyperbole. Par ailleurs, l'excès de scrupule qu'il manifeste peut paraître suspect, ce qui le conduit parfois à trahir ce qu'il s'emploie à masquer (voir à ce propos les formulations comme «un black» ou «un israélite»). A. Jaubert note également l'ambiguïté illocutoire de l'euphémisme, en ce qu'il peut tout autant exprimer un savoir-vivre que déconflictualiser une interaction. Comme l'illustre l'analyse de «faire l'amour» ou de «fatigué», une telle ambiguïté est aussi renforcée par la relativité temporelle ou géographique des conventions sociales auxquelles cette figure s'adosse. Examinant différents euphémismes dans *L'Élégance du hérisson* de Muriel Barbery, A. Jaubert montre enfin qu'à travers eux l'image de soi revendiquée par les locuteurs préexiste déjà à la communication, tout en leur permettant d'afficher une maîtrise de l'émotion. Cela confirme combien l'euphémisme est inséparable d'un interdiscours socialement stabilisé, même s'il est susceptible de se remotiver dans les interactions.

Mariela de La Torre dégage les relations entre euphémisme et politesse dans le parler cultivé de Lima (Pérou). Elle s'appuie sur le cadre théorique élaboré par Brown et Levinson pour l'étude de la politesse verbale. Elle montre entre autres qu'à travers le discours indirect et atténué qu'il produit, l'euphémisme voile les actes menaçant l'image du locuteur ou de l'interlocuteur. En cela, il fonctionne comme un *softener*, au même titre que les «désactualisateurs» ou la litote. M. de La Torre insiste en outre sur les particularismes de la culture hispano-américaine dans le domaine de la politesse, ce qui dément la prétention d'universalité du modèle de Brown et Levinson. Par exemple, de récentes études ont démontré que l'idéologie individuelle est aussi importante que la solidarité groupale chez les locuteurs argentins, tandis que les locuteurs équatoriens privilégient les bénéfices mutuels et le sens de l'honneur. Pour son étude sur les euphémismes propres au parler cultivé de Lima, M. de La Torre recourt à un corpus recueilli auprès de 23 informateurs, tous de formation universitaire, dans le cadre du projet PILEI. Dans ce corpus, les usages euphémiques visant à la sauvegarde de l'image de soi sont en majorité dus au niveau culturel des informateurs, ainsi qu'à leur milieu où les

notions de «souche» et de «tradition familiale» sont très marquées. Cela explique que le statut social des informateurs les incite dans certains cas à estomper euphémiquement tant leurs antécédents familiaux que leurs parcours personnels et académiques, en évacuant tout ce qui entache l'image positive qu'ils prétendent exhiber. De plus, dans un tel corpus, les sphères sexuelles et religieuses apparaissent sans surprise comme un terrain privilégié pour l'euphémisme.

Susana Guerrero Salazar effectue une approche sociolinguistique de l'euphémisme, en l'abordant dans la perspective des genres. Elle se concentre sur le domaine de la prostitution, avec l'étude d'annonces de contact en espagnol, liées à la prostitution féminine à travers Internet. Ces annonces indiquent une modification du champ lexical de la prostitution, avec la disparition de certains euphémismes (tel «mujer pública») et la création de nouvelles expressions euphémiques, comme «asistenta sexual» ou «empleada erótica». S. Guerrero Salazar analyse en particulier les procédés euphémiques mis en œuvre dans diverses désignations plus spécifiques, qu'elles concernent l'âge, l'aspect physique ou les parties corporelles des prostituées. Dans l'ensemble, l'étude met en avant l'importance des diminutifs comme moyens euphémiques («madurita», «jovencita», etc.). De même, les effets d'estompage référentiel de la métaphore, surtout alimentaire, sont bien attestés («danone», «yogurcita»). Plus globalement, S. Guerrero Salazar étend ses considérations aux rapports entre le féminin et le masculin. Si certains usages euphémiques ne font aucune différence entre les deux sexes, l'analyse révèle d'intéressantes dissymétries entre le féminin et le masculin pour d'autres euphémismes. Ainsi, quand «señorita» connote une jeune prostituée, ce sémantisme est absent dans le masculin «señorito». Ou encore, abondants pour décrire les parties érotiques du corps féminin, les diminutifs ne sont pas utilisés dans la description du corps masculin. Au total, Internet apparaît comme un excellent corpus pour découvrir les nouvelles tendances dans le domaine de l'euphémisme sexuel.

3.3. Les deux études consécutives envisagent l'euphémisme dans **une optique pragmatico-grammaticale et orale**.

Corinne Rossari porte son attention sur deux formes grammaticales françaises à travers lesquelles le locuteur délègue à des instances indéterminées la responsabilité de son dire: le conditionnel épistémique et la locution verbale *il paraît que*. Son propos est d'établir que si ces deux formes créent une mise à distance, celle-ci aboutit à deux effets opposés: le conditionnel épistémique affaiblit la force de l'énoncé, alors qu'*il paraît que* l'augmente. En cela, ces formes s'intègrent dans les deux figures, vues comme «phénomènes énonciatifs», que sont respectivement l'euphémisme et la litote. Dans la suite de son article, C. Rossari analyse plus précisément le fonctionnement euphémique du conditionnel épistémique. Très sollicité dans les journaux, son effet atténuatif provient de la valeur hypothétique

de ce mode. Sur le plan rhétorique, il permet au locuteur de formuler une réserve à propos de la fiabilité des informations qu'il transmet, tout en manifestant un ethos de prudence. En même temps, il signale au récepteur que ces informations doivent être accueillies avec précaution. Parallèlement, un examen approfondi d'*il paraît que* révèle que cette locution introduit des états de chose perçus, mais qui sont présentés comme issus de nulle part. De là découle son effet litotique de forte évidence qui donne lieu à diverses exploitations, que ce soit dans les accusations, les auto-compliments ou les argumentations autoritaires.

Ruggero Druetta centre son étude sur l'euphémisme dans les interviews de personnalités politiques françaises lors de deux émissions: *L'Invité de RTL* et *Le Talk Orange-Le Figaro*. Son analyse dégage le jeu complexe qui apparaît entre le plan verbal et le plan coverbal au moment où un euphémisme surgit dans un énoncé oral. Elle met tout particulièrement en lumière les cas de convergence et de divergence entre les niveaux segmental, prosodique et gestuel des discours étudiés, ces cas pouvant constituer autant d'indices pour la perception d'une saillance euphémique. Or les orateurs expérimentés que sont les personnalités politiques font preuve d'une compétence active grâce à laquelle ils élaborent des stratégies basées sur la maîtrise et le dosage de ces indices. R. Druetta décrit quelques-unes de ces stratégies récurrentes qu'il rattache à deux valeurs de base: d'une part, le «lissage» énonciatif de l'euphémisme, visant à le faire passer inaperçu (notamment lorsqu'il peut entraîner des conséquences négatives pour l'énonciateur); d'autre part, la «mise en scène» de l'euphémisme pour qu'il soit apprécié dans sa dimension figurale (surtout quand il renforce l'ethos de l'orateur ou qu'il soutient des énonciations ironiques). R. Druetta montre également comment ces valeurs de base dépendent de la combinaison entre le statut lexicalisé ou non des euphémismes produits et du caractère convergent ou divergent des indices tant verbaux que coverbaux. Certains de ces indices échappent d'ailleurs au contrôle conscient du locuteur, mais ils permettent de déceler l'activité euphémique même par delà les stratégies qu'il met délibérément en place.

3.4. Les quatre dernières études considèrent l'euphémisme dans **des catégories de discours** qui l'exploitent abondamment.

Paola Paissa effectue une analyse de l'euphémisme dans la presse écrite. Constitué par des articles du *Figaro* (février-juillet 1962) consacrés à la fin de la guerre d'Algérie, son corpus couvre la période qui s'étend des dernières négociations précédant les accords d'Évian jusqu'à la proclamation de l'indépendance algérienne. La représentation des événements de l'époque qu'offre un journal de droite modérée comme *Le Figaro* fait l'objet de la première partie de son étude. Celle-ci met principalement en évidence des stratégies globales d'euphémisation caractérisant le compte-rendu des faits proposés par un quotidien qui adopte un point de vue consensuel vis-à-vis du pouvoir. Ces stratégies globales reposent,

entre autres, sur la dé-nomination des acteurs et des événements liés à la guerre d'Algérie, ainsi que sur l'atténuation (par négation/reformulation et par restriction) de certaines réalités sensibles, comme l'exode des pieds-noirs. Sur cet arrière-plan discursif se détachent des euphémismes ponctuels qui sont ensuite examinés plus en détail par P. Paissa. La question de la figuration référentielle est au centre de son analyse qui propose une description des procédés euphémiques privilégiés (abstractions substantivales, constructions para-litotiques, etc.), tout en tenant compte de l'instance énonciative dont ces euphémismes émanent. Ces cas de figures sont mis en relation avec le tissu discursif décrit dans la première partie et avec les traits spécifiques de l'euphémisme de presse. Les conditions de l'émergence de saillances euphémiques dans un contexte d'euphémisation généralisée et les modalités de leur réception forment l'objet final de la réflexion de P. Paissa.

Montserrat López Díaz approfondit divers types de stratégies d'atténuation euphémique dans la publicité francophone. À travers son idéalisation de la réalité, celle-ci est régie par une «loi d'euphémie» qui lui permet d'adresser un discours détendu et euphorique à destination de l'auditoire le plus large. Cette loi d'euphémie est manifeste lorsque la publicité, commerciale ou institutionnelle, aborde des thèmes sensibles qui touchent les tabous sociaux. Ceux-ci peuvent concerner la sphère privée (maladie, vieillesse) ou le domaine public (pollution, famine dans le tiers monde). Sur un autre plan, la publicité multiplie les actes de langage indirects, l'euphémisation se déplaçant sur l'interaction publicitaire elle-même. C'est ainsi que les actes d'offre (vendre) et d'acquisition (acheter) du produit sont généralement occultés, la publicité mettant alors en relief ses bénéfices pour le consommateur. Une telle stratégie d'évitement répond au souci de ne pas rabaisser l'annonceur au statut d'un simple quémandeur et d'estomper les propos péremptoires qui contraindraient le destinataire à agir. En somme, les annonces pratiquent un pacte de non-agression envers ce dernier, en esquivant euphémiquement les incursions trop violentes dans son territoire personnel. Commentant enfin des annonces pour des offres d'emploi ou pour des séjours touristiques, M. López Díaz soutient que le discours publicitaire aboutit à l'instauration d'une véritable langue de bois «embellie», fondée sur la mélioration sémantique du réel, sans qu'elle s'accompagne forcément d'atténuation.

Michael Rinn évalue le recours à l'euphémie dans des discours de santé publique sur des sites Internet traitant du handicap. Défini comme l'«utopie d'une vie sociale honnête, utile et agréable», le concept éthique d'euphémie sous-tend de nombreux textes sur le handicap, dont le propos est de briser le tabou de l'exclusion des personnes vulnérables afin d'instaurer le conformisme du bien-être pour tous. Ce concept d'euphémie est développé dans trois types de discours successivement analysés. D'un côté, le discours médico-légal tend à imposer euphémiquement le vocable *handicap*, moins stigmatisant que les termes lexicalisés *infirmité* ou *in-*

validité, tout en positivant ce vocable à travers son intégration dans une thématique de réadaptation. D'un autre côté, le discours des associations en santé publique met en œuvre une procédure d'euphémisation qui atténue le danger de rejet du handicap en sous-déterminant ses cas graves et en dédramatisant ses aspects dérangeants. Quant au discours des instances gouvernementales, tantôt il dilue la charge négative associée au handicap au moyen de descriptions pseudo-scientifiques, tantôt il généralise le handicap de façon à le rendre banal auprès de l'opinion, ce qui favorise l'insertion des personnes handicapées dans la vie en société. Pour M. Rinn, cette démarche euphémique traduit un prêt-à-penser idéaliste qui rejoint le politiquement correct, cependant qu'elle aboutit à un paradoxe: si nous sommes tous plus ou moins handicapés, le handicap cesse d'exister.

Emilio Montero Cartelle propose une approche de l'interdiction sexuelle qui tient compte de sa dimension culturelle, en partant de textes castillans médiévaux jusqu'à ses manifestations dans quelques œuvres clés de la littérature espagnole produites au XVI^{e} siècle. La littérature érotique du Siècle d'Or espagnol connaît une diffusion marginale, ce qui s'explique par des facteurs socioculturels. Du fait de son objet même, une telle littérature a en effet été peu publiée, restant dans l'intimité des initiés (éditions pirates et/ou manuscrites). À cela s'ajoute le manque d'intérêt des chercheurs actuels à son égard, sans doute pour des raisons de pudeur, mais également à cause des difficultés suscitées par l'interprétation de son message érotique, fortement crypté sous la contrainte sociale. Dans son analyse, E. Montero Cartelle adopte le cadre théorique de Koch et Oesterreicher qui lui fournit les outils nécessaires pour éclairer la pression de l'Église et de l'appareil judiciaire de l'époque sur la sexualité. C'est pourquoi le lexique érotique est entré dans la langue standard sous forme d'éléments euphémiques (à travers des périphrases ou des métaphores). E. Montero Cartelle se penche avant tout sur trois œuvres, dont il étudie les euphémismes sexuels puisés à divers champs lexicaux: le *Libro de Buen Amor* de l'archiprêtre de Hita, *La Lozana andaluza* de Francisco Delicado et *La Celestina* de Fernando de Rojas, dont les traces permettent de remonter aux textes médiévaux, notamment religieux et juridiques. L'analyse dégage les procédés euphémiques qui résultent de l'interdiction sexuelle dans ces textes: allusions, symboles, verbalisations «obliques», etc. Elle établit aussi l'absence d'homogénéité des euphémismes employés, de même que leurs limites dues à la pression sociale sur l'évolution des genres littéraires. Ces euphémismes ont en effet été coupés de la langue parlée, au moins jusqu'au XV^{e} siècle, ce qui occulte les éléments lexicaux les plus populaires de la sexualité.

Bibliographie

Allan, K. & Burridge, K. (1991): *Euphemism and Dysphemism,* Oxford-New York, Oxford University Press.

– , (2006): *Forbidden Words*, Cambridge, Cambridge University Press.
Aristote (1991): *Rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.
Bacry, P. (1992): *Les Figures de style*, Paris, Belin.
Bonhomme, M. (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
Cameron, D. (1995): *Verbal Hygiene*, London, Routledge.
Carnoy, A. (1927): *La Science du mot. Traité de sémantique*, Louvain, Universitas.
Casas Gómez, M. (1986): *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz.
Chosson, M. (2007): *Parlez-vous la langue de bois?*, Paris, Points.
Cicéron (1971): *De l'orateur*, Paris, Les Belles Lettres.
Crespo Fernández, E. (2007): *El eufemismo y el disfemismo*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante.
Druetta, R. & Paissa, P. (éds), (2009): *Synergies Italie* n° spécial, «Euphémismes et stratégies d'atténuation du dire».
Enright, D. J. (dir.), (1985): *Fair of Speech. The Uses of Euphemism*, Oxford, Oxford University Press.
Fontanier, P. (1977): *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.
Forster, I. (2009): *Euphemistische Sprache im Nationalsozialismus. Schichten, Funktionen, Intensität*, Bremen, Hempen.
Galli de' Paratesi, N. (1964): *Semantica dell'eufemismo. L'eufemismo e la repressione verbale con esempi tratti dall'italiano contemporaneo*, Torino, G. Giappichelli.
Horak, A. (2010): *L'Euphémisme. Entre tradition rhétorique et perspectives nouvelles*, München, Lincom Europa.
Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.
Kany, C. E. (1960): *American-Spanish Euphemisms*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press.
Kerbrat-Orecchioni, C. (1994): «Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées», *Langue française* 101, 57-71.
Krieg-Planque, A. (2004): «Souligner l'euphémisme: opération savante ou acte d'engagement?», *Semen* 17, 59-79.
Leinfellner, E. (1971): *Der Euphemismus in der politischen Sprache*, Berlin, Duncker & Humblot.
Merle, P. (1993): *Lexique du français tabou*, Paris, Éditions du Seuil.
Montero Cartelle, E. (1981): *El eufemismo en Galicia*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela.
Nyrop, K. (1913): *Grammaire historique de la langue française*, Copenhague, Gyldendalske, Boghandel Nordisk Forlag.
Peyroutet, Cl. (1994): *Style et rhétorique*, Paris, Nathan.
Reutner, U. (2009): *Sprache und Tabu. Interpretationen zu französischen und italienischen Euphemismen*, Tübingen, Max Niemeyer.
Suhamy, H. (1981): *Les Figures de style*, Paris, PUF.
Ullmann, S. (1969): *Précis de sémantique française*, Berne, Francke.
Uría Varela, J. (1997): *Tabú y eufemismo en latín*, Amsterdam, A. M. Hakkert.
Volkoff, V. (2001): *Manuel du politiquement correct*, Paris, Éditions du Rocher.

Presentación general

Marc Bonhomme, Mariela de La Torre, André Horak

1. El eufemismo como noción problemática

Al igual que otras figuras privilegiadas como la metáfora o la ironía, el eufemismo es uno de los pocos conceptos forjados por la retórica que cuenta con una amplia difusión entre el público en general. Ahora bien, paradójicamente y a diferencia de estas dos figuras, el eufemismo solo ha sido objeto de un escaso número de monografías, de las cuales prácticamente ninguna está en francés[1]. Así, pues, el primer objetivo de esta obra[2] es colmar el vacío ocasionado por la relativa falta de interés académico por este procedimiento discursivo omnipresente, a pesar de todo, en nuestros hábitos lingüísticos.

Otro de los objetivos de este trabajo es aclarar en la medida de lo posible el complejo funcionamiento del eufemismo, más allá de las definiciones simples y tranquilizadoras que nos dan los diccionarios, como por ejemplo el DRAE: «Manifestación suave o decorosa de ideas cuya recta y franca expresión sería dura o malsonante». En particular, el eufemismo plantea muchos interrogantes, entre los que destacaremos cuatro:

(a) En lo que respecta a su definición: ¿bastan la suavidad y el decoro para caracterizarlo, tal como hace el DRAE? Aparentemente no, si tenemos en cuenta los innúmeros eufemismos canónicos, como por ejemplo:

> El Estado Mayor del Ejército de Yugoslavia también rompió su silencio de más de 48 horas para informar sobre las operaciones de la OTAN, aunque no facilitó el número de bajas. (*El País*, 28-03-1999)

Lejos de limitarse a un tratamiento distensivo que minimiza la gravedad de la guerra, el eufemismo «operaciones» acciona simultáneamente otro trata-

1 Conviene indicar, entre las excepciones notables para el francés, un número especial de la revista *Synergies Italie* (2009) y la obra reciente de Horak (2010). Por el contrario, el eufemismo ha sido objeto de algunas monografías en español (Montero Cartelle, 1981; Casas Gómez, 1986; Uría Varela, 1997; Crespo Fernández, 2007; etc.), en italiano (Galli de' Paratesi, 1964), en inglés (Kany, 1960; Enright, 1985; Allan & Burridge, 1991 & 2006; Cameron, 1995) y en alemán (Leinfellner, 1971; Reutner, 2009; Forster, 2009; etc.).

2 Esta obra reúne las contribuciones de un congreso internacional organizado por los Institutos de Francés y de Español de la Universidad de Berna el 2 y el 3 de septiembre de 2010.

miento de tipo axiológico: un desarrollo ameliorativo que neutraliza sus efectos dañinos. Sin embargo, la atenuación constituye una característica eufemística más central, incluso si el equilibrio entre ella y la melioración es variable en función de los eufemismos en juego[3].

(b) En lo que respecta al campo de aplicación del término *eufemismo*, ¿cuál es su alcance? ¿La palabra o frase que atenúa, el sentido atenuado o la realidad sometida a la atenuación? Si nos fijamos en los usos del término, constatamos deslizamientos y amalgamas constantes entre estas tres polaridades. Ahora bien, si tomamos en consideración eufemismos como «persona con problemas auditivos» para designar a un sordo, sería más provechosa la distinción entre *significante eufemizante* («persona con problemas auditivos»), *significado eufemístico* (/transformación de alguien que no oye en alguien que oye mal/) y *referente eufemizado* (el sordo reabsorbido por la normalidad, incluso aminorada).

(c) En cuanto a su categorización lingüística, ¿el eufemismo constituye una figura del discurso claramente delimitada (*eufemismo stricto sensu*)? ¿O se trata de un proceso general de atenuación que abarca un ocultamiento lingüístico de realidades sensibles? Si se opta por esta última alternativa, el eufemismo se diluye en un *eufemia* más difusa.

(d) En lo que concierne a su extensión, ¿el eufemismo se concentra en términos codificados de la lengua y fácilmente aislables (*eufemismo local*)? ¿O se desarrolla en enunciados completos a través de la actualización del lenguaje (*eufemismo global*)?

A estos interrogantes inherentes a la noción de eufemismo se suman los problemas ligados a sus relaciones con fenómenos similares. Desde ya, dos de ellos merecen mención:

(1) En el marco de un enfoque figural del eufemismo, este implica otras figuras como la metáfora, la metonimia o la perífrasis[4]. ¿Cómo se explica la interconexión entre ellas? ¿Debemos considerar el eufemismo como una metafigura que incluye las figuras básicas, o como un efecto figural generado por la orientación atenuativa/ameliorativa de otras figuras? En este sentido, se hablará de «metáfora, metonimia, etc., de efecto eufemístico». En el mismo orden de ideas, hay relaciones, no de integración, sino de intersección entre el eufemismo y una figura como la litote, con la que se le confunde fácilmente[5].

---

3 Como mucho, algunos consideran como «eufemismo» una ocurrencia sometida a la mera melioración, sin que haya lugar a atenuación. *Cf.* López Díaz, pp. 193-208.

4 A propósito de la metáfora y de la perífrasis, ver respectivamente las formulaciones «yogurtina» y «trabajadora sexual» para designar a la prostituta (*cf.* Guerrero Salazar, pp. 119-132). En lo que respecta a la metonimia, piénsese en la transferencia isotópica causa/efecto en la expresión francesa «faire ses besoins» (defecar).

5 Así en Peyroutet (1994).

Si ambas relajan el discurso desde el punto de vista de su producción, la litote demanda además, a nivel de su recepción, una reinterpretación tensiva no siempre fácil de realizar.

(2) De manera más general, muchas obras no tratan necesariamente como eufemismos los fenómenos basados en los procesos de encubrimiento propios del eufemismo. Es el caso del tabú frente a realidades que no se pueden nombrar, de lo políticamente correcto supuestamente destinado a proteger a las minorías, o de la *langue de bois* prefabricada, cuyas formulaciones dulzonas no se relacionan necesariamente con la eufemización del discurso[6]. Con todo, los usos eufemísticos rebasan la conciencia metalingüística del eufemismo propiamente dicho.

2. Hacia un enfoque renovado del eufemismo

El eufemismo y sus problemas a menudo han dado lugar a comentarios fragmentarios por parte de los teóricos. Así, el *enfoque retórico* ha considerado el eufemismo sobre todo como un proceso de atenuación para ganar el apoyo del público (Aristóteles, 1991) o para evitar una referencia directa a los tabúes (Cicerón, 1971). Por otro lado, dicho enfoque se ha dedicado a confeccionar inventarios de los medios eufemísticos (Fontanier, 1977). El *enfoque estilístico* (Suhamy, 1981; Bacry, 1992), por su parte, tiende a circunscribir el eufemismo a los textos literarios, viendo en él una estética de la difuminación destinada a mitigar el carácter desagradable de un juicio o a ocultar los registros de lengua que considera inadecuados. Mucho más documentado, el *enfoque semántico-léxico* (Carnoy, 1927; Ullmann, 1969…) desarrolla una teoría de sustitución del eufemismo, según la cual un término eufemístico reemplaza el término estándar que convendría a ciertas realidades portadoras de riesgo. Esta teoría sustitutiva se combina con una concepción paradigmática, a través del agrupamiento, dentro de diversas redes temáticas, de lexemas o locuciones eufemísticas aisladas y descontextualizadas. A este respecto, las largas listas de Nyrop (1913) son una ilustración ejemplar: eufemismos de superstición, de cortesía, de decencia, etc.

Sin embargo, en los últimos años el análisis del eufemismo ha gozado de una renovación teórica gracias a las aportaciones conjuntas de tres corrientes lingüísticas:

– La *corriente pragmática* ha puesto en relación los procedimientos de mitigación del eufemismo con los actos de habla indirectos o los medios desviantes del decir (Allan & Burridge, 1991; Crespo Fernández, 2007). Del mismo

6 Por ejemplo, el eufemismo ni siquiera se menciona en el *Lexique du français tabou* de Merle (1993), en el *Manuel du politiquement correct* de Volkoff (2001) ni en *Parlez-vous la langue de bois?* de Chosson (2007).

modo, Kerbrat-Orecchioni (1994: 67) ha relacionado el eufemismo con las estrategias de cortesía:

> Al igual que la litote, el eufemismo es un *softener* por antonomasia: estas dos figuras tienen como función común y principal intentar suavizar los FTAs [actos de amenaza a la imagen] que constantemente intervienen en el desarrollo de la interacción, y desactivar por lo menos parcialmente dichas amenazas potenciales.[7]

– La *corriente sociolingüística* ha hecho hincapié en la influencia de la presión social y del contexto cultural sobre el eufemismo (Cameron, 1995). Este se presenta con frecuencia como una formación sociolectal que encubre una ideología determinada. Es el caso de ciertas «fórmulas» identificadas por Krieg-Planque (2004), tales como «ley del mercado», empleada para designar la ley de las ganancias. Impuesta por los usos lingüísticos de los medios de comunicación, una expresión fríamente económica como esta acaba banalizando el triunfo del sistema capitalista gracias a la puesta en marcha de la globalización.
– La *corriente enunciativa* ha relacionado el eufemismo con el dialogismo teorizado por Bajtín. Según Jaubert (2008), se debería relacionar más bien con el dialogismo interdiscursivo, ya que en cada una de sus nuevas enunciaciones retoma discursos lenitivos producidos con anterioridad. Para Bonhomme (2005) el eufemismo funciona bajo el régimen de la polifonía convergente, mediante la cual el *Digo* del locutor se hace eco del *Dicen* de la *doxa* circundante. Así, un eufemismo como «reconducción a las fronteras», publicado en un artículo de *El Mundo* (27-04-2011) para designar la expulsión de inmigrantes ilegales, es una reformulación por parte del periodista de todo el interdiscurso tecnocrático oficial. La responsabilidad de esta expresión se diluye en una voz plural y anónima, constituida por el conjunto de los enunciadores –jueces, funcionarios, políticos o periodistas– que procuran adaptarse a la opinión dominante desde hace ya un cierto tiempo en lo que respecta a la inmigración.

El objetivo principal de esta obra es profundizar en el *funcionamiento pragmático-discursivo* del eufemismo a la luz de las tres corrientes citadas. De hecho, el eufemismo tiene un carácter intrínsecamente pragmático, ya que implica una estrecha correlación entre su dispositivo lingüístico y sus limitaciones contextuales. En concreto, aparece como una operación lingüística distensiva y ameliorativa frente a situaciones de conflicto, sean estas existenciales o institucionales. Sin limitarse a las sustituciones léxicas, esta operación distensiva/ameliorativa se plasma, desde el punto de vista discursivo, en configuraciones subdeterminadas, visibles a través de relieves micro o macroestructurales en los patrones enunciati-

7 La traducción es nuestra.

vos. Dichos relieves pueden considerarse como figuras si nos atenemos a su dimensión típica y recurrente en los intercambios verbales. Por otra parte, son graduales, es decir más o menos marcados según los enunciados en cuestión, y más o menos identificables según la actividad receptiva de sus destinatarios. En otro nivel, las estrategias distensivas/ameliorativas del eufemismo se manifiestan a través de efectos ilocutivos de mitigación que adoptan diferentes valores perlocutivos según los contextos: la manifestación de un espíritu de prudencia y de modestia en el enunciador, la desdramatización de un referente chocante, el ocultamiento de las asperezas de una información, la preservación de la imagen del enunciatario… En términos más generales, el funcionamiento pragmático del eufemismo es indisociable de una comunicación sociodiscursiva. Lejos de emanar de un sujeto singular, el eufemismo nace por lo general en la enunciación plural de una comunidad de habla, de un grupo o de los participantes en una interacción. De hecho, se eufemiza siempre bajo la influencia del destinatario, a menudo colectivo, a quien conviene tratar bien o persuadir, en una comunicación que se considera consensual, aun cuando en última instancia sea manipuladora.

Los estudios del presente volumen tienen como objetivo dar cuenta de dicho funcionamiento pragmático-discursivo del eufemismo en sus manifestaciones no solo escritas, sino también orales, factor en el que reside su originalidad[8]. Del mismo modo, nos muestran cómo el eufemismo afecta a las producciones lingüísticas más diversas: el discurso de los medios de comunicación (prensa escrita, publicidad, anuncios de contacto) –grandes consumidores de formulaciones asépticas– y asimismo los discursos políticos, administrativos y literarios. Además, el presente volumen tiene en cuenta las principales áreas sujetas al eufemismo, ya sea la guerra, la contaminación, la corrupción, las discapacidades o las conversaciones mundanas.

Otro de los puntos de interés de esta publicación radica en la sinergia entre dos lenguas y culturas: la francesa y la española. Al ampliar las reflexiones de los especialistas del eufemismo y la observación de sus mecanismos en un marco romanista, esta sinergia proporciona una perspectiva comparativa en el tratamiento del eufemismo en los dos idiomas. Destaca una preocupación común por superar el análisis léxico-semántico gracias a un enfoque pragmático y sociodiscursivo más relevante. Del mismo modo, la comparación entre el francés y el español permite desgajar algunas constantes eufemísticas en ambas lenguas, tales como la importancia del eufemismo en la esfera sexual o en la constitución de sociolectos basados en una cortesía de fachada. Al mismo tiempo, se aprecian diferencias significativas entre los enfoques del eufemismo en francés y en español respectivamente. He aquí algunas de ellas:

8 *Cf.* Druetta, pp. 153-171.

– Desde el punto de vista metodológico, la discusión sobre su figuralidad tiene mayor relevancia en francés[9], mientras que la investigación en español se centra más en la dimensión cultural del eufemismo.
– Desde el punto de vista temático, la guerra o la problemática de la inmigración juegan un papel más marcado en francés[10], mientras que ciertas presiones sociales, tales como la de la Iglesia o las del decoro relacionado con la sexualidad, parecen tener mayor impacto en español[11].
– Por fin, desde el punto de vista de los mecanismos eufemísticos, las formaciones diminutivas constituyen un recurso más socorrido en español que en francés. Asimismo, diversos lexemas eufemísticos españoles (como «señorita» para designar a la prostituta) carecen de equivalentes en francés (no se atestigua «jeune fille» en el léxico de la prostitución)[12].

3. Presentación de las contribuciones

3.1. Los tres primeros estudios proponen un **replanteamiento histórico y teórico** del eufemismo a partir de las investigaciones más recientes sobre el tema.

André Horak lleva a cabo un balance histórico y crítico sobre los estudios relativos al eufemismo desde la Antigüedad hasta nuestros días. En primer lugar, demuestra el interés de la tradición retórica por los procesos de atenuación, ya sea desde una perspectiva retórica en Aristóteles, taxonómica en la *Rhetorica ad Herennium* o pedagógica en Quintiliano. Sin embargo, en los manuales de retórica griega y romana más importantes, el eufemismo por lo general no aparece como una figura (excepto en Demetrio), sino como una mera función discursiva. Lo mismo se aplica a los tratados medievales que tienden a disolver el eufemismo en otras figuras, como el carientismo en Beda el Venerable. A. Horak examina luego cómo la figuralidad del eufemismo se convirtió en un tema controvertido entre los retóricos franceses de los siglos XVIII y XIX. Si Dumarsais clasifica el eufemismo en los tropos, Beauzée –y más tarde Fontanier– se niega a concederle el estatuto de figura autónoma, reduciéndolo a una «calidad esencial de todos los estilos». A. Horak dedica su sección final al periodo estrictamente lingüístico de la investigación sobre el eufemismo, inaugurado por la tesis de Bökemann en 1899. Por un lado, hace hincapié en la heterogeneidad de estos trabajos: historio-

9 *Cf.* Horak, pp. 37-51.
10 Como confirman las contribuciones de Bonhomme, pp. 73-88, o de Paissa, pp. 175-192.
11 *Cf.* Montero Cartelle, pp. 223-241.
12 Para dichos mecanismos, véase Guerrero Salazar, pp. 119-132.

gráficos, léxico-semánticos, lexicográficos, sociológicos… Por otro lado, considera que solo un enfoque pragmático más global del eufemismo puede dar cuenta de su dimensión contextual.

Miguel Casas Gómez realiza una evaluación comparativa de las caracterizaciones del eufemismo a partir de numerosas definiciones modernas (siglos XX y XXI). Dichas caracterizaciones se dividen en dos categorías: extralingüísticas y lingüísticas. Esencialmente psicológicas, las caracterizaciones extralingüísticas del eufemismo se basan en sus motivaciones y son obra de numerosos investigadores, incluyendo Vendryes, Howard, Nyrop y Ullmann. Menos frecuentes, las caracterizaciones lingüísticas del eufemismo suelen ser de dos tipos. En primer lugar, tenemos las caracterizaciones léxicas, ligadas a la semántica «tradicional» o estructural, entre las cuales M. Casas Gómez analiza algunas definiciones, incluidas las de Bruneau, Baldinger, Alonso Moya o Senabre. Por otro lado, se desgajan las caracterizaciones pragmáticas del eufemismo que comprenden elementos como la presión social, la cortesía o el papel interpretativo del receptor. Representantes de esta perspectiva son las obras de Allan y Burridge o el diccionario de lingüística de Alcaraz Varó y Martínez Linares. En la última parte de su análisis, M. Casas Gómez destaca la aportación de la dimensión cognitiva en la caracterización del eufemismo. Ampliando las propuestas de otros investigadores, como Uría Varela o López Eire, M. Casas Gómez sostiene que esta figura no se limita a la sustitución de palabras, sino que implica procesos cognitivos complejos en el marco de una comunicación atenuada. Del mismo modo, renueva la aproximación al eufemismo gracias a la distinción entre «tabú de palabra» y «tabú de concepto».

Marc Bonhomme replantea la comunicación eufemística desde el polo de su recepción, pese a que suele considerarse desde la óptica de su producción. La recepción del eufemismo es sin duda determinante para su funcionamiento pragmático, conllevando la siguiente paradoja: si una ocurrencia eufemística no se reconoce como tal, ello significa que ha alcanzado plenamente sus objetivos. Por el contrario, si se le identifica como eufemística, su eficacia se torna problemática. A partir de ejemplos provenientes de la prensa escrita, M. Bonhomme profundiza en un primer momento en las condiciones que contribuyen al éxito del eufemismo. Dicho éxito depende de varios factores (enmascaramientos referenciales, banalización discursiva, rutinas cognitivas…) que permiten a la figura actuar sobre sus enunciatarios según la orientación deseada por su enunciador. Esta orientación apunta a la vez al fortalecimiento de la armonía social y al control de la opinión pública. En un segundo momento, M. Bonhomme se ocupa de los problemas de recepción del eufemismo debidos al desfase doxal, a una marcación inapropiada o a una singularidad excesiva. Además, la recepción fallida de un eufemismo implica algunas veces que transluzcan sus presupuestos, y otras su rechazo, ya sea

este irónico o polémico. Se denuncia entonces el eufemismo como insincero, deshonesto o disimulador. En última instancia, el eufemismo aparece como un tipo específico de interacción, de difícil manejo.

3.2. Los tres estudios siguientes se centran **en aspectos sociopragmáticos más específicos** del eufemismo.

Anna Jaubert aborda la pragmática del eufemismo en relación con su entorno sociocultural y la comunicación homogénea que establece. Analiza cómo el eufemismo revela el *ethos* de su productor, clasificándolo socialmente a través de su deseo de causar una buena impresión. Al operar como un suavizador en discursos consensuales, el eufemismo no deja de plantear problemas de reconocimiento debido a su recepción dual y a su interferencia con otras figuras, como la litote o incluso la hipérbole. Por otra parte, el exceso de escrúpulos que manifiesta puede parecer sospechoso, lo que lo lleva a veces a traicionar lo que intenta ocultar (a este propósito, véanse formulaciones del tipo «un black» o «un israelita»). A. Jaubert también toma nota de la ambigüedad ilocutoria del eufemismo, ya que tanto puede expresar una mundología, como también desactivar los conflictos de una interacción. Tal como demuestra el análisis de «hacer el amor» o «cansado», dicha ambigüedad se ve reforzada por la relatividad temporal y geográfica de las convenciones sociales en las que se apoya la figura. Mediante el examen de diversos eufemismos en *La elegancia del erizo* de Muriel Barbery, A. Jaubert muestra finalmente que, a través de ellos, los locutores revindican una imagen de sí mismos preexistente a la comunicación, lo cual a la vez les permite mostrar el dominio de sus emociones. Ello confirma cómo el eufemismo es inseparable de un interdiscurso socialmente estable, aunque sea susceptible de motivarse nuevamente en las interacciones.

Mariela de La Torre analiza la relación entre el eufemismo y la cortesía en el habla culta de Lima (Perú). Se basa en el marco teórico desarrollado por Brown y Levinson para el estudio de la cortesía verbal. Demuestra, entre otras cosas, que a través del discurso indirecto y atenuado que produce, el eufemismo mitiga actos que amenazan la imagen del locutor o del interlocutor, funcionando como un *softener*, de igual modo que los «desactualizadores» o la litote. M. de La Torre también hace referencia a estudios que demuestran las particularidades de la cultura hispanoamericana en el campo de la cortesía, desmintiendo la pretensión de universalidad del modelo de Brown y Levinson. Por ejemplo, la ideología individual es tanto o más importante que la solidaridad grupal entre los hablantes argentinos, mientras que los locutores ecuatorianos ajustan sus interacciones al principio de la reciprocidad. Para su estudio sobre los eufemismos en el habla culta de Lima, M. de La Torre utiliza un corpus recogido en el marco del proyecto PILEI, constituido por 23 informantes, todos ellos con formación universitaria. En dicho cor-

pus, los usos eufemísticos que tienden a salvaguardar la propia imagen se relacionan principalmente con el nivel cultural de los informantes, en cuyo entorno los conceptos de «casta» y «tradición familiar» son muy importantes. Ello explica por qué en algunos casos el estatuto social actual de los informantes los lleva a borrar eufemísticamente tanto sus antecedentes familiares como sus trayectorias personales y académicas, evacuando todo lo que pueda suponer una tacha en la imagen positiva que pretenden mostrar. Por otra parte, no causa sorpresa que las esferas sexual y religiosa constituyan un área privilegiada para el eufemismo.

Susana Guerrero Salazar examina el eufemismo desde un enfoque sociolingüístico, abordándolo desde la perspectiva de género. Se centra en la esfera de la prostitución, a través del estudio de los anuncios de contactos en español, en especial aquellos vinculados a la prostitución de la mujer en Internet. Dichos anuncios apuntan hacia un cambio en el campo léxico de la prostitución, a saber la desaparición de ciertos eufemismos (como «mujer pública») y la creación de nuevas expresiones eufemísticas como «asistenta sexual» o «empleada erótica». S. Guerrero Salazar analiza en particular los procesos eufemísticos empleados en diferentes denominaciones más específicas, relativas sea a la edad, sea a la apariencia física o a las partes del cuerpo de las prostitutas. De manera general, el estudio pone de relieve la importancia de los diminutivos como recurso eufemístico («madurita», «jovencita», etc.). Del mismo modo, los efectos de atenuación referencial de las metáforas, especialmente alimenticias, están bien documentados («danone», «yogurcito»). En términos más generales, S. Guerrero Salazar extiende sus consideraciones a las relaciones entre lo femenino y lo masculino. Si determinados usos eufemísticos no hacen ninguna diferencia entre los dos sexos, el análisis revela interesantes asimetrías entre lo femenino y masculino para otros eufemismos. Así, si bien «señorita» connota a una joven prostituta, este semantismo está ausente en el masculino «señorito». Asimismo, los diminutivos –recurrentes al describir de las partes eróticas del cuerpo femenino– no se utilizan en la descripción del cuerpo masculino. En suma, Internet parece ser un excelente corpus para descubrir las nuevas tendencias en el campo del eufemismo sexual.

3.3. Los dos estudios que siguen abordan el eufemismo desde una **perspectiva pragmático-gramatical y oral**.

Corinne Rossari dirige su atención a dos formas gramaticales francesas mediante las cuales el locutor delega a instancias indeterminadas la responsabilidad de lo que él propio dice: el condicional epistémico y la locución verbal *il paraît que*. Su objetivo es demostrar que si bien ambas formas crean un distanciamiento, en cada caso sus respectivos efectos son opuestos: el condicional epistémico debilita la fuerza del enunciado, mientras que *il paraît que* la aumenta. En este sentido, estas formas, vistas como «fenómenos enunciativos», se integran respectivamente en las figuras del eufemismo y la litote. Así, a lo largo de su artículo, C. Rossari

analiza más precisamente el funcionamiento eufemístico del condicional epistémico, muy recurrente en los periódicos, cuyo efecto mitigador reposa en el valor hipotético de este modo. Desde el punto de vista retórico, permite que el locutor formule reservas sobre la fiabilidad de la información que está transmitiendo, mostrando al mismo tiempo un *ethos* de prudencia. Al mismo tiempo, le indica al receptor que dichas informaciones debe tomarse con cautela. Paralelamente, una revisión exhaustiva de *il paraît que* pone de manifiesto que esta locución introduce estados que si bien se resienten como existentes, se presentan como si hubiesen salido de la nada. De ello resulta un evidente efecto litótico que puede dar lugar a diversos usos: acusaciones, autoalabanzas o argumentaciones autoritarias.

Ruggero Druetta centra su estudio en los eufemismos usados en entrevistas de políticos franceses en dos programas: *L'Invité de RTL* y *Le Talk Orange-Le Figaro*. Su análisis desgaja el complejo entramado que se teje entre el nivel verbal y el nivel co-verbal cuando un eufemismo surge en un enunciado oral. Pone particularmente de relieve los casos de convergencia y de divergencia entre los niveles segmental, prosódico y gestual de los discursos estudiados, casos que pueden constituir señales para la percepción de un relieve eufemístico. Ahora bien, los políticos –oradores experimentados– hacen gala de una competencia activa que les permite desarrollar estrategias basadas en el control y la dosificación de dichas señales. R. Druetta describe algunas de esas estrategias recurrentes que remiten a dos valores básicos: primero, la «suavización» enunciativa del eufemismo cuyo objetivo es hacerlo pasar desapercibido (sobre todo si puede tener consecuencias negativas para el enunciador); por otro lado, la «puesta en escena» del eufemismo para que pueda ser apreciado en su dimensión figural (especialmente cuando refuerza el *ethos* del orador o si apoya enunciados irónicos). Asimismo, R. Druetta muestra cómo dichos valores básicos dependen de la combinación entre el estatuto lexicalizado o no de los eufemismos en cuestión y el carácter convergente o divergente de las señales verbales y co-verbales. Si bien algunas de estas señales escapan incluso al control consciente del locutor, permiten detectar la actividad eufemística incluso más allá de las estrategias que el mismo pone en marcha deliberadamente.

3.4. Los últimos cuatro estudios consideran el eufemismo en algunas **categorías** discursivas que recurren ampliamente a él.

Paola Paissa realiza un análisis del eufemismo en la prensa escrita. Compuesto por artículos de *Le Figaro* (febrero-julio de 1962) dedicados al final de la guerra de Argelia, el corpus abarca el período que va de las últimas negociaciones anteriores a los acuerdos de Evian hasta la proclamación de la independencia argelina. La primera parte de su estudio analiza la representación que de los acontecimientos de dicha época ofrece *Le Figaro*, periódico de centro-derecha. Esta primera parte destaca las estrategias globales de eufemización que caracterizan la manera

de presentar los hechos por parte de un periódico que adopta una visión consensual con respecto al gobierno. Dichas estrategias globales se basan, en general y entre otras cosas, en la de-nominación de los actores y eventos relacionados con la guerra de Argelia, así como en la atenuación (por negación/reformulación y por restricción) de algunas realidades sensibles, como el éxodo de los franceses de Argelia. De este contexto discursivo se desgajan eufemismos puntuales analizados más detenidamente por P. Paissa. El tema de la figuración referencial es el centro de su análisis, el cual proporciona una descripción de los métodos eufemísticos más recurrentes (abstracciones sustantivales, construcciones para-litóticas, etc.), teniendo en cuenta además la instancia enunciativa de donde emanan estos eufemismos. Los casos de dichas figuras se ponen en relación con el tejido discursivo descrito en la primera parte y con las características específicas del eufemismo en la prensa. Las condiciones para que surjan relieves eufemísticos en un contexto de eufemización generalizado y las modalidades de su recepción constituyen el objeto final de la reflexión de P. Paissa.

Montserrat López Díaz analiza los diversos tipos de estrategias de atenuación eufemística en la publicidad de habla francesa. A través de su idealización de la realidad, esta se rige por una «ley de eufemia» que le permite elaborar un discurso relajado y eufórico destinado a un público amplio. Esta ley de eufemia se manifiesta cuando la publicidad, ya sea comercial o institucional, aborda temas sensibles que afectan a los tabúes sociales. Estos pueden estar relacionados con el ámbito privado (enfermedad, vejez) o público (contaminación, hambre en el Tercer Mundo). En otro nivel, la publicidad abunda en actos de habla indirectos, por lo que el eufemismo se afirma en la interacción publicitaria propiamente dicha. Así, la publicidad por lo general oculta los actos de oferta (venta) y de adquisición (compra) del producto, a la par que la pone de relieve los beneficios que este aporta al consumidor. Dicha estrategia de ocultamiento responde a la voluntad de no rebajar al anunciante al simple estatuto de «pedigüeño» y de difuminar los argumentos perentorios que obligarían al destinatario a actuar. En resumen, los anuncios implican un pacto de no agresión hacia el consumidor, al esquivar eufemísticamente las incursiones demasiado violentas en su territorio personal. Por fin, gracias al examen de anuncios de empleo o de estancias turísticas, M. López Díaz sostiene que el discurso publicitario conduce a una verdadera *langue de bois* «embellecida», basada en la melioración semántica de la realidad sin que forzosamente exista atenuación.

Michael Rinn evalúa el uso del eufemismo en el discurso de la salud pública en los sitios web que tratan de discapacidades. Definido como la «utopía de una vida social honesta, útil y agradable», el concepto ético de eufemia subyace en numerosos textos sobre la discapacidad, cuyo objetivo es romper el tabú de la exclusión de las personas vulnerables con el fin de establecer el conformismo del bienestar para todos. Este concepto de eufemismo se desarrolla en tres tipos de discurso que

el autor analiza sucesivamente. Por un lado, el discurso médico-legal tiende a imponer eufemísticamente el término *handicap* (discapacidad), menos estigmatizador que las voces lexicalizadas *infirmité* (minusvalía) o *invalidité* (invalidez), valorizando positivamente la palabra a través de su integración en una temática de rehabilitación. Por otro lado, el discurso de las asociaciones de salud pública implementa un procedimiento eufemístico que atenúa el riesgo de rechazo de la discapacidad mediante la subdeterminación de los casos graves y la desdramatización de sus aspectos desagradables. En cuanto al discurso de las instancias gubernamentales, a veces diluye la carga negativa asociada a la discapacidad mediante descripciones pseudo-científicas; en otras ocasiones, generaliza la discapacidad banalizándola de cara a la opinión pública, lo que favorece la integración de los discapacitados en la sociedad. Para M. Rinn, este procedimiento eufemístico transluce una ideología idealista simplista comparable a lo políticamente correcto, ya que en realidad conlleva una paradoja: si todos somos más o menos discapacitados, la discapacidad deja de existir.

Emilio Montero Cartelle ofrece una aproximación a la interdicción sexual basada en su carácter cultural, partiendo de textos castellanos medievales hasta sus manifestaciones en algunas obras clave de la literatura española, en especial del siglo XVI. La literatura erótica del Siglo de Oro español tuvo una circulación marginal, explicable por factores socioculturales. Debido a su objeto mismo, las publicaciones de este tipo de literatura escaseaban, restringiéndose a unos pocos iniciados (ediciones piratas y/o manuscritas). Añádase a ello la falta de interés por parte de los investigadores, incluso contemporáneos, probablemente por pudor, aunque también por las dificultades que implica la interpretación del mensaje erótico, altamente críptico debido a las presiones sociales. Partiendo del marco teórico de Koch y Oesterreicher, E. Montero Cartelle da cuenta de la presión de la Iglesia y del poder judicial de la época sobre el sexo. Es por ello que el léxico erótico entró en el lenguaje estándar bajo forma de elementos eufemísticos (perífrasis o metáforas). E. Montero Cartelle se centra principalmente en los eufemismos sexuales procedentes de diversos campos semánticos, presentes en *El Libro de Buen Amor* del Arcipreste de Hita, *La Lozana andaluza* de Francisco Delicado y *La Celestina* de Fernando de Rojas, remontando sus huellas a los textos medievales, en especial religiosos y jurídicos. El análisis desgaja los procesos eufemísticos producto de la citada interdicción sexual: alusiones, símbolos, verbalizaciones «oblicuas», etc. Identifica además la falta de homogeneidad de los eufemismos utilizados, así como sus limitaciones, debidas a la presión social ejercida en la evolución de los géneros literarios. En efecto, dichos eufemismos se desconectaron de la lengua hablada, hasta el siglo XV por lo menos, ocultándose así los elementos léxicos más populares de la sexualidad.

Bibliografía

Allan, K. & Burridge, K. (1991): *Euphemism and Dysphemism*, Oxford-New York, Oxford University Press.

–, (2006): *Forbidden Words*, Cambridge, Cambridge University Press.

Aristote (1991): *Rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.

Bacry, P. (1992): *Les Figures de style*, Paris, Belin.

Bonhomme, M. (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

Cameron, D. (1995): *Verbal Hygiene*, London, Routledge.

Carnoy, A. (1927): *La Science du mot. Traité de sémantique*, Louvain, Universitas.

Casas Gómez, M. (1986): *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz.

Chosson, M. (2007): *Parlez-vous la langue de bois?*, Paris, Points.

Cicéron (1971): *De l'orateur*, Paris, Les Belles Lettres.

Crespo Fernández, E. (2007): *El eufemismo y el disfemismo*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante.

Druetta, R. & Paissa, P. (éds), (2009): *Synergies Italie* n° spécial, «Euphémismes et stratégies d'atténuation du dire».

Enright, D. J. (dir.), (1985): *Fair of Speech. The Uses of Euphemism*, Oxford, Oxford University Press.

Fontanier, P. (1977): *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.

Forster, I. (2009): *Euphemistische Sprache im Nationalsozialismus. Schichten, Funktionen, Intensität*, Bremen, Hempen.

Galli de' Paratesi, N. (1964): *Semantica dell'eufemismo. L'eufemismo e la repressione verbale con esempi tratti dall'italiano contemporaneo*, Torino, G. Giappichelli.

Horak, A. (2010): *L'Euphémisme. Entre tradition rhétorique et perspectives nouvelles*, München, Lincom Europa.

Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.

Kany, C. E. (1960): *American-Spanish Euphemisms*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1994): «Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées», *Langue française* 101, 57-71.

Krieg-Planque, A. (2004): «Souligner l'euphémisme: opération savante ou acte d'engagement?», *Semen* 17, 59-79.

Leinfellner, E. (1971): *Der Euphemismus in der politischen Sprache*, Berlin, Duncker & Humblot.

Merle, P. (1993): *Lexique du français tabou*, Paris, Éditions du Seuil.

Montero Cartelle, E. (1981): *El eufemismo en Galicia*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela.

Nyrop, K. (1913): *Grammaire historique de la langue française*, Copenhague, Gyldendalske, Boghandel Nordisk Forlag.

Peyroutet, Cl. (1994): *Style et rhétorique*, Paris, Nathan.

Reutner, U. (2009): *Sprache und Tabu. Interpretationen zu französischen und italienischen Euphemismen*, Tübingen, Max Niemeyer.

Suhamy, H. (1981): *Les Figures de style*, Paris, PUF.

Ullmann, S. (1969): *Précis de sémantique française*, Berne, Francke.

Uría Varela, J. (1997): *Tabú y eufemismo en latín*, Amsterdam, A. M. Hakkert.

Volkoff, V. (2001): *Manuel du politiquement correct*, Paris, Éditions du Rocher.

1.

Recadrages historiques et théoriques de l’euphémisme

Marco histórico y teórico del eufemismo

Les recherches sur l'euphémisme des origines à nos jours

André Horak, Université de Berne

1. Introduction

L'euphémisme a une longue histoire. Dès sa naissance, qui est sans doute à situer aux temps des plus anciennes sociétés primitives, il apparaît indispensable à l'existence humaine: d'abord comme remède permettant de respecter les nombreux tabous archaïques et sociaux de l'époque[1], ensuite comme stratagème oratoire et ornement poétique. Ainsi s'explique l'importance que les rhétoriciens, grammairiens et linguistes lui accordent depuis plus de deux millénaires. En revanche, le statut de l'euphémisme dans la diachronie est loin d'être invariable, et les approches méthodologiques du phénomène sont bien diverses.

L'histoire des recherches sur l'euphémisme se divise, nous semble-t-il, en trois grandes étapes, dont ce travail se propose de donner un aperçu à travers une sélection de références clés, sans toutefois prétendre à l'exhaustivité[2]. Il est d'ailleurs capital de noter que nous retraçons l'histoire des études sur ce que nous définissons comme euphémisme *de notre point de vue moderne*. Avant le XVI^e^ siècle, en effet, les traités de rhétorique décrivent certes un large éventail de procédés positivants. Mais ces derniers n'y sont souvent pas associés à une (seule) figure ou à une appellation apparentée au terme français d'*euphémisme*.

2. De l'Antiquité au XVII^e^ siècle: la tradition rhétorique

Dans un premier temps, les rhétoriciens se limitent à décrire, d'un œil critique, l'emploi de mots «faux» par rapport à la réalité. Ainsi, dans son *Panégyrique*, Isocrate (1956: 16) observe que «la nature de la parole est telle qu'on peut s'expliquer de bien des façons sur le même sujet, rendre petites les grandes choses et donner de la grandeur aux petites […]». Dans le *Banquet* de Platon, Socrate s'attaque ironiquement à la pratique répandue de la louange qui vise à «attribuer au

1 Par *tabou archaïque*, nous entendons une interdiction de nature religieuse ou superstitieuse, imposée par la peur du surnaturel ou du surhumain, tandis que *tabou social* désigne pour nous une interdiction qui est destinée à préserver les idéaux éthiques d'une société et qui entre souvent en vigueur à la suite d'un choix collectif ou d'une convention tacite et informelle.

2 Pour une étude plus détaillée, voir notamment Horak (2010b) ou notre thèse de doctorat en cours de rédaction.

sujet les qualités les plus grandes et les plus belles possible, vraies ou non, la fausseté n'ayant aucune importance […]» (Platon, 1992: 64). Il en va de même dans le *Ménexène*, lorsque le Socrate platonien s'en prend aux oraisons funèbres qui font l'éloge du défunt, quel que soit son mérite (Platon, 1967: 296). Pour illustrer le ridicule et le danger de la louange trompeuse, Platon (1992: 161-162), dans le *Phèdre*, fait imaginer à son maître un orateur qui embellit l'âne en l'appelant métonymiquement «cheval» ou qui, par antiphrase, loue «le mal sous le nom de bien […]».

Proscrite dans l'œuvre de Platon, l'atténuation discursive est présentée par Aristote comme une stratégie rhétorique non seulement légitime, mais aussi utile et efficace pour rapprocher l'orateur éloquent de ses objectifs. Préférant la description et l'analyse au jugement de valeur platonien, le Stagirite semble voir l'avantage maximal de l'embellissement langagier dans sa puissance persuasive et manipulatrice, indispensable pour les affaires judiciaires et politiques de l'Athènes classique.

Nombreuses sont les circonstances qui, comme l'aperçoit Aristote (1991) dans sa *Rhétorique*, demandent certaines précautions oratoires euphémisantes, souvent motivées par la prudence réfléchie et la sensibilité pragmatique du sujet parlant. Devant le tribunal ou l'assemblée, par exemple, l'orateur cherche à se présenter sous un jour favorable. Il doit mettre le juge ou, plus généralement, l'auditoire dans une disposition bienveillante, avant même d'aborder le véritable sujet du discours. Une fois la raison du public adaptée aux besoins de l'orateur, ce dernier trouvera dans l'euphémisme un puissant moyen de défense ou d'auto-défense:

> […] il arrive souvent que, tout en reconnaissant que l'on est l'auteur du fait incriminé, on n'admet pas la qualification dont il est l'objet […] (par exemple, on conviendra d'avoir pris, mais non d'avoir volé; d'avoir été le premier à frapper, mais non à outrager; d'avoir des relations intimes, mais non de commettre l'adultère; […] d'avoir conversé avec les ennemis, mais non d'avoir trahi) […]. (Aristote, 1991: 164)

Le lecteur de la *Rhétorique* découvre aisément que l'euphémisme occupe une position centrale dans les genres judiciaire et délibératif, pouvant toutefois jouer un rôle aussi important dans le genre épidictique. Autrement dit, il remarque sans difficulté qu'Aristote accorde à la figure une importance cruciale. Néanmoins, le statut de l'euphémisme dans l'œuvre aristotélicienne apparaît comparable à celui d'une fonction discursive relativement peu complexe, «glorificatrice» ou «modératrice», souvent attribuée à la métaphore:

> Si tu veux glorifier, (il faut) tirer la métaphore de ce qu'il y a de meilleur parmi les choses du même genre […][3]. J'entends, par exemple, que, comme il y a des contraires dans un même genre, dire que l'un en mendiant fait une prière […], par cela même que des deux côtés il y a des demandes, c'est là faire la chose en question. (Aristote, 1991: 304)

Dans l'ensemble, l'exposé du Stagirite sur la mélioration verbale est encore relativement fragmentaire et peu systématique[4]. Malgré tout, il est précieux non seulement en ce qu'il constitue l'une des premières études sur le sujet, mais aussi parce qu'il est très sensible aux aspects périeuphémiques (champs d'application, moyens euphémiques, objectifs de la figure…).

L'image de l'euphémisme dans le traité *Du style* de Démétrios (2002) est doublement intéressante. D'un côté, l'euphémisme y apparaît comme figure méliorative. D'un autre côté, et paradoxalement, il est vu comme créateur éventuel de véhémence. Or, cette coexistence de deux valeurs antithétiques, atténuante et renforçante, complique non seulement l'interprétation de l'euphémisme, mais aussi celle de deux moyens euphémiques possibles: la réticence et l'allégorie. Le premier, la réticence, «rendra le propos plus véhément» (Démétrios, 2002: 73). L'exemple qu'en donne Démétrios (2002: 71) a pourtant tendance à prouver le contraire: «Ainsi Démosthène: *Pour ma part… mais non, je ne veux rien dire de blessant* […]»[5]. Il en va de même pour l'allégorie, de mise lorsque l'orateur envisage de «masquer son propos: car tout ce qui est sous-entendu effraie davantage[6] […]» (Démétrios, 2002: 32). Ce principe est, à nouveau, en opposition avec l'exemple qui prétend l'illustrer: «*Les cigales chanteront pour eux de par terre*[7]. S'il [Denys] avait dit simplement qu'il raserait la Locride, il aurait paru à la fois plus colérique et plus trivial» (Démétrios, 2002: 32). Mais, en fin de compte, véhémence et modération ne s'excluent pas pour Démétrios, comme le prouve leur convivialité apparente, du moins en théorie, au sein d'une même figure, l'euphémisme. La question de savoir si la réticence et l'allégorie sont, dans le traité *Du*

---

3 Métaphorique pour Aristote, ce procédé définit à nos yeux la métonymie. De fait, «même genre» semble signifier «même domaine notionnel». Et des transferts au sein d'un tel domaine sont – selon notre théorie qui prolonge celle de Bonhomme (1998) – propres à la métonymie, et non à la métaphore.

4 En effet, les passages portant sur des usages linguistiques relatifs à l'euphémisme sont dispersés sur la totalité de la *Rhétorique*.

5 «En se taisant, l'orateur est ici presque plus véhément que celui qui aurait tout dit. […] Car il y a plus de véhémence dans le sous-entendu, tandis que ce qui est étalé attire le mépris» (Démétrios, 2002: 71). Selon cette conception, le langage est un cercle vicieux où se taire est véhément et où parler est méprisé.

6 La véhémence d'une menace implicite pourrait s'expliquer par l'incertitude inquiétante que le danger inconnu provoque chez la cible.

7 Cette allégorie – en apparence moins menaçante que l'énoncé direct – suggère que les cigales seront les seules à survivre au futur massacre (*cf.* le commentaire de Chiron *in* Démétrios, 2002: 103).

style, repérées comme moyens euphémiques potentiels reste donc sans réponse claire.

Chez Démétrios, l'euphémisme se dissimule aussi sous les noms très généraux de «forme figurée» ou de «tour figuré». Le tour figuré atténue, entre autres, un reproche trop immédiat en l'adressant à une troisième personne (présente ou absente) qui n'est pas la véritable cible de la critique[8]: «Puisque souverains et souveraines répugnent à entendre parler de leurs fautes, si nous voulons les conduire à ne plus en commettre, au lieu de leur parler directement, nous blâmerons d'autres personnages qui ont commis des fautes semblables […]» (Démétrios, 2002: 80). Enfin, la mélioration langagière (nommée «euphémisme» ou non) s'avère être, pour l'érudit grec, un instrument rhétorique à visée multiple: désamorcer les critiques et les reproches, veiller à la prudence diplomatique, dissimuler l'indécence, observer la convenance, mais aussi embellir la poésie.

L'innovation et l'originalité de la *Rhétorique à Herennius* (2003) réside avant tout dans le recueil – hétérogène, mais détaillé en son temps – des moyens euphémiques. Parmi ces derniers, l'*auctor* distingue, comme les érudits grecs, la métaphore, mais aussi la comparaison, l'allégorie, l'ironie, l'ellipse, la réticence et la *deminutio*. Pourtant, la quantité des moyens mélioratifs recueillis dans l'*Ad Herennium* ne doit pas masquer le fait que l'euphémisme y reste un phénomène négligé, voire méconnu. En effet, la mélioration semble, chez l'*auctor*, réduite à une fonction commune à plusieurs procédés souvent figurés et multifonctionnels, qui sont, en outre, loin d'être rigoureusement classés. Mais par le seul aperçu qu'elle donne des stratégies positivantes en usage dans l'Antiquité, la *Rhétorique à Herennius* se taille – malgré ses lacunes théoriques et méthodiques – une place importante parmi les traités clés pour l'étude historique de l'euphémisme.

Au même siècle, Cicéron réoriente les approches du sujet sur une voie idéologique et tendanciellement normative. Ainsi, dans une lettre à Pétus, l'orateur romain condamne et rejette la doctrine stoïcienne anti-euphémique selon laquelle «*le sage parlera sans détour*» (Cicéron, 1996: 201) en appelant «les choses par leur nom»[9] (Cicéron, 1996: 199). Pour Cicéron (1996: 202) en revanche, l'idéal

8 Des millénaires plus tard, cette même stratégie sera appelée «trope communicationnel» par Kerbrat-Orecchioni (1996: 19).

9 Pour les stoïciens, «rien n'est obscène, rien n'est inconvenant à dire; en effet, s'il y avait quelque chose de scandaleux dans l'obscénité, cela devrait résider soit dans la chose, soit dans le mot; il n'y a pas de troisième possibilité. Cela n'est pas dans la chose […]. Bien moins encore dans les mots: si le signifié n'est pas inconvenant, le signifiant ne peut l'être» (Cicéron, 1996: 199-200). Prenons acte de la distinction précoce entre, littéralement, «ce qui est donné à entendre par le mot» et le «mot qui signifie». Les traductions proposées par Beaujeu (*in* Cicéron, 1996), respectivement «signifié» et «signifiant», nous semblent être le résultat d'une interprétation post-saussurienne trop osée qui risque de défigurer la pensée stoïcienne telle qu'elle est transmise par Cicéron. Si «quod uerbo significatur» (Cicéron, 1996: 200) correspond probablement au référent, le sens du «uerbum» («signe» ou «signifiant») reste ambigu.

langagier consiste à suivre la «réserve de Platon». Celle-ci se présente, dans les *Devoirs*, comme imitation de la nature par l'homme aux niveaux comportemental et linguistique:

> […] quant aux parties de notre corps destinées aux besoins de la nature, qui devaient avoir un aspect et une forme hideuses, elle [la nature] les a couvertes et cachées. La pudeur des hommes a imité cet art si attentif de la nature[10]. Ce que la nature en effet a dissimulé, c'est cela même que tous ceux qui sont sains d'esprit, éloignent des regards, et ils s'efforcent, aux besoins mêmes de la nature, d'obéir le plus secrètement possible. Quant à ces parties du corps dont l'usage est indispensable, ils n'appellent par leurs noms, ni ces parties ni leur usage, et il est indécent de dire ce qu'il n'est point honteux de faire, du moins en secret. […] Pour nous, suivons la nature et fuyons tout ce qui répugne à l'acquiescement des yeux et des oreilles[11]. (Cicéron, 1965: 170-171)

Chez Cicéron, l'euphémisme semble l'instrument de la pudeur humaine par excellence permettant d'agir contre le vieil héritage des tabous sexuels et scatologiques. Dans le traité *De l'orateur*, il apparaît, parallèlement, indispensable au «triomphe de l'éloquence», qui consiste à «amplifier le sujet par les ornements de la diction», soit «non seulement à agrandir ou à relever les objets par l'expression, mais à les amoindrir aussi et à les rabaisser» (Cicéron, 1971: 41). Cependant, les écrits cicéroniens ne sont pas dépourvus de paradoxe. Dans *L'Orateur*, l'éloquence est, tout au contraire, liée à la parfaite correspondance entre la réalité et le langage: «Celui-là donc sera éloquent, qui sera capable d'adapter son langage à ce qui conviendra dans chaque cas. Ceci établi, il dira chaque chose de la manière dont elle devra être dite: les sujets riches, sans sécheresse, les grands sans petitesse, et inversement […]» (Cicéron, 2008: 44).

Toutefois, en dépit des préoccupations idéologiques auxquelles il sera confronté pendant sa recherche de l'orateur idéal, Cicéron (1996: 201) reste descriptif en commentant certains phénomènes liés à l'euphémisme. Par exemple, il fait observer l'acceptabilité variable d'un terme polysémique comme *testes* (signifiant «témoins» ou «testicules»), «mot parfaitement honnête en justice» (Cicéron,

---

10 Selon Hopfner (1938: 18-19), ce n'est pas par un sentiment de pudeur que les êtres humains cachent leurs parties génitales, mais par une «timidité sacrée» («Heilige Scheu») face aux outils créateurs de la vie.

11 Vers la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., le Pseudo-Longin (2003: 60) reprend les mêmes propos dans son traité *Du sublime*, en suggérant qu'«il conviendrait […] d'employer des mots dignes du sujet et d'imiter la nature qui, en formant l'homme, n'a placé sur notre front ni les parties qu'on ne peut décemment nommer, ni les excrétions de la masse entière du corps; elle les cacha, autant qu'il était en elle, et, suivant Xénophon, ces égouts elle les a détournés le plus loin possible, afin de n'avilir d'aucune façon la beauté de l'ensemble de sa création». En effet, l'idée socratique (*cf.* note 435 de Bruwaene *in* Cicéron, 1978: 196) de la prévoyance naturelle se trouve déjà – bien avant Cicéron – dans les *Mémorables* de Xénophon (2000: 35): «comme les excréments sont désagréables, on en a détourné et écarté les canaux d'évacuation aussi loin que possible des organes sensoriels».

1996: 201), mais tabouisé lorsqu'il se rapporte à l'anatomie[12]. Du même œil analytique, le rhétoricien Cicéron (1996: 200) évoque, dans sa lettre à Pétus, la dysphémisation progressive d'un mot, qui repose sur le même principe que la lexicalisation de l'euphémisme:

> Les Anciens appelaient la queue des animaux «pénis»; d'où, en raison de la ressemblance, «pinceau» [= petit pénis[13]]; mais aujourd'hui «pénis» fait partie des mots obscènes. Cependant le grand Piso Frugi, dans ses «Annales», se plaint des jeunes gens «esclaves du pénis»; ce que tu désignes dans ta lettre par le terme propre, lui l'appelle de façon plus voilée «pénis»; mais comme le mot est employé fréquemment, il est devenu aussi obscène que celui dont tu te sers[14].

Par la fréquence de son usage, le terme courant *pénis* – euphémique ou, du moins, non marqué – a perdu, en latin, sa valeur neutralisante initiale permettant d'évoquer, sans violer les règles de la bienséance, le membre viril pour devenir lui-même «obscène» et imprononçable[15].

À travers ses passages portant, au sens large, sur l'euphémisme, Cicéron se révèle, en somme, à la fois préservateur du bon usage avant la lettre par sa condamnation de la conception stoïcienne «trop libérale», auteur de règles d'éloquence impératives pour l'orateur idéal et, s'approchant alors de la discipline qu'est la nôtre, analyste du discours autant que sémanticien.

L'apport de Quintilien à la description de l'euphémisme antique est aussi vaste que varié. Mais, encore avant les remarques sur les usages linguistiques dans le monde gréco-latin, l'*Institution oratoire* a pour objet déclaré – comme l'annonce son titre – l'éducation de l'orateur. Dans son rôle de pédagogue, Quintilien se propose donc, avant tout, d'orienter et de former les jeunes rhéteurs par la transmission de ses idéaux rhétoriques. En matière d'euphémisme, ces derniers consistent, d'un côté, à rejeter le conseil aristotélicien selon lequel il convient «d'user de très légers glissements de sens, d'appeler "brave" un téméraire, "libéral" un prodigue, [ou] "économe" un avare», car, suivant l'auteur de l'*Institution*, l'«orateur authentique, qui est homme de bien», ne cherchera jamais de dénominations déviantes, «à moins qu'il y soit conduit par le souci de l'intérêt public» (Quintilien, 2003, II: 195). D'un autre côté, et surtout, Quintilien (2003, V: 85) voit «tout le pouvoir d'un orateur […] dans l'amplification et l'atténuation». Pour l'élève en rhétorique, l'apprentissage de l'atténuation est effectivement une nécessité plus qu'un avantage, car c'est en atténuant que l'orateur peut plus facilement gagner la complicité du public.

---

12 En ce qui concerne *testes*, il est incertain, selon Uría Varela (1997: 67), «si nos encontramos ante homónimos o simplemente ante acepciones de una misma palabra». Cicéron, en tout cas, fait référence à une seule unité lexicale à plusieurs sens.

13 Le terme latin correspondant est *penicillus*.

14 Il s'agit, selon Beaujeu (*in* Cicéron, 1996: 198), de *mentula* (équivalent indécent de *pénis*).

15 À la différence du terme français *pénis*, resté relativement neutre.

Nous renonçons ici à une énumération exhaustive des moyens euphémiques retenus par Quintilien, nous contentant de faire remarquer que ce dernier est rarement original par rapport aux rhétoriciens grecs et romains qui le précèdent et que son œuvre majeure se distingue, en particulier, par son rôle de manuel détaillé réinsistant sur l'importance de l'atténuation pour l'orateur.

En guise de premier bilan, l'examen des plus grands ouvrages gréco-latins sur la rhétorique – parmi lesquels il faut également compter *L'Art rhétorique* d'Hermogène (1997) et la *Rhétorique à Alexandre* (Pseudo-Aristote, 2002), entre autres – permet de tirer trois conclusions majeures. En premier lieu, l'euphémisme n'est généralement pas compté parmi les figures par les théoriciens de l'Antiquité (à l'exception de Démétrios, par exemple). En second lieu, ces théoriciens décrivent et évaluent néanmoins, dans une intention souvent pédagogique, la pratique de l'atténuation et de l'embellissement par les moyens les plus divers, en réduisant tacitement l'euphémisme à une simple fonction discursive. En troisième lieu, enfin, la période allant de l'époque classique au II^e^ siècle ap. J.-C. donne naissance à des traités de rhétorique, préférant parfois l'idéologie à l'analyse, qui présentent l'euphémisme, sans nécessairement l'appeler ainsi, d'une façon encore très fragmentaire et peu systématique. Ce n'est donc qu'en rassemblant les nombreux extraits relatifs à l'euphémisme au sens moderne du terme, fréquemment dispersés tout au long de ces œuvres, qu'on peut reconstituer, dans un exposé cohérent, une image approximative des stratégies euphémiques exploitées par les orateurs grecs et romains.

À partir du II^e^ siècle, on voit naître des traités qui se situent certes dans la continuité de la tradition rhétorique gréco-latine, mais qui se distinguent des grands traités antiques à au moins deux égards. D'une part, ils sont généralement plus systématiques et beaucoup mieux structurés. D'autre part, ils cherchent souvent moins à décrire l'ensemble de la discipline rhétorique qu'à se focaliser sur un domaine restreint de celle-ci, tel que les figures du discours. Dans la majorité des cas, en effet, les auteurs de ces nouveaux ouvrages – parmi lesquels on peut mentionner Sacerdos, Servius, Diomède, Donat, Charisius, Sergius, Pompée ainsi que les médiévaux Isidore de Séville, Julien de Tolède et un savant que Schindel (1975) appelle «Isidore junior» – consacrent aux figures des chapitres ou même des livres entiers, en les décrivant l'une après l'autre et en les rangeant dans des classes clairement définies, comme celle des tropes ou celle des schèmes. Ce qui, cependant, doit retenir davantage notre attention, c'est que la plupart d'entre eux omettent l'euphémisme, dans la mesure où celui-ci n'apparaît pas comme une catégorie autonome, mais, à l'instar de certaines œuvres antiques, comme une fonction d'autres figures, parmi lesquelles le charientisme, l'allégorie ou la périphrase. À titre d'illustration, lisons l'extrait suivant, issu de la plume du moine anglo-saxon Bède le Vénérable (VII^e^-VIII^e^ siècle):

> Le charientisme est un trope par lequel les réalités dures sont évoquées en termes plus agréables […].[16] (Bede, 1991: 194)

À nos yeux, cette définition du charientisme, qui, pour Bède, est une variété de l'allégorie, correspond essentiellement à celle de l'euphémisme[17]. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait penser, une lecture approfondie de Bède et du grammairien Sacerdos (III^e^ siècle; *cf.* Keil, 1874) suggère que *charientisme* ne doit pas être considéré comme un nom alternatif de l'euphémisme. Nous sommes bel et bien confrontés à une conception qui, tacitement, assimile l'euphémisme à une fonction et à un effet, en l'occurrence à ceux du trope qu'est le charientisme.

Globalement, on peut dire que l'euphémisme conserve le statut de fonction-effet jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. De fait, ce n'est qu'exceptionnellement qu'il est rangé dans la famille des figures, comme au XVI^e^ siècle dans *The Garden of Eloquence* de Henry Peacham (Koll, 1996).

3. Entre tradition et innovation: Dumarsais, Beauzée, Fontanier

Les premières décennies du XVIII^e^ siècle déclenchent une nouvelle étape dans la recherche sur l'euphémisme qui va durer une centaine d'années. Les principaux représentants de cette étape sont au nombre de trois: Dumarsais, Beauzée et Fontanier. L'originalité et, par conséquent, le principal mérite de ces derniers est à voir dans leurs réflexions – en partie dissensuelles – sur la figuralité de l'euphémisme.

Considérons d'abord le point de vue de Dumarsais (1988: 158), qui s'oppose à la tradition rhétorique en incluant l'euphémisme dans son traité *Des tropes*:

> L'euphémisme […] est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées; ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin […].

Le sous-chapitre que le traité *Des tropes* réserve à l'euphémisme est pratiquement identique à l'article sous l'entrée «Euphémisme» que Dumarsais rédige pour l'*Encyclopédie* dirigée par Diderot et d'Alembert. Cet article est repris dans l'*Encyclopédie méthodique* et augmenté d'un commentaire de Beauzée. L'ajout de Beauzée est particulièrement intéressant, en ce qu'il nie en termes explicites la figuralité de l'euphémisme:

> Il me semble que M. du Marsais s'est mépris ici sur la véritable nature de l'*Euphémisme*. Ce détour adroit & heureux n'est point une figure, puisqu'il assujettit à ses

16 Nous traduisons du latin.

17 L'archevêque Julien de Tolède (VII^e^ siècle) propose une définition quasi identique dans son traité *De vitiis et figuris* (Julian of Toledo, 1922).

> vûes tantôt un trope, tantôt une figure d'Élocution, une autre fois une figure de pensée ou de style. Le dirai-je? l'*Euphémisme* est une qualité essencielle à tous les styles, à tous les genres d'Éloquence […]. (Dumarsais *et al.*, 2002: 42)

Beauzée illustre son affirmation avec une série d'exemples empruntés, entre autres, à des auteurs et orateurs grec (Thémistocle), romains (Cicéron, Quintilien) et français (Racine, Massillon). Les phénomènes qu'il voit potentiellement pourvus d'une force euphémique sont souvent des figures de style: par exemple, la réticence, la périphrase, la métalepse, l'allégorie, l'antiphrase ou l'astéisme. C'est parce que l'euphémisme se réalise par les moyens les plus divers, notamment par d'autres figures, que Beauzée refuse de lui accorder le statut d'une figure autonome. Au lieu de cela, le grammairien considère l'euphémisme comme simple «qualité» ou, très généralement, comme «partie importante de l'Éloquence» (Dumarsais *et al.*, 2002: 42). Pour Beauzée, l'«*Euphémisme* n'est donc point une figure particulière […]» (Dumarsais *et al.*, 2002: 42). Les mêmes arguments sont repris par Fontanier qui, en 1818, édite les *Tropes* de Dumarsais, en les commentant dans le second des deux tomes de cette édition. À propos de l'article XV, intitulé «L'euphémisme», Fontanier observe:

> Je ne lui [*scil.* Dumarsais] contesterai qu'un seul point […]; c'est que l'*euphémisme* soit une figure particulière. Je pense, avec Beauzée, que c'est un nom générique, par lequel on désigne l'usage plus ou moins heureux de diverses figures, *tropes* ou non *tropes* […]. (Dumarsais & Fontanier, 1984: 208-209)

Fontanier poursuit son commentaire avec quelques exemples illustrant l'usage euphémique des figures (à savoir la circonlocution, la pronomination, la métonymie, la métalepse, la métaphore et l'antiphrase), pour conclure:

> Enfin, qu'on examine bien tous les autres exemples, on verra que ce sont encore, ou des *métalepses*, ou des *circonlocutions*, ou des *métaphores*, ou ce qu'on appelle des *antiphrases*, ou telles autres espèces de pressions, de figures, qui ne peuvent mériter le nom d'*euphémismes* que par le motif qui les fait employer, ou que relativement au but pour lequel on les emploie; et l'on restera convaincu que l'*euphémisme* n'est qu'une sorte de figure générale, universelle, qui assujettit à ses vues tantôt une figure, tantôt une autre, n'importe de quelle nature elle soit, ni à quel genre elle appartienne. (Dumarsais & Fontanier, 1984: 212)

Ces deux extraits du *Commentaire raisonné* révèlent que l'argumentation de Fontanier est contradictoire: d'un côté, le grammairien affirme que l'euphémisme n'est pas une figure (ou une «figure particulière», comme il dit). D'un autre côté, il définit l'euphémisme comme «figure générale», sans toutefois clarifier la différence entre les figures particulières et les figures générales. Mais, malgré cette ambiguïté théorique, il paraît sûr que l'euphémisme n'est pas, pour Fontanier, une figure du même rang que les figures traditionnelles comme la métaphore ou la métonymie, étant donné son absence des *Figures du discours*. On comprend *a*

priori que Fontanier nie la figuralité de l'euphémisme parce que celui-ci s'actualise à travers les moyens les plus divers. Ce qu'on n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi le grammairien, en adhérant à une telle argumentation, voit une figure d'exagération *autonome* dans l'hyperbole, qui «se trouve dans la plupart des comparaisons et des métaphores» (Fontanier, 1977: 124) ou qui, autrement dit, se met en œuvre – tout comme l'euphémisme – par le biais de stratégies bien variées.

Enfin, il nous semble fondé de soutenir que les textes de Dumarsais, Beauzée et Fontanier manquent parfois de précision, restant quelque peu ambigus. Cependant, cette imperfection ne saura aucunement affaiblir l'importance des grammairiens, assurée par leurs débats – à notre connaissance, les premiers dans l'histoire à être documentés – sur la figuralité de l'euphémisme.

4. De 1899 à 2012: la période linguistique

La troisième et dernière grande étape dans l'histoire des recherches sur l'euphémisme, celle de la linguistique moderne, est déclenchée par la thèse de doctorat que Walter Bökemann publie en 1899[18]. Dès lors, l'euphémisme apparaît généralement comme une figure. Mais les spécialistes[19] le définissent comme un *procédé* positivant, tandis que les profanes ont tendance à voir en lui une *expression* positivée.

Progressivement, en particulier au cours de ces dernières décennies, les études sur l'euphémisme se multiplient[20], de même que les perspectives linguistiques dans lesquelles la figure est examinée. Pour donner un bref aperçu de ces dernières, évoquons, en premier lieu, la perspective des historiens de la langue et des philologues classiques. Parmi les nombreuses publications sur l'histoire de l'euphémisme – c'est-à-dire sur les *occurrences* historiques de l'euphémisme, l'histoire des *recherches* sur la figure étant résumée seulement par l'article encyclopédique de Dietl (1996) et par le second chapitre de Horak (2010b) –, nous faisons

18 Une version amplifiée de cette thèse paraît en 1904.

19 Notamment les auteurs des monographies. Voir note 20.

20 En effet, les travaux – notamment les articles – qui ont vu le jour depuis les années 50 du XX^{e} siècle sont légion. Par contre, compte tenu de la masse des ouvrages portant sur des figures telles que la métaphore ou l'ironie, les monographies linguistiques ou philologiques sur l'euphémisme sont relativement rares: entre autres, on peut faire référence à Kany (1960), Galli de' Paratesi (1964), Montero (1981), Casas Gómez (1986), Allan et Burridge (1991), Knapp (1992), Uría Varela (1997), Schorch (2000), Rada (2001), Crespo Fernández (2007), Reutner (2009), Gödde (2011) et – seul auteur ayant publié en français (nous ne tenons pas compte d'ouvrages non scientifiques comme celui de Courthéoux, 2005) – Horak (2010b). Mentionnons, en outre, deux ouvrages collectifs: l'intéressant numéro de revue coordonné par Druetta et Paissa (2009), ainsi que le volume paru sous la direction des anglicistes Jamet et Jobert (2010).

ressortir, pour le domaine grec, l'ouvrage collectif dirigé par De Martino et Sommerstein (1999) ainsi que la monographie de Gödde (2011), et pour le latin, le livre de Uría Varela (1997) et les travaux sur le vocabulaire sexuel de Adams (1981a, 1981b & 1982). L'usage de l'euphémisme entre l'Antiquité gréco-latine et l'époque contemporaine est en revanche beaucoup moins exploré. Renvoyons, en relation avec cette longue période, à l'article de Zumthor (1953) sur le Moyen Âge, à celui de Horak (2010a) sur la préciosité dans la France du XVII^{e} siècle ou à la communication de Munteano (1953) sur le XVIII^{e} siècle. Les euphémismes d'aujourd'hui attirent davantage l'attention des chercheurs. Le prouvent, entre autres, les études de cas comprises dans ce volume (Paissa, López Díaz…).

En second lieu, l'euphémisme se voit analysé dans une perspective sémantico-lexicologique. Par exemple, Widlak (1968) formule une hypothèse structuraliste sur le fonctionnement théorique de l'euphémisme, en s'interrogeant particulièrement sur les rapports sémantiques qu'entretiennent le terme indésirable et son substitut euphémique. D'autres auteurs – Kany (1960), Montero (1981), Ayto (1993)[21], etc. – se proposent, sans toujours s'y limiter, de classer les euphémismes en champs sémantiques.

D'autres encore, dont Holder (1995) et Lechado García (2000), adoptent une troisième perspective, lexicographique, pour établir sous le titre «dictionnaire d'euphémismes» de longues listes de mots ou d'expressions qu'ils qualifient d'euphémiques. Or cette approche nous semble à la fois utile et dangereuse. Utile en ce qu'elle donne une idée des substitutions euphémisantes en usage dans la langue (au sens de «outil de communication entre les membres d'une même communauté») du «dictionnaire». Dangereuse en ce qu'elle risque de faire penser qu'il existe des expressions euphémiques hors contexte. Évidemment, l'euphémisme naît du discours, et il est à analyser dans et avec son contexte de production.

D'où le mérite, en quatrième lieu, des récents travaux sociolinguistiques – parmi lesquels celui que Guerrero Salazar a rédigé pour cet ouvrage[22] – qui s'intéressent tant à l'euphémisme qu'à son créateur, notamment à son sexe, âge et niveau socioculturel. Cependant, la perspective que nous considérons la plus adéquate pour l'examen de l'euphémisme est de nature pragmatique. En effet, seule la pragmatique peut tenir compte de *tous* les aspects – verbaux, para- ou extraverbaux – liés à la production ou la réception du discours euphémique, y compris ceux qui restent inanalysables par les autres approches que nous venons d'évoquer. Nous allons plus loin encore: la pragmatique est la seule discipline susceptible d'expliquer un phénomène contextuel tel que l'euphémisme. Néanmoins, peu de publications traitant de ce dernier adoptent une optique clairement pragmatique: entre autres, on peut citer la monographie de Crespo Fernández (2007),

21 Il nous semble important de signaler que le travail de Ayto est à ranger dans la linguistique populaire, alors que les monographies de Kany et de Montero constituent de véritables ouvrages scientifiques.

22 Voir aussi López Morales (1997 & 2001) et Guerrero Salazar (2007).

le huitième chapitre de Bonhomme (2005) sur l'euphémisme journalistique, plusieurs des études qu'ont rassemblées Druetta et Paissa (2009), les travaux de Jaubert (2008 & 2011) et de Horak (2010c & 2011) sur la différenciation entre euphémisme et litote, ainsi que les articles suivant le nôtre dans ce volume.

5. Bilan

Jusqu'à présent, les linguistes francophones ont manifesté un intérêt plutôt marginal pour l'euphémisme. Dans le cadre de la philologie classique et de la linguistique générale, par contre, ce dernier a fait l'objet de nombreuses études – le plus souvent concises – qui ont mené à des résultats très hétérogènes. L'euphémisme est-il une figure ou un phénomène non figuré, un procédé ou une expression? Qui détient la vérité absolue en la matière[23]? Évidemment, personne. Au lecteur donc de choisir sa vérité et l'approche qui lui convient le mieux pour aborder le discours euphémique.

Bibliographie

Adams, J. N. (1981a): «A type of sexual euphemism in Latin», *Phoenix* 35, 120-128.
–, (1981b): «*Culus*, *clunes* and their synonyms in Latin», *Glotta* 59, 231-264.
–, (1982): *The Latin Sexual Vocabulary*, London, Gerald Duckworth.
Allan, K. & Burridge, K. (1991): *Euphemism & Dysphemism. Language Used as Shield and Weapon*, New York, Oxford University Press.
Ayto, J. (1993): *Euphemisms. Over 3,000 Ways to Avoid Being Rude or Giving Offence*, London, Bloomsbury.
Aristote (1991): *Rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.
Bede (1991): *Libri II De arte metrica et De schematibus et tropis. The Art of Poetry and Rhetoric*, Saarbrücken, AQ-Verlag.
Bökemann, W. (1899 & 1904): *Französischer Euphemismus*, Berlin, Mayer & Müller.
Bonhomme, M. (1998): *Les Figures clés du discours*, Paris, Éditions du Seuil.
–, (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
Casas Gómez, M. (1986): *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz.
Cicéron (1965): *Les Devoirs*, Livre I, Paris, Les Belles Lettres.
–, (1971): *De l'orateur*, Livre III, Paris, Les Belles Lettres.
–, (1978): *De Natura Deorum*, Livre II, Bruxelles, Latomus.
–, (1996): *Correspondance*, T. XI, Paris, Les Belles Lettres.
–, (2008): *L'Orateur. Du meilleur genre d'orateurs*, Paris, Les Belles Lettres.
Courthéoux, J.-P. (2005): *La Socio-euphémie. Expressions, modalités, incidences*, Paris, L'Harmattan.

23 Cette interrogation fait écho à une réflexion très pertinente de C. Kerbrat-Orecchioni (communication personnelle).

Crespo Fernández, E. (2007): *El eufemismo y el disfemismo. Procesos de manipulación del tabú en el lenguaje literario inglés*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante.
De Martino, F. & Sommerstein, A. H. (éds), (1999): *Studi sull'eufemismo*, Bari, Levante.
Démétrios (2002): *Du style*, Paris, Les Belles Lettres.
Dietl, C. (1996): «Euphemismus», *in* Ueding, G. (éd.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, T. III, Tübingen, Max Niemeyer, 1-10.
Druetta, R. & Paissa, P. (éds), (2009): *Synergies Italie* n° spécial, «Euphémismes et stratégies d'atténuation du dire».
Dumarsais, C. C. (1988): *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion.
Dumarsais, C. C., Beauzée, N., Marmontel, J.-F. & Voltaire (2002): *Grammaire et littérature*, T. II, Genève, Slatkine.
Dumarsais, C. C. & Fontanier, P. (1984): *Les Tropes*, T. I-II [en 1 vol.], Genève-Paris, Slatkine.
Fontanier, P. (1977): *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.
Galli de' Paratesi, N. (1964): *Semantica dell'eufemismo. L'eufemismo e la repressione verbale con esempi tratti dall'italiano contemporaneo*, Torino, G. Giappichelli.
Gödde, S. (2011): *Euphêmia. Die gute Rede in Kult und Literatur der griechischen Antike*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter.
Guerrero Salazar, S. (2007): «El eufemismo desde la perspectiva de género», *in* Durán, Mª de los Ángeles (éd.), *Mujeres, simbolismo y vida*, Málaga, Universidad de Málaga, 51-67.
Hermogène (1997): *L'Art rhétorique*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
Holder, R. W. (1995): *A Dictionary of Euphemisms*, Oxford, Oxford University Press.
Hopfner, T. (1938): *Das Sexualleben der Griechen und Römer von den Anfängen bis ins 6. Jahrhundert nach Christus*, T. I, 1ère partie, Prag, J. G. Calve.
Horak, A. (2010a): «Les précieuses imitées: naissance d'un jargon euphémique dans la France du XVIIe siècle», *in* Marillaud, P. & Gauthier, R. (éds), *Écritures évolutives. Entre transgression et innovation*, Toulouse, CALS/CPST, 127-133.
–, (2010b): *L'Euphémisme. Entre tradition rhétorique et perspectives nouvelles*, München, Lincom Europa.
–, (2010c): «Un moyen euphémique erroné: la litote», *Cahiers de recherche de l'École Doctorale en Linguistique française* 4, 58-67.
–, (2011): «Y a-t-il des litotes euphémiques?», *in* Horak, A. (éd.), *La Litote. Hommage à Marc Bonhomme*, Bern, Peter Lang, 159-170.
Isocrate (1956): *Discours*, T. II, Paris, Les Belles Lettres.
Jamet, D. & Jobert, M. (dirs), (2010): *Empreintes de l'euphémisme. Tours et détours*, Paris, L'Harmattan.
Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.
–, (2011): «La litote est-elle un contre-euphémisme? Négation, clivage énonciatif et lecture inversée», *in* Horak, A. (éd.), *La Litote. Hommage à Marc Bonhomme*, Bern, Peter Lang, 145-158.
Julian of Toledo (1922): *De vitiis et figuris*, London, Oxford University Press.
Kany, C. E. (1960): *American-Spanish Euphemisms*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press.
Keil, H. (éd.), (1874): *Scriptores artis metricae. Marius Victorinus, Maximus Victorinus, Caesius Bassus, Atilius Fortunatianus, Terentianus Maurus, Marius Plotius Sacerdos, Rufinus, Mallius Theodorus, fragmenta et excerpta metrica*, Leipzig, B. G. Teubner.
Kerbrat-Orecchioni, C. (1996): *La Conversation*, Paris, Éditions du Seuil.

Knapp, H. M. (1992): *Sprache zwischen Diktatur und Demokratie. Euphemistische Strategien im spanischen Demokratisierungsprozeß (1972-1982)*, Frankfurt am Main, Peter Lang.

Koll, B.-M. (1996): *Henry Peachams «The Garden of Eloquence» (1593)*, Frankfurt am Main, Peter Lang.

Lechado García, J. M. (2000): *Diccionario de eufemismos y de expresiones eufemísticas del español actual*, Madrid, Verbum.

López Morales, H. (1997): «Papel del nivel sociocultural y del estilo lingüístico en el uso del eufemismo», *in* Moreno Fernández, F. (éd.), *Trabajos de sociolingüística hispánica*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá, 27-35.

–, (2001): «Estratificación social del tabú lingüístico: el caso de Puerto Rico», *in* De Jonge, B. (éd.), *Actas del I Congreso de la Asociación de lingüística y filología de América Latina (ALFAL) Región Noroeste de Europa* (http://elies.rediris.es/elies13/index.htm).

Montero, E. (1981): *El eufemismo en Galicia. (Su comparación con otras áreas romances)*, Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela.

Munteano, B. (1953): «Les implications esthétiques de l'euphémisme en France au XVIII[e] siècle», *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises* 3-4-5, 153-166.

Platon (1967): *Protagoras. Euthydème. Gorgias. Ménexène. Ménon. Cratyle*, Paris, Flammarion.

–, (1992): *Le Banquet. Phèdre*, Paris, Flammarion.

Pseudo-Aristote (2002): *Rhétorique à Alexandre*, Paris, Les Belles Lettres.

Pseudo-Longin (2003): *Du sublime*, Paris, Les Belles Lettres.

Quintilien (2003): *Institution oratoire*, T. II & V, Paris, Les Belles Lettres.

Rada, R. (2001): *Tabus und Euphemismen in der deutschen Gegenwartssprache. Mit besonderer Berücksichtigung der Eigenschaften von Euphemismen*, Budapest, Akadémiai Kiadó.

Reutner, U. (2009): *Sprache und Tabu. Interpretationen zu französischen und italienischen Euphemismen*, Tübingen, Max Niemeyer.

Rhétorique à Herennius (2003): Paris, Les Belles Lettres.

Schindel, U. (1975): *Die lateinischen Figurenlehren des 5. bis 7. Jahrhunderts und Donats Vergilkommentar (mit zwei Editionen)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Schorch, S. (2000): *Euphemismen in der Hebräischen Bibel*, Wiesbaden, Harrassowitz.

Uría Varela, J. (1997): *Tabú y eufemismo en latín*, Amsterdam, A. M. Hakkert.

Widlak, S. (1968): «Le fonctionnement de l'euphémisme et la théorie du champ linguistique: domaine roman», *XI Congreso Internacional de Lingüística y Filología románicas. Actas*, T. II, *Revista de Filología Española*, Anejo LXXXVI, Madrid, 1031-1052.

Xénophon (2000): *Mémorables*, T. I, Paris, Les Belles Lettres.

Zumthor, P. (1953): «Euphémisme et rhétorique au Moyen-Âge», *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises* 3-4-5, 177-184.

De una visión léxica y pragmático-discursiva a una dimensión cognitiva en la caracterización extralingüística y lingüística del eufemismo

Miguel Casas Gómez, Universidad de Cádiz

1. Introducción: caracterización tipológica de las definiciones sobre el eufemismo

Con excepción de ciertas aproximaciones particulares de carácter restrictivo que realmente no definen el eufemismo sino que lo describen singularmente, bien a través de los elementos consignados en el proceso[1], bien mediante la puntualización de alguna de sus repercusiones lingüísticas[2] o la explicación de sus fines desde una perspectiva psicológica[3], las diversas y heterogéneas caracterizaciones sobre el fenómeno eufemístico pueden dividirse básicamente –y así lo constatamos desde el principio– en dos amplios grupos: las *extralingüísticas* y las estrictamente *lingüísticas*.

1 Tales como los niveles del emisor y del receptor o las circunstancias de tiempo, lugar o época, como es el caso de Munteano (1953: 153), para quien el eufemismo «implique, semble-t-il, six termes: la notion, ou l'objet; le terme propre qui les désigne; le terme euphémique; la position de l'émetteur; celle du récepteur, les circonstances de temps, de lieu et d'époque», aspectos que ponen de manifiesto su consideración social y, fundamentalmente, relativa.

2 Como la de la modificación de la palabra respecto a su evolución fonética normal a causa de la presión interdictiva, como ocurre con la definición de Leite de Vasconcelos: «Muitas vezes por decôro, ou para evitar pecado, ou mau agouro, alteram-se de modo especial certas palavras que, se seguissem a sua evolução natural, se apresentariam com outra forma» (J. Leite de Vasconcelos, *Liçoes de Filologia Portuguesa*, Lisboa, 1911, p. 413, cit. por Silva Correia, 1927: 447). Recuérdese, por ejemplo, el caso del conocido étimo latino *Emerita*, que hubiera entrado en colisión homonímica con la forma popular *mierda*, con lo que se detiene el proceso de evolución fonética por cuestiones interdictivas.

3 A través de una caracterización no del proceso en sí sino de sus causas, formulación esta que puede servirnos de punto de enlace entre estas apreciaciones restrictivas, que muestran una visión parcial del fenómeno, y las que englobaremos en el apartado de extralingüísticas. Es este el caso de Carnoy (1927: 338), quien define así el eufemismo o *eusemia*: «Le but de l'euphémisme n'est évidemment pas de cacher des réalités fâcheuses, car pour cela le plus simple serait de se taire. Il vise seulement à *minimaliser* l'impression pénible que leur évocation doit provoquer chez autrui ou les inconvénients que cette révélation peut occasionner à celui qui parle. De manière positive, l'euphémisme tend, souvent aussi, à provoquer chez l'interlocuteur une disposition favorable».

Si bien esta bifurcación entre lo no lingüístico y lo lingüístico resulta esencial en la caracterización conceptual del eufemismo, algunos autores han agregado a esta dicotomía la vertiente pragmática, dado que en los últimos años se ha profundizado en una descripción más comunicativa del fenómeno, cuyo análisis desde esta perspectiva aporta una dimensión más acorde con la naturaleza social y el funcionamiento contextual del proceso. Pero no debemos olvidar que lo pragmático constituye también un componente lingüístico y la pragmática es, desde hace mucho tiempo, una disciplina lingüística en cuanto semántica del hablar o teoría semántica de la contextualización lingüística. De ahí que no estemos totalmente de acuerdo con Crespo Fernández (2007: 80) cuando afirma que «las definiciones más representativas del eufemismo se han dividido en relación con la dualidad lingüística y social del fenómeno, a la que se ha añadido, en investigaciones más recientes, la perspectiva pragmática. Así, contamos con tres tipos de definiciones: las que destacan los aspectos extralingüísticos, las que se decantan por los aspectos puramente lingüísticos y las que definen el eufemismo como hecho pragmático».

2. Caracterizaciones extralingüísticas

Las de carácter extralingüístico son, fundamentalmente, de orden psicológico y presentan, todas ellas, las causas que lo producen. Se sitúan en esta línea definiciones retóricas, como la de Dumarsais (1988: 158): «L'euphémisme […] est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées; ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin», y de algunos lingüistas como Vendryes (1967: 262): «el eufemismo no es más que una forma fina y educada de lo que se llama la interdicción de vocabulario» o Howard (1986: 101), que entiende el eufemismo como la sustitución de una expresión ofensiva por otra más suave, ambigua o perifrástica.

Desde esta perspectiva, se enmarcan también las formuladas, principalmente, por tratadistas de semántica, como Nyrop (1913: 257), para quien el eufemismo es «un adoucissement, grâce auquel on évite le mot propre dans les cas où son emploi pourrait choquer pour une raison quelconque»[4]; Hatzfeld (1924: 107): «der Euphemismus […] besteht in der Substitution eines angenehmen Wortes für ein unangenehmes, das aus religiöser Furcht, sittlicher Scheu oder Taktgefühl vermieden wird»[5]; Ullmann (1976: 231), que describe el eufemismo como «sustituto inofensivo» introducido para ocupar el vacío de la palabra sometida al tabú de acuerdo con la motivación psicológica subyacente (miedo, delicadeza y decencia o decoro)»; Kany (1960: V): «A euphemism is the means by which a disagreeable,

4 Definición que es tomada literalmente incluso por autores que han estudiado específicamente el fenómeno, como Silva Correia (1927: 447) y Bueno (1960: 200).

5 Definición que aparece traducida al español en Senabre (1971: 180).

offensive or fearinstilling matter is designated with an indirect or softer term. Euphemisms satisfy a linguistic need. For his own sake as well as that of his hearers, a speaker constantly resorts to euphemisms in order to disguise an unpleasant truth, veil an offence, or palliate indecency», o Kronasser (1952: 195 y ss.), autor que habla vagamente de un «tabú del sentimiento».

Posturas semejantes las encontramos en algunos tratados de sociolingüística, como el de Wardhaugh (1986: 237), que considera el fenómeno como el resultado de adecentar ciertos ámbitos de la vida a fin de hacerlos más presentables y, sobre todo, el de Moreno Fernández (1998: 202): «El recurso que la lengua pone a disposición de los hablantes para evitar el tabú recibe el nombre genérico de *eufemismo*. El eufemismo permite esquivar lo prohibido, pero también lo molesto, lo desagradable, lo ofensivo o lo sucio».

Como muestra de otras definiciones de la misma índole, valgan las que incorporan autores como Seco (2002: 8) en un trabajo sobre manipulación del lenguaje: «El eufemismo […] consiste, sencillamente, en evitar el nombre de una determinada realidad, cuando ese nombre no nos parece oportuno pronunciarlo, utilizando, para designarla, el nombre de otra realidad que por alguna razón consideramos preferible», o la planteada por Álvarez (2005: 20) en su monografía *Hablar en español*: «La sustitución de una palabra o frase cuya designación resulta indecorosa, irreverente, molesta o inoportuna por otra que se juzga más agradable e inofensiva al oído de nuestro interlocutor». Resulta sorprendente que esta definición, inserta en un trabajo que ni siquiera es específico sobre esta temática, constituya, para Edeso Natalías (2009: 150), la definición más clara sobre el eufemismo, si bien –puntualiza esta autora– habría que añadir «algunas precisiones de tipo lingüístico». De hecho, pese a incorporar, como veremos en las aproximaciones pragmáticas (*cf.* 3.2), el peso del oyente en el fenómeno, estamos ante una caracterización extralingüística centrada exclusivamente en el nivel léxico y en la que se sigue partiendo de un proceso de sustitución, tal como formularemos críticamente más adelante.

Pertenecen, además, a este grupo prácticamente todas las caracterizaciones contenidas en los diccionarios filológicos, diccionarios de lingüística o enciclopedias del lenguaje, como las consignadas, entre otras muchas fuentes que podríamos citar, por Lázaro Carreter (1974: 177): «Proceso muy frecuente que conduce a evitar la palabra con que se designa algo molesto, sucio, inoportuno, etc., sustituyéndola por otra expresión más agradable»; Dubois *et al*. (1979: 262): «Se denomina *eufemismo* a toda manera atenuada o suavizada de expresar ciertos hechos o ciertas ideas, cuya crudeza puede herir»; Cardona (1991: 106): «Procedimiento que consiste en romper una asociación entre situaciones y cosas consideradas como desagradables, molestas o inoportunas y sus denominaciones motivadas»; Richards, Platt y Platt (1997: 158): «La utilización de una palabra que se cree que es menos ofensiva o desagradable que otra palabra. Por ejemplo, *indispuesto* en vez de *enfermo*, *fallecer* en vez de *morir*», o Asher y Simpson (1994: 1180-1181):

«euphemism provides a way of speaking about the unspeakable […]. It falls midway between transparent discourse and total prohibition. It is the would-be safe area of language, constrained by decorum», con excepción, tal vez, de las formulaciones, sin duda más lingüísticas, planteadas por autores como Lewandowski (1982: 128): «Encubrimiento del significado. Forma de la circunlocución cortés; denominación velada de tipo atenuante o encubridor, p. ej., *él se ha puesto fuerte*, en vez de *se ha puesto gordo*; *un señor mayor*, *vivir en condiciones modestas*, *tener una relación*, etc.» o Cerdà (1986, s.v. *eufemismo*): «Palabra o expresión que sustituye a otra con objeto de encubrir, disimular o atenuar su significación considerada molesta o inoportuna; p. ej., *invidente* en lugar de *ciego*, *tercera edad* por *vejez*», que, aunque limitadas de nuevo a un proceso de sustitución en el nivel de la palabra, insisten en el aspecto encubridor y atenuante del eufemismo, usado como disfraz que puede enmascarar la realidad.

En esta misma orientación se sitúan las múltiples consideraciones incorporadas en los diccionarios generales o de lengua, frecuentemente repetitivas, dada la copia generalizada existente en el campo de las definiciones de la práctica lexicográfica. Compruébese, en este sentido, las caracterizaciones y ejemplos consignados en los diccionarios españoles que citamos a continuación:

> Manifestación suave o decorosa de ideas cuya recta y franca expresión sería dura o malsonante. (*DRAE*, 2001, I: 1010)

> Expresión con que se sustituye otra que se considera demasiado violenta, grosera, malsonante o proscrita por algún motivo. (Moliner, *DUE*, 1998, I: 1239-1240)

> Palabra o expresión que sustituye a otra que se considera malsonante o desagradable. (Seco, Andrés & Ramos, *DEA*, 1999, I: 2043)

> Palabra o expresión suave con la que se sustituye otra que se considera violenta, grosera o malsonante […]. (*Diccionario de uso del español actual. Clave*, 1999, s.v. *eufemismo*)

> Palabra o expresión más suave o decorosa con que se sustituye otra considerada tabú, de mal gusto, grosera o demasiado franca: *«trasero» es un eufemismo de «culo»*. (*Diccionario de la Lengua Española Lema*, 2001: 763 y *Diccionario de uso del español de América y España*, 2002: 814)

> Palabra o expresión neutra o inofensiva que se usa para sustituir otra que se considera violenta, grosera o malsonante: «Irse» es un eufemismo por «morir». «Discapacitado psíquico» es un eufemismo por «retrasado mental». (*Diccionario Salamanca de la lengua española*, 1996: 685)

> Modo de expresar con suavidad o decoro ideas cuya franca expresión sería malsonante; como decir de una persona que *no es joven*, en vez de *es vieja*. (*Diccionario ideológico de la lengua española*, 1995: 1154)

> Palabra o expresión que se usa en lugar de otra que resulta desagradable o que está mal considerada: el *trasero* se emplea en lugar de la palabra tabú *culo*. (*Diccionario para la enseñanza de la lengua española*, 1995: 494)

En líneas generales, dadas las correspondencias existentes, normalmente, entre las definiciones y las clasificaciones en el tratamiento de los fenómenos lingüísticos, los autores que siguen esta óptica –la gran mayoría– han clasificado igualmente el eufemismo por sus motivaciones y no por sus mecanismos o recursos lingüísticos. Incluso, como se demuestra en las caracterizaciones ya apuntadas, la terminología usada en tales descripciones revela un punto de partida extralingüístico, de tipo psicológico, que, sin duda, nos informa acerca de las coordenadas causales del eufemismo, pero no de su naturaleza lingüística.

3. Caracterizaciones lingüísticas

Frente a las numerosas definiciones desde una perspectiva no lingüística, no son tan frecuentes los acercamientos propiamente lingüísticos al fenómeno eufemístico. Sin embargo, conviene, desde esta óptica, que establezcamos la evolución que el tratamiento teórico del eufemismo ha recibido desde sus primeros planteamientos en el marco de una semántica léxica de corte «tradicional»[6] o estructural hasta las más modernas consideraciones pragmático-discursivas y, más recientemente, de carácter cognitivista en torno a este proceso.

3.1 Caracterizaciones léxicas

Entre las que se enmarcan, en primer lugar, en la semántica léxica desarrollada sobre todo en el siglo XX, podemos citar, principalmente, aquellas procedentes de una visión tradicionalista o estructuralista del hecho semántico, como la de Bruneau (1952: 23), que simplemente indica que «l'euphémisme consiste donc dans la substitution consciente, à un terme ou à une expression interdite, d'un terme ou d'une expression détournée», o las de Lamíquiz (1974: 415): «sustituto léxico que siempre generaliza quitando semas o dando solo el género próximo» y Baldinger (1970: 223): «a través del eufemismo se hace abstracción de la función de síntoma o de señal implicada por la palabra que es reemplazada por el eufemismo», autor que, en el mismo sentido, ha descrito el factor eufemístico –entre los criterios externos de diferenciación de «pretendidos» sinónimos– como la «Aufhebung der Symptom-/Signalfunktion» (Baldinger, 1992: 92).

6 Para el desarrollo y evolución de los contenidos y tendencias de esta etapa historiográfica de la semántica, véase nuestro trabajo (2009b: 113-150).

Desde esta misma dimensión semántica, nos encontramos con la postura de Alonso Moya (1988: 78), que, basándose en los planteamientos de Heller y Macris, quienes conciben el eufemismo como «unidad alternativa que excluye aquellos rasgos semánticos considerados tabú» (cit. por Alonso Moya), lo caracteriza como «sucedáneo léxico» cuya finalidad consiste en la «atenuación por ocultación de rasgos», o con la visión más reciente que, desde el cambio semántico, muy en la línea tradicional pese a que sus planteamientos son cognitivistas –más pragmáticos que semánticos– a partir de redes conceptuales[7], plantean Chamizo Domínguez y Sánchez Benedito (2000: 37): «el eufemismo no es más que el uso de un término en sentido translaticio, esto es, conferir a un término, que tiene un significado literal tipificado por el uso de los hablantes, un significado distinto […]. Por tanto, el eufemismo consistirá, lingüísticamente, en una mutación del significado de un término o en una extensión del significado de un término […]. Así pues, es la tensión entre el significado literal de un término y su uso translaticio lo que define, *prima facie*, al eufemismo». Ya, anteriormente, desde una consideración del cambio semántico y siguiendo las ideas consignadas en nuestra tesis doctoral, en la que, como veremos más adelante, definíamos el eufemismo como un acto de habla (*cf.* Casas Gómez, 1986), hemos de situar las descripciones formuladas tanto por Martín Fernández (1994: 337): «El eufemismo no es un fenómeno de lengua sino de habla: surgen en un discurso concreto. Cuando pasan a ser de conocimiento generalizado entre los hablantes, puede producirse fácilmente el cambio semántico, ya que en estos casos esas palabras o frases *no designan*, de forma ocasional, una referencia infrecuente, sino que *significan* lo mismo que la expresión eludida. Es un paso, pues, de la mera correferencia al fenómeno de la sinonimia. Entran así en el sistema de la lengua, dejan de ser eufemismos y se sitúan como fuente de polisemias y reajustes semánticos», como también por Fernández Ulloa (1998: 40): «[…] alternativas a expresiones que, por una u otra razón, tienen demasiadas connotaciones negativas para que la intención comunicativa del hablante (el uso que quiere hacer de la lengua) se ejecute felizmente en un contexto dado. Son alternativas a palabras sobre las que pesa la interdicción (presión externa o psicológica, pero de origen social, que aconseja evitar su uso)», pues, pese a que su estudio intenta partir de una óptica pragmática con la intención comunicativa del hablante en el proceso, no introduce del todo esta perspectiva y adopta prácticamente el análisis semántico, con ciertos matices pragmáticos, que aportábamos en nuestro trabajo de tesis (1986).

Con todo, quien con mayor profundidad determinó en su momento el concepto lingüístico de eufemismo fue Senabre en uno de los pocos estudios que, desde una perspectiva estrictamente lingüística, se han elaborado sobre el tema y al que le dedicamos concretamente un trabajo específico de revisión (*cf.* Casas

7 Véanse, en este sentido, los trabajos de Chamizo Domínguez (1995: 205-219 y 2004: 45-51), Chamizo Domínguez y Sánchez Benedito (1994: 78-92 y 2000: 67-309) y Sánchez Benedito (1995: 339-347).

Gómez, 1993 y 1995). Basándose en el estructuralismo glosemático, especialmente en la noción de sincretismo, confundida claramente con el concepto de neutralización[8], y enmarcando el eufemismo en el ámbito de la sinonimia mediante un análisis gradual de las diferencias diacrónicas y sincrónicas entre ambos fenómenos (*cf.* Casas Gómez, 1995), este autor lo define lingüísticamente como «sincretismo léxico resoluble, producido en el plano del contenido y al nivel del emisor y del que solo se manifiesta el término extensivo o no marcado» (Senabre, 1971: 185).

Además de la ya habitual limitación del eufemismo al nivel léxico y a un proceso de sustitución (*cf.* 4.), que se observa igualmente en esta otra definición más actual de Moya Hernández (2007: 1): «palabras que se utilizan para sustituir a aquéllas que aparecen como interdictas», en concreto, en la propuesta de análisis de Senabre, convendría subrayar un par de puntualizaciones, que, en algún caso, podemos hacer extensibles a los planteamientos de otros autores comentados en este apartado. La primera se refiere a la utilización de los conceptos «marcado» y «no marcado» (para el ejemplo del término interdicto *diablo* y su sustituto eufemístico *¡diantre!*), en el mismo sentido estructuralista que Lamíquiz emplea unidades terminológicas de la semántica como *sema* y *género próximo*, como si de rasgos y oposiciones funcionales se tratara, esto es, como si estuviéramos ante un proceso sistemático basado en oposiciones de marcas semánticas, cuando los rasgos que actúan en el ámbito interdictivo son, por lo general, de carácter estilístico y de naturaleza extralingüística (de base conceptual y referencial), por lo que resulta fácilmente comprobable el carácter no lingüístico de este tipo de «neutralizaciones» y sus diferencias con las genuinas relaciones y neutralizaciones semánticas[9].

Pero más relevante para los objetivos de este trabajo resulta el valor de uso asignado al término *resoluble*, que marca el tipo específico de sinonimia que es el

8 Obsérvese cómo la formulación anterior de Baldinger resulta, en parte, coincidente con la utilización del concepto de sincretismo manejado por Senabre, en el sentido de que el eufemismo o, más bien, el sustituto eufemístico «neutraliza» las connotaciones negativas del vocablo interdicto. Hay que insistir –como ya hemos hecho en trabajos anteriores (*cf.* Casas Gómez, 1993: 71-78 y 1995: 38-40)– tanto en la desacertada aplicación del concepto de sincretismo –identificado teóricamente con el de neutralización– a los fenómenos de sinonimia y eufemismo, como en el particular funcionamiento del principio de neutralización en el terreno eufemístico, que cobra en este ámbito dimensiones singulares que exceden los límites propiamente lingüísticos. Para esta confusión y delimitación funcional de tales conceptos, véase nuestro trabajo (1997: 37-50).

9 Ya que, en efecto, ciertos rasgos que caracterizan a *diablo*, término «positivo» desde el punto de vista de la sustancia o «marcado» extralingüísticamente, desaparecen en el sustituto *¡diantre!*, que funciona como elemento «negativo» o «no marcado» desde esta perspectiva dependiente del hablante, al intervenir en la «suspensión» todo tipo de rasgos connotativos, que posibilita la puesta entre paréntesis de las evocaciones peyorativas de la palabra vitanda y la actualización de sus cualidades más genéricas y asépticas.

eufemismo y que se presta a ciertas interpretaciones. Senabre se centra casi exclusivamente en el carácter inestable y precario del sustituto eufemístico como diferencia de orden diacrónico entre este y el sustituto sinonímico, y esboza, de manera muy vaga, una característica del eufemismo estrechamente ligada a la anterior, aunque más totalizadora y relevante: su *relatividad*. En efecto, el rasgo eufemístico, neutro o disfemístico de un signo dependerá de múltiples circunstancias y ofrecerá, por tanto, diferencias sustanciales según la época (donde podemos comprobar los deslizamientos semánticos y la inestabilidad diacrónica de los sustitutos eufemísticos), lugar, pueblo, clase social, sexo, edad, etc. Todos estos factores no hacen más que describir la esencia misma del eufemismo en tanto fenómeno social y su uso eminentemente discursivo, lo que, al mismo tiempo, explica el que no existan palabras-eufemismos/disfemismos sino solo usos eufemísticos/disfemísticos, así como aquellos otros casos de eufemismos disfemísticos y de disfemismos eufemísticos, de acuerdo con ciertos condicionamientos especiales de tipo pragmático como el contexto y la situación, de suerte que la interdicción de vocabulario se nos aparece como un fenómeno difícil de sistematizar lingüísticamente. Como perfectamente ha expresado Montero (1981: 260), «no hay voces que, *in se* y *per se*, sean eufemismos; a lo sumo lo que hay son palabras que, en un contexto y en una situación dada, asumen un uso eufemístico. Este aspecto, como todos los anteriores, tiene un valor relativo; […] pero, de todas formas, ahí está también la inestabilidad temporal, espacial y social del eufemismo que, sin necesidad de forzar los argumentos, permite comprender que el ser eufemismo no es una cualidad que nace con la palabra, sino un uso que se hace de ella»[10].

Es un hecho constatable que sinonimia y eufemismo son dos fenómenos onomasiológicos que se producen en el nivel del emisor, si bien en esta última clase de sinonimia se requiere como condición necesaria la comprensión adecuada del sustituto o uso concreto por parte del oyente, con lo que el eufemismo se relaciona así con el carácter interpretativo propio de la polisemia u homonimia. Por ello, en relación con la interpretación de *resoluble* en cuanto comprendido correctamente por el receptor, se muestra más adecuada la deducción llevada a cabo por Montero (1981: 25-26), que orienta su sentido restringiéndolo hacia una de las características más relevantes del eufemismo: su relatividad, concibiendo, de esta manera, el término desde el punto de vista de «percibido como eufemismo por el hablante

10 No obstante, Armenta Moreno (2009a: 101, n. 90) señala que resulta excelente la observación realizada por Gómez Sánchez (2004: 44, n. 21) a este autor, en el sentido de que, con el tiempo, ciertos sustitutos eufemísticos queden fijados o «identificados como tales, e incluso, con la marca de *euf.* correspondiente, pasen a los diccionarios: es el caso de *desaparecido* o *sentimental*, por poner dos ejemplos (22ª ed. del *DRAE*). Cabe cuestionarse si siguen, entonces, manteniendo su valor eufemístico (al margen de que, posiblemente, en ese momento haya ya un nuevo término que, en el uso, cumpla la función que estos sustitutos antes tenían)».

y el oyente». De ahí que, con esta matización, prefiera adoptar, dado que le va a permitir analizar los distintos sustitutos y usos eufemísticos o disfemísticos recogidos en gallego desde diversas coordenadas temáticas generales a partir de unos recursos lingüísticos –fonético-formales y semánticos– que asocian a estos con los términos sometidos a interdicción, la siguiente definición: «conjunto de mecanismos lingüísticos que, actuando sobre el aspecto fónico-gráfico de la palabra o sobre su contenido semántico, permiten la creación o la actualización de formas lingüísticas ya existentes que, en ese contexto, en esa distribución y en esa situación, denotan pero no connotan lo mismo» (Montero, 1981: 26).

3.2 Caracterizaciones pragmáticas

En los últimos años han proliferado las definiciones que ponen de relieve la consideración *pragmática* del fenómeno y que inciden en su caracterización discursiva y en los elementos que intervienen en el proceso comunicativo eufemístico, sobre todo en el papel interpretativo del receptor por los efectos perlocutivos que los correspondientes usos de naturaleza eufemística producen contextualmente en los destinatarios. Así, por ejemplo, Allan y Burridge (1991: 11), tras partir de una primera caracterización extralingüística del eufemismo al concebirlo como expresión que busca evitar el ser ofensivo, profundizan en el carácter contextual y la naturaleza pragmático-discursiva del mismo como muestra de uso comunicativo que genera una determinada consecuencia en el oyente: « is used as an alternative to a dispreferred expression, in order to avoid possible loss of face: either one's own face or, through giving offence, that of the audience, or of some third party». En un trabajo más reciente (*cf.* Allan & Burridge, 2006: 31-33), estos autores definen *eufemismo* en relación a *disfemismo* y *ortoeufemismo*. En este sentido, un *disfemismo* es «a word or phrase with connotations that are offensive either about the denotatum and/or to people addressed or overhearing the utterance» (Allan & Burridge, 2006: 31), mientras que «*orthoeuphemisms* and *euphemisms* are words or phrases used as an alternative to a dispreferred expression. They avoid possible loss of face by the speaker, and also the hearer or some third party» (Allan & Burridge, 2006: 32). De esta manera, establecen una diferencia entre ambos términos: «An *orthoeuphemism* is typically more formal and more direct (or literal) than the corresponding euphemism» y «a euphemism is typically more colloquial and figurative (or indirect) than the corresponding orthoeuphemism» (Allan & Burridge, 2006: 33).

Como muestra de esta perspectiva, pueden verse, entre otras, las definiciones de Warren (1992: 135), quien advierte que nos topamos con un eufemismo «if the interpreter perceives the use of some word or expression as evidence of a wish on the part of the speaker to denote some sensitive phenomenon in a tactful and/or veiled manner»; de Lechado García (2000: 14), autor que, en su *Diccionario de eufemismos*, lo describe como «cualquier voz o expresión que sustituye a otra que, por razones diversas, resulta *inapropiada* para el hablante y para el oyente en un

determinado *contexto*»; de Rodchenko, que destaca las funciones pragmáticas que cumple el eufemismo en el discurso: «los eufemismos, en consecuencia, no son sino determinadas formas de expresión que cumplen en el acto comunicativo ciertas funciones pragmáticas» (*Algunos aspectos de la variabilidad de los eufemismos en el español contemporáneo*, s.a.), o incluso de Gómez Sánchez (2004: 45), quien sigue la caracterización expuesta en nuestra tesis doctoral, pero con ciertos componentes extralingüísticos, al concebirlo como «el uso, en un contexto pragmático determinado, de una expresión que el emisor considera más apropiada, o que estima menos ofensiva o desagradable, que otra a la que sustituye, pero con la cual sostiene ciertas asociaciones (ya sea porque las mantenga, ya sea porque las cree) que permiten al receptor comprender y actualizar en ella tal expresión ausente».

La relevancia de esta perspectiva pragmática y comunicativa en el estudio del eufemismo se ha visto plasmada en el tratamiento del fenómeno en algunos diccionarios, más actuales, de lingüística, como ocurre en el *Diccionario de lingüística moderna*, cuyos autores, Alcaraz Varó y Martínez Linares (1997: 219-220), tras una primera consideración del proceso como figura del lenguaje desde un punto de vista estilístico y retórico, señalan que «el eufemismo nace por presión social, a veces en detrimento de la claridad comunicativa. Desde un punto comunicativo, el eufemismo […] forma parte de las estrategias propias de la máxima de cortesía, especialmente la de respetar el derecho del oyente a no ser herido o molestado, siempre que no se pierda la inteligibilidad del mensaje, ni la sinceridad, propias de la máxima de calidad».

En este marco de análisis, hemos de situar algunas de las formulaciones más recientes sobre el eufemismo, como las aportadas por Armenta Moreno (2009b: 23): «El eufemismo y el disfemismo son dos variantes estilísticas que el hablante elige en función de su intención comunicativa, esto es, suavizar o intensificar el tabú» o por Edeso Natalías (2009: 147 & 150): «Entendemos por eufemismo un término o sintagma que utilizamos para sustituir una palabra tabú cuando, como hablantes inmersos en una comunicación y en unas circunstancias pragmáticas concretas, nuestra competencia lingüística así nos los sugiere», cuya definición se caracteriza por seguir limitando el fenómeno al ámbito exclusivamente léxico y a un proceso de sustitución, y, muy especialmente, la llevada a cabo por Crespo Fernández (2007: 82-83), quien, tras destacar el basamento pragmático o discursivo mostrado en nuestra primera aproximación al fenómeno, como fue la expresada en nuestra tesis doctoral (véase la definición en 4.), concibe el eufemismo «como fenómeno discursivo, pues los factores sociales y lingüísticos que constituyen el fenómeno se actualizan dentro de un determinado contexto y situación pragmática». De este modo, coincide plenamente con nuestra postura, al definirlo como «el proceso que, dentro de un contexto discursivo, permite romper las asociaciones que se establecen entre el tabú y su manifestación lingüística por medio

de un acto de habla que, como sustituto eufemístico, actualiza, dentro de esa situación pragmática, la intención de huir del tabú», caracterización de naturaleza pragmática que, a su juicio, proporciona tres aspectos significativos dentro de la variación eufemística: 1) la relevancia de la interdicción como hecho psicológico y social que genera la sustitución eufemística; 2) la clara distinción entre el proceso eufemístico y la unidad o sustituto léxico, elementos que, como hemos visto en descripciones anteriores, no suelen estar delimitados conceptualmente y requieren, en consecuencia, ser precisados también desde un punto de vista terminológico, y 3) la inclusión del concepto de intención comunicativa, sin duda consustancial para la actualización del proceso.

4. De una caracterización léxico-pragmática a una visión cognitiva

Como una constante que se aprecia en todas las descripciones aquí presentadas, puede observarse tanto la limitación del fenómeno eufemístico al nivel léxico y a un proceso de sustitución como la patente confusión entre *sustituto* y *proceso*, es decir, la frecuente identificación entre *eufemismo* y *sustituto eufemístico*[11], consistente en el hecho de emplear el primero, el fenómeno eufemístico, para indicar el término que reemplaza al vocablo interdicto (el sustituto léxico), y no la sustitución léxica en sí o, más acertadamente, como intentaremos demostrar en esta nueva perspectiva de enfoque en el tratamiento teórico del fenómeno, la manifestación lingüística propiamente.

En esta misma deficiencia incurríamos en nuestra monografía sobre la interdicción lingüística, donde, tras una primera formulación léxica del eufemismo como proceso lingüístico que lograba como resultado una neutralización léxica del vocablo interdicto mediante unos recursos asociativos de orden formal o semántico, incorporábamos más tarde ciertos componentes pragmáticos, derivados de su esencial relatividad y de sus rasgos sociales, contextuales y discursivos, hasta caracterizarlo finalmente como «un acto de habla, como la actualización discursiva por parte del hablante de unos sustitutos léxicos –habituales o lexicalizados u ocasionales o creativos– que, a través de un conjunto de recursos lingüísticos y paralingüísticos, permiten, en un contexto y situación pragmática determinada, neutralizar léxicamente el término interdicto» (Casas Gómez, 1986: 35-36).

11 Es esta una de las confusiones más generales, criticada por distintos tratadistas del tema, que podemos encontrar en este campo de estudio. Para esta y otras precisiones terminológicas y conceptuales en el ámbito interdictivo, tales como *eufemismo*/*disfemismo – sustituto eufemístico*/*disfemístico – uso eufemístico*/*disfemístico, tabú – eufemismo, eufemismo – disfemismo, eufemismo*/*disfemismo – mecanismo lingüístico de base, eufemismo – sinonimia, tabú – disfemismo, disfemismo – cacofemismo – cacosemia, tabú – interdicción* y *tabú de palabra – interdicción conceptual*, véanse nuestros trabajos (1986: 36-40, 1995: 17-46, 2000: 79-94 y, principalmente, 2005: 271-290).

Pese a que agradezco a Crespo Fernández (2007: 82) que considere esta propuesta, en una de las monografías más actuales sobre el tema, como «la más acertada de las definiciones del eufemismo, al destacar su naturaleza, no ya social o lingüística, sino pragmática o discursiva», permítanme que realice un auténtico ejercicio de autocrítica y me muestre en desacuerdo conmigo mismo respecto a las consideraciones expuestas en mi tesis doctoral y en sus publicaciones derivadas de esta primera etapa de acercamiento al ámbito de la interdicción lingüística.

Somos conscientes de que esta definición de *eufemismo* contenía, para la época en la que se formuló, ciertos aspectos novedosos, sobre todo de naturaleza pragmático-discursiva, pero contaba también con algunas limitaciones derivadas, tanto del nivel lingüístico tomado como punto de partida en el análisis, como, fundamentalmente, de la perspectiva de enfoque adoptada en el estudio. Los rasgos, a nuestro juicio, positivos de esta caracterización se centraban básicamente en dos aspectos: 1) la formulación del eufemismo en el ámbito del habla, y no del sistema, al considerarlo una actualización discursiva como aspecto pragmático integrado en una lingüística del hablar, dado que será la situación comunicativa, no solo la que suscita, sino la que verdaderamente justifica y da razón de ser a los empleos de carácter eufemístico o disfemístico y 2) la exposición de toda una clasificación de mecanismos lingüísticos que no se reducían al plano léxico, como los recursos de carácter fonético, morfológico, sintáctico y de otros pertenecientes al nivel paralingüístico. Sin embargo, como principal aspecto negativo, seguía manteniendo en aquella propuesta de definición del eufemismo esta limitación[12] de caracterizar implícitamente el funcionamiento del eufemismo solo en el nivel léxico, además de operar este mediante una sustitución, como queda patente, tanto en mi consideración del fenómeno, en la que expresamente hablo de *sustitución* y *sustituto léxico* o *eufemístico* –tal como sigue haciendo Crespo Fernández (2007) al tomar mi postura como base de la suya– o de *neutralización léxica* del *término interdicto*, como en las conclusiones de este trabajo, en las que distingo el *eufemismo*, como proceso de sustitución (y esto es extensible al *disfemismo*), de los diferentes *sustitutos* y *usos* eufemísticos o disfemísticos. A tales objeciones, podríamos sumarle ahora otras dos precisiones (la primera, menos relevante, de carácter terminológico-conceptual y la segunda, fundamental para la nueva perspectiva de enfoque del problema que queremos reseñar aquí): 1) el uso necesario del entrecomillado del verbo «*neutralizar*», dado que en el eufemismo no actúa con propiedad el principio de la neutralización semántica[13], sino que este se manifiesta como hecho designativo que se realiza en el hablar, es decir, la supuesta «neutralización» alcanza la «suspensión» de todo tipo de rasgos connotativos dependientes del hablante, lo que permite concebir este fenómeno más bien como «factor de libertad y creación» (*cf.* Rodríguez Adrados, 1967: 219) y 2) se sigue partiendo

12 Como acertadamente ha observado Uría Varela (1997: 5-6).

13 Como he explicado en algunos trabajos posteriores a la citada publicación (*cf.* Casas Gómez, 1993, 1995, 2000, 2005 & 2009a) y en el apartado 3.1, n. 8, de este mismo trabajo.

en esta caracterización de la existencia de un término interdicto y no más bien de una realidad proscrita o sometida conceptualmente a interdicción.

La realidad es que no fui capaz de ir más allá de mis predecesores que habían investigado en las diferentes lenguas románicas los diversos aspectos que integra el fenómeno de la interdicción, en cuyas fuentes doctrinales de aquella época se postulaba –lo mismo que, prácticamente, ocurre incluso, como estamos viendo, en la mayoría de las formulaciones actuales sobre este proceso– una concepción estrecha de *eufemismo*, entendido semánticamente como sustituto léxico o como proceso de sustitución en la tradición romanística[14], cuando en realidad estamos ante un fenómeno que, ciertamente, atañe sobre todo al nivel léxico, pero que «es más complejo de lo que se puede dar a entender con sustitución léxica» (Uría Varela, 1997: 6). Y es que, de la misma manera que la semántica se inició en el nivel de la palabra y desde el léxico pasó a estudiarse a los otros niveles de análisis del contenido lingüístico, en el tema del eufemismo los investigadores se centraban exclusivamente en el punto de vista léxico, hasta que en la actualidad este problema se enfoca desde otras ópticas o dimensiones y, sobre todo, desde el análisis de otros niveles lingüísticos.

Fue este autor precisamente, Uría Varela, el primero que superó este planteamiento, percatándose de esta circunstancia en su revisión de las definiciones de *eufemismo* dadas hasta la publicación de su monografía *Tabú y eufemismo en latín* (1997: 6). En esta línea, realiza las siguientes matizaciones: 1) no siempre puede caracterizarse el eufemismo como sustituto léxico; 2) su funcionamiento no debe reducirse exclusivamente a este nivel lingüístico, y 3) sobre todo, no hay que identificar en todo momento el fenómeno con un proceso de sustitución. Para argumentar su razonamiento, aduce la existencia de «sustitutos eufemísticos que no son léxicos» (los gestos), «procesos eufemísticos que se plasman en el léxico, pero que no implican una sustitución, como los que se actualizan a través de fórmulas de excusa o de agrupaciones sintagmáticas», y otros que «ni son léxicos ni son sustitutivos» (entonación o el tono de la voz), completando que en este proceso, junto a la posible *sustitución*, puede tener cabida una *modulación* del vocablo interdicto, llevada a cabo verbalmente a través de fórmulas de excusa «que disculpen su emisión (anterior o inminente)» (como *si me permite la expresión*, *con perdón de la expresión*, etc.) o mediante resortes no verbales de carácter paralingüístico como la entonación y el tono de voz. Por otra parte, advierte que nos encontramos en este dominio con un problema añadido: «existen realidades interdictas que parecen carecer de término de base, esto es, que solo tienen expresión eufemística [yo añadiría "o disfemística"], y en las que, por tanto, es impropio hablar, al menos en sincronía, de *sustitución*», dificultad que pone de manifiesto que en el ámbito interdictivo no todo es sustitución léxica, lo que permite, más

14 Véanse las investigaciones que en diferentes lenguas románicas han llevado a cabo, entre otros, Galli de' Paratesi (1973), Senabre (1971), Widłak (1968, 1970 & 1972), Montero (1981), Kröll (1984) y Radtke (1980).

convenientemente, enfocar el proceso no tanto desde el término interdicto sino desde un «contenido» o realidad interdicta.

Con estas apreciaciones, se muestra de acuerdo conmigo en que el eufemismo debe ser considerado, no como fenómeno sistemático, sino discursivo en el marco de una definición pragmática integrada en una lingüística de la comunicación, caracterizándolo como el «conjunto de mecanismos lingüísticos que, basándose en una alteración, modulación o sustitución de formas o *contenidos* lingüísticos interdictos, proporcionan al hablante la posibilidad de *comunicación atenuada* de un sector de la experiencia» (Uría Varela, 1997: 6).

En nuestros primeros trabajos desarrollamos la distinción, ya planteada también por otros autores, entre *tabú* o *tabú lingüístico* (de motivación interna y de carácter psíquico)[15], e *interdicción* o *interdicción lingüística* (de naturaleza más bien externa y de causas afectivo-asociativas), en el sentido de que el primero, restringido originariamente al ámbito de lo sobrenatural y religioso, constituye solo un tipo de interdicción que, como fenómeno más totalizador, abarca otras coordenadas sociales, sexuales, escatológicas, etc. Puede decirse, pues, que todo tabú es interdicción, pero no toda interdicción es tabú, si bien esta distinción entre el primitivo tabú lingüístico y la interdicción lingüística no impide que ciertas interdicciones, que no tabú en principio, respondan a una identificación de la palabra con la cosa, que es la esencia propia del tabú primitivo, con lo que el poder de la palabra no se reduce, en el ámbito de la interdicción, siempre al fenómeno del tabú lingüístico.

En la misma dirección de estas disquisiciones nocionales, en estudios más actuales acerca de la interdicción lingüística (*cf.* Casas Gómez, 2000: 87-91, 2005: 281-284 & 2009a: 725-739), no solo hemos precisado lingüísticamente, desde un punto de vista conceptual, un conjunto de unidades terminológicas propias de este ámbito (*cf.* n. 11), sino que, en especial, se ha llevado a cabo la diferenciación entre *tabú de palabra*, que tiene su origen en la creencia de un *poder intrínseco* o *mágico de la palabra* (*cf.* Casas Gómez, 1996), capaz de producir justamente aquello que designaba, y *tabú de concepto* o, más exactamente, *interdicción conceptual* en el sentido más amplio o general de la interdicción lingüística propiamente dicha. En sentido estricto, el primer caso se ha caracterizado con más propiedad como *tabú de palabra*, precisamente porque en este ámbito contamos con la existencia en todo momento de términos de base interdictos (más que realidades tabúes –que, por supuesto, siempre están ahí y estos remiten a ellas–, lo que existe

15 Las siguientes palabras de Benveniste (1977: 257) sintetizan perfectamente el basamento y la esencia del denominado comúnmente tabú lingüístico: «La naturaleza de esta interdicción cae no sobre el «decir alguna cosa», que sería una opinión, sino sobre el «pronunciar un nombre», que es pura articulación vocal. Cierta palabra o nombre no debe pasar por la boca. Simplemente se retira del registro de la lengua, se borra del uso, no debe existir más. Sin embargo, y es condición paradójica del tabú, este nombre debe al mismo tiempo continuar existiendo como prohibido».

realmente aquí son palabras tabúes que se identifican plenamente con tales objetos vedados), con lo que hemos de partir necesariamente del plano léxico y, por tanto, de un proceso generalmente de sustitución eufemística, aunque manifestada por los más variados recursos pertenecientes a distintos niveles lingüísticos. Sin embargo, el segundo caso, denominado con mayor precisión *interdicción conceptual*, no se limita en su base al nivel léxico exclusivamente, como es condición indispensable como punto de partida en el *tabú de palabra*. Además, en este marco general de la interdicción no siempre está claro cuál es el término tabú y cuál es el disfemístico, de ahí la frecuente identificación entre *tabú* y *disfemismo*, que, más que una falta de distinción, se trata de una simple equiparación que implica una dificultad derivada, como es la de intentar partir en todo momento, no tanto de una realidad interdicta, sino más bien de un término de base, cuando resulta que este, a veces, no existe con claridad (piénsese, por ejemplo, en lo que ocurre con el área conceptual interdictiva de «retrete»), con lo que no siempre están nítidos los límites entre ambos fenómenos y qué elemento funciona en sincronía como tabú (lo que a veces solo puede averiguarse desde un perspectiva diacrónica al haberse perdido en la conciencia de los hablantes) y cuáles son disfemísticos. Sin duda alguna, será la capacidad expresiva, que interviene como función fundamental en el proceso interdictivo, la que explique el hecho de que, en ocasiones, no dispongamos claramente de un término interdicto, ya que los respectivos usos eufemísticos o disfemísticos expresan realmente contenidos de los que no informaría el supuesto término de base. En efecto, en ocasiones, parece incluso no existir ni siquiera un término interdicto, aunque sí naturalmente un concepto o realidad interdicta, lo que nos lleva a considerar si, más que una interdicción de vocabulario (como base de las «sustituciones»), debemos hablar más bien de una interdicción conceptual de la que parten las diferentes fórmulas eufemísticas o disfemísticas.

Justamente por todas estas dificultades surgidas en el estudio descriptivo de la interdicción desde el punto de vista lingüístico, proponemos esta nueva perspectiva de enfoque del problema que se fundamenta, no tanto en los términos de base, sino en las categorías conceptuales interdictas. En esta línea de análisis, A. Horak (2010: 12), tras plantear algunos de los problemas fundamentales de la definición del fenómeno, se basa inicialmente en López Eire (1999: 315), para quien «en un principio y básicamente, el eufemismo es el concepto de un proceso […]», a fin de caracterizarlo no como la expresión atenuada de un noción sino como un proceso de atenuación, «un procédé figuré qui améliore la négativité d'une réalité (subjectivement) taboue» (Horak, 2010: 62).

Desde esta actividad onomasiológica realizada por el emisor, que parte, no del supuesto término proscrito en sí, sino del objeto vedado, los hablantes *conceptualizan* de forma distinta las diferentes *realidades interdictas*, acercándose, según una determinada situación pragmática, de manera eufemística o disfemís-

tica a través de los más variados recursos pertenecientes a todos los niveles lingüísticos, procedimientos que pueden comportar una sustitución, alteración, modulación, modificación, composición o inversión, combinación e incluso toda una descripción textual que produzca una comunicación reforzada o motivada (lenguaje o hablar disfemístico) o, por el contrario, atenuada o encubierta (lenguaje o hablar eufemístico).

Por todo ello, el establecimiento específico, en el marco general de la interdicción lingüística, de una diferenciación, a partir de una serie de características lingüísticas[16], entre el *tabú de palabra*, basado en un bloqueo psíquico-interno del *hablante*, y la *interdicción conceptual*, de motivaciones externas (afectivas o asociativas) y centrada más bien en el *oyente*, en la línea de las caracterizaciones pragmáticas vistas del fenómeno que resaltan el no herir o hacer más agradable el mensaje al interlocutor, nos ha llevado a un nuevo replanteamiento y caracterización del fenómeno eufemístico-disfemístico hacia una dimensión cognitiva y a presupuestos pragmáticos más acordes y adecuados con la naturaleza relativa y la actuación fundamentalmente discursiva de tales procesos lingüísticos.

Así pues, a modo de conclusión, proponemos, con más precisión, de acuerdo con estas últimas consideraciones expuestas, definir lingüísticamente el *eufemismo* o el *disfemismo* como el proceso cognitivo de conceptualización de una realidad interdicta, que, manifestado discursivamente a través de la actualización de un conjunto de mecanismos lingüísticos de sustitución léxica, alteración fonética, modificación, composición o inversión morfológica, agrupación o combinatoria sintagmática, modulación verbal o paralingüística o descripción textual, permite al hablante, desde un punto de vista comunicativo en el que tiene presente la posible interpretación del oyente por los efectos perlocutivos que los correspondientes usos eufemísticos/disfemísticos pueden provocar en los interlocutores o destinatarios, la creación intencional de todo tipo de expresiones verbales y no verbales o actos de habla, que, en un cierto «contexto» y en una concreta situación

16 Esta distinción básica entre *tabú de palabra* y *tabú de concepto* o *interdicción conceptual* ha resultado esencial en estudios actuales, como las investigaciones sobre el lenguaje políticamente correcto en textos legales educativos (*cf.* Armenta Moreno, 2009a & 2009b: 12-15) o sobre el carácter interdisciplinar de la interdicción lingüística (*cf.* Dávila Romero, 2002: 752-755), autor que destaca como fundamental la noción de *interdicción conceptual*, en el sentido de que «ayuda a investigar las relaciones asociativas en otras direcciones, y no solo en la que une a la "palabra interdicta" con sus "sustitutos eufemísticos y disfemísticos"» (Dávila Romero, 2002: 755), pues, «si se decide hablar de concepto interdicto y no de palabra interdicta se tendrá que revisar la idea de campo asociativo de la que se parte, revisión que, en nuestra opinión, debe apoyarse fundamentalmente en el desplazamiento del centro de interés y punto de partida del campo. Si no hay una palabra concreta que dé origen a la constelación de asociaciones constituida por las expresiones eufemísticas y disfemísticas, tendremos por fuerza que prestar mayor atención a las asociaciones que establecen las distintas expresiones eufemísticas entre sí» (Dávila Romero, 2002: 753).

pragmática, encubren, atenúan o realzan expresivamente, o, por el contrario, motivan o refuerzan evocativamente un determinado concepto o realidad interdicta.

Bibliografía

Alcaraz Varó, E. & Martínez Linares, Mª A. (1997): *Diccionario de lingüística moderna*, Barcelona, Ariel.

Allan, K. & Burridge, K. (1991): *Euphemism and Dysphemism. Language Used as Shield and Weapon*, New York-Oxford, Oxford University Press.

–, (2006): *Forbidden Words. Taboo and the Censoring of Language*, Cambridge-New York, Cambridge University Press.

Alonso Moya, M. (1988): *El eufemismo en inglés*, Madrid, Universidad Complutense (Tesis doctoral inédita).

Álvarez, A. I. (2005): *Hablar en español*, Oviedo, Nobel.

Armenta Moreno, L. Mª (2009a): *La interdicción lingüística: estrategias del lenguaje políticamente correcto en textos legales educativos. Selección de leyes educativas (1986-2006)*, Cáceres, Universidad de Extremadura (Tesis doctoral).

–, (2009b): «La interdicción lingüística en textos legales educativos (1986-2006)», *Pragmalingüística* 17, 8-27.

Asher, R. E. & Simpson, J. M. (eds.), (1994): *The Enciclopedia of Language and Linguistics*, Oxford, Elsevier.

Baldinger, K. (1970): *Teoría semántica. Hacia una semántica moderna*, Madrid, Alcalá.

–, (1992): «Ein Esel heisst den andern Langohr. Das komplexe Problem der Synonymik: Schluss, Aus- und kein Ende», *in* Anschütz, S. R. (ed.), *Texte, Sätze, Wörter und Moneme. Festschrift für Klaus Heger zum 65. Geburtstag*, Heidelberg, Heidelberger Orientverlag, 57-96.

Benveniste, É. (1977): «La blasfemia y la eufemia», in *Problemas de lingüística general*, II, Madrid, Siglo XXI, 256-260.

Bruneau, Ch. (1952): «Euphémie et euphémisme», in *Festgabe Ernst Gamillscheg*, Tübingen, Niemeyer, 11-23.

Bueno, S. (1960): «Tabus, eufemismos e disfemismos», in *Tratado de Semântica Brasileira*, São Paulo, Saraiva, 199-246.

Cardona, G. R. (1991): *Diccionario de lingüística*, Barcelona, Ariel.

Carnoy, A. (1927): *La Science du mot. Traité de Sémantique*, Louvain, Éditions Universitas.

Casas Gómez, M. (1986): *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo*, Cádiz, Universidad de Cádiz.

–, (1993): «A propósito del concepto lingüístico de eufemismo como sincretismo léxico: su relación con la sinonimia y la homonimia», *Iberoromania* 37, 70-90.

–, (1995): «Sinonimia y eufemismo», *Quaderni di Semantica* 16.1, 17-46.

–, (1996): «El poder mágico de la palabra», *Trivium. Anuario de Estudios Humanísticos, 8. In memoriam Prof. José Luis Millán Chivite*, 29-52.

–, (1997): «Para una delimitación funcional de los conceptos "neutralización" y "sincretismo"», *in* de Molina Redondo, J. A. & Luque Durán, J. de D. (eds.), *Estudios de Lingüística General (III). Trabajos presentados en el II Congreso Nacional de Lingüística General, Granada, 25 al 27 de marzo de 1996*, Granada, Granada Lingvistica y Método Ediciones, 37-50.

–, (2000): «Tabú de palabra e interdicción conceptual», *in* Pamies Bertrán, A. & Luque Durán, J. de D. (eds.), *Trabajos de lexicografía y fraseología contrastivas*, Granada, Método Ediciones, 79-98.
–, (2005): «Precisiones conceptuales en el ámbito de la interdicción lingüística», *in* Santos Río, L. *et al.* (eds.), *Palabras, norma, discurso. En memoria de Fernando Lázaro Carreter*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 271-290.
–, (2009a): «Towards a new approach to the linguistic definition of euphemism», *Language Sciences* 31, 725-739.
–, (2009b): «Contenidos y tendencias de la semántica «tradicional» como etapa historiográfica», *in* García Martín, J. Mª (dir.), Bastardín Candón, T. & Rivas Zancarrón, M. (eds.), *Estudios de historiografía lingüística. Actas del VI Congreso Internacional de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística en la senda de 1812: Las ideas y realidades lingüísticas en los siglos XVIII y XIX (Cádiz, del 6 al 9 de noviembre de 2007)*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 113-150.
Cerdà, R. (coord.), (1986): *Diccionario de lingüística*, Madrid, Anaya.
Chamizo Domínguez, P. J. (1995): «Eufemismo y redes conceptuales I», *in* Martín Vide, C. (ed.), *Actas del XI Congreso de Lenguajes Naturales y Lenguajes Formales*, Barcelona, Promociones y Publicaciones Universitarias, 205-219.
–, (2004): «La función social y cognitiva del eufemismo y del disfemismo», *Panace@* V-15, 45-51.
Chamizo Domínguez, P. J. & Sánchez Benedito, F. (1994): «Euphemism and Dysphemism: Ambiguity and supposition», *Language and Discourse* 2, 78-92.
–, (2000): *Lo que nunca se aprendió en clase. Eufemismos y disfemismos en el lenguaje erótico inglés*, Granada, Comares.
Crespo Fernández, E. (2007): *El eufemismo y el disfemismo. Procesos de manipulación del tabú en el lenguaje literario inglés*, Alicante, Universidad de Alicante.
Dávila Romero, R. (2002): «Reflexiones sobre la interdisciplinariedad en el estudio de la interdicción lingüística», *in* Muñoz Núñez, Mª D., Rodríguez-Piñero Alcalá, A. I., Fernández Smith, G. & Benítez Soto, V. (eds.), *IV Congreso de Lingüística General. Cádiz, del 3 al 6 de abril de 2000. Volumen II. Comunicaciones*, Cádiz, Área de Lingüística General, Universidad de Cádiz, Universidad de Alcalá, 751-756.
Diccionario de la Lengua Española Lema. Vox (2001), Barcelona, Spes Editorial.
Diccionario de uso del español actual. Clave (1999), Madrid, SM.
Diccionario de uso del español de América y España. Vox (2002), Barcelona, Spes Editorial.
Diccionario ideológico de la lengua española. Vox (1995), Barcelona, Biblograf.
Diccionario para la enseñanza de la lengua española. Vox (1995), Barcelona-Alcalá de Henares, Biblograf-Universidad de Alcalá de Henares.
Diccionario Salamanca de la lengua española (1996), Madrid, Santillana-Universidad de Salamanca.
Dubois, J. *et al.* (1979): *Diccionario de lingüística*, Madrid, Alianza.
Dumarsais, C. C. (1988): *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion.
Edeso Natalías, V. (2009): «Revisión del concepto de eufemismo: una propuesta de clasificación», *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana* VII.2 (14), 147-163.
Fernández Ulloa, T. (1998): «La pragmática o el habla como forma de acción: eufemismos y disfemismos en el habla juvenil», *in* Vázquez Orta, I. & Guillén Galve, I. (eds.), *Perspectivas pragmáticas en lingüística aplicada*, Zaragoza, Anubar, 39-47.
Galli de' Paratesi N. (1973): *Le brutte parole. Semantica dell'eufemismo*, Torino, Arnoldo Mondadori Editore.

Gómez Sánchez, Mª E. (2004): *El eufemismo político y económico en la prensa diaria: Análisis de ABC y El País (1998)*, Madrid, Facultad de Ciencias de la Información-Universidad Complutense de Madrid (Tesis doctoral inédita).

Hatzfeld, H. (1924): *Leitfaden der vergleichenden Bedeutungslehre. Versuch einer Zusammenstellung charakteristischen semasiologischen Beispielmaterials aus den bekanntesten Sprachen*, München, Hueber.

Horak, A. (2010): *L'Euphémisme. Entre tradition rhétorique et perspectives nouvelles*, München, Lincom Europa.

Howard, P. (1986): «Euphemisms», in *The State of the Language: English Observed*, London, Penguin, 100-118.

Kany, Ch. E. (1960): *American-Spanish Euphemisms*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press.

Kröll, H. (1984): *O eufemismo e o disfemismo no português moderno*, Lisboa, Instituto de Cultura e Língua Portuguesa.

Kronasser, H. (1952): *Handbuch der Semasiologie. Kurze Einführung in die Geschichte, Problematik und Terminologie der Bedeutungslehre*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag.

Lamíquiz, V. (1974): *Lingüística española*, Sevilla, Universidad de Sevilla.

Lázaro Carreter, F. (1974): *Diccionario de términos filológicos*, Madrid, Gredos.

Lechado García, J. M. (2000): *Diccionario de eufemismos y de expresiones eufemísticas del español actual*, Madrid, Verbum.

Lewandowski, T. (1982): *Diccionario de lingüística*, Madrid, Cátedra.

López Eire, A. (1999): «Sobre el eufemismo en la Oratoria ática y en la Retórica», *in* De Martino, F. & Sommerstein, A. H. (eds.), *Studi sull'eufemismo*, Bari, Levante, 313-367.

Martín Fernández, Mª I. (1994): «Sobre la utilidad de la pragmática en la clasificación de los eufemismos», *Anuario de Estudios Filológicos* XVII, 325-337.

Moliner, M. (1998): *Diccionario de uso del español*, 2 vols., Madrid, Gredos.

Montero, E. (1981): *El eufemismo en Galicia (Su comparación con otras áreas romances)*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela.

Moreno Fernández, F. (1998): *Principios de sociolingüística y sociología del lenguaje*, Barcelona, Ariel.

Moya Hernández, G. (2007): «El lenguaje militar. Tabú, eufemismo y disfemismo», *Tonos Digital* 23-01-2007, 1-5 (http://www.um.es/tonosdigital/znum1/estudios/moya.htm).

Munteano, M. B. (1953): «Les implications esthétiques de l'euphémisme en France au XVIII^{e} siècle», *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises* 3-4-5, 153-166.

Nyrop, K. (1913): *Grammaire historique de la langue française*, T. IV, Copenhague, Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag.

Radtke, E. (1980): *Typologie des sexuell-erotischen Vokabulars des heutigen Italienisch: Studien zur Bestimmung der Wortfelder «prostituta» und «membro virile» unter besonderer Berücksichtigung der übrigen romanischen Sprachen*, Tübingen, Narr.

Real Academia Española (2001): *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe.

Richards, J., Platt, J. & Platt, H. (1997): *Diccionario de lingüística aplicada y enseñanza de lenguas*, Barcelona, Ariel.

Rodchenko, A. (s.a.): *Algunos aspectos de la variabilidad de los eufemismos en el español contemporáneo* (http://hispanismo.cervantes.es/documentos/rodchenko.pdf).

Rodríguez Adrados, F. (1967): «Estructura del vocabulario y estructura de la lengua», in *Problemas y principios del estructuralismo lingüístico*, Madrid, CSIC, 193-229.

Sánchez Benedito, F. (1995): «Eufemismo y redes conceptuales II», *in* Martín Vide, C. (ed.), *Actas del XI Congreso de Lenguajes Naturales y Lenguajes Formales*, Barcelona, Promociones y Publicaciones Universitarias, 339-347.

Seco, M. (2002): «La manipulación de las palabras», *Boletín del Instituto de Estudios Giennenses* 180, 7-18.

Seco, M., Andrés, O. & Ramos, G. (1999): *Diccionario del español actual*, 2 vols., Madrid, Aguilar.

Senabre, R. (1971): «El eufemismo como fenómeno lingüístico», *Boletín de la Real Academia Española* 51, 175-189.

Silva Correia, J. da (1927): «O eufemismo e o disfemismo na língua e na literatura portuguesa», *Arquivo da Universidade de Lisboa* 12, 445-787.

Uría Varela, J. (1997): *Tabú y eufemismo en latín*, Amsterdam, A. M. Hakkert.

Ullmann, S. (1976): *Semántica. Introducción a la ciencia del significado*, Madrid, Aguilar.

Vendryes, J. (1967): *El lenguaje. Introducción lingüística a la historia*, México, UTEHA.

Wardhaugh, R. (1986): *An Introduction to Sociolinguistics*, Oxford, Blackwell.

Warren, B. (1992): «What Euphemisms Tell us about the Interpretation of Words», *Studia Linguistica* 46.2, 128-172.

Widłak, S. (1968): «Le fonctionnement de l'euphémisme et la théorie du champ linguistique: domaine roman», in *Actas del XI Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románicas, Madrid, 1965*, T. II, Madrid, CSIC, 1031-1052.

–, (1970): *Moyens euphémistiques en italien contemporain*, Kraków, Nakładem Uniwersytetu Jagiellońskiego.

–, (1972): *Alcuni aspetti strutturali del funzionamento dell'eufemismo. Antonimia, sinonimia, omonimia e polisemia*, Wroclaw-Warszawa-Kraków-Gdańsk, Accademia Polacca delle Scienze.

La réception de l'euphémisme: entre réussite et échec interactif

Marc Bonhomme, Université de Berne

1. Pour une approche interactive de l'euphémisme

La plupart du temps, l'euphémisme est envisagé du point de vue de sa production. Il est alors décrit comme une figure[1] plus ou moins intentionnelle qui émane d'un énonciateur individuel et qui vise à tempérer le discours face à des réalités problématiques. Les deux définitions suivantes sont révélatrices de cette approche:

> L'euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées. (Dumarsais, 1977: 143)

> *Euphémisme*: Figure de pensée dans laquelle on adoucit l'expression d'une idée jugée brutale ou trop amère. (Morier, 1981: 465)

Corollairement, les ouvrages de rhétorique ou de sémantique accordent moins d'importance à l'autre pôle discursif de l'euphémisme, à savoir sa réception. On trouve bien chez Nyrop (1913) un chapitre, intitulé «Euphémisme et morale», qui aborde les réactions négatives provoquées par cette figure. En particulier, les stoïciens de l'Antiquité ou le philosophe Bayle au XVII^{e} siècle condamnent fermement ses formulations détournées, avec l'idée que l'on doit dire les choses directement. De même, on relève chez Carnoy (1927) divers commentaires à propos des effets de l'euphémisme sur ses destinataires. Selon Carnoy, ces effets consistent principalement à conforter leur sérénité en escamotant les sujets choquants et à maintenir de bons rapports au sein d'un groupe. Mais de tels développements sur l'impact de l'euphémisme sont assez peu nombreux et en tout cas secondaires dans les études classiques qui lui sont consacrées.

Dans notre contribution, nous nous proposons de réévaluer le statut de l'euphémisme en montrant l'importance de sa réception. En effet, on ne formule pas seulement un euphémisme pour exprimer une vision personnelle sur un contexte sensible, mais on euphémise avant tout sous la pression d'autrui et à l'intention d'autrui, de sorte que ce procédé constitue davantage une figure de communication qu'une figure d'énonciation. Aussi, plutôt que de nous intéresser aux relations

1 La majorité des rhétoriciens et des stylisticiens range l'euphémisme dans les figures du discours. Mais il est parfois considéré comme une catégorie de style (Hermogène, 1997) ou comme un simple procédé lexico-sémantique (Benveniste, 1966).

d'atténuation entre l'énonciateur euphémiste et la réalité euphémisée, nous porterons notre attention sur le fonctionnement interactif et pragmatique de cette figure[2], en observant ses conditions de réussite et d'échec auprès du public qu'elle vise. Dans cette optique, nous nous appuierons essentiellement sur des exemples tirés de la presse écrite, sans négliger les éclairages fournis par d'autres types de corpus. Le fil de notre étude s'inscrira dans le cadre théorique posé dès le troisième siècle par le Pseudo-Longin (1993: 47) pour la figuralité en général: «La figure paraît être meilleure quand ceci demeure caché: le fait qu'il y ait figure». Adaptée à l'euphémisme, cette assertion donne ces deux hypothèses complémentaires que nous tâcherons de vérifier:

(i) Moins un euphémisme est reconnu comme tel, plus sa réussite interactive est assurée.
(ii) Plus les destinataires de l'euphémisme remarquent ses configurations détensives et sous-déterminées, moins il a de chances d'obtenir leur assentiment.

2. Les modalités d'une réception réussie de l'euphémisme

Un euphémisme est en principe produit pour que, selon les circonstances, un ou plusieurs récepteurs adhèrent à ses motivations énonciatives et à son contenu. Si cette adhésion a lieu, on peut parler d'un euphémisme réussi, du moins dans la perspective de son énonciateur[3]. Une telle réussite est soumise à plusieurs conditions et elle se traduit par différents effets perlocutoires.

2.1 Les conditions de réussite de l'euphémisme

Pour qu'un euphémisme réussisse, il convient que ses saillances[4] à la surface du discours soient non perçues ou faiblement perçues[5]. Le premier cas correspond à

2 En cela, nous nous placerons dans le prolongement de Bonhomme et Horak (2009 & 2010).
3 Dans cette étude, la réussite et l'échec de l'euphémisme seront analysés par rapport à l'intentionnalité de son producteur. Comme on le verra plus loin, un euphémisme réussi pour ce dernier ne l'est pas forcément pour ses destinataires, dans la mesure où il est susceptible de les manipuler et de les tromper.
4 Par ce terme, nous entendons les marquages linguistiques qui signalent une occurrence figurale grâce à leur relief sur le pattern des énoncés.
5 Sans doute, il existe des contextes où des euphémismes effectivement perçus sont couronnés de succès. Par exemple, avec les euphémismes se rapportant aux handicaps (comme «un non-voyant» pour désigner un aveugle) sur lesquels nous reviendrons, on peut être conscient de leurs mécanismes d'atténuation et les accepter au nom du souci d'une non-discrimination des personnes concernées. Mais il s'agit là de cas spécifiques qui ne remettent pas en cause l'hypothèse globale de l'effacement préférable de l'euphémisme pour sa réussite.

la réception «inactivée» (Bonhomme, 2005: 76), caractérisée par le fait qu'on ne voit pas qu'il y a une figure ou un transfert de dénomination. Le second cas est celui de la réception «empathique» (Bonhomme, 2005: 77), à travers laquelle on se rend compte qu'il y a une figure, mais on ne réfléchit pas sur sa nature et on se rallie intuitivement à ses effets. Or dans les deux cas, le figuré tend à se confondre avec le littéral au niveau des récepteurs. Soit cet exemple:

(1) Les Roms en situation irrégulière doivent être reconduits à la frontière avec humanité, mais avec détermination. (Brice Hortefeux, dans *Le Monde*, 14-08-2010)

Autant Brice Hortefeux, le ministre de l'Intérieur français qui produit l'euphémisme, pense «expulsés» (sens littéral) et dit «reconduits à la frontière» (sens figuré), autant son but est que le public lise «reconduits à la frontière» sans penser à «expulsés» (réception inactivée) ou, s'il pense à ce terme, sans se poser des questions sur lui (réception empathique). De la sorte, on produit une formulation euphémique pour qu'elle soit reçue plus ou moins à la lettre, c'est-à-dire finalement comme non euphémique. Sur l'axe de la communication, cet estompage du transfert figural met en œuvre trois stratégies conjointes de masquage.

2.1.1 Masquages référentiels

La première stratégie de masquage de l'euphémisme consiste à réindexer référentiellement la situation conflictuelle qu'il désigne de façon à la neutraliser. À cet effet, l'euphémisme joue sur la flexibilité de l'isotopie du terme littéral qu'il sous-entend, tout en restant à l'intérieur de celle-ci sous peine d'incompréhension. En résulte une impression de brouillage référentiel et de catégorisation floue. Tantôt celle-ci est verticale, comme dans l'euphémisme ci-après (incivilités/agressions) qui repose sur la superordination[6], instauratrice d'une référence générique:

(2) Les incivilités sur les personnes ont augmenté de façon significative ces trois derniers mois dans le métro parisien. (*Libération*, 05-07-2010)

Tantôt la catégorisation floue est horizontale lorsqu'elle exploite la souplesse des schèmes d'action qui structurent le discours. Ainsi, une action-source (visiter) peut désigner par euphémisme une action-effet (cambrioler)[7]:

6 D'après la sémantique cognitive, la superordination recouvre la notion traditionnelle de genre (comme dans *animal*) qui englobe différentes espèces (comme *chien*, *chat*, etc.). Pour plus de détails, voir Kleiber (1990).

7 Dans ce cas, l'euphémisme se greffe sur un processus métonymique qui opère un transfert entre deux termes contigus dans un domaine notionnel.

(3) En quelques mois, les consulats ou ambassades en Suisse de quatre États européens ont été visités de façon très professionnelle. Des milliers de visas donnant accès à l'Europe des Quinze ont disparu. (*Le Temps,* 19-05-2008)

À travers ces manœuvres sur les frontières notionnelles, on suggère sans dire, car après tout une agression est une sorte d'incivilité, et un cambriolage est une forme de visite, certes désagréable. Autrement dit, en produisant ces occurrences, on ne ment pas et on reste dans la continuité du discours, tout en faisant un usage sélectif du lexique. Cela a de grandes chances d'endormir la vigilance de l'énonciataire et de lui faire accepter comme tel le terme euphémique.

2.1.2 Masquages discursifs

Au niveau de l'organisation des énoncés, le masquage du terme euphémique réside dans sa banalisation, à travers le gommage de sa singularité figurale. Dans ce sens, on observe diverses opérations qui atténuent la tension de la communication et qui lui donnent une transparence apparente, de façon à court-circuiter les calculs interprétatifs du récepteur. Pouvant s'additionner, ces opérations sont de trois sortes.

D'une part, elles prennent la forme de l'*objectivation*. Ce procédé euphémique fait disparaître les marques de prise de position énonciative, en particulier par le biais de la nominalisation. Dans l'énoncé (4), l'usage du substantif «intervention» oblitère les composantes personnelles et temporelles qui seraient liées à l'actualisation du verbe «intervenir»:

(4) Une intervention au Kosovo n'est plus un tabou pour l'OTAN. (*Le Temps*, 18-05-1999)

De même, les données subjectives sont systématiquement effacées par les ellipses des adverbes dits «de manière»[8] (oublier/oublier volontairement):

(5) On reproche notamment à Romano Prodi d'avoir oublié de déclarer six millions de francs au fisc. (*Le Figaro Magazine*, 28-08-1999)

Le choix de termes à faible résonance affective aboutit à un effet similaire. Entre autres, une «interception» permet de camoufler la bavure d'une exécution policière:

(6) L'interception de Jacques Mesrine par la police a donné lieu à une polémique. (*VSD*, 15-07-2000)

8 Selon la classification conventionnelle relevée par Riegel *et al*. (1994: 375).

À cela s'ajoute une prédilection pour les termes technico-administratifs, caractéristique dans la siglaison euphémique. Par exemple, l'emploi de «SDF» désamorce les connotations émotionnelles de pitié ou de rejet qui seraient associées à «clochard»:

(7) À Strasbourg, le statut des SDF reste très précaire en raison du grand froid de ces derniers jours. (*Le Monde*, 16-01-2010)

Tous ces procédés confèrent au discours une tonalité fortement descriptive, fondée sur la déresponsabilisation et le sceau de l'évidence. En somme, on a l'impression que c'est la langue qui parle et non ses utilisateurs.

Une autre opération de masquage de l'euphémisme réside dans la *généralisation*. Celle-ci est assurée par l'utilisation massive de l'hyperonymie[9], grâce à laquelle une «incarcération» se dilue dans un simple «séjour»:

(8) Pierre Botton avait minutieusement préparé son séjour. Fort des conseils d'un ami, il s'était présenté à la prison de la Santé une valise dans chaque main. À l'intérieur, un vrai kit de survie pour apprenti taulard. (*Le Point*, 02-03-2001)

La généralisation euphémique provient aussi du recours à des périphrases dénominatives, notamment dans le domaine des désignations ethniques (personne d'origine maghrébine/Arabe):

(9) Les personnes d'origine maghrébine, surtout quand elles sont âgées, sont bien intégrées dans la vie du quartier. (*Le Point*, 25-10-2009)

Le discours euphémique tend enfin à la *relativisation* suivant laquelle il substitue des lexèmes relationnels à des lexèmes absolus. Dans l'occurrence ci-après, alors qu'un «problème» interpellerait le lecteur par son sémantisme intrinsèquement dysphorique, un «dysfonctionnement» paraît moins grave, en ce que ce terme banalise le problème en l'intégrant au sein de la classe de «fonctionnement», avec seulement une nuance privative:

(10) Les récents raids sur le Liban ont révélé un dysfonctionnement inquiétant au sommet du pouvoir israélien. En effet, le nouveau premier ministre Ehud Barak n'a pas été associé à cette décision stratégique. (*Le Temps*, 26-06-1999)

Soit encore cet exemple:

(11) La mort auto-infligée a pris des proportions importantes dans les rangs de l'armée américaine depuis la mi-septembre. Trente pour cent de plus en sept mois par rapport au taux normal d'une année. (*Paris Match*, 05-02-2004)

9 Pour l'importance de l'hyperonymie comme moyen euphémique, voir Horak (2010).

Si un «suicide» évoque inévitablement un drame personnel, une «mort auto-infligée» le normalise dans les différentes sous-catégories de morts, avec la valeur réfléchie du préfixe *auto-*.

Au bout du compte, en voilant les aspérités sémantiques du discours, ces opérations de masquage font passer naturellement l'euphémisme dans les interactions qui font appel à lui. Ces opérations vont contre la loi d'exhaustivité de Ducrot (1979: 134) qui recommande de donner «les renseignements les plus forts qu'[on] possède». Mais elles favorisent une réception lisse de la réalité euphémisée, ce qui est beaucoup plus important dans les contextes en jeu.

2.1.3 Routinisation cognitive

En plus des masquages référentiels et discursifs présentés précédemment, la réussite de la communication euphémique suppose des facteurs cognitifs qui conditionnent directement l'adhésion de ses destinataires. D'un côté, il est primordial que les formulations euphémiques soient aisément accessibles pour leur univers conceptuel. Cela explique la propension de l'euphémisme à se fixer sur des termes facilement intelligibles, comme «visiter» en (3) ou «intervention» en (4), même lorsqu'il s'agit de néologismes techniques. Ainsi, tout locuteur francophone est capable de saisir sans un grand effort le sens de «reconduits à la frontière» en (1) ou de «mort auto-infligée» en (11). L'emploi des sigles, comme «SDF» en (7), peut certes poser des problèmes de compréhension au début, mais leur vulgarisation rapide résout cette difficulté.

Par-dessus tout, la formulation euphémique doit se sédimenter en tournure stéréotypée, de façon à fournir du prêt-à-penser efficace sur le champ. Le stéréotypage de l'euphémisme est favorisé par son estompage énonciatif et par sa circulation dans l'interdiscours, bien vue par Jaubert (2008), à l'image de l'expression «pays émergent» qui s'est généralisée dans les discours politiques et médiatiques:

(12) En France, l'habillement et les équipements ménagers vont souffrir de la concurrence des pays émergents dont les coûts de production sont plus faibles. (*Paris Match*, 07-01-2009)

(13) Selon les experts de l'INSEE, la tendance à la baisse devrait se poursuivre en raison de la crise financière survenue dans les pays émergents. (*Le Point*, 28-11-2002)

L'euphémisme acquiert de la sorte le statut d'une formule routinière (Krieg-Planque, 2009), collective et reconnaissable par le public le plus large. En cela, si les expressions euphémiques apparaissent souvent dans un contexte précis, comme «IVG» due à la loi Veil de 1975, ou «cessation d'emploi» introduite par Michel Rocard en 1988, leur prise en charge commune consécutive les transforme

en préconstruits indéfiniment reproductibles, tout en leur conférant un caractère rituel et un ancrage solide dans la doxa.

La routinisation de l'euphémisme est manifeste lorsqu'elle donne lieu à des matrices cognitivo-langagières récurrentes dans les situations les plus diverses, à l'instar du couple Substantif + «spécial» qui génère un paradigme euphémisant très productif:

(14) Sous la gauche, les dépenses spéciales ont augmenté de 58,8%, passant de 82 millions en 1981 à 131 en 1986. (*VSD*, 14-10-1999)

(15) La Suisse s'associe à l'Europe pour affréter des vols spéciaux à destination de l'Afrique. (*Le Matin*, 10-11-2008)

(16) À Rio les commandos spéciaux sont particulièrement efficaces. (*Paris Match*, 14-04-2009)

Tout en référant à des réalités hétérogènes (dépenses illégales, vols d'expulsion, commandos de la mort…), ce paradigme euphémisant offre une solution commode et ouverte à d'autres productions lexicales pour masquer la nature critiquable de ces réalités, en les convertissant en des cas particuliers dans leurs domaines, qu'ils soient politiques ou policiers.

2.2 La réussite fonctionnelle de l'euphémisme

On en arrive à présent à la question: qu'est-ce qu'un euphémisme réussi? À partir des conditions qu'on vient de voir, il est possible de dire qu'un euphémisme est réussi lorsqu'à travers ses stratégies de masquage et de routinisation, il exerce des effets modérateurs et dédramatisants sur le récepteur, cela dans le sens souhaité par l'énonciateur. De tels effets perlocutoires suivent deux directions très différentes.

2.2.1 Renforcer l'harmonie sociale

On peut parler d'une *réussite consensuelle* de l'euphémisme lorsqu'il renforce l'harmonie entre son énonciateur et le public auquel il s'adresse. Sur le plan interindividuel, le discours détensif de l'euphémisme contribue à la politesse, définie par Kerbrat-Orecchioni (1992) comme le souci de ne pas choquer son allocutaire en écartant les menaces à son encontre. Cet effet perlocutoire est net à propos des handicaps physiques. Par exemple, les infirmes sont requalifiés en «personnes à mobilité réduite», ce qui préserve leur narcissisme, tout en permettant de ne pas empiéter brutalement sur le territoire de leur invalidité:

(17) Avec ses nouveaux trains Bombardier à accès facilité, la SNCF prend enfin en considération la situation des personnes à mobilité réduite. (*Libération*, 07-07-2006)

De même, l'euphémisme réévalue des professions dépréciées, comme les caissières de supermarchés rebaptisées en «hôtesses de caisse», ce qui transforme leur fonction financière en rôle social à la disposition des usagers:

(18) En dépit de la récente satisfaction de leurs revendications, le sort des hôtesses de caisse des hypermarchés Auchan demeure incertain. (*Libération*, 04-01-2011)

Vis-à-vis des personnes concernées, si l'on adopte la terminologie de Goffman (1974), ces euphémismes fournissent en même temps une figuration par évitement, en escamotant toute allusion à leur situation défavorable, et une figuration par réparation, en compensant discursivement cette situation[10].

Plus largement et sur un plan national, les euphémismes soudent la cohésion des citoyens autour d'une vision optimiste et solidaire. On rejoint à ce moment la «communication phatique» de Malinowski[11], singulièrement développée dans les médias et dans le discours administratif lorsqu'ils traitent des problèmes de société affectant un pays:

(19) La visite de Dominique de Villepin dans les quartiers sensibles du nord de Paris a été dans l'ensemble bien perçue. (*Le Monde*, 10-06-2010)

(20) À Sarcelles et à Champigny, les quartiers à haute densité de population sont promis à une démolition prochaine. (*Le Monde*, 11-03-2008)

Dans ces énoncés consacrés aux banlieues explosives et surpeuplées, les euphémismes comme «quartiers sensibles» ou «quartiers à haute densité de population» remplissent un rôle régulateur, en ce qu'ils désamorcent la fracture sociale en France, au moins au niveau du langage.

2.2.2 Contrôler l'opinion publique

La réussite de l'euphémisme devient *manipulatrice* quand il répond aux desseins de son énonciateur, tout en agissant au détriment du public. Une telle réussite unilatérale commence dès que l'euphémisme cesse de favoriser les relations horizontales de proximité, comme précédemment, pour faire intervenir des relations hiérarchiques de pouvoir. Grâce à lui, des instances dominantes, généralement politiques, imposent un univers référentiel de manière occulte. La réussite de l'euphémisme revêt dès lors une dimension implicitement coercitive, surtout lorsqu'il

10 La politesse de ces euphémismes est aussi analysable avec les maximes interactives de Leech (1983), comme celles de tact et d'agrément.

11 Celle-ci instaure «une atmosphère d'entente et de sociabilité entre les locuteurs» (Malinowski, 1953: 313).

est pratiqué par les régimes totalitaires. Ainsi, dans *LTI, la langue du III^e^ Reich*, Klemperer (1996) a magistralement montré comment des euphémismes nazis, du genre «transfert de population» ou «solution finale» pour désigner respectivement la déportation ou l'extermination de catégories entières de personnes, ont fini par banaliser l'idée de l'élimination des Juifs auprès d'une majorité d'Allemands. Pareillement, mais cette fois sous une forme romancée dans *1984*, Orwell a mis en évidence la force de conviction feutrée exercée sur la population d'Océania par des euphémismes antiphrastiques propres à la Novlangue du régime de Big Brother:

(21) Il n'y avait pas de mot, dans le vocabulaire B, qui fût idéologiquement neutre. Un grand nombre d'entre eux étaient des euphémismes. Des mots comme par exemple: *joiecamp* (camp de travaux forcés) ou *minipax* (ministère de la Guerre) signifiaient exactement le contraire de ce qu'ils paraissaient dire.[12]

L'avantage de ces euphémismes, du point de vue de leur producteur institutionnel, est d'avoir un potentiel persuasif aseptisé et de renfermer une pétition de principe[13], sans qu'il soit besoin d'argumenter.

Mais les euphémismes permettent aussi un contrôle de l'opinion dans les régimes démocratiques. On en a pour preuve l'euphémisation de la guerre d'Algérie sous la IV^e^ République française, recatégorisée en «opération de maintien de l'ordre» et en «pacification» par les autorités de l'époque, soucieuses de ne pas effrayer la population et d'éviter une condamnation de l'ONU. Or du fait de leur vernis légitime, ces reformulants euphémiques ont alors amplement convaincu l'opinion publique, mis à part les opposants à la guerre d'Algérie. De même, dans les années 2000, la reconceptualisation euphémique de la guerre en Ex-Yougoslavie, vendue comme «guerre propre» par l'OTAN, a rencontré un certain succès médiatique, qu'elle concerne ses bombardements ciblés:

(22) Une récente frappe chirurgicale a visé la Villa présidentielle de Dobanovci (région de Belgrade) qui abritait un bunker de commandement. (*Le Temps*, 26-05-1999)

ou – ce qui est plus embarrassant – ses bavures militaires:

(23) Comme le faisait remarquer Jamie Shea, le porte-parole de l'OTAN, lors de sa dernière conférence de presse: «Les dommages collatéraux sont fatalement inhérents à ce type d'opération». (*VSD*, 30-04-1999)

12 Orwell, G. (1950): *1984*, Paris, Gallimard.

13 La pétition de principe consiste à tenir pour admise une proposition qu'il faudrait démontrer.

3. L'euphémisme en échec

Loin de toujours satisfaire la visée pragmatique du producteur de l'euphémisme, la réception de ce dernier peut être mise en échec suite à des problèmes d'identification et d'interprétation.

3.1 Une identification problématique

Les expressions euphémiques ne manquent pas de soulever des difficultés de lecture. En premier lieu, ces expressions sont quelquefois mal formées, ce qui en gêne la compréhension. Cette mauvaise formation est notamment due à la complexité de certaines périphrases euphémiques, laquelle va à l'encontre de la réception transparente souhaitable pour l'adhésion à la figure. Par exemple, Merle (1993: 25) relève l'opacité et l'inintelligibilité d'un euphémisme destiné à dissimuler la corruption des hommes politiques:

(24) *Abus financier ayant généré un enrichissement personnel*: Escroquerie. Fréquemment utilisé lors des «affaires» du début de l'année 1993. Cet euphémisme alambiqué est particulièrement obscur. Comment en effet apprécier concrètement son contenu?

Dans d'autres occurrences, les termes composant l'euphémisme paraissent mal choisis et contrecarrer la visée euphémique elle-même. Ainsi, Chosson (2007: 218) montre le ratage d'un euphémisme récent comme «minorités visibles» pour désigner les populations immigrées selon une perspective antiraciste. D'un côté, le terme «minorités» met en avant la singularité, ce qui est incompatible avec l'intégration recherchée pour ces populations. D'un autre côté, l'adjectif «visibles» souligne la différence physique, ce qui est susceptible d'aviver la thématique raciale au lieu de l'atténuer:

(25) Dernière invention politiquement correcte en date, et à mon sens si mal fagotée qu'on ne peut lui prédire un bel avenir: les *minorités visibles*. Les deux termes semblent également maladroits. *Minorité*: pour chacun de nous, appartenir à une minorité peut se révéler enrichissant. Nous sommes tous, par un ou plusieurs aspects de notre vie, membres d'une minorité, ethnique, sexuelle, culturelle, médicale, sans que cela nous donne l'impression d'être à part. […] Nous sommes tous une savante combinaison de minorité et de majorité. Aussi être désigné par l'unique concept de *minorité, visible* qui plus est, a de quoi faire frémir: l'alliance des deux mots qui se prétend exempte de tout racisme est en la matière un parfait ratage. *Visible* ne peut s'appliquer qu'à la peau, aux cheveux, à l'accent. Pour une société qui a banni le mot race, c'est stupéfiant! On est forcément désigné par son physique, par sa surface; et ce travers social, ce n'est certes pas la très condescendante *minorité visible* qui le combattra.

Un autre problème est posé par les expressions euphémiques trop spécifiques. On a vu que, pour être pleinement efficaces, les euphémismes doivent être routiniers et assimilables par le plus grand nombre. De ce fait, les euphémismes très localisés s'exposent à être incompris, transférés hors de leur sphère d'origine, même s'ils s'avèrent fonctionnels dans celle-ci. C'est le cas des euphémismes liés à un sociolecte, comme «vache de réforme» dans le jargon de la boucherie:

(26) Et ces euphémismes d'équarisseur: «vaches de réforme». Entendez qu'on les envoie à l'abattoir. Jadis, les animaux étaient les compagnons de l'homme. Aujourd'hui, il est devenu leur tortionnaire. Il ne les fait vivre qu'en vue de les tuer. (*Le Nouvel Observateur,* 08-03-2001)

Il en est de même pour les euphémismes circonscrits dans une aire géographique, comme le terme «eau» pour désigner l'alcool au Japon:

(27) Au Japon, 20% des adolescents admettent qu'ils se saoulent au moins une fois par semaine. Le *mizu shobai* (littéralement le «commerce de l'eau», euphémisme pour désigner celui de l'alcool) enregistre un chiffre d'affaires annuel de 40 milliards de dollars. (*Le Monde*, 08-11-2009)

Sans éclairages complémentaires, la réception de ces euphémismes risque d'être bloquée, surtout quand ils traduisent un particularisme culturel, comme le tabou du mot *alcool* chez les Japonais.

3.2 Une interprétation critique

Toutefois, ce sont le plus souvent des expressions euphémiques parfaitement claires qui se voient mises en échec. Loin d'entretenir un certain accord autour d'elles dans la communication, elles suscitent alors une interprétation critique suivant deux modalités. D'une part, au lieu d'engendrer une réception inactivée ou empathique qui adhère au contenu de la figure, ces expressions euphémiques déclenchent une réception rationnelle qui en démonte le processus. Celle-ci consiste pour l'essentiel à repérer et à mettre en lumière l'expression littérale masquée sous la figure. À partir de là s'effectue une réflexion métalinguistique qui exhibe l'artifice de la formulation euphémique, désamorçant ainsi ses effets perlocutoires, et qui restitue la pertinence du terme propre occulté. Autrement dit, l'échec interprétatif de l'euphémisme commence dès que ce dernier n'est plus reçu dans son usage référentiel, mais qu'il est retraité comme une mention inadéquate face à une réalité conflictuelle. Par ailleurs, sur le plan énonciatif, cette réflexion critique se fait selon le régime de la polyphonie divergente[14], à travers laquelle l'énonciataire refuse d'adhérer à l'univers de l'euphémisme. Cette polyphonie divergente

14 La polyphonie divergente définit les cas où un énoncé manifeste ou provoque une confrontation de points de vue antagonistes dans la communication.

tranche avec la convergence de points de vue requise pour la réussite de la figure. Concrètement, l'échec réceptif de l'euphémisme émane de trois types de réactions plus ou moins fortes.

3.2.1 Distanciation

Au degré faible, le récepteur se borne à prendre ses distances avec la formulation euphémique, ordinairement à l'aide de guillemets, ce qui est fréquent dans la presse écrite:

(28) Vatican. Division des chrétiens, commerce des esclaves, holocauste. Jean Paul II demande pardon pour les «erreurs». (*Le Temps*, 02-09-1999)

(29) Plus d'un millier de militants de la secte Falungong seraient actuellement soumis en Chine à un programme de «rééducation» politique. (*L'Express*, 12-08-1999)

(30) La République tchétchène «pacifiée». (*Le Temps*, 27-11-2001)

Dans ces exemples, les guillemets ont une double fonction. D'abord, ils opèrent comme des marqueurs du discours rapporté des autorités religieuses ou politiques en question. Ce discours rapporté se présente sous la forme fragmentaire d'«ilôts citationnels», pour reprendre la terminologie d'Authier-Revuz (1996: 97). En même temps, les guillemets signalent ostensiblement le caractère mentionné et non assumé par les journalistes des propos euphémiques tenus[15]. Ce faisant, ces guillemets mettent en exergue leur prudence qui ne peut qu'éveiller la méfiance des lecteurs. À ce niveau, si la communication euphémique n'est pas encore vraiment mise en échec, toute adhésion empathique à l'euphémisme devient impossible et un sérieux doute est soulevé quant à son bien-fondé.

3.2.2 Démasquage

À un degré intermédiaire, l'usage des guillemets s'accompagne d'un développement métalinguistique sur la formulation euphémique relevée. Il arrive qu'un tel développement dévoile la nature figurale de cette formulation, à l'instar des deux occurrences suivantes:

(31) Lorsque les responsables abordent le domaine de l'euphémisme, l'agression devient «incivilité» et la cité à forte délinquance «un quartier sensible» puis, par

15 Ces propos euphémisent respectivement les fautes de l'Église catholique (28), l'endoctrinement du régime communiste chinois (29) et la répression russe en Tchétchénie (30).

euphémisation de l'euphémisme, «un quartier». (*Le Nouvel Observateur*, 19-07-2007)

(32) La disparition de dossiers sur la scientologie jette un malaise en France. «S'il y a eu une bavure, elle est énorme!». Le haut magistrat français qui s'exprime sait de quoi il parle. Et quand il dit énorme, c'est un euphémisme. Trois tonnes et demie de documents consignés au greffe du tribunal de Marseille, parmi lesquels des scellés concernant la scientologie, ont été détruits par erreur. (*Le Temps*, 09-09-2000)

Dans ces exemples, la simple présence de la dénomination «euphémisme» indique les réserves du journaliste. Elle incite également à ne pas prendre à la lettre les tournures citées et à rétablir les termes conformes à la réalité problématique désignée que ces tournures cachent. De la sorte, la vision estompée offerte par ces tournures se trouve profondément mise en cause, dans la mesure où un euphémisme démasqué est un euphémisme mort. De surcroît en (32), le fait de qualifier «énorme» d'euphémisme est intéressant, car on a plutôt l'habitude de voir ce vocable rattaché à l'hyperbole. Outre que cette qualification nous suggère l'ampleur du scandale judiciaire rapporté, elle nous montre que les stratégies d'atténuation s'exercent aussi sur la partie supérieure de l'échelle de l'intensité, «énorme» étant euphémique par rapport à «incommensurable» sous-entendu par le contexte.

Optant pour une variante métalinguistique plus étendue, le démasquage de l'euphémisme se fait par un commentaire qui rétablit explicitement l'expression voilée convenant à la situation décrite. Ainsi en est-il dans ces deux extraits:

(33) Les snipers de la 4^{e} compagnie du 3^{e} Rima ont pris position pour repérer, dissuader, voire «traiter» – éliminer dans le langage militaire – un tireur isolé, serbe ou albanais. (*VSD*, 16-03-2001)

(34) «Le renflouement de l'Erika est une opération risquée, admet Pierre Guyonnet. Notre travail consiste à prendre les précautions nécessaires pour que ces risques ne se transforment pas en accident.» Disons plutôt en catastrophe. (*VSD*, 13-07-2000)

La rectification et la reformulation produites en (33) et en (34) par les journalistes annulent *ipso facto* les effets modérateurs impliqués par les tournures euphémiques «traiter» et «accident». De plus, tout en manifestant une attitude pédagogique d'explication envers l'euphémisme, ces corrections mettent en jeu une importante activité polyphonique. Par exemple en (33), autant «traiter» atteste un point de vue militaire aseptisé et orienté à la baisse, autant «éliminer» réoriente ce point de vue à la hausse, selon une réinterprétation litotique[16] et une représentation lexicale plus appropriée à la scène de guerre relatée.

16 Celle-ci consiste à corriger la valeur «en deçà» de l'euphémisme dans un sens plus intensif et plus dramatique. Pour des précisions sur ce mécanisme litotique, voir Bonhomme (1998).

3.2.3 Stigmatisation

Au degré fort, l'euphémisme se voit non seulement démasqué, mais stigmatisé à travers un traitement polémique qui en fait ressortir le caractère manipulateur destiné à tromper le public. On reproche alors à l'euphémisme d'imposer la dictature conformiste et hypocrite du politiquement correct dans la vie sociale. Ce genre de critique est le fait d'essais, comme *Le Manuel du politiquement correct* de Volkoff (2001), ou d'éditoriaux de presse, tel celui de Claude Imbert dans *Le Point* du 13 avril 2006:

(35) La violence s'est banalisée: moins de hold-up, mais plus de caissières attaquées, de voitures incendiées, de gamins rackettés. Sous cette grêle, les autruches n'ont plus le temps de se fourrer la tête dans le sable. Et l'euphémisme politiquement correct imposé à tout mot vrai – ainsi de l'«incivilité» pour désigner l'insulte ou la menace – n'abuse que les statistiques. Mais nullement les enseignants lassés d'affronter les «sauvageons».

Sur un autre plan, on accuse l'euphémisme d'alimenter la langue de bois par laquelle certains pouvoirs confortent fallacieusement leur domination. Cette accusation se rencontre dans les ouvrages dénonciateurs de Mercury (2001), de Chosson (2007) ou de Delporte (2009). De même, elle est discernable dans un article de *Paris Match* (01-10-1998) condamnant le régime des Khmers rouges:

(36) L'Angkar a jeté des millions de citadins sur les routes. Les intellectuels sont battus. Connaître une langue étrangère suffit pour être tué à coup de pioche, c'est-à-dire «faire de l'engrais» dans la langue de bois des révolutionnaires khmers.

Omniprésente dans le traitement des sujets graves comme la guerre, cette stigmatisation de l'euphémisme, source de son rejet, s'effectue principalement par le biais de trois registres de discours. Elle utilise volontiers le registre argumentatif, comme dans l'exemple suivant où le journaliste, exprimant son désaccord avec la propagande de l'OTAN, emploie un verbe modalisé («prétend») qui présuppose logiquement la fausseté de la tournure euphémique qu'elle diffuse dans les médias:

(37) En Ex-Yougoslavie, l'OTAN prétend mener «une guerre propre». Mais la guerre n'est jamais propre! (*Le Figaro*, 02-04-1999)

La critique de l'euphémisme adopte parfois le registre ironique, à l'image de cet extrait de *Marianne* qui recourt à l'antiphrase («expressions réconfortantes», «un aimable euphémisme», «usage plaisant»[17]) pour faire ressortir la mauvaise foi des communiqués officiels lors de la guerre du Golfe contre l'Irak:

17 Ici, le journaliste pense non-A («non réconfortantes», «non aimable», «déplaisant»), mais en écrivant A, il feint d'adhérer au discours lénifiant de l'euphémisme.

(38) Le conflit génère aussi sa «novlangue», pleine d'expressions réconfortantes: plutôt que de parler de «guerre», les communiqués préfèrent évoquer une «opération de désarmement». On ajoutera que la ville de Nassiriya a été «sécurisée», un aimable euphémisme qui vise à escamoter la résistance de la cité. Idem pour l'usage plaisant du mot «coalition», fait pour suggérer que la planète fait bloc derrière Washington. (*Marianne*, 31-04-2003)

Mais c'est encore le registre pamphlétaire, axé sur le pathos et la violence verbale, qui prédomine dans la dénonciation de l'euphémisme. Le commentaire indigné de Louis-Albert Zbinden dans *Le Quotidien jurassien* (27-04-1999) sur le traitement langagier spécieux de la guerre des Balkans est éloquent à cet égard:

(39) Les mots de la guerre.
Les mots font la guerre et la langue en crève. À commencer par le mot «guerre» lui-même. Dans l'Ex-Yougoslavie, jusqu'au 24 mars, jour des premières frappes aériennes, il n'était question que d'«interventions». L'expression du général Clark pour désigner les victimes des négligences de l'OTAN comme des «dommages collatéraux» est monstrueuse et dénie tout droit aux victimes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le langage de la guerre consacre le triomphe de l'euphémisme. C'est pour masquer l'horreur des combats. Les bombardements sont des frappes aussi anonymes que les avions «furtifs» qui en ont la charge.
Quant aux Albanais du Kosovo, leur sort calamiteux donne lieu à des variations linguistiques honteuses trahissant l'embarras de l'opinion. Longtemps «réfugiés», il a fallu deux semaines pour que s'impose l'évidence de personnes victimes de véritables déportations. L'hypocrisie est ici non plus l'hommage du vice à la vertu, mais le refus de termes qui rappellent les horreurs totalitaires du siècle. Comme si l'insupportable était devenu l'innommable.

Le rituel euphémique abondamment vulgarisé par les instances institutionnelles («interventions», «réfugiés»…) se trouve ici systématiquement contrecarré et diabolisé («expression […] monstrueuse») dans un style outrancier: «la langue en crève», «des variations linguistiques honteuses»… En outre, cet article met clairement en relief la corrélation entre la dysphorie extrême des référents mentionnés («l'insupportable») et leur tabouisation linguistique («l'innommable»).

4. Conclusion

Alors qu'on étudie l'euphémisme plutôt dans l'optique de sa production et de la réalité euphémisée, nous avons recentré son analyse sur sa dimension communicationnelle, en nous intéressant à sa réception. Dans cette perspective pragmatique, l'euphémisme constitue une figure interactive à la gestion subtile. D'un côté en effet, il peut susciter une réception consensuelle – ou irénique, au sens de Jacques (1985), source d'harmonie sociale, mais c'est à condition que ses mécanismes figuraux d'atténuation restent masqués de façon à le rendre naturel. D'un

autre côté, l'euphémisme donne aussi lieu à une réception critique – ou agonique, suivant la terminologie de Jacques (1985), mais c'est au terme du démasquage de sa nature figurale, perçue comme non pertinente, dissimulatrice et insincère. On voit ainsi toute la complexité de la communication euphémique qui soulève plus globalement la question de l'éthique des figures du discours: à partir de quel niveau et jusqu'à quel degré leur potentiel de manipulation est-il acceptable?

Bibliographie

Authier-Revuz, J. (1996): «Remarques sur la catégorie de l'"ilôt textuel"», *Cahiers du français contemporain* 3, 91-116.

Benveniste, E. (1966): *Problèmes de linguistique générale*, Paris, NRF-Gallimard.

Bonhomme, M. (1998): *Les Figures clés du discours*, Paris, Éditions du Seuil.

–, (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

Bonhomme, M. & Horak, A. (2009): «Stratégies rhétorico-pragmatiques de l'euphémisme dans le discours publicitaire», *Synergies Italie* n° spécial, 51-59.

–, (2010): «La desdramatización de las emociones en la prensa escrita: el eufemismo político-administrativo», *Versión* 24, 71-91.

Carnoy, A. (1927): *La Science des mots*, Louvain, Universitas.

Chosson, M. (2007): *Parlez-vous la langue de bois?*, Paris, Points.

Delporte, C. (2009): *Une Histoire de la langue de bois*, Paris, Flammarion.

Ducrot, O. (1979): «Les lois du discours», *Langue française* 42, 21-33.

Dumarsais, C. C. (1977): *Traité des tropes*, Paris, Le Nouveau Commerce.

Goffman, E. (1974): *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit.

Hermogène (1997): *L'Art rhétorique*, Lausanne, L'Âge d'Homme.

Horak, A. (2010): *L'Euphémisme. Entre tradition rhétorique et perspectives nouvelles*, München, Lincom Europa.

Jacques, F. (1985): *L'Espace logique de l'interlocution*, Paris, PUF.

Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1992): *Les Interactions verbales*, T. II, Paris, Armand Colin.

Kleiber, G. (1990): *La Sémantique du prototype*, Paris, PUF.

Klemperer, V. (1996): *LTI, la langue du III^e^ Reich*, Paris, Albin Michel.

Krieg-Planque, A. (2009): *La Notion de «formule» en analyse du discours*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

Leech, G. N. (1983): *Principles of Pragmatics*, London-New York, Longman.

Malinowski, B. (1953): «The problem of meaning in primitive languages», *in* Ogden, C. K. & Richards, I. A. (éds), *The Meaning of Meaning*, New York-London, Routledge & Keegan, 296-336.

Mercury, T. (2001): *Petit Lexique de la langue de bois*, Paris, L'Harmattan.

Merle, P. (1993): *Lexique du français tabou*, Paris, Éditions du Seuil.

Morier, H. (1981): *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF.

Nyrop, K. (1913): *Grammaire historique de la langue française*, Copenhague, Nordisk Forlag.

Pseudo-Longin (1993): *Du sublime*, Paris, Payot & Rivages.

Riegel, M., Pellat, J.-C. & Rioul, R. (1994): *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.

Volkoff, V. (2001): *Manuel du politiquement correct*, Paris, Éditions du Rocher.

2.

Aspects socio-pragmatiques de l’euphémisme

Aspectos sociopragmáticos del eufemismo

Un précieux moins-disant. La pragmatique de l'euphémisme conversationnel

Anna Jaubert, Université de Nice Sophia Antipolis, BCL, CNRS, MSH

Moins dire pour quoi faire? Pour répondre à la question rituelle de la pragmatique, l'adjectif «précieux» inscrit dans le titre est doublement motivé: il rappelle que le moins-disant est *précieux* à une communication sociale lissée, consensualisée (d'aucuns diront aseptisée); mais il renvoie en même temps à une donnée historique où l'euphémisme faisait partie des traits caractéristiques du langage «*précieux*», un langage qui surdéterminait les codes mondains. Or le mieux s'avère parfois l'ennemi du bien, et l'euphémisme qui s'emploie à gazer le propos lui fait courir certains risques: perte de la transparence, ridicule des circonlocutions, soupçon d'enfumage, ou carrément échec (voir Bonhomme, 2005 & 2012) si le présupposé qui le motive vient à émerger. Dans une approche pragmatique, il convient de replacer l'euphémisme dans son environnement, *contexte* socioculturel aussi bien que *cotexte* proprement verbal. J'ai précédemment souligné l'intérêt de cette double détermination[1], qui confirme à quel point c'est en situation que la figuralité des figures se déclare, et que c'est là que s'affirme leur dimension éthique[2]. L'ethos que l'euphémisme projette est particulièrement sensible: de la bienséance à la langue de bois, en passant par le politiquement correct, il participe d'un langage qui classe le locuteur. Mais, contrairement à ce que l'on observe dans le processus litotique, l'image de soi n'est pas revendiquée alors dans le vif de l'interlocution, elle répond à des conventions et à des stéréotypes qui préexistent à l'échange, même si une visée plus personnelle s'y ajoute dans le cadre de certaines interactions, dont l'enjeu principal est une négociation des rapports de places.

Cette étude interrogera d'abord la figuralité de l'euphémisme sur lequel les auteurs de traités ont parfois eu des difficultés à s'accorder, une figuralité conditionnelle, qui appelle une analyse pragmatique. Elle se poursuivra, selon le même type d'analyse, par une confrontation avec des figures qui lui sont souvent associées, notamment avec la litote, et l'ironie. La visée pragmatique, qui implique *le retour de l'intentionalité* dans nos approches, avec la prise en compte de la situation de communication, permettra de distinguer ces figures plus ou moins proches avant, le cas échéant, d'apprécier leurs possibles hybridations. La figure se reconnaît en contexte, ce point semble bien acquis; mais elle se reconnaît aussi *à un*

1 La seconde l'emportant sur la première en cas de conflit interprétatif (voir Jaubert, 2008).
2 C'est un point central de la démonstration de Bonhomme (2005).

certain contexte: pour finir, j'illustrerai ce propos en analysant quelques euphémismes, que j'appellerai des «euphémismes conversationnels», dans un roman sur la bien-pensance bourgeoise, *L'Élégance du Hérisson*.

1. La figuralité conditionnelle de l'euphémisme

1.1 L'euphémisme et l'effet euphémistique: atténuation et mélioration

Chacun sait, ou croit savoir, ce qu'est un euphémisme, c'est même parmi les figures du discours celle dont le nom paraît le moins extravagant au profane, qui volontiers fait des gorges chaudes sur la terminologie rhétorique hérissée de mots abscons. Rien de tel pour l'euphémisme: comme le mot «métaphore», il a été acclimaté dans l'usage courant. Ainsi *euphémisme* surgit souvent dans nos discours pour qualifier l'intensité d'un propos. On commente par «c'est un euphémisme», ou par «ce n'est pas un euphémisme», pour dire qu'on s'est tenu, ou non, en deçà de la réalité. Globalement en effet, toutes les définitions convergent sur cette orientation modalisatrice de l'euphémisme: il s'agit, *au moyen de procédés divers* (substitutions lexicales, périphrases, abréviations, sigles…), d'adoucir ou d'embellir, bref de déguiser, la représentation de réalités déplaisantes, ou la référence à des domaines tabous[3]. Les exemples les plus souvent cités affichent leur propension au figement: *mettre au secret, reconduire à la frontière, exécuteur des hautes œuvres, opérations militaires, longue maladie, quartiers, jeunes*, pour éviter d'énoncer brutalement mettre en prison, expulser, bourreau, guerre, cancer, quartiers chauds, délinquants. Mais certaines de ces expressions peuvent être ambiguës: «elle nous a quittés», «on l'a remercié», devront dans certains contextes être interprétés littéralement. Et c'est encore la connaissance d'un parti pris idéologique du locuteur qui, si on ne le partage pas, nous fera corriger «militant» en «terroriste»…

Conventionnellement, les Anciens avaient rebaptisé les Erynnies en Euménides (les «Bienveillantes»), dans une intention propitiatoire, pour éviter d'attirer leur colère. Du Marsais (1776), dans le développement que, parmi les tropes, il accorde à l'euphémisme, s'attarde longuement sur ces euphémismes très codifiés des cérémonies religieuses romaines, avec leur prescription «favete linguis» (soyez favorables de la langue). Le phénomène du tabou, comme la superstition attachée à l'acte de nomination, varient en fonction de données socioculturelles.

3 Beauzée le définit comme un trope qui «déguise à l'imagination des idées qui sont ou peu honnêtes, ou désagréables, ou tristes, ou dures, et pour cela on ne se sert point des expressions propres qui exciteraient directement ces idées. On substitue d'autres termes qui réveillent directement des idées plus honnêtes ou moins dures: on voile ainsi les premières à l'imagination […]» (Beauzée *et al.*, 1784: 39).

Sous l'étiquette admise d'«adoucisseur» (le *softener* des théoriciens de la politesse), on voit alors se profiler des problèmes de reconnaissance. Comme pour les autres figures du discours, les «variables de la communication» instaurent ce que Bonhomme (2005: 42-44) appelle «une figuralité mouvante». Une figuralité mouvante qui englobe un possible ratage de l'euphémisme. Pour ne pas avoir à dire «un noir», nom perçu comme péjoratif (alors que, contrairement à «nègre», il devrait être considéré comme un terme neutre), certains affectent de le déguiser par l'emploi de l'anglais «un *black*», ce que d'autres trouveront justement plus méprisant; ceux-là se réfugieront plus volontiers dans la périphrase «un homme de couleur». Mais on sait bien que l'excès de scrupule peut paraître suspect, trahissant le racisme qu'on s'emploie à maquiller un peu trop laborieusement. Les Nazis avaient transformé le mot «juif» en stigmate; l'emploi du terme «israëlite» devient alors ambigu: on a pu dire qu'il était le fait d'antisémites, comme si «juif» dans leur esprit renvoyait à une réalité qu'il serait de bon ton de voiler. Certes, ce n'est pas toujours le cas et les automatismes jouent aussi un rôle, mais la peur des mots révèle un problème, et mieux vaudrait sans doute les utiliser en les déconnotant. Dans cet esprit, l'humoriste Smaïn revendiquait pour le mot «arabe» une perception valorisante, car selon lui c'est la prononciation surtout qui le rend péjoratif, et de proposer alors une autre prononciation, méliorative, récupérant comiquement l'affectation du parler snob (avec allongement du 2^{e} [a]: un «araabe»).

D'autre part, la définition qui prévoit des «procédés divers» pour adoucir une expression pose également des problèmes. Il s'agira pour nous non seulement de reconnaître l'euphémisme comme une figure, mais comme une figure distincte, en précisant clairement quels rapports de recoupement il peut entretenir avec des figures qui lui sont fréquemment associées comme au premier chef la litote, la périphrase, ou l'ironie, voire avec une figure qui sémantiquement paraît incompatible avec lui, l'hyperbole. C'est avec cet objectif que j'aborderai le deuxième point de cette première partie.

1.2 Reconnaissance de l'euphémisme comme figure

Il n'y a pour une figure qu'une façon d'exister, c'est d'être reconnue comme une figure, et cela, pour certaines, indépendamment de toute préméditation du locuteur. Concernant l'euphémisme, l'absence de préméditation est même une condition de félicité de sa visée pragmatique d'adoucisseur: en fait, paradoxalement, l'euphémisme réussit lorsque n'apparaît pas l'intention de produire un euphémisme (Bonhomme, 2005), mais qu'il se présente comme la mobilisation spontanée d'une «façon de parler». Une façon de parler, c'est-à-dire une expression figée, l'intérêt du figement étant précisément *d'occulter le présupposé d'une réalité disconvenante qu'on se ferait un devoir de masquer.* Il s'agit ici de ne pas être contre-productif à la manière de Tartuffe qui trahit sa concupiscence en s'exclamant «Couvrez ce sein que je ne saurais voir!»; Dorine d'ailleurs ne le lui envoie

pas dire, et sa réplique fait mouche: «Vous êtes donc bien tendre à la tentation» (Molière, *Tartuffe*, III, 2). Nous venons d'évoquer ces possibles ratages avec les euphémismes racistes. Mais il se trouve que *le figement permet aussi le paradoxe*. L'euphémisme, figure d'atténuation des réalités, est réputé, en bonne logique, incompatible avec l'hyperbole. Il faut y regarder de plus près. Si l'on voit mal *a priori* comment concilier majoration et minoration, rappelons que la divergence sémantique n'est pas forcément l'incompatibilité pragmatique: en passant par la lexicalisation, l'euphémisme peut au contraire fort bien s'accommoder de l'exagération. Mieux même*, il peut s'appuyer sur l'exagération.*

Prenons l'exemple du sketch de l'humoriste Noëlle Perna, *alias* Mado la Niçoise. Ce sketch est intitulé «Le démon de midi», et il brocarde les hommes qui, arrivés à l'âge fatidique, partent, je la cite, «faire les 400 coups», mais ajoute-t-elle, «c'est une façon de parler, parce qu'ils n'y arrivent jamais!». «Faire les 400 coups» est bien une hyperbole (facilitée par un certain flou sémantique du mot «coup»), mais *cette hyperbole*, en noyant le poisson, *fonctionne comme un euphémisme*. C'est ici l'irréalisme de la formule qui couvre la désignation de la frénésie sexuelle. La chose qui fâche se trouve en quelque sorte fictionnalisée, projetée hors du monde crédible, comme dans ces maquillages oniriques de nos angoisses: elles sont dites par le rêve, mais leur représentation est désactualisée par un déploiement de circonstances farfelues. En profondeur on retrouve significativement la base même de l'euphémisme, *une démarche de déni*. Un déni qui toutefois se différencie du mensonge, en ce qu'il laisse voir la trace d'une énonciation problématique qui appelle une réception clivée. J'appelle réception clivée le fait d'adhérer à un discours sans en être tout à fait dupe, en l'occurrence en étant conscient du truquage référentiel[4]. C'est cette réception-là qui instaure la saillance figurale. Elle est couramment déclenchée par l'implication conversationnelle qui répare l'infraction à la maxime de qualité ou de quantité (qui nous recommandent de dire les choses comme elles sont), ou l'infraction à la maxime de modalité (qui consiste à parler clairement).

À cet égard l'euphémisme, figure du détour[5], rejoint les figures de pensée. Il présuppose tellement la vertu magique des mots, capables de susciter les choses, ou par omission de les conjurer, que l'on observe un possible court-circuitage du signifiant. Guy Bedos qualifie d'euphémisme non pas une expression, mais un comportement: «en ces temps de sida, la fidélité c'est l'euphémisme de la trouille»; en effet il utilise les mots en usage (avec le nom précédé de l'article) et non en mention, contrairement à Jules Renard qui, lui, avait dit «prudence n'est que l'euphémisme de peur».

4 Beauzée déjà le disait à sa manière: l'imagination est distraite, «mais par les adjoints et les circonstances, l'esprit entend bien ce qu'on a dessein de lui faire entendre» (Beauzée *et al.*, 1784: 39).

5 Avant Beauzée, Du Marsais (1776) également l'avait rangé parmi les tropes.

1.3 L'euphémisme comme figure distincte

Si Du Marsais, comme il a été dit, consacre une longue rubrique à l'euphémisme, rangé parmi les tropes[6], Pierre Fontanier, grand commentateur de notre encyclopédiste, ne lui accorde qu'un maigre paragraphe, et encore à la rubrique des «*Prétendus* tropes»:

> EUPHÉMISME, du grec *euphêmismos*, discours de bon augure: de *eu*, bien, heureusement, et *phêmi*, dire, parler; c'est-à-dire parler d'une manière honnête et agréable. **Nom commun à plusieurs figures**[7], telles que la *Périphrase, la Métaphore, la Métalepse*, etc. (Fontanier, 1977: 266)

Le fait est que souvent on associe dans la mouvance de l'euphémisme des figures qui lui sont apparentées, en raison d'une même orientation sémantique: c'est le cas de la litote qui, elle aussi, cultive le moins-disant comme un mieux-disant; ou en raison d'une convergence pragmatique: et c'est le cas de l'ironie quand la minoration exhibe sa disconvenance. Chrysalde manifestement raille Arnolphe, dont il désapprouve le comportement; Bonhomme (2005: 109) cite ce passage comme un exemple d'euphémisme ironique:

> Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
> Serait-il point compère, à votre passion
> Arrivé quelque peu de tribulation?
> (Molière, *École des Femmes*, IV, 8)

Plus souvent encore, l'euphémisme est rapproché de la périphrase, entendue comme une circonlocution. Dans le sillage de P. Fontanier, C. Kerbrat-Orecchioni faisait état d'une hiérarchie:

> Proche de la litote: l'euphémisme, *qui peut exploiter divers procédés sémantiques* (la litote elle-même, mais aussi la périphrase, ou d'autres formes de substitution lexicale comme l'antiphrase ou la métaphore), et dont la définition ne peut être que pragmatique, *les différents types d'euphémisme*[8] ayant pour fonction commune d'adoucir ou d'embellir […]. (Kerbrat-Orecchioni, 1994: 66-67)

---

6 Du Marsais (1776: 201-215): «L'euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées: ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin […]. Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées déshonnêtes […]». Du Marsais donne aussi l'exemple de l'expression latine «recte» (tout va bien), alors que la situation indique le contraire. Aujourd'hui, la même formule, «tout va bien», est nettement perçue comme une antiphrase ironique.

7 C'est moi qui souligne.

8 C'est moi qui souligne.

En somme, on a là des figures comme moyens (et variantes) d'une hyper-figure, le discours euphémique, défini globalement par sa visée pragmatique d'adoucisseur. Il faut cependant voir de plus près l'articulation entre la fin et les moyens, et reconsidérer les hiérarchies mentionnées.

C'est que l'euphémisme et la périphrase appartiennent à deux plans différents: l'euphémisme vise un effet, l'adoucissement; la périphrase, elle, n'est qu'un moyen linguistique *parmi d'autres* pour obtenir cet effet, ou d'autres effets d'ailleurs. Il en va de même pour l'antiphrase, propitiatoire (c'est-à-dire euphémique), ou au contraire ironique. Quant à la métaphore, il est inutile de rappeler son large spectre. Ce qui importe, c'est que ces plans différents permettent *d'empiler les figures*, car il s'agit, à mon sens, plus de superpositions, avec donc une hiérarchie, que d'hybridations: «*Elle a vécu*, Myrto, la jeune Tarentine» (Chénier) reprend une de ces substitutions euphémiques codées des Anciens; *matériellement* c'est une périphrase, qui elle-même repose sur une métonymie de type métalepse.

Le rapport de l'euphémisme avec la litote est plus complexe. Si on la considère formellement comme la négation d'un terme marqué qui, dans l'échelle de nos représentations, va moins loin que l'affirmation du terme contraire («je ne suis pas mécontent» est plus modéré que «je suis ravi»), elle joue le même jeu prudent que l'euphémisme. Mais si on lui reconnaît la visée inverse qui consiste, selon la définition de Du Marsais abondamment répercutée, à «réveiller l'idée du plus»[9], elle devient pragmatiquement un contre-euphémisme. Il faut donc distinguer entre l'assiette formelle des figures et leur visée, conditionnée par (et accordée à) un certain environnement.

2. L'euphémisme conversationnel. Entre hypocrisie sociale et savoir-vivre

2.1 D'un bon usage de la figure

Dans son chapitre consacré aux «Tropes en général», Du Marsais (1776: 39) plaide pour le naturel et la simplicité des figures[10]:

> [Les Tropes] doivent surtout être clairs, faciles, se présenter naturellement, et n'être mis en œuvre qu'en temps et lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre que l'affectation et le défaut de convenance. Molière, dans ses *Précieuses,* nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées et déplacées. La convenance demande que l'on dise simplement à un laquais, «donnez des sièges», sans aller chercher le détour de lui dire «voiturez-nous ici les commodités de la conversation» (sc. IX).

9 Du Marsais (1776: 145).

10 Conditions pour qu'elles jouent leur rôle, «réveiller l'attention, plaire et toucher».

La recherche excessive de l'ornement du discours est contraire au bon sens. Sans doute, mais il faut ici rappeler d'une part que le langage précieux mis en scène par Molière est une reconstruction caricaturale[11], et d'autre part qu'il était un jeu de l'aristocratie mondaine, où se croisaient la volonté de distinction, l'idéal d'un amour épuré[12], et un souci pointilleux de la bienséance. Celle-ci invite à rejeter les termes réalistes, le vocabulaire bas qui éveille des images «insupportables»; les Précieux rejoignent, en les radicalisant, les prescriptions de Malherbe et de Vaugelas. L'euphémisme dans cette optique sert les intérêts de «l'honnêteté». Mais certaines périphrases répondent surtout au désir de se démarquer du parler commun. Le style figuré cultive alors l'ingéniosité… et une certaine opacité: de proche en proche, on quitte le discours euphémique, pour un discours affecté, snob, et qui, aux antipodes de la retenue, fait souvent la part belle à l'exagération.

La maîtrise des codes socioculturels implique donc de savoir démêler les vrais enjeux des stratégies discursives dont les visées semblent parfois contraires. Avec le théâtre de Marivaux, dont le langage a été présenté comme «une préciosité nouvelle» par F. Deloffre (1955), on voit nettement se dessiner *une convergence d'intérêt entre l'euphémisme et la manipulation illocutoire.* Un mot clé de ce théâtre illustre la superbe désinvolture d'une argumentation fort peu regardante sur la mauvaise foi. Ce mot, des plus euphémisants, est «bagatelle»[13]: d'un revers de réplique, il minore ce qui fâche jusqu'au presque rien, et il évacue les conflits. Ce qui fâche, par exemple dans *L'Île des esclaves*, c'est l'inversion des statuts de maître et de valet, et la loi qui veut que le valet, promu à la place de dominant, fasse publiquement un portrait sans complaisance de celui qui fut son maître. Iphicrate, ancien maître échoué sur cette île, s'alarme de l'humiliation qui l'attend, et Trivelin le rassure:

> Il ne s'agit que d'une bagatelle
> (Marivaux, *L'Île des esclaves*, sc. 5)

Cependant, cette épreuve est l'étape majeure d'une cure, car sur *L'Île des esclaves* on n'entend pas se venger des maîtres injustes et durs, mais les amender en les faisant souffrir… juste ce qu'il faut. Dès lors, le mot de Trivelin est un *euphémisme problématique* qui admet deux lectures: il peut rajuster au rang de «formalité» une peine qui en effet aurait pu être bien pire pour les oppresseurs déchus; il

11 Que Somaize prétendait inspirée par la *Prétieuse* de l'Abbé de Pure.

12 Deux célèbres salons, celui de Mme de Rambouillet et celui de Mlle de Scudéry, avaient impulsé les règles du jeu de cette sentimentalité raffinée.

13 Une étude lexicométrique le montre en tête des spécificités positives de cette œuvre, après, comme on peut s'y attendre, les noms propres des personnages et certains termes d'une parlure villageoise, mais avant «amour» et «cœur» (voir Jaubert, 1998).

peut aussi signifier par antiphrase, en imitant ironiquement la désinvolture, la sècheresse de cœur de ces maîtres qui n'avaient pas coutume autrefois de compatir aux avanies de leurs domestiques.

Mot de la réfutation désinvolte, *Bagatelle* ne craint pas le paradoxe. Dans la *Double inconstance*, il exprime toute l'audace de la meneuse du jeu, Flaminia, qui pour servir l'amour du Prince, a son idée sur la meilleure façon de séparer Arlequin et Silvia:

> LISETTE. – Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.
> LE PRINCE. – Je pense de même.
> FLAMINIA, *d'un air indifférent*. – Eh! nous ne différons que du oui et du non, ce n'est qu'une bagatelle. Pour moi, j'ai résolu qu'ils se voient librement: sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.
> (Marivaux, *La Double inconstance*, I, 8)

L'euphémisme n'est pas le mensonge, il est cependant notoirement manipulateur (je renvoie aux analyses des euphémismes publicitaires par M. Bonhomme et par A. Horak, 2009). À travers la loupe de la théâtralité, et à la lumière du contexte argumentatif de ce dialogue, on mesure clairement la visée pragmatique des maux/mots révisés à la baisse: déconflictualiser une interaction[14].

Mais à part quelques grandes constantes, les choses qui fâchent évoluent dans le temps. Qui dit codes socioculturels dit allégeance à un interdiscours dominant. On observe aujourd'hui une accélération de l'histoire qui fait de plus en plus du discours dominant un discours du moment, à tel point que d'une génération à l'autre, la pragmatique de l'euphémisation, sur certains sujets, déplace son curseur. André Horak, lors du colloque *Polyphonie et système figural* (Tunis, 15-17 avril 2010), avait proposé, parmi d'autres exemples, cet extrait du journal *Le Matin* (02-11-2006):

> Les célibataires ne font pas plus souvent l'amour que les couples mariés

en considérant que «faire l'amour» était un euphémisme. Or cette appréciation allait à l'encontre du sentiment linguistique ordinaire. On est plutôt tenté de considérer en français courant «faire l'amour» comme la formule lexicalisée la plus neutre, par opposition à des termes connotés techniques ou vulgaires. Et, il n'y a pas si longtemps, loin d'être un euphémisme, l'expression était censurée. Dans ma génération, on se souvient de l'époque où prononcer «faire l'amour» était transgressif. En 1971, sous la présidence de G. Pompidou, la chanson de Michel Polnareff, «Moi je veux faire l'amour avec toi», avait fait scandale, et avait été interdite d'antenne. Or ses paroles revendiquaient très précisément le refus du tabou social:

14 D'où son exploitation massive dans le discours politique.

Il y a des mots qu'on peut penser
Mais à ne pas dire en société,
Moi je me fous de la société
Et de sa prétendue moralité,
J'aimerais simplement faire l'amour avec toi
Bis
Oh, oh, oh…
Bien sûr moi je pourrais te dire
Que je ne vis que par ton sourire,
Que tes yeux sont de tous les yeux les plus bleus,
Nanana, na, na, na, nana,
moi je veux faire l'amour avec toi.
D'aucuns diront «on ne peut pas
Parler à une jeune fille comme ça»
Ceux-là le font mais ne le disent pas
Moi c'est un rêve, et c'est pour ça
Que moi je veux faire l'amour avec toi
Bis
Oh, oh, oh…

1968 était bien passé, mais apparemment le mouvement hippie n'avait pas encore acté la libération sexuelle.

On sait ce qu'est un euphémisme, et sur le terrain, le plus souvent on s'accorde à le reconnaître. La discordance d'appréciation est d'autant plus intéressante ici: elle montre la relativité des conventions sociales auxquelles la figure s'adosse, en l'occurrence une relativité dans le temps; ailleurs ce sera une relativité géographique. Une amie belge me confiait un jour sa surprise devant l'emploi de l'adjectif «fatigué» dans le midi de la France, pour dire d'une personne qu'elle était bien malade. En fait, elle avait été alertée par le ton anormalement apitoyé sur lequel «fatigué» était énoncé. On comprend pourquoi l'euphémisme ne fonctionne jamais aussi bien qu'en vase clos, encadré par une culture et marquant le discours convenu d'une société. À cet égard, le sociolecte de l'euphémisme implique un double mouvement: l'euphémisme est déterminé par son contexte, mais il construit à son tour *l'ethos discursif* qui orientera sa réception[15].

2.2 *L'Élégance du Hérisson*

Le roman de Muriel Barbery, *L'Élégance du Hérisson*, fait le tableau d'un microcosme hypocrite, celui qu'abrite un bel hôtel particulier de Paris, situé 7 rue de Grenelle. La vie quotidienne de ses résidents est vue par deux marginales: la concierge, Renée, Mme Michel pour ses employeurs, en réalité une femme cultivée

15 Il y a interaction entre la figure et son contexte. Elle dessine sa place dans le discours et construit à son tour son contexte de réception (voir Bouquet, 1998).

qui dissimule ce qu'elle appelle sa trahison à l'archétype de la concierge, et une jeune surdouée de 12 ans, Paloma Josse, fille d'un député, ex-ministre.

Au chapitre 1, Renée présente Manuela, sa seule amie,

> une femme simple que vingt années gaspillées à traquer la poussière chez les autres n'ont pas dépouillée de son élégance. Traquer la poussière est au reste un raccourci bien pudique. Mais chez les riches, les choses ne s'appellent pas par leur nom.
> – Je vide des corbeilles pleines de serviettes hygiéniques, me dit-elle avec son accent doux et chuintant, je ramasse le vomi du chien, je nettoie la cage des oiseaux, on ne croirait pas que des bêtes si petites font autant de caca, je récure les waters. Alors la poussière? La belle affaire![16]

Le discours euphémique classe «les riches» qui l'emploient comme au-dessus des contingences vulgaires. On voit que l'ethos euphémisant, même s'il n'a pas de visée argumentative directe, participe clairement à *la pré-argumentation, où se négocient déjà les consensus*: en sauvant la dignité de ceux qui sont bien obligés de se confronter aux basses besognes, il entre dans le concert de la langue de bois où les classes inférieures s'appellent «masses laborieuses», piquante «alliance objective»!

Lié souvent aussi à un niveau de langage, l'euphémisme construit un ethos élégant, qui tente d'afficher une maîtrise de l'émotion (que l'aposiopèse de la référence à la mort vient tout juste de trahir):

> Madame Michel, reprend Chabrot […], beaucoup de gens vont sans doute vouloir voir le Maître *avant… avant*. Mais il ne veut recevoir personne. Il ne souhaite voir que Paul. *Pouvez-vous éconduire les fâcheux?*[17]

La sexualité, on y revient, est au premier rang des sujets tabous:

> […] avec maman on est entrées dans une boutique de lingerie fine. Lingerie fine, c'est déjà intéressant comme nom. Sinon c'est quoi? Lingerie épaisse? Bon, en fait ça veut dire lingerie sexy; ce n'est pas là que vous trouverez la bonne vieille culotte en coton des grands-mères.[18]

Mme de Broglie, la très coincée, a aussi du mal à envisager un recours à la psychanalyse, cela devient «un genre de psychanalyse», ou «je me suis laissé dire que vous connaissiez bien ce genre de… enfin… ce genre d'approche…»[19].

L'image de soi se construit passivement par le biais de ces formules-clichés. Mais l'euphémisme peut se remotiver dans une interaction où le locuteur, soucieux de son image, passe mentalement en revue la meilleure façon de demander où sont les toilettes. Renée la concierge, qui se moquait des préjugés bourgeois et

16 Barbery, M. (2006): *L'Élégance du Hérisson*, Paris, Gallimard, 27.
17 *Id*., p. 84.
18 *Id*., pp. 233-234.
19 *Id*., p. 150.

de leurs circonlocutions, les retrouve en voulant faire bonne impression au très raffiné M. Ozu:

> Comment demande-t-on ceci dans le monde?
> – *Où sont les gogues?* ne me paraît curieusement pas idoine.
> À l'inverse:
> – *Voudriez-vous m'indiquer l'endroit?* bien que délicat dans l'effort de ne pas nommer la chose, court le risque de l'incompréhension et, partant, d'un embarras décuplé.
> – *J'ai envie de faire pipi*, sobre et informationnel, ne se dit pas à table non plus qu'à un inconnu.
> – *Où sont les toilettes?* me pose problème. C'est une requête froide, qui sent son restaurant de province.
> J'aime assez celui-ci:
> – *Où sont les cabinets?* parce qu'il y a dans cette dénomination, les cabinets, un pluriel qui exhale l'enfance et la cabane au fond du jardin. Mais il y a aussi une connotation ineffable qui convoque la mauvaise odeur.
> C'est alors qu'un éclair de génie me transperce. […]
> – *Où sont les commodités, je vous prie?*[20]

Mais en tant qu'invitée chez ce nouveau résident fortuné qui la courtise, elle se trouve justement dans une situation qui la *reclasse*. On voit à quel point l'euphémisme emprunte à un interdiscours socialement stabilisé: la seule question qui se pose au personnage passant en revue la panoplie des formules possibles est de choisir celle qui projette l'ethos élégant d'une personne en toute circonstance à l'aise dans le monde.

Concluons sur la pragmatique de l'euphémisme conversationnel. On a vu que la reconnaissance de l'euphémisme présentait deux difficultés. Le fait que pour minorer et apprivoiser une référence choquante on dispose de plusieurs moyens, tend à brouiller la définition de l'euphémisme, qui apparaît comme une sorte d'hyper- (ou de macro-) figure. Réciproquement, toutes ces stratégies à potentiel euphémistique peuvent servir d'autres causes. Entre recoupements partiels et manifestations de nature différente (la fin *vs* les moyens), nous avons opté pour une définition pragmatique de l'euphémisme. Mais là surgit le deuxième écueil, celui de la bonne appréciation du contexte. On a parfois besoin d'informations paraverbales (l'intonation), ou extraverbales, pour identifier le référent masqué et l'enjeu du masque. L'analyse conversationnelle nous a permis de mettre en évidence la composante sociolinguistique inséparable de la perception d'une figure qui, sans doute plus que toute autre, se recommande par sa pertinence.

20 *Id*., p. 232.

Bibliographie

Beauzée, N., Du Marsais, C. C., Marmontel, J.-F. & Voltaire (1784): *Encyclopédie Méthodique. Grammaire et littérature*, T. II, Paris, Panckoucke.

Bonhomme, M. (1998): *Les Figures clés du discours*, Paris, Éditions du Seuil.

–, (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

–, (2012): «La réception de l'euphémisme: entre réussite et échec interactif», *in* Bonhomme, M., De La Torre, M. & Horak, A. (éds), *Études pragmatico-discursives sur l'euphémisme. Estudios pragmático-discursivos sobre el eufemismo*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 73-88.

Bonhomme, M. & Horak, A. (2009): «Stratégies rhétorico-pragmatiques de l'euphémisme dans le discours publicitaire», *Synergies Italie* n° spécial, 51-59.

Bouquet, S. (dir.), (1998): *Langages* 129, «Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui. Figures, modèles et concepts épistémologiques».

Deloffre, F. (1955): *Une Préciosité nouvelle. Marivaux et le marivaudage*, Paris, Les Belles Lettres.

Détrie, C. (dir.), (2000): *Cahiers de praxématique* 35, «Sens figuré et figuration du monde».

Du Marsais, C. C. (1776[3]): *Des tropes ou des diférens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Paris, Paschal Prault.

Fontanier, P. (1977): *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.

Horak, A. (2010): «Pour une typologie des polyphonies euphémiques», Colloque *Polyphonie et système figural*, Tunis, 15-17 avril.

Jaubert, A. (1990): *La Lecture pragmatique*, Paris, Hachette.

–, (1998): «De *Bagatelle* en marivaudage, le poids des mots-plumes», *in* Mellet, S. & Vuillaume, M. (dirs), *Mots chiffrés et déchiffrés*, Paris, Honoré Champion, 125-138.

–, (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.

–, (2011): «La Litote est-elle un contre-euphémisme? Négation, clivage énonciatif et lecture inversée», *in* Horak, A. (éd.), *La Litote. Hommage à Marc Bonhomme*, Bern, Peter Lang, 145-158.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1994): «Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées», *Langue française* 101, 57-71.

Landheer, R. (éd.), (1994): *Langue française* 101, «Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique».

Lilti, A.-M. (2004): «Négation d'un terme marqué et procédés de modalisation», *Langue française* 142, 100-111.

Molinié, G. (1992): *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.

Relación eufemismo/cortesía en el habla culta limeña: implicaciones pragmáticas

Mariela de La Torre, Universidad de Friburgo

1. Introducción

Como es bien sabido, la cortesía verbal, en cuanto actividad social y a la vez lingüística, está en estrecha relación con la imagen social de los hablantes, con el objetivo general de establecer la colaboración entre estos y de asegurar el desarrollo armonioso de la interacción (Briz, 2004). Herramienta de relacionamiento social, la cortesía verbal cuenta, entre sus variados mecanismos, con el de la atenuación, categoría pragmática tendiente a la distensión de la fuerza ilocutiva de los actos de habla, a menudo necesaria para modelar y modular las relaciones sociales entre los participantes en la conversación. Entre las funciones de la atenuación, conviene destacar la mitigación del mensaje, el ocultamiento de las intenciones de los interlocutores y en particular la reparación de la imagen, empleando para ello diferentes elementos lingüísticos –ya sea sustitutivos o acompañantes– como los desactualizadores (Calsamiglia & Tusón, 1999: 169), la litote y el eufemismo, es decir los así llamados *softeners* (Brown & Levinson, 1987).

Cortesía y atenuación son, pues, aspectos pragmáticos estrechamente interrelacionados y que además han despertado, ya desde la obra fundacional de Brown y Levinson, un gran interés por parte de los investigadores. En lo que concierne a los estudios sobre pragmática en español, la bibliografía sobre cortesía es abundante desde los años 90 del pasado siglo, cobrando especial relevancia sobre todo desde la cristalización del programa EDICE[1], que lleva publicados cuatro volúmenes de actas de sendos congresos, en los que se abordan los más variados aspectos de la cortesía en nuestra lengua, incluyendo, claro está, los mecanismos de atenuación. Sin embargo, entre los más de 120 estudios presentados en el marco de dicho proyecto, ninguno se dedica específicamente al papel que juega el eufemismo en este campo, tema que se aborda de manera tangencial. La presencia marginal de esta figura en los estudios sobre la atenuación cortés se reduce, además, únicamente al eufemismo léxico[2].

---

1 *Estudios sobre el Discurso de la Cortesía en Español*, red internacional de proyectos de investigación, coordinada por Diana Bravo (Universidad de Estocolmo).

2 A nuestro conocimiento, solo un estudio (González Fraire, 2005) –por lo demás al margen de la red EDICE– aborda las relaciones entre eufemismo y cortesía en relación con el español de Monterrey (México).

Por otro lado, los diversos estudios sobre cortesía en el mundo hispánico se han centrado en algunas variedades diátopicas del español, en especial la peninsular, argentina, ecuatoriana y venezolana, entre otras. Sin embargo, sobre cortesía poco o nada se ha investigado sobre la variedad peruana, con excepción de tres artículos de García (1992, 2003 & 2004), enfocados sobre todo en actos descorteses –reprimendas y rechazo de invitaciones– y en ningún caso abordando la problemática del eufemismo.

Esta doble laguna nos ha motivado a abordar el análisis de las relaciones entre eufemismo y cortesía en el habla culta limeña, tomando como corpus los materiales recogidos por Rocío Caravedo en *El español de Lima: materiales para el estudio del habla culta*.

2. De la universalidad a la pragmática sociocultural

Por cuestiones de espacio, no nos explayaremos aquí en bases teóricas por todos conocidas, limitándonos simplemente a recordar algunas nociones básicas e indispensables para el presente trabajo. Como punto de partida, conviene traer a colación la noción de *imagen* (Goffman, 1967), es decir la «cara social» que cada individuo reivindica como manifestación de su autoestima y que, por ende, trata de preservar frente a los otros miembros de la sociedad, noción esta que más tarde recuperarán Brown y Levinson (1978 & 1987) en su ya clásica teoría sobre la cortesía. Estos últimos autores desarrollan el concepto básico goffmaniano, incorporándole dos facetas: las de *imagen negativa* e *imagen positiva*. La primera corresponde al deseo elemental de actuar libremente, sin sufrir limitaciones impuestas por los demás (integridad territorial); la segunda, por su lado, expresa el deseo igualmente elemental de que los demás aprueben o valoren nuestros actos e intenciones, y que compartan nuestras creencias y deseos. Así, todo individuo es consciente de que existen diferentes actos –dar o recibir órdenes y prohibiciones, hacer preguntas indiscretas, emitir o recibir críticas– susceptibles de crear incomodidad o de mermar su prestigio (*losing face*). Esta consciencia crea, pues, la necesidad de salvaguardar tanto la imagen propia como la ajena, a través de una serie de estrategias conversacionales que determinan la manera en que los hablantes modulan sus enunciados en el seno de la interacción.

Precisamente con respecto a los mecanismos de la comunicación verbal, Brown y Levinson echan mano del aparato teórico de Grice (1975), concibiendo la comunicación como una actividad basada en la cooperación. Sin embargo, el presupuesto común de que la imagen pública es vulnerable constituye, para Brown y Levinson, un factor de no poca influencia sobre el principio de la cooperación. Así, es precisamente cuando la imagen propia o ajena se ve en peligro en

el seno de la interacción verbal –a través de «actos que amenazan la imagen pública[3]»– cuando el hablante pone en práctica las estrategias de cortesía destinadas a suavizar dichos actos, ya sea con objeto de reforzar la parte positiva de la imagen (cortesía positiva) o de centrarse en los aspectos negativos de la misma (cortesía negativa). Estos presupuestos serían universales, determinando los usos corteses de todo individuo.

Sin embargo, debemos emitir dos reservas en cuanto al modelo de Brown y Levinson. Por un lado, de sobra conocida ya es la crítica de la concepción negativa de las relaciones sociales de Brown y Levinson, puesto que no en todos los casos la cortesía deriva del evitamiento o la reparación de amenazas sino que, amén de la existencia de actos inherentemente corteses[4], se pueden distinguir igualmente estrategias de cortesía destinadas a realzar la imagen social de los interlocutores o a estrechar los lazos sociales entre ellos. Así, además de los actos amenazantes de la imagen (FTAs), Kerbrat-Orecchioni (1996: 53 y 2004: 43) defiende la existencia de actos de refuerzo de la imagen o «halagadores»[5], por lo que cabría hablar de *cortesía mitigadora* y *cortesía valorizante*.

La segunda reserva –la de mayor peso para el propósito de este estudio– es el supuesto carácter universal de la teoría de Brown y Levinson. Si bien la cortesía es una actividad universal, se refleja en cada sociedad de maneras diferentes. Aunque los propios autores admitan la hipótesis de que ciertas culturas tienden a la cortesía positiva y otras a la cortesía negativa, su modelo fue elaborado no solo evacuando el peso de los factores contextuales, sino además desde la cultura anglosajona exclusivamente, lo que le confiere un carácter etnocentrista. De hecho, numerosos estudios han hecho hincapié en la importancia de las variables culturales de la cortesía en otras sociedades, detallando toda una serie de diferencias en los fenómenos de cortesía verbal en función de las diversas culturas y, por ende, de sus respectivas lenguas y dominios geográficos[6]. Para paliar las lagunas del modelo citado, Kerbrat-Orecchioni (1994) propone aplicar la noción de «etnolecto» con el propósito, por un lado, de examinar las diferencias entre culturas y, por otro, caracterizar el habla de comunidades con una pertenencia sociocultural determinada. Ello permitiría singularizar una comunidad en función de parámetros dicotómicos tales como proximidad/distancia interpersonal; realce de la imagen positiva/negativa; preferencia por la imagen del hablante/destinatario, etc. Entre los investigadores hispánicos, destacan las aportaciones de Bravo, quien ha rebatido el carácter universal del concepto de cortesía negativa –sobre la base que hay sociedades en las que los individuos no privilegian la privacidad– aunque admite la universalidad de la imagen positiva, ya que por lo visto todo individuo,

3 *Face threatening acts (FTAs).*

4 *Cf.* Leech (1983: 83-84 & 104-105), Haverkate (1994), Hernández-Flores (1999 & 2004), Bravo (2000), entre otros.

5 *Face flattering acts (FFAs*).

6 Véanse, entre los autores hispánicos, Garcés (1995) y Carrasco (1999).

sea cual fuere su anclaje cultural, procura encontrar el aprecio de los demás (Bravo, 2004: 28), por lo cual propone asimismo estudiar la cortesía desde un enfoque pragmático-sociocultural (Bravo, 2009).

Así, teniendo en cuenta el peso de las variables culturales de la cortesía, el análisis de corpus reales en el ámbito del mundo hispánico ha permitido la comparación y el cotejo de las diversas estrategias de cortesía verbal entre las diferentes variedades del español. Hoy por hoy, contamos con estudios sobre la cortesía en el mundo hispánico en general[7], además de variedades específicas (Ecuador[8], España[9], Argentina[10], Venezuela[11], México[12], Chile[13]) así como también estudios comparativos entre dos o más variedades del español[14].

3. Imagen y estrategias atenuadoras en el ámbito hispánico

Gracias a los estudios que acabamos de evocar, se ha podido demostrar que los hablantes hispanoamericanos tienden a una mayor salvaguarda de la imagen positiva, lo cual condiciona evidentemente el estilo de las interacciones verbales de sus respectivas comunidades. La cortesía positiva es, indudablemente, la piedra de toque de las relaciones sociales en el ámbito hispánico en general e hispanoamericano en particular. Retomando la idea de que ciertas formas lingüísticas codifican algún tipo de cortesía, se constatan en este sentido abundantes usos del diminutivo, de formas de trato informales, de la primera persona del plural, etc., asociados a la expresión de la cortesía positiva en Hispanoamérica. Evidentemente, hay diferencias de una comunidad a otra, que corresponden a concepciones diferentes con respecto a la expresión de la cortesía verbal: por ejemplo, la ideología individual es tanto o más importante que la solidaridad grupal entre los hablantes argentinos –lo que los acerca a los hablantes peninsulares–, los locutores ecuatorianos ajustan sus interacciones al principio de la reciprocidad y al «qué dirán», mientras que los mexicanos, por su parte, conceden especial atención hacia los sistemas de deferencia en estrecho contacto con su integración en el grupo.

---

7 *Cf.* las actas de los cuatro coloquios EDICE, Murillo Medrano (2005), Schrader-Kniffki (2006), Placencia y García (2007), Placencia (1994 & 2011), Briz (2007 & 2008).

8 Placencia (1996).

9 Haverkate (1994 & 2004), Hernández-Flórez (1999), Albelda (2002), Briz (2003), Bernal (2005), etc.

10 Boretti (2001) y García (2006).

11 Álvarez (2002).

12 Félix-Brasdefer (2004 & 2006).

13 Puga (1997).

14 Chile y España (Albelda, 2008); Venezuela, Costa Rica y España (Albelda & Briz, 2010); México y España (Fant, 1996; Curcó, 1998; Curco & De Fina, 2002); España y Uruguay (Márquez Reiter, 2002), etc.

Además, se desgaja que «El español de muchas zonas de América […] es, en general, más atenuado que el español europeo» (Albelda & Briz, 2010: 248). Peninsulares, venezolanos y costarricenses, por ejemplo, echan mano de recursos atenuantes y corteses –ya sea lingüísticos o para-lingüísticos– para preservar la propia imagen, como pueden ser el empleo de estructuras impersonales, los pronombres pseudorreflexivos, las expresiones de duda, los imperativos gramaticalizados e incluso la risa. No obstante, ninguno de los referidos estudios destaca el papel de los usos eufemísticos en cuanto mecanismo atenuante de salvaguarda de la imagen –ya sea propia o ajena– como reguladora de las relaciones interpersonales de los interlocutores.

De hecho, la mayor parte de estudios sobre el eufemismo presenta esta figura bajo sus aspectos «negativos», a saber como un elemento encubridor que resta claridad al mensaje, escamoteando una realidad que, por desagrado o incluso pudor, se pretende velar. Sin embargo, como hemos resaltado ya en nuestras palabras introductorias, este *softener* puede tener, entre otras funciones, no solo las de mitigar el mensaje y ocultar las intenciones del hablante, sino también la de reparar la imagen de los interlocutores. Presenta, pues, un aspecto también «positivo», al encubrir –sin eliminarla– una realidad de alguna manera no deseada, en pro del desarrollo armónico de la interacción, tornando las relaciones sociales más fluidas y predisponiendo favorablemente al interlocutor. Sin limitarnos a los sustitutos léxicos, por lo demás los más recurrentes, intentaremos más bien rastrear las huellas de los usos eufemísticos –que pueden revestir variadas formas lingüísticas según cada situación pragmática determinada– destinados a la preservación de la imagen.

De cara a nuestro análisis, hemos tomado en cuenta algunas variables socioculturales de la comunidad limeña para partir de la hipótesis de que sus hablantes conceden una atención preponderante a la propia imagen, tendiendo a valorizarla a través de estrategias de atenuación entre las que destaca notablemente el recurso al eufemismo.

4. Análisis de un corpus limeño

Como ya se ha mencionado, hemos tomado como corpus el material recogido en Lima por Caravedo (1989), en el marco del *Proyecto de estudio coordinado de la norma lingüística culta del español hablado en las principales ciudades de Iberoamérica y de la Península Ibérica* (PILEI), consistente en veintitrés entrevistas semi-informales que detallaremos posteriormente. La misma autora es coordinadora de la antena limeña de PRESEEA, proyecto para la creación de un corpus de lengua española hablada representativo del mundo hispánico en su variedad geográfica y social, que si bien dispone de materiales más recientes que los que hemos

empleado, se encuentra todavía, en lo que respecta a los materiales limeños, en fase de transcripción y, por lo tanto, aún no disponibles.

La elección de la variedad diatópica limeña obedece a las razones ya evocadas, a saber las lagunas en el estudio de las relaciones entre cortesía y eufemismo en el ámbito hispanoamericano en general y peruano en particular. Además, partimos del supuesto de que la sociedad limeña se puede identificar como una cultura de «distanciamiento» –en el sentido de Haverkate (2004) y sobre todo Briz (2007)– y que por lo tanto es más sensible al concepto de amenazas a la imagen, favoreciendo así una mayor frecuencia de atenuantes verbales y de cortesía, entre los cuales podría tener destaque el eufemismo, aunque este último punto no tuviera en un primer momento sino un valor hipotético.

Un primer acercamiento al corpus pudo confirmarnos la presencia de una serie de usos eufemísticos que tiende hacia la salvaguarda de la imagen positiva del emisor, no necesariamente como reacción a un FTA ni por potenciar un efecto agradable en la interacción, sino más bien como marca de precaución en las relaciones sociales, situándose así en un *continuum* entre cortesía mitigadora y cortesía valorizante.

Así, las esferas conversacionales donde se encuentra la mayoría de casos de usos eufemísticos reparadores de la imagen giran en torno al nivel sociocultural y profesional de los entrevistados y de sus familias. Este detalle era previsible, ya que el material utilizado como corpus es la llamada «habla culta» de Lima, material que forma parte del proyecto PILEI, cuyo objetivo es recoger muestras orales de hablantes con un grado de instrucción medio a superior. Así, la totalidad de los informantes (en número de veintitrés, pertenecientes a tres generaciones, a saber 25-35, 36-55 y 56-70 años) goza sin excepción de una formación universitaria: se trata de antropólogos, abogados, historiadores, psicólogos, ingenieros e incluso un diplomático.

En un entorno en el que las diferencias sociales son tan marcadas como en el Perú –y de manera más acentuada aún en Lima– el estatuto social, íntimamente ligado a las nociones de solera, casta y tradición familiar, cobra una tal importancia que llevan en ciertos casos a los informantes a «maquillar» e incluso a encubrir tanto sus antecedentes familiares como sus propias trayectorias personales y profesionales, evacuando todo aquello que desentone con la imagen positiva que de sí mismos pretenden mostrar.

La cortesía normativa imperante en las clases media y superior limeña censura la valoración abierta y explícita de la propia imagen, por lo que los hablantes recurren a usos eufemísticos para lograr ese efecto de manera encubierta. Así, el primero de los informantes, interrogado sobre su formación escolar, dice:

> […] después pasé al N.N. ques otro colegio… tambiém religioso. E… regío en parte por, sa, no son sacerdotes, sino hermanos norteamericanos. E provenientes de lo que, los norteamericanos llaman una zona «culturally depressed». Una zona culturalmente empobrecía, y su mayor parte, son hermanos que vienen del llamado «Mid West», una

> zona *rural, muy tradicional* destados Unidos. *Y… creo que, sobre mí tuvieron más influencia los profesores peruanos, a pesar de todo, que los norteamericano. Los norteamericanos, entre los estudiantes eran bastante… marginales a la vida de, del estudiante, no había mayor contacto con ellos*. (31[15])

Para cualquier limeña o limeño de cepa, es fácil adivinar de qué colegio se podría tratar. A diferencia de los colegios privados regidos por órdenes religiosas españolas, por lo general destinados a los niños de la alta sociedad, se trata aquí de un colegio de categoría media, hecho que aisladamente no tiene ninguna connotación negativa pero que en el contexto sociocultural limeño de las clases acomodadas puede resultar un estigma social. En el ejemplo citado se verifican dos tipos de usos eufemísticos: en primer lugar, el empleo de sustitutos léxicos eufemísticos distendidos (*rural*, *tradicional*) en lugar de los términos tendidos (*pobre, conservadora*) y, en segundo lugar, un circunloquio eufemístico que tiene como efecto establecer una cierta distancia entre el informante y los referidos hermanos norteamericanos. Estos usos eufemísticos atenúan, pues, los eventuales aspectos negativos de la imagen que el emisor quiere proyectar de sí mismo de cara a su interlocutor. Algo semejante sucede en el siguiente diálogo, en el sentido que el informante trata de valorizar su imagen despejando cualquier duda en cuanto a su posicionamiento social:

> (Tus padres viven[16])
> – Sí, sí.
> (Que edá tienen ellos?)
> – Mi padre 55 y mi madre 50.
> (Y a qué se dedican?)
> – *Bueno, ahora, estos últimos tiempos realmente, se dedican a pasear, a visitar nietos*[17] […]. (111)

En este fragmento la informante, en una situación de apuro frente a la indiscreción que pude suponer la pregunta, se muestra aprehensiva a evocar directamente la razón por la cual sus padres no trabajan –sea están jubilados, circunstancia que puede resultar improbable para el interlocutor ante la relativa «juventud» de los padres–, sea se trata de una intención oculta de mostrar que sus padres no trabajan gracias a su posición acomodada. La valorización de la imagen pasa por un uso eufemístico que se plasma en la estructura sintáctica «se dedican a pasear, a visitar nietos». Nótese el empleo del verbo *dedicarse a*, normalmente usado en español para indicar actividad profesional y aplicado aquí precisamente a actividades de ocio o relativas a la esfera familiar. La estructura eufemística viene además acompañada de otros atenuantes –que reflejan el apuro de la locutora frente a la pre-

15 Al final de cada fragmento citado, se indicará entre paréntesis el número de página.
16 Las réplicas entre paréntesis corresponden a las intervenciones del entrevistador.
17 Las cursivas son nuestras.

gunta–, tales como el marcador conversacional de arranque *bueno* –frecuentemente empleado como reparador y mitigador del enunciado– y de un marcador temporal también atenuador, *estos últimos tiempos*.

Más adelante, el entrevistador aborda temas igualmente sensibles con la misma entrevistada, tales como el del nivel cultural de esta y el de su familia. Así, siempre con relación a los padres, el entrevistador pregunta:

> (Conocen idiomas ellos?)
> Mi padre tiene *algunas nociones de inglés, lo que se enseña en el colegio.* (111)

Tener algunas nociones de inglés, en este caso preciso, vale decir –aunque de manera velada– que la persona en cuestión no habla en absoluto dicho idioma, reforzado además por *lo que se enseña en el colegio*, a la vez justificación y refuerzo eufemístico de lo expresado inmediatamente antes.

Vemos, pues, que los hablantes tienden a suavizar eufemísticamente los contornos que consideran más desfavorables en su imagen –incluyendo en esta los antecedentes familiares. Un tercer informante, al igual que la anterior, experimenta también alguna dificultad para esclarecer la situación laboral en su familia:

> (Y… qué te iba a decir, tu mamá no trabaja ¿no es cierto?)
> – No, no, ella no trabaja, solamenten la casa…
> (¿Toda la vida?, o alguna vez ha trabajado)
> – No, nunca trabajao. Siempre astáo en la casa. E… hemos sido bastantes para… noha e tiempo para dedicarse a otra cosa.
> (Suficiente trabajo)
> – Sí
> (Sí)
> *– Alguna vez que otra seha metío en algunos negocios pero normales ¿no? o sea vender chompas importadas (Ya) que una tía traía, cosas así.* (85-86)

Las preguntas del entrevistador pueden asimilarse a una intromisión manifiesta en la vida privada del entrevistado. Ante la insistencia del primero, el segundo intenta en un principio dejar sentado que su madre es ama de casa –además de madre de familia numerosa– aunque acaba por «confesar» que su madre de hecho sí ha trabajado. No hay que olvidar que, entre las clases acomodadas limeñas de los años 70-80, la mujer quedaba relegada a su papel de esposa y madre. La actividad profesional se ejercía solo en caso de necesidad económica y por lo tanto era considerada como indicio de un nivel socioeconómico medio o bajo. En el diálogo citado, el informante parece querer minimizar la actividad profesional de su madre a través de diversos atenuadores: «meterse en negocios» sustituye eufemísticamente a trabajar; el marcador temporal «alguna vez que otra» es lo bastante borroso como para sugerir que se trata de actividades excepcionales, puntuales. Asimismo, el entrevistado califica eufemísticamente dichos negocios de «normales», en el sentido de propios de una señora bien casada, considerados más como un pasatiempo que como un verdadero trabajo; busca además el asentimiento y la

confirmación por parte de su interlocutor a través de la pregunta-eco «¿no?»; por fin, atenúa lo dicho al dar como ejemplo de los negocios de su madre la reventa artículos importados y «cosas así»: no hay que olvidar que en esos años de restricción de las importaciones y de altos aranceles aduaneros, las clases acomodadas completaban su guardarropa gracias a la compra de prendas introducidas en el país a través de alguna «tía» o «amiga» que viajase con frecuencia (indicio, en esa época y hasta hoy, de una situación financiera holgada).

Atendiendo al contexto sociocultural limeño, podemos decir que el estatuto profesional –no solo la actividad que una persona desempeña sino incluso el sueldo que cobra– es una esfera que favorece los usos eufemísticos en cuanto agente suavizador de una realidad que el hablante trastoca, acomodándola en función de la imagen social que desea proyectar. Así, una muchacha de 25 años, estudiante de literatura de una universidad particular y con estudios de lingüística aplicada en Francia, se encuentra trabajando como simple telefonista en la embajada de Francia. Sin embargo, afirma que le pagan un sueldo «regular» (114), evitando así reconocer que en realidad es bajo. Esta misma informante, al referirse a sus colegas de trabajo en la embajada, precisa que son viejos, aunque, para salvaguardar su imagen, emplea un eufemismo léxico como estrategia de cortesía atenuadora:

> Después digamos, yoentré a los dieciochoaños, y la persona que me seguía en edá tenía cuarentacicinco, para que tehagas unaidea de… de lo que teníamos por, los *especímenes* que teníamos allí, una cosa terrible. (115)

De hecho, en nuestro corpus la atenuación eufemística es recurrente en la esfera profesional. Así, otro informante, de profesión abogado, relata, a propósito de algunos colegas de su misma profesión:

> yo conozco de abo… casos de abogaos que por ejemplo mujeres que… van pues por estos casos de alimentos que necesitan pe… que no necesita no creo que pida alimentos ¿no? Y bueno *las hacen pagar* pues *con su cuerpo*, los servicios profesionales […]. (40)

La locución eufemística «hacer pagar [a una mujer] con su cuerpo» intenta suavizar una realidad más cruda, la de abusar sexualmente de una cliente aprovechándose de la situación económica precaria de esta. Además, se acentúa la mitigación con dos marcadores discursivos: el de arranque *bueno* y el de relleno *pues*, cuya posición discursiva inhabitual (Albelda & Briz, 2010: 255), intercalada en la lexía compleja, marca vacilación a la vez que un cierto pudor, ya que en la interacción citada se entrecruzan las esferas temáticas de lo profesional y lo sexual. La atenuación eufemística tiende así a la salvaguarda de la imagen del gremio profesional al que pertenece también el hablante, reduciendo simultáneamente la amenaza que sobre uno mismo puede tener lo que se ha dicho.

No conforme con distanciarse de sus colegas crapulosos, el entrevistado emplea más adelante –aunque en otra esfera temática– un procedimiento eufemístico similar, con el mismo objetivo de presentar una imagen positiva de sí mismo, a saber de apertura hacia las clases más desfavorecidas, es decir los indios. Sin embargo, la construcción de esa imagen positiva pasa por la eufemización políticamente correcta, como cuando se refiere a la población india del país:

> para empezar a incular al hombre de derecho con *su pueblo* ¿no?… con *su gente*, para identificarse con ellas […] lo hacen ignorando a *la mayoría*. […] Y yo creo vinculando…, directamente al alumno con el… co la realidad y con *las mayorías nacionales*. (41)

Los eufemismos léxicos *su pueblo*, *su gente*, *la mayoría*, *las mayorías nacionales*, por lo demás bastante rebuscados, remiten simplemente a los indios. Ha de notarse que está muy difundido en el Perú, entre la población blanca y mestiza, el uso de *nacional* con el significado de indio, término este último tabuizado y políticamente incorrecto (por ejemplo, completamente ausente en la prensa).

Por fin, las esferas sexual y religiosa son, como era de esperar, terreno privilegiado para los usos eufemísticos. Los informantes del corpus son todos muy púdicos, además de católicos asumidos. Muestran en especial un claro respeto por la iglesia y a lo sexual –como hemos podido comprobar con el ejemplo del entrevistado precedente– se alude de manera eufemística. Así, en el ejemplo siguiente, un informante recuerda los tiempos de su infancia y adolescencia, abordando –como en el primero de los ejemplos comentados en este estudio– el tema del colegio. En efecto, en una sociedad donde las clases sociales configuran compartimientos estancos, donde la escuela pública y la privada están separadas por distancias abismales, amén de que los diferentes establecimientos de enseñanza privados presentan una jerarquización socioeconómica muy marcada, se puede ubicar fácilmente en la escala social a cualquier hablante únicamente gracias a datos tales como el colegio en que ha estudiado o el barrio donde vive.

> – Con [el colegio] La Salle no estaban contentos, sí contra la tradición familiar e de todos los hermanos pasaron a mí a la Recoleta como un ensayo, fue un síntoma también del cambio de los tiempos, no, Breña ya no era la Breña deantes; dondestaba el colegio de La Salle entonces yo ya, en la casa se oían cuentos pues de *cosas* cada vez más atroces se veían y oían en el colegio entonces mis padre, se sintieron no muy seguros de que yo por ahí. (158)

Dichas *cosas* son los pretendidos actos de pederastia por parte de los sacerdotes del colegio salesiano de Lima, según rumores que se remontan ya a los años 60 del pasado siglo. El eufemismo léxico de efecto atenuador se conjuga además con otros procedimientos atenuadores para preservar la imagen pública propia y ajena: el informante subraya que la elección del centro de enseñanza había obedecido a la «tradición familiar», alude al «cambio de los tiempos» y a que el barrio ya no

era «la Breña de antes» y, por fin, atenúa el conjunto de su discurso con la litote «se sintieron no muy seguros» para acabar con un enunciado elíptico «de que yo por ahí»… La atenuación en general –y eufemística en particular– preserva así simultáneamente la imagen del propio informante, la de su familia y la de la institución religiosa.

5. A modo de conclusión

Partiendo de unas primeras constataciones sobre el balance de los estudios sobre cortesía en el mundo hispánico, hemos podido verificar que en este campo existen todavía variedades inexploradas, como la peruana. Por lo demás, para las variedades que sí han sido analizadas, los estudios enfocan diversas categorías pragmáticas como la atenuación, aunque sin darle relieve a los mecanismos eufemísticos. A través del análisis de un corpus de conversaciones en situación de entrevista, recogidos en el habla culta limeña, hemos podido comprobar que la presencia de esta figura tiene un destaque particular como elemento regulador de la interacción, en el sentido de que constituye un elemento preponderante para la valorización de la imagen pública. El análisis de la variedad diatópica limeña contribuye además a confirmar que los mecanismos de salvaguarda de la imagen dependen de variables socioculturales, dejando así atrás el concepto de universalidad subyacente en la teoría de Brown y Levinson. Asimismo, hemos podido constatar que el eufemismo reviste diversas formas lingüísticas, que no solo la del sustituto léxico.

Por otro lado, hemos podido comprobar que los hablantes limeños, por lo menos el universo presentado por el corpus del habla culta de Lima, presentan una acusada tendencia a salvaguardar su imagen positiva y ello modela sustancialmente su estilo de interacción verbal.

Contrapuesta a otras culturas y a otras comunidades, la limeña –en los sectores sociales a que corresponden estos hablantes cultos– conceden una importancia vital a que su imagen se perciba como inserta en un determinado nivel profesional, económico y socio-cultural.

Por fin, la interpretación del significado pragmático de ciertas formas lingüísticas asociadas tradicionalmente a determinados tipos de cortesía está en estrecha relación con la importancia que se le da a estos tipos de cortesía en la comunidad lingüística en cuestión, en este caso particular la limeña.

Bibliografía

Albelda, M. (2002): «Los actos de refuerzo de la imagen en la cortesía peninsular», *in* Bravo, D. (ed.), *Actas del I Coloquio del Programa EDICE*, Estocolmo, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Estocolmo, 298-305.

–, (2008): «Atenuantes en Chile y en España: distancia o acercamiento», *in* Briz, A. *et al.* (eds.), *Cortesía y conversación: de lo escrito a lo oral. III Coloquio Internacional del Programa EDICE (CD-ROM)*, València, Universitat de València, 98-113.

Albelda, M. & Briz, A. (2010): «Aspectos pragmáticos. Cortesía y atenuantes verbales en las dos orillas a través de muestras orales», *in* Aleza Izquierdo, M. & Enguita Utrilla, J. M. (coords.), *La lengua española en América: normas y usos actuales*, València, Universitat de València, 237-260.

Álvarez, A. (2002): «Huellas de la cortesía: reparaciones y estrategias de consenso en el habla de Mérida», *D.E.L.T.A.* 18-2, 173-202.

Bernal, M. (2005): «Hacia una categorización sociopragmática de la cortesía, descortesía y anticortesía en conversaciones españolas de registro coloquial», *in* Bravo, D. (ed.), *Cortesía lingüística y comunicativa en español*, Buenos Aires, Dunken, 365-398.

Boretti, S. (2001): «Aspectos de la cortesía lingüística en el español coloquial de la Argentina», *Oralia* 4, 75-102.

Bravo, D. (1999): «¿Imagen "positiva" vs. "imagen negativa"? Pragmática sociocultural y componentes de *face*», *Oralia* 2, 155-184.

–, (2000): «La atribución de significados en el discurso hablado: perspectivas extrapersonales e intrapersonales», *in* Bustos J. J. *et al.* (eds.), *Lengua, Discurso y Texto*, T. II, Madrid, Visor-UCM, 1501-1514.

–, (2001): «Sobre la cortesía lingüística, estratégica y conversacional en español», *Oralia* 4, 299-314.

–, (2003): «Actividades de cortesía, imagen social y contextos socioculturales: una introducción», *in* Bravo, D. (ed.), *Actas del I Coloquio del Programa EDICE*, Estocolmo, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Estocolmo, 98-107.

–, (2004): «Tensión entre universalidad y relatividad en las teorías de la cortesía», *in* Bravo, D. & Briz, A. (eds.), *Pragmática sociocultural: estudios sobre discurso de cortesía en español*, Barcelona, Ariel, 15-37.

–, (2009): «Pragmática, sociopragmática y pragmática sociocultural del discurso de la cortesía. Una introducción», *in* Bravo, D., Flores, N. H. & A. Cordisco (eds.), *Aportes pragmáticos, sociopragmáticos y socioculturales a los estudios de la cortesía en español*, Estocolmo-Buenos Aires, Dunken 31-68.

Briz, A. (1995): «La atenuación en la conversación coloquial. Una categoría pragmática», *in* Cortés, L. (ed.), *El español coloquial. Actas del I Simposio sobre Análisis del Discurso Oral*, Almería, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Almería, 103-122.

–, (1998): *El español coloquial. Esbozo de pragmagramática*, Barcelona, Ariel.

–, (2003): «La estrategia atenuadora en la conversación cotidiana española», *in* Bravo, D. (ed.), *Actas del I Coloquio del Programa EDICE*, Estocolmo, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Estocolmo, 17-46.

–, (2004): «Cortesía verbal codificada y cortesía verbal interpretada en la conversación», *in* Bravo, D. & Briz, A. (eds.), *Pragmática sociocultural: estudios sobre discurso de cortesía en español*, Barcelona, Ariel, 67-93.

–, (2007): «Para un análisis semántico, pragmático y sociopragmático de la cortesía atenuadora en España y América», *LEA* 29-1, 5-40.

–, (2008): «Atenuación y cortesía verbal en España y América. Para un análisis semántico, pragmático y sociopragmático», *in* Hernández Alonso, C. & Castañeda San Cirilo, L. (eds.), *El español de América. Actas del VI Congreso Internacional de «El español de América»*, Valladolid, Diputación provincial de Valladolid, 31-60.

Brown, P. & Levinson, S. (1978): «Universals in language use: politeness phenomena», *in* Godoy, E. (ed.), *Questions and Politeness. Strategies in Social Interaction*, Cambridge, Cambridge University Press, 56-289.

–, (1987): *Politeness. Some Universals in Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.

Caravedo, R. (1989): *El español de Lima: materiales para el estudio del habla culta*, Lima, PUCP-Fondo Editorial.

Carrasco, A. (1999): «Revisión y evaluación del modelo de cortesía de Brown & Levinson», *Pragmalingüística* 7, 1-44.

Casalmiglia, H. & Tusón, Á. (1999): *Las cosas del decir. Manual de análisis del discurso*, Barcelona, Ariel.

Casas Gómez, M. (2005): «Precisiones conceptuales en el ámbito de la interdicción lingüística», *in* Santos Río, L. *et al.* (eds.), *Palabras, norma, discurso. En memoria de Fernando Lázaro Carreter*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 271-290.

–, (2009a): «Towards a new approach to the linguistic definition of euphemism», *Language Sciences* 31, 725-739.

–, (2009b): «Tipos de definiciones sobre el eufemismo: revisión y nueva propuesta teórica», *in* Veyrat Rigat, M. & Serra Alegre, E. (eds.), *La lingüística como reto epistemológico y como acción social. Estudios dedicados al profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario*, T. II, Madrid, Arco Libros, 607-617.

Curcó, C. (1998): «*¿No me harías un favorcito?* Reflexiones en torno a la expresión de la cortesía verbal en el español de México y en el español peninsular», *Diálogos Hispánicos de Ámsterdam* 22, 129-172.

Curcó, C. & De Fina, A. (2002): «Modo imperativo, negación y diminutivos en la expresión de la cortesía en español: el contraste entre México y España», *in* Placencia, M. E. & Bravo, D. (eds.), *Actos de habla y cortesía en español*, München, Lincom Europa, 107-140.

Fant, L. (1996): «Regulación conversacional en la negociación: una comparación entre pautas mexicanas y peninsulares», *in* Kotschi, T., Oesterreicher, W. & Zimmermann, K. (eds.), *El español hablado y la cultural oral en España e Hispanoamérica*, Madrid-Frankfurt, Iberoamericana-Vervuert, 147-183.

Félix-Brasdefer J. C. (2004): «La mitigación en el discurso oral de mexicanos y aprendices de ELE», *in* Bravo, D. & Briz, A. (eds.), *Pragmática sociocultural: Estudios sobre el discurso de la cortesía en español*, Barcelona, Ariel, 285-299.

–, (2006): «Linguistic politeness in Mexico: Refusal strategies among male speakers of Mexican Spanish», *Journal of Pragmatics* 38, 2158-2187.

Fuentes, C. (2006): «¿Cortesía o descortesía? La imagen del entrevistado vs. la imagen del entrevistador», *Cultura, Lenguaje y Representación* 1, 73-88.

Garcés, P. (1995): «Revisión crítica de algunos de los postulados de la teoría de la cortesía lingüística propugnada por Brown y Levinson», *Aspectes de la reflexió i de la paxi interlingüística. Quaderns de Filologia. Estudis Linguistics* 1, 43-61.

García, C. (1992): «Refusing an invitation: A case study of Peruvian style», *Hispanic Linguistics* 5 (1-2), 207-243.

–, (2003): «Estudio comparativo del discurso oral de peruanos y venezolanos. Reprimiendo y respondiendo a una reprimenda. Poder y solidaridad», *in* Bravo, D. (ed.), *Actas del I*

Coloquio del Programa EDICE, Estocolmo, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Estocolmo, 257-297.

–, (2004): «Reprendiendo y respondiendo a una reprimenda. Similitudes y diferencias entre peruanos y venezolanos», *Spanish in Context* 1, 113-147.

Giammatteo, M. (1998): «La dimensión expresivo-evaluativa en entrevistas», *Estudios de Lingüística* 12, 79-92.

Goffman, E. (1967): *Interaction Ritual. Essays on Face-to-face Behavior*, New York, Pantheon Books.

Gómez Sánchez M. E. (2006): «Cortesía y eufemismo: los sustitutos eufemísticos en la prensa y la defensa de la propia imagen», *in* Blas Arroyo, J. L., Velando, M. & Casanova, M. (eds.), *Discurso y sociedad. Contribuciones al estudio de la lengua en contexto social*, Castellón, Universidad Jaume I, 625-636.

González Fraire, E. (2005): «Los eufemismos en la práctica de la cortesía», *in* Rodríguez Alfano, L. (ed.), *Investigación sociolingüística. El habla de Monterrey. Su trayectoria en una página electrónica*, Monterrey, Trillas-Universidad Autónoma de Nuevo León, 179-185.

Grice, P. (1975): «Logic and conversation», *in* Cole, P. & Morgan, J. L. (eds.), *Syntax and Semantics*, T. III, New York, Academic Press, 41-58. Traducción esp. *in* Valdés, L. (ed.), (1991): *La búsqueda del significado*, Murcia, Tecnos, 511-530.

Grindsted, A. (2000): «Categorías gramaticales y pragmática en el español mexicano y el peninsular», *Journal of the Modern Language Teachers' Association of Sweden* 94, 205-213.

Haverkate, H. (1994): *La cortesía verbal. Estudio pragmalingüístico*, Madrid, Gredos.

–, (2004): «El análisis de la cortesía comunicativa, categorización pragmalingüística de la cultura española», *in* Bravo, D. & Briz, A. (eds.), *Pragmática sociocultural: Estudios sobre el discurso de la cortesía en español*, Barcelona, Ariel, 55-65.

Hernández Flórez, N. (1999): «Politeness ideology in Spanish colloquial conversation: the case of advice», *Pragmatics* 9, 37-49.

–, (2004): «La cortesía como la búsqueda del equilibrio de la imagen social», *in* Bravo, D. & Briz, A. (eds.), *Pragmática sociocultural: Estudios sobre el discurso de la cortesía en español*, Barcelona, Ariel, 95-108.

Iglesias, S. (2001): «Los estudios de la cortesía en el mundo hispánico. Estado de la cuestión», *Oralia* 4, 245-298.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1990-1992-1994): *Les Interactions verbales*, 3 vols., Paris, Armand Colin.

–, (1996): *La Conversation*, Paris, Éditions du Seuil.

–, (2004): «¿Es universal la cortesía?», *in* Bravo, D. & Briz, A. (eds.), *Pragmática sociocultural: Estudios sobre el discurso de la cortesía en español*, Barcelona, Ariel, 39-53.

Leech, N. G. (1983): *Principles of Pragmatics*, London, Longman.

Márquez Reiter, R. (2002): «A contrastive study of indirectness in Spanish: Evidence from Uruguayan and peninsular Spanish», *Pragmatics* 12-2, 135-151.

Martín Fernández, M. I. (1994): «Sobre la utilidad de la pragmática en la clasificación de los eufemismos», *Anuario de Estudios Filológicos* 17, 325-337.

Murillo Medrano, J. (ed.), (2005): *Actos de habla y cortesía en distintas variedades de español: Perspectivas teóricas y metodológicas. Actas del II Coloquio Internacional del Programa EDICE*, Costa Rica, Universidad de Costa Rica.

Nwoye, O. (1992): «Linguistic politeness and socio-cultural variations of the notion of face», *Journal of Pragmatics* 18, 309-328.

Pedrero González, A. (2006): «Diatopía de disfemismos y eufemismos en el ámbito hispánico», *in* Blas Arroyo, J. L., Velando, M. & Casanova, M. (eds.), *Discurso y sociedad. Contribuciones al estudio de la lengua en contexto social*, Castellón, Universidad Jaume I, 413-424.

Placencia, M. E. (1994): «Pragmatics across varieties of Spanish», *Donaire* 2, 65-77.

–, (1996): «Politeness in Ecuadorian Spanish», *Multilingua* 15, 13-34.

–, (2011): «Regional pragmatic variation», *in* Andersen, G. & Aijmer, K. (eds.), *Pragmatics of Society* (*Handbook of Pragmatics* 5), Berlin, Mouton de Gruyter, 79-114.

Placencia, M. E. & Bravo, D. (2002): «Panorámica sobre el estudio de los actos de habla y la cortesía lingüística», *in* Placencia, M. E. & Bravo, D. (eds.), *Actos de habla y cortesía en español*, München, Lincom Europa, 1-19.

Placencia, M. & García, C. (eds.), (2007): *Research on Politeness in the Spanish-Speaking World*, Mahwah, Erlbaum.

Puga Larraín, J. (1997): *La atenuación en el castellano de Chile: un enfoque pragmalingüístico*, Valencia, Tirant lo Blanch.

Schrader-Kniffki, M. (ed.), (2006): *La cortesía en el mundo hispánico. Nuevos contextos, nuevos enfoques metodológicos*, Frankfurt, Vervuert.

Los eufemismos en los anuncios de contacto en lengua española

Susana Guerrero Salazar, Universidad de Málaga

Los estudios realizados sobre la interdicción lingüística nos han permitido conocer cuáles son los tabúes y, por tanto, los supuestos culturales de una comunidad concreta en un momento dado, pero, rara vez, en estos análisis, se ha tenido en cuenta que estos tabúes y supuestos culturales no han sido los mismos según se aplicaran a mujeres o a hombres. Sin duda, la interdicción lingüística es un ámbito especialmente interesante para aplicar la perspectiva de género porque, a través del análisis de los eufemismos/disfemismos, se descubren los estereotipos sexistas que han sido impuestos históricamente. En este sentido, han sido muy reveladores los trabajos de Calero Fernández[1], quien se ha centrado fundamentalmente en el estudio de los tacos y de la paremiología. Con todo, aún resultan insuficientes las investigaciones en este campo[2].

Los modelos sociales cambian, como las ideas, creencias, costumbres, comportamientos, etc. y esto deja su huella en el léxico y, como no, en el inestable campo de la interdicción. Desde la Sociolingüística se ha demostrado que las mujeres históricamente han sido más propensas que los hombres al uso de eufemismos y, viceversa, que los hombres han sido más proclives al uso de disfemismos[3]. Pero este fenómeno está variando. La transformación social que ha tenido lugar tras la incorporación de las mujeres en el ámbito público, la permisividad y la relajación moral y, por supuesto, el nacimiento de los denominados «medios sociales» está influyendo en el habla de las nuevas generaciones, en las que cada vez se aprecian menos las diferencias lingüísticas entre los sexos.

Sin embargo, a pesar de estos cambios, los nuevos usos eufemísticos/disfemísticos todavía siguen proporcionándonos mucha información sobre las distintas cualidades y comportamientos que se esperan de mujeres y de hombres. Para ello, los medios de comunicación social, junto a los ya tradicionales medios de comunicación de masas, se convierten en un espacio idóneo para el estudio de la interdicción, pues nos proporcionan un corpus amplio y, sobre todo, vivo y actual, sobre el que trabajar, pues no olvidemos que el eufemismo es un fenómeno

1 Véanse los trabajos de Calero Fernández que se citan en la bibliografía.

2 Véanse los trabajos de Guerrero Salazar que se citan en la bibliografía, en los que se analizan insultos y eufemismos procedentes fundamentalmente de fuentes lexicográficas y de medios de comunicación.

3 Muy interesante resulta el trabajo de García Mouton (2003), donde expone las peculiaridades del habla de los hombres y de las mujeres, peculiaridades que tienen, en gran parte, su razón de ser en la distinta educación que han recibido ambos sexos.

de habla y no de lengua y que se produce en un discurso concreto[4]. Es aquí donde se abren nuevas vías de análisis aún por explorar.

Antes de entrar de lleno en el análisis de los eufemismos seleccionados, voy a resumir las conclusiones a las que llegué en el único trabajo en lengua española que, hasta el momento, ha abordado «El eufemismo desde la perspectiva de género» (Guerrero Salazar, 2007). El corpus en el que me basé fueron dos diccionarios[5] publicados en el año 2000, el *Diccionario de eufemismos* de Lechado García y el *Diccionario del insulto* de Luque, Pamies y Manjón. Las conclusiones son las siguientes:

(1) Los usos eufemísticos proporcionan muchos duales aparentes[6], rasgo que comparten los disfemismos[7]. Un ejemplo serían los términos *cualquiera, individua, fulana…*, que designan a la prostituta.
(2) Los órganos sexuales masculinos suelen denominarse mediante designaciones halagadoras, positivas, etc., lo que no ocurre, al menos en la misma proporción, con los eufemismos referidos a los órganos sexuales femeninos. Por ejemplo, a los testículos se les denomina *alegrías*; al pene, *gloria masculina, insignias de varón*…

4 Véase Martín Fernández (1994: 337). Una revisión de las distintas definiciones del eufemismo puede verse en Casas Gómez (2009a) y Casas Gómez (2009b), trabajos que concluyen con la definición que considero más acertada hasta el momento del eufemismo y del disfemismo: «[…] proceso cognitivo de conceptualización de una realidad interdicta, que, manifestado discursivamente a través de la actualización de un conjunto de mecanismos lingüísticos de sustitución léxica, alteración fonética, modificación, composición o inversión morfológica, agrupación o combinación sintagmática, modulación verbal o paralingüística o descripción textual, permite al hablante, en un cierto "contexto" y en una concreta situación pragmática, atenuar o, por el contrario, reforzar comunicativamente un determinado concepto o realidad interdicta» (Casas Gómez, 2009a: 616).

5 Son muchos los trabajos sobre los eufemismos que se basan en corpus lexicográficos, a pesar de lo complejo que resulta, ya que el eufemismo pierde su razón de ser en el momento en que lo tratamos como un fenómeno de lengua. Ciertamente, la inestabilidad propia del eufemismo hace complejo su tratamiento lexicográfico (véase Casas Gómez, 1989).

6 Los duales aparentes son las palabras o expresiones que, si bien en su acepción masculina poseen un significado positivo o neutro, en su acepción femenina se cargan de sentido peyorativo. Sobre ellos dice García Meseguer (1994: 30-31): «Aquellas expresiones femeninas cuyos homónimos en masculino significan algo distinto implican un fuerte sexismo heredado. Casi siempre son degradantes con respecto a las masculinas (por eso se denominan duales aparentes) y por ello conviene evitar su empleo. […] Los duales aparentes constituyen una herencia del pasado, son expresivos de valores sociales hoy en revisión y figuran en todas las lenguas pertenecientes a sociedades de hábitos patriarcales».

7 Véase Guerrero Salazar (2004).

(3) En muchas ocasiones, se alude a los órganos sexuales masculinos mediante eufemismos que se hacen sinónimos de actitudes estereotipadas como la valentía, la imposición, el autoritarismo, etc. (*agallas, bemoles, riñones*…), lo que no sucede con los órganos sexuales femeninos.
(4) En el ámbito de la prostitución, llama la atención la fecundidad terminológica para designar a la prostituta mediante eufemismos (por ejemplo, muchos nombres de profesiones y de animales), lo que contrasta con la pobreza para designar al homólogo masculino.
(5) Muchos comportamientos indignos, agresores, etc. hacia la mujer se designan con eufemismos que maquillan la realidad (*ablación* por *mutilación*, *forzar* por *violar*). Aquí se incluirían los eufemismos del tipo *padrino, protector, majo*… para denominar al proxeneta.
(6) Otro modo de ocultación se observa en las antífrasis que designan el trabajo de la prostituta, expresiones contradictorias que son casos claros de inversión semántica (*mujer de vida alegre, mujer de vida buena*…).
(7) Algunos eufemismos están tan ligados a estereotipos de género que se emplean solo en su forma femenina, aunque se refieran al sexo masculino[8]; es el caso del término *portera* «mujer chismosa; puede incluso aplicarse a los hombres, conservando aun así forma gramatical femenina»[9].
(8) Por último, se ha comprobado que las mujeres utilizan algunos procedimientos eufemísticos, incluso algunos eufemismos concretos[10], que no suelen emplear los hombres[11].

Como podemos observar, las seis primeras conclusiones están relacionadas con eufemismos del ámbito de la sexualidad y, de ellas, concretamente cuatro, están relacionadas con la prostitución, un campo léxico donde la renovación léxica es

8 Este es un uso curioso del género gramatical que funciona claramente para los disfemismos, pues si insultamos a un varón en femenino («¡Juan, eres una guarra!»), el insulto es aún más despectivo que si mantenemos la concordancia («¡Juan, eres un guarro!»).

9 La definición procede del *Diccionario del insulto* (Luque, Pamies & Manjón, 2000).

10 Así se observa en el comentario que se hace en el *Diccionario de eufemismos* (Lechado García, 2000: 84) al término *fresca*: «Puta, prostituta. Es voz utilizada sobre todo por mujeres "decentes"».

11 Este hecho afecta tanto a los eufemismos como a los disfemismos. Casas Gómez (1986: 233) ya apuntaba, por ejemplo, que la hipérbole y las designaciones expresivas son procedimientos eufemísticos usados principalmente por las mujeres. García Mouton (2003: 110-118) ha destacado que las mujeres tradicionalmente han empleado interjecciones expresivas que, en el discurso masculino, suelen corresponder a tacos vacíos de contenido, rasgo de exaltación de la masculinidad, que, en determinados contextos y entre algunos hombres, son un signo de prestigio encubierto y una marca de solidaridad y reconocimiento. Las mujeres han sustituido los tacos por expresiones del tipo *caramba, me cachis, vete a freír espárragos*… o insultos suaves (*tonto, imbécil, estúpido*…). Aunque hoy día muchos disfemismos como *joder, coño, ¡jo, macho!, ¡es la hostia!, ¡es la polla!*… son expresiones usuales también entre las chicas jóvenes.

constante y donde la interdicción desempeña un papel fundamental[12]. Por esta razón he decidido continuar indagando en los usos eufemísticos en este campo, analizando un corpus, no ya lexicográfico, sino de medios de comunicación.

La metodología ha sido la siguiente: he analizado un corpus de anuncios de contacto relacionados con las prostitución femenina[13] extraídos de distintas páginas web[14]. Este tipo de anuncios nos presenta una documentación viva de la jerga prostibularia y, en ellos, podemos constatar cómo conviven usos eufemísticos que podríamos considerar tradicionales con otros de creación muy reciente. He seleccionado para este trabajo un grupo de palabras o expresiones eufemísticas que tienen que ver con la forma en que se alude a las prostitutas, con su edad y con su aspecto físico. Posteriormente he constatado si estos usos eufemísticos aparecen en la prensa (tanto impresa como digital) cuando se trata el tema de la prostitución, porque, de ser así, el paso a la lengua general tiene bastantes posibilidades de éxito, dado el papel difusor de los medios. A pesar de que el material que se genera es ingente, entiendo que a los anuncios de contacto accede un público restringido, fundamentalmente quienes venden y compran ese tipo de servicios; sin embargo, los términos y expresiones que se acuñan en estos anuncios alimentan la información periodística y, puesto que el acceso a la prensa es bastante generalizado, considero que es desde esta desde donde se difunden y pasan a ser conocidos por un gran número de hablantes. Por ello, a mi juicio, la prensa es el documento escrito más idóneo para constatar el grado de arraigo de los nuevos y viejos usos eufemísticos.

Lo primero que llama la atención es que la revolución social que ha supuesto la nueva manera de estar de las mujeres en el mundo, es decir, su paso a la vida pública, así como el desempeño de nuevas profesiones (hasta hace poco solo masculinas), ha dejado su huella claramente en el campo léxico de la prostitución, contribuyendo a la desaparición y aparición de usos eufemísticos referidos a la prostituta. Así se explica que expresiones como *mujer pública* o *hacer la carrera* se sientan cada vez más obsoletas, de forma que las nuevas generaciones no reconocen en ellas el sentido tradicional de «prostituta» y las interpretan en su sentido literal y de un modo simétrico a como se interpretan las expresiones *hombre público*[15] u *hombre que hace una carrera.* Los medios de comunicación y los medios

12 En este sentido son muy relevantes los trabajos de Casas Gómez.

13 Hay que tener en cuenta que los anuncios de contacto suponen para la prensa 40 millones de euros al año, esto nos da una idea de la cantidad de anuncios que se publican, un material ingente que precisa ser estudiado en profundidad.

14 Aunque la fecha de publicación fluctúa (el más antiguo es del 15 de septiembre de 2007 y el más reciente del 21 de enero de 2011), todos siguen operativos y pueden consultarse a fecha de febrero de 2011. A lo largo de este trabajo reproduciré alguno de estos anuncios, transcribiéndolos tal y como aparecen en la web.

15 La sociolingüista García Mouton (2003: 195) dice al respecto: «Es lo que pasa hoy, por ejemplo, con *mujer pública*, que tradicionalmente solo era sinónimo de *prostituta* y ahora, como ya hay mujeres con la misma proyección social de algunos hombres, empieza a

sociales se hacen eco de estos usos más igualitarios. Veamos este ejemplo, cuya fecha (1999) testimonia que se trata de un uso bastante asentado:

> – Dígame algunos perfiles de *mujeres públicas*[16] que le atraigan (Elena Posa). – Cualquier mujer que es ella misma, que se sienta orgullosa de serlo y que lo demuestra en cada momento. No me gustan las muñequitas. Yo tengo pocos dioses, pero hay mujeres que me han llamado mucho la atención: Pilar Miró, Almudena Grandes y, sobre todo, Simone Weil. Y, en estos momentos, Emma Bonino[17].

Por el contrario, al mismo tiempo que caen en desuso determinadas expresiones eufemísticas para designar a las prostitutas, van surgiendo otras nuevas, muchas de las cuales siguen siendo «designaciones de tipo hiperbólico que se fundamentan en una creación metafórica con base en su profesión o en la interpretación erótica de algún oficio más considerado socialmente» (Casas Gómez, 1986: 233), como es el caso de *asistenta sexual.* En la actualidad, se han ido consolidando creaciones más recientes similares a esta. Por ejemplo, el debate sobre la profesionalización o no de la prostitución ha puesto de moda la expresión *trabajadora sexual* (muy difundida a través de los medios de comunicación[18] y preferida en el ámbito académico)[19], la cual, por un lado, neutraliza las connotaciones negativas de *asistenta* (en cuanto profesión no valorada socialmente) y, por otro, sugiere, por su semejanza fonética, profesiones más prestigiosas, como *trabajadora social*[20]. Veamos el siguiente ejemplo:

> «Soy Elena Reynaga, no soy puta, no soy prostituta, no soy trapo ni jinetera, no soy cuero, no soy meretriz ni ramera, tampoco cortesana. Soy una mujer trabajadora; una mujer *trabajadora sexual*». Con estas palabras, Reynaga, fundadora y secretaria de la Asociación de *Trabajadoras Sexuales* de Argentina, clausuró un Foro en 2003. Cinco años después, se ha convertido en la primera mujer de su profesión en intervenir en

---

usarse también con el sentido correspondiente a *hombre público* "el que tiene presencia e influjo en la vida social"».

16 Las cursivas en las citas son nuestras.

17 Celia Villalobos, *Mujer de Hoy*, del 4 al 10 de octubre de 1999, p. 7. Ejemplo citado en Guerrero Salazar (2006: 104).

18 Véanse los ejemplos que se citan en Guerrero Salazar (2006: 99-100).

19 Los estudios de antropología suelen usar la expresión *trabajadora sexual* o *del sexo.*

20 El *Nuevo diccionario de voces de uso actual* (Alvar Ezquerra, 2003) registra *trabajadora sexual* «prostituta». Curiosamente Wikipedia registra la expresión en masculino: «Un *trabajador sexual* es una persona que gana dinero mediante actividades de tipo sexual. El término a veces se emplea como un sinónimo de prostitución, pero la mayoría de estudiosos definen "trabajador sexual" incluyendo a individuos que realizan actividades sexuales o relacionadas con la industria del sexo como medio de vida, como por ejemplo bailarines y bailarinas de striptease, teleoperadoras de líneas eróticas, y actores y actrices porno».

> una sesión plenaria de una Conferencia Mundial del Sida. Porque ellas, las *trabajadoras sexuales*, las mujeres con más riesgo de contraer el VIH, tienen mucho que decir sobre el tema[21].

El sustantivo genérico *trabajadora* sigue usándose con la acepción de «prostituta»[22], aunque los medios suelen entrecomillarla para destacar que se trata de un uso eufemístico:

> Una actividad muy lucrativa desarrollada en su mayoría por mafias, cuyas «trabajadoras» son en un 90 por ciento, extranjeras[23].

Una expresión de nuevo cuño es *empleada erótica*, cuyo correspondiente disfemismo es *pornochacha*, una nueva modalidad de trabajo que combina los servicios domésticos con las actividades eróticas. Ambos términos se registran en un artículo periodístico que lleva por título «España: aumenta número de empleadas eróticas», donde se explica que en agosto de 2010 se detectaron más de 750.000 anuncios de mujeres que ofrecen este servicio en la prensa y en Internet[24].

En los anuncios de contacto en general –y en nuestro corpus en particular– hay dos datos de interés que no suelen faltar (con independencia de que sea la mujer la que se anuncie ofreciendo sus servicios o sea el hombre quien publique un anuncio buscando un determinado tipo de mujer): la edad y el aspecto físico. Como vamos a comprobar, la interdicción lingüística a la hora de aludir a ellos es fundamental.

Relacionados con la edad, encontramos el término *señorita* que podemos considerar un dual aparente, en cuanto que los usos de la voz femenina[25] poco tienen que ver con el significado en español de la palabra *señorito*[26]. La última edición del diccionario académico (Academia Española, 2001) registra para la entrada *señorito, ta* las siguientes acepciones:

> 1. m. y f. Hijo de un señor o de persona de representación.
> 2. m. y f. coloq. Amo, con respecto a los criados.
> 3. m. coloq. Joven acomodado y ocioso.
> 4. f. Término de cortesía que se aplica a la mujer soltera.

---

21 *Elmundo.es*, 6 de agosto de 2008.

22 *El gran libro de los insultos* (Celdrán Gomariz, 2008) registra la palabra *trabajadora* («puta que trabaja por su cuenta, que no tiene rufián o chulo») y la ilustra con un ejemplo de Cervantes.

23 *AmecoPress*, 18 de enero de 2011.

24 En un solo día, concretamente el viernes 27 de agosto, se podía leer en español un total de 3.360 anuncios en los que se demandaba a mujeres que gustaran de exhibirse realizando tareas domésticas (*BBC*, Madrid, 1 de septiembre de 2010).

25 Para comprobar los usos del término *señorita* basta comprobar las entradas que registra Google (el 4 de febrero de 2010 aparecían 4.180.000, el 10 de agosto de 2010, 5.190.000).

26 El 4 de febrero de 2010 aparecían en Google 358.000 entradas con el término *señorito*, el 10 de agosto de 2010, 1.640.000.

> 5. f. Tratamiento de cortesía que se da a maestras de escuela, profesoras, o también a otras muchas mujeres que desempeñan algún servicio, como secretarias, empleadas de la administración o del comercio, etc.

Solo las dos primeras acepciones pueden aplicarse por igual a hombres y a mujeres, la tercera solo a hombres y la cuarta y la quinta solo a mujeres. Llama la atención que ni el diccionario académico ni prestigiosos diccionarios de uso como el de Seco, Andrés y Gabino (1999) o el de Alvar Ezquerra (2003) incluyen la acepción de «prostituta», cuando contamos con una ingente documentación en prensa que atestigua lo asentada que está dicha acepción. Veamos algunos ejemplos:

> O sea, esto que nos ponemos para ir por la calle y nos quitamos en la habitación de un hotel cuando nos ligamos a una *señorita*[27].

> El oficio más viejo
> Despunta una generación de *señoritas* que cobran por hacerlo y por contarlo. Últimamente han liquidado a un gobernador y a un alto dirigente del deporte[28].

En los anuncios de contacto el sustantivo *señorita* se emplea fundamentalmente acompañando al nombre de la prostituta o simplemente para indicar que se es o se busca a una prostituta joven, en clara oposición al sustantivo *señora*, que implica, como se observa en el ejemplo, la ausencia de juventud:

> Se necesitan urgente *señoras* o *señoritas* no importa edad ni físico trabajar contestando llamadas de línea caliente excelente sueldo y todas las prestaciones de ley contratación inmediata[29].

> Soy caballero de 42 años sincero agradable y soltero busco *señorita* agradable y seria de 95 de pecho en adelante te trataré bien…[30]

El *Diccionario de eufemismos* (Lechado García, 2000) sí registra la acepción de «prostituta» en la entrada *señorita*, que reproduzco textualmente:

> *señorita: f (Prost)* *Puta, prostituta. 2.- *de compañía: f (Sex)* Manceba, amante. *Exp.* de uso antiguo que tiende a desaparecer, aunque en ocasiones se emplea para referirse a prostitutas.

Resulta especialmente interesante el hecho de que, para Lechado García, la expresión *señorita de compañía* esté desapareciendo y solo se use ocasionalmente

27 *La Razón*, 30 de marzo de 2003, pág. 71.
28 *El Mundo*, 9 de abril de 2008, pág. 2.
29 Anuncio publicado en red el 1 de mayo de 2010.
30 Anuncio publicado en red el 8 de febrero de 2010.

para referirse a las prostitutas, pues los anuncios de contacto que aparecen en la red y en los artículos de prensa desmienten este hecho[31]:

> Se ofrece *señorita de compañía* de alto nivel, solo hombres de alto standing, 350 euros la noche, será una noche de pasión[32].

> Además, otra de las invitadas de Berlusconi, Bárbara Monterreale, aseguró ayer en una entrevista al mismo diario que en la fiesta en casa de Berlusconi «todos sabían» que D'Addario era una ***escort*** (*señorita de compañía*) y que pasó la noche con el primer ministro[33].

Lo que sí es cierto es que en los anuncios de contacto la expresión *chica de compañía*[34] triplica su uso con respecto a *señorita de compañía*:

> Buscamos *chicas* agradables, simpáticas y extrovertidas. Debes tener una edad comprendida entre 18-30 años y un físico agradable.
> Somos una Agencia de Escorts que buscamos *chicas* de toda España dispuestas en su tiempo libre a ser *Chicas de Compañía*, altos ingresos y total discreción.
> Si crees que puede interesarte este anuncio o quieres más información escríbenos a: olidescorts@hotmail.com[35].

En general, como se puede apreciar en muchos de los ejemplos que reproduzco, el término *chica* se está convirtiendo en el uso eufemístico más frecuente para aludir a la prostituta joven, tanto en los anuncios de contacto como en la prensa:

> Jamón con *chicas*[36]

> Nuevas fotos del desembarco de *chicas* en la casa de Berlusconi[37]

El sustantivo *chica* es, por tanto, el hiperónimo, mientras que *señorita* es un hipónimo, que, además de compartir el sema de 'prostituta joven', añade una connotación de distinción. Dicha connotación está presente en todas las expresiones eufemísticas de las que conforma el núcleo[38] y que hemos podido constatar en el

---

31 El 10 de agosto de 2010 Google registra 1.020.000 entradas a la expresión *señorita de compañía*, lo que demuestra que esta expresión sigue vigente.

32 Anuncio publicado en red el 15 de septiembre de 2007, consultado el 18 de agosto de 2010.

33 *Publico.es*, 21 de junio de 2006.

34 El 13 de agosto de 2010 Google registra 3.310.000 entradas. Para *chico de compañía* 1.930.000.

35 Anuncio publicado en red el 26 de abril de 2009, consultado el 13 de agosto de 2010.

36 Titular publicado en *elmundo.es* (23 de marzo de 2009), en el que se alude a las afluencia de prostitutas con motivo de la celebración en Barcelona de la Feria Gastronómica Alimentaria.

37 *Publico.es*, 19 de junio de 2009.

38 Son muchas las expresiones eufemísticas que han tomado como núcleo el sustantivo *señorita*, algunas están ya en desuso, como *señorita del internado*, registrada en el *Diccionario*

corpus: *señorita de la noche*[39], *señorita de buen ver, señorita de la línea caliente, señorita para la línea erótica, señorita para atención telefónica, señorita para atención telefónica de hot line, señorita para líneas hot erótica, señorita para limpieza erótica*[40]:

> Casa relax de lujo solicita *señorita de buen ver* de 19 a 26 años[41].
>
> Se precisa *señorita para la atención de la línea erótica*[42].
>
> Se demanda *señorita limpieza erótica, Gandía*
> … se requiere mujer de entre 18 a 40 años para *limpieza erótica* en las inmediaciones de Gandía. Se requiere buena presencia, discreción, entrega en la limpieza, tolerancia y desinhibición sexual. Se asegura una buena solvencia 300 euros sesión aproximadamente…[43].

En cuanto a los procedimientos eufemísticos, cuando se trata de la edad, sin duda, es el diminutivo el más rentable en estos anuncios, donde se registran términos como *madurita, jovencita*…[44], que se usan de igual modo cuando la prensa general alude a las prostitutas:

> *Madurita* española ofrece excelentes masajes relajantes 20 euros 45 minutos[45].
>
> Gaby *jovencita* exótica[46]
>
> Las fiestas de Berlusconi con *jovencitas* se multiplican[47].

Los eufemismos creados mediante diminutivos son usuales también cuando se alude al aspecto físico, sobre todo a la gordura, que, socialmente, es un tema que

---

gay-lésbico de Rodríguez González con el significado de 'homosexual que ocupaba el pabellón de los invertidos en la época franquista'. El hecho de que históricamente la homosexualidad masculina haya estado unida a la idea del afeminamiento ha dejado una huella clara en los eufemismos/disfemismos que aluden a la homosexualidad. Véase en este sentido el trabajo de Rodríguez González (2009).

39 Véase Guerrero Salazar (2006: 102-103).

40 La expresión *señorita para limpieza erótica* es de reciente creación y es una variante sinonímica de la expresión *empleada erótica* comentada anteriormente.

41 Anuncio publicado en red el 18 de diciembre de 2010.

42 Anuncio publicado en red el 21 de enero de 2011.

43 Anuncio publicado en red el 17 de diciembre de 2009.

44 Alguno absolutamente lexicalizado como es el caso de *lolita,* que se emplea con relativa frecuencia en los anuncios de contacto: «Busco *lolita* o colegiala en Bogotá» (anuncio consultado en red el 10 de febrero de 2010). Así reza la entrada del diccionario académico: Lolita. (De *Lolita*, personaje de la novela de W. Nabokov, 1899-1977). 1. f. Mujer adolescente, atractiva y seductora.

45 Anuncio consultado en red el 10 de febrero de 2010.

46 Anuncio publicado en red el 25 de abril de 2009.

47 *Publico.es,* 22 de junio de 2009.

afecta de modo distinto a hombres y a mujeres[48]. En los anuncios de contacto, en lugar del adjetivo *gorda*, se emplean, fundamentalmente, términos como *rellenita, gordita…*[49]:

> Estoy interesado en establecer una relación seria y estable con una mujer latina joven y cariñosa, preferiblemente *rellenita* y con buenas curvas, a la que le gusten los hombres maduros. Tengo 54 años, soy titulado superior y una posición económica estable y sólida….[50].

> busco chicas *gorditas* ricas sexy cachondas ke den todo en un polvo[51].

Otro dato que se advierte en los anuncios de contacto es que el diminutivo acompaña a muchos eufemismos relacionados con las partes del cuerpo femenino consideradas más eróticas (*boquita*), los genitales (*coñito*[52], *culito…*) y la ropa interior que los cubre (*braguitas*, *tanguitas*…)[53]. Aquí encontramos una disimetría clara con respecto al equivalente masculino (pues esto no suele ocurrir):

> Vendo *tanguitas* y bragas usadas
> Hola, me llamo Vicki, tengo 25 años, soy una chica morbosa y muy, muy húmeda.
> Vendo mis *tanguitas* y *braguitas* usadas, tú decides cuáles, cómo y cuánto tiempo quieres que las lleve puestas. HAZ REALIDAD TUS SUEÑOS MÁS HÚMEDOS!!!!
> Déjame participar en ellos.
> Las *braguitas*, normalmente valen 20€, puede variar el precio según el tipo y la marca que elijas… siempre llegaremos a un acuerdo pq yo también disfruto pensando en ti.
> El envío es totalmente discreto, las *braguitas* irán en una bolsa precintada, en un sobre enviado a la dirección o apdo. de correos que tú me digas.
> NO ESPERES MÁS, HAGAMOS REALIDAD NUESTRA HÚMEDAS FANTASÍAS[54]

La metáfora (que a veces se combina con el diminutivo) es otro de los procesos eufemísticos más utilizados en los anuncios de contacto para elogiar el aspecto

48 De hecho, los anuncios de dietas y soluciones a la obesidad suelen dirigirse mayoritariamente al ámbito femenino. En ellos predominan los mensajes relacionados con la autoestima, mensajes que insisten en la importancia de la juventud y la delgadez como sinónimos de bienestar y de éxito.

49 La prensa evita también la palabra *gorda* (salvo, obviamente, cuando se emplea de manera disfemística) y, en su lugar, además de los diminutivos, aparecen extranjerismos (*rondes*), perífrasis (*chicas redondas, chicas grandes…*). Así puede constatarse, por ejemplo, en un artículo periodístico sobre moda publicado en *El País*, 7 de abril de 2010, titulado «Los kilos se abren paso en la moda parisiense».

50 Anuncio publicado en red el 2 de febrero de 2010.

51 Anuncio publicado en red el 7 de febrero de 2010.

52 Destaca la referencia constante a la palabra *coñito*, que puede ir acompañada de adjetivos también con diminutivos (*depiladito, peludito, mojadito…*).

53 En los anuncios publicitarios sobre ropa interior femenina es un rasgo constante aludir a ella mediante diminutivos (*braguitas, tanguitas…*).

54 Anuncio publicado en la red el 17 de julio de 2008.

físico. Un grupo curioso lo conforman los eufemismos que relacionan a la mujer con un alimento, lo que demuestra el rol pasivo que se espera de ella ('ser comida'): *bollicao*, *danone*, *yogurcito*…[55]:

> Aitane *vasquita* muy cachonda, superviciosa, un *yogurcito* con mucho morbo, ven a enseñarme *cositas* –Vitoria
> Aitane *vasquita* con mucha hambre de sexo, *viciosilla*, una bomba bajo las sábanas, juega conmigo con mis *juguetitos*, quiero hacerte gozar con mis labios[56]

> Oxana *señorita* del Este un *yogurcito* de 19 años ¿quieres comerme?
> Hola soy Oxana una *señorita* de 19 años, juguetona y muy viciosa me encanta el sexo me gusta calentarte mmm a nada digo que no, besos con lengua, griego profundo el mejor francés natural hasta el final, ven a disfrutar conmigo lo vas a pasar bien. También podemos hacer juegos eróticos (tengo *juguetitos* eróticos para ti y para mí) seré tu amante perfecta soy atractiva, elegante y lo mejor que me gusta el sexo y disfruto haciéndolo[57].

Aunque podamos constatar muchos casos de disimetrías en los usos eufemísticos por razón de género, también encontramos en los anuncios de contacto nuevos usos que son igualitarios y que manifiestan que las relaciones sexuales empiezan a sentirse igualmente activas y complejas para ambos sexos. Por ello, para terminar, voy a comentar la perífrasis *amigo/amiga con derecho a roce*, difundida en los últimos años para denominar un tipo de relación amistosa que incluye relaciones sexuales esporádicas sin establecer compromiso. Como podemos constatar por su uso en la red, esta expresión se emplea tanto referida a hombres como a mujeres, y tanto para relaciones homosexuales como heterosexuales:

> Busco amiga con derecho a roce - Molins de Rei
> Hola, soy un chico soltero de 31 años y me gustaría conocer a una chica de entre 18 y 35 años para amistad con derecho a roce. Soy muy simpático, agradable, educado, sano y deportista. Me gustaría compartir con una chica buenos ratos de sexo y también otras cosas como ir al cine, salir a cenar, ir a la playa y pasear. Si alguna chica quiere conocerme, que me escriba. Saludos[58].

55 Las tres palabras aparecen registradas en el *Diccionario gay-lésbico* de Rodríguez González (2008), donde se sugiere que el uso de estas metáforas pudiera haber nacido entre la comunidad homosexual, desde donde se hubiera importado a la heterosexual. He podido constatar que, efectivamente, en los anuncios de contacto para homosexuales se utilizan estos vocablos.

56 Anuncio publicado en red el 9 de julio de 2010.

57 Anuncio publicado en red el 24 de julio de 2010.

58 Anuncio publicado en red el 18 de agosto de 2010.

Una expresión eufemística sinónima es *amigo/amiga con beneficios*. Artículos que circulan por internet, blogs, etc., nos aportan toda una serie de sinónimos y definiciones[59]:

> ¿Qué es exactamente una *amiga con beneficios*?
> Una *amiga con beneficios* es una amiga con la cual tienes sexo sin ningún tipo de compromiso[60].

> *Amigos con beneficios*
> Se los define de distintas maneras: amigos con beneficios, con derecho a roce, «amigovios», más que amigos pero menos que novios… En la época de mi abuelita se llamaban, simplemente, «amantes».
> ¿Qué son?
> Se trata de relaciones ***sin compromiso***, en las que el sexo está permitido…[61]

A la vista de los ejemplos analizados, podemos concluir que verdaderamente la red nos proporciona un campo de trabajo excelente para estudiar el complejo ámbito de la interdicción y que, al introducir la perspectiva de género en el análisis de los anuncios de contacto, podemos constatar que determinados usos eufemísticos referidos a las prostitutas no existen aplicados a los prostitutos. Así ocurre con algunos usos tradicionales y arraigados en nuestra lengua, como *señorita de compañía*, y otros de creación reciente, como *empleada erótica*, cuya explicación, sin duda, tiene que ver con el género, pues tanto el acompañar como la realización de las labores domésticas han sido consideradas históricamente «competencias femeninas». Sin embargo, al mismo tiempo, y condicionado por los cambios sociales, hemos apreciado la pérdida de determinados usos eufemísticos (*mujer pública*, por ejemplo) y el nacimiento de otros nuevos que se emplean para aludir simplemente a un determinado tipo de relaciones en la que el sexo de las personas es indiferente (*amigo/amiga con derecho a roce/con beneficios*).

---

59 Otras formas de denominar este tipo de relaciones son *sex-friend, fuck-friend, amigonovio, sex toy, compañeros de sexo…* (nombradas en el artículo «Amigos con derecho a roce» publicado en ElArgentino.com el 6 de octubre de 2009 www.elargentino.com/nota-60849-Amigos-con-derecho-a-roce.html), *follamigos* (nombrada en el artículo «"Amigos con derecho a roce": una oportunidad para contraer la infección por el virus de la inmunodeficiencia humana en hombres homo/bisexuales con prácticas sexuales de alto riesgo», *Gaceta Sanitaria*, v. 21, nº 6, nov-dic 2007; puede consultarse en línea en http://scielo.isciii.es/scielo.php?pid=S0213-91112007000800006&script=sci_arttext), *amigovios* (véase nota 39).

60 www.menadvisor.com/2010/07/amigos-con-derecho-a-roce/

61 Artículo publicado en el Blog de Merlina Meiler el 22 de junio de 2010. www.mejoraemocional.com/…/amigos-con-beneficios/

Bibliografía

Academia Española (2001): *Diccionario de la lengua española,* Madrid, Espasa Calpe.

Alvar Ezquerra, M. (dir.), (1994): *Diccionario de voces de uso actual,* Madrid, Arco/Libros.

–, (2003): *Nuevo diccionario de voces de uso actual,* Madrid, Arco/Libros.

Calero Fernández, M.ª A. (1991a): *La imagen de la mujer a través de la tradición paremiológica española (lengua y cultura),* Barcelona, Publicacions Universitat de Barcelona.

–, (1991b): «Los sexos y el sexo en los tacos: una cuestión etnolingüística», *in* Bernis, C. *et al.* (éds), *Actas de las VIII Jornadas de Investigación Interdisciplinaria. Los estudios sobre la mujer: De la investigación a la docencia,* Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 377-385.

–, (1992): «Términos y expresiones sexistas en español: los "duales aparentes" y los tacos"», *in Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas* (Santiago de Compostela, 1989), 371-380.

–, (1993): «El mundo de la prostitución en el Refranero español», *Paremia* 2, 1993, 245-256.

Casas Gómez, M. (1986): *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo,* Cádiz, Universidad de Cádiz.

–, (1989): «Algunos problemas del eufemismo/disfemismo en la praxis lexicográfica española», *Actes du XVIII Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes,* Tübingen, Max Niemeyer Verlag, t. IV, 220-241.

–, (1993): «A propósito del concepto lingüístico de eufemismo como sincretismo léxico: su relación con la sinonimia y la homonimia», *Iberorromania* 37, 70-90.

–, (2009a): «Tipos de definiciones sobre el eufemismo: revisión y nueva propuesta teórica», en Veyrat Rigat, M. & Serra Alegre, E. (éds), *La lingüística como reto epistemológico y como acción social. Estudios dedicados al profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario,* Madrid, Arco/Libros, vol. II, 607-617.

–, (2009b): «Towards a New Approach to the Linguistic Definition of Euphemism», *Language Sciences* 31, 725-739.

Celdrán Gomariz, P. (2008): *El gran libro de los insultos,* Madrid, La Esfera de los Libros.

Chamizo Domínguez, P. J. (2004): «La función social y cognitiva del eufemismo», *Panace@,* vol. V, nº 15, marzo.

García Meseguer, A. (1977): *Lenguaje y discriminación sexual,* Barcelona, Montesinos.

–, (1994): *¿Es sexista la lengua española? Una investigación sobre el género gramatical,* Barcelona, Paidós.

García Mouton, P. (2003): *Así hablan las mujeres. Curiosidades y tópicos del uso femenino del lenguaje,* Madrid, La Esfera de los Libros.

García-Page, M. (1996): «El sustantivo de género contrahecho: un caso marginal de morfología flexiva», *Anuario de Letras* 34, 31-60.

Guerrero Salazar, S. (2001): «Medios de comunicación y estrategias lingüísticas no sexistas», *Isla de Arriarán. Revista Cultural y Científica* XVII, junio, 405-417.

–, (2002): «Sexismo lingüístico: violencia verbal. Análisis de un diccionario del insulto», *in* López Beltrán, M.ª T. *et al.* (éds), *Violencia y Género. Actas del Congreso Interdisciplinar sobre Violencia y Género,* Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación Provincial de Málaga (CEDMA), vol. II, 103-114.

–, (2004): «La imagen de la mujer a través del diccionario: duales aparentes y definiciones disimétricas», *in* Martínez García, A. (coord.), *Cultura, lenguaje y traducción desde una perspectiva de género,* Málaga, Universidad de Málaga, 93-114.

–, (2005): «La educación lingüística: La formación de palabras desde la perspectiva de género», *in* Alcántara Sacristán, M.ª D. & Gómez García de Sola, M.ª B. (éds), *Lenguajes en la educación/Discriminación de las mujeres*, Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación Provincial de Málaga (CEDMA), 67-85.
–, (2006): «El discurso sexista de los medios de comunicación», *in* Cremades García, R. & Núñez Cabezas, E. A., *Lectura, escritura y comunicación*, Málaga, VG Ediciones, 81-106.
–, (2007): «El eufemismo desde la perspectiva de género», *in* Durán, M.ª A. (coord.), *Mujeres, simbolismo y vida*, Málaga, Universidad de Málaga, 51-67.
Lechado García, J. M. (2000): *Diccionario de eufemismos y de expresiones eufemísticas del español actual*, Madrid, Verbum.
Luque, J. de D., Pamies, A. & Manjón, F. J. (2000): *Diccionario del insulto*, Barcelona, Península.
Martín Fernández, M.ª I. (1994): «Sobre la utilidad de la pragmática en la clasificación de los eufemismos», *Anuario de Estudios Filológicos* XVII, 325-337.
Núñez Cabezas, E. A. (2002): «Incremento del vocabulario por procedimientos semánticos. Metáfora y eufemismo. Fenómenos de manipulación», *in* Romero Gualda, M.ª V. (coord.), *Lengua española y Comunicación*, Barcelona, Ariel, 393-404.
Núñez Cabezas, E. A. & Guerrero Salazar, S. (2002): «El sexismo en el lenguaje político», *in El lenguaje político español*, Madrid, Cátedra, 124-139.
Rodríguez González, F. (2008): *Diccionario gay-lésbico. Vocabulario general y argot de la homosexualidad*, Madrid, Gredos.
–, (2009): «El estereotipo femenino en la caracterización gay», *in* Vigara Tauste, A. M.ª (dir.), *De igualdad y diferencias: diez estudios de género*, Madrid, Huerga y Fierro Editores, 231-282.
Seco, M., Andrés, O. & Ramos, G. (1999): *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar.

3.

Perspectives pragmatico-grammaticales et orales sur l’euphémisme

Perspectivas pragmático-gramaticales y orales sobre el eufemismo

Euphémisme et litote en tant que phénomènes énonciatifs: le cas du conditionnel et de *il paraît que*

Corinne Rossari, Université de Fribourg (Suisse)

1. Introduction

Il est des formes dont la fonction est de faire en sorte que le locuteur délègue à des instances indéterminées la responsabilité de son dire ou du moins c'est ainsi qu'elles sont comprises. Parmi celles-ci, le conditionnel épistémique et la locution verbale *il paraît que* sont des exemples représentatifs.

Il paraît que p est décrit par Nølke *et al.* (2004: 54) comme un marqueur de polyphonie externe au sens strict, à savoir comme un cas où le point de vue introduit est extérieur au locuteur:

> Dans (20) [Il paraît que Marie est malade], la tournure *il paraît que* indique que l'ê-d [être discursif] associé au pdv_1 [point de vue], 'Marie est malade', est un locuteur individuel différent du locuteur.

Il s'agit d'une des formes les plus radicales de polyphonie dans laquelle les voix du locuteur et des êtres discursifs sont nettement distinguées. Cela fait dire à Nølke que *il paraît que* correspond, dans le cadre évidentiel, à un marqueur d'ouï-dire.

Carel (2011: 294), qui s'intéresse au même marqueur, se distancie quelque peu de cette description, en relevant le fait qu'il y a une prise en charge complète du contenu communiqué de la part du locuteur. Elle remarque que son emploi permet au locuteur de parler à travers un autre, en utilisant la voix d'un autre:

> Le locuteur de *il paraît que q*, à l'instar du locuteur de *q*, communique le contenu [*q*]. Son énoncé ne constitue pas un rapport de parole incomplet: il n'est pas posé que *quelqu'un a dit que q* (comment expliquer l'impossibilité, notée dans Ducrot 1984, de **il y a toujours des optimistes: il paraît qu'il va faire beau?*), et il n'est pas non plus «laissé en blanc» l'identité de celui qui aurait dit *q* (comment sinon expliquer la difficulté qu'il y a à préciser ensuite qui a dit *q*?) […] L'énoncé *il paraît que q*, comme la simple affirmation de *q*, est une manière directe de communiquer le contenu [*q*] et cette manière de présenter [*q*] est à décrire par une Personne et par une attitude discursive. […] Le locuteur de *q* parle avec la voix de L; le locuteur de *il paraît que q* parle avec une voix plus discrète, celle de l'Absent, que je noterai IL.

S'il n'y a pas dilution de la responsabilité dans le cas de *il paraît que q* selon l'analyse de Carel, il y a néanmoins une idée d'effacement de la voix du locuteur

(voix de L chez Carel) et donc une forme d'atténuation de sa présence dans les énoncés où la locution est utilisée.

Le conditionnel, de son côté, est vu comme un des modes permettant de diluer la prise en charge d'un énoncé dans ses emplois qui ne correspondent pas aux formations de l'hypothétique (*cf.* 1 et 2) ou à l'expression d'un futur dans le passé (*cf.* 3 et 4):

(1) Si Marie aimait Pierre, elle l'épouserait.

(2) Si Marie avait aimé Pierre, elle l'aurait épousé.

(3) Pierre se disait que Marie l'aimerait un jour.

(4) Pierre s'était dit que Marie l'aurait aimé un jour.

Dans un emploi comme:

(5) Angelina Jolie serait peut-être enceinte! (Internet)

le conditionnel n'a apparemment ni la fonction de réaliser un tour hypothétique, ni celle de signaler un décalage temporel par rapport à un point d'ancrage scellé dans le passé. Cet emploi a été désigné dans la littérature linguistique comme conditionnel épistémique, ou encore comme «conditionnel journalistique» (par la suite CJ)[1]. Il est commenté de diverses façons, mais on trouve dans toutes les approches l'idée d'une responsabilité réduite du locuteur par rapport à la vérité de la proposition qu'il communique. La fonction de dilution de la responsabilité est due selon les auteurs soit à une indication évidentielle communiquée conventionnellement: *l'emprunt* (*cf.* Dendale, 1993 & 2001), soit à une indication conventionnelle de *non prise en charge* (*cf.* Abouda, 2001), soit encore à une instruction à la fois modale (*la modalité zéro* qui équivaut à une non prise en charge) et évidentielle *(l'emprunt)* chez Kronning (2002).

Les deux formes sont ainsi vues comme mettant, d'une façon ou d'une autre, à distance le locuteur, que ce soit au moyen de la polyphonie ou au moyen de l'attitude choisie pour présenter un certain fait. Chez Nølke (2009: 88), ces deux formes sont assemblées dans un même paradigme:

> Il paraît que le ministre est malade.
> Le ministre serait malade. (lecture «journalistique»)
>
> Dans les deux exemples, la seule indication de la source du pdv 'le ministre est malade' est que ce n'est pas le locuteur. Le pdv du locuteur consiste à indiquer cette distance.

1 *Cf.* notamment le titre de l'article de Kronning (2002), «Le conditionnel ‹journalistique›: médiation et modalisation épistémique».

La mise à distance du locuteur, qui ressort des attributs sémantiques associés à ces deux indications, s'apparente à la figure de l'euphémisme telle qu'elle est décrite en pragmatique, notamment par Bonhomme (2005). L'auteur commence par retracer la diversité des conceptions de la figure tant en synchronie qu'en diachronie, puis il relève un point de convergence dans l'ensemble de ces différentes approches:

> On l'envisage [l'euphémisme] invariablement comme un procédé d'atténuation discursive en face de réalités risquées, principalement religieuses dans un premier temps, davantage socioculturelles par la suite […], ce qui laisse supposer une laïcisation progressive de l'euphémisme. (Bonhomme, 2005: 240)

L'analyse de l'euphémisme que propose Bonhomme ne s'arrête pas au statut du référent, mais elle s'étend au positionnement du locuteur:

> Si la figuration référentielle de l'euphémisme est révélée par la plupart de ses analystes, la figuration des locuteurs euphémisants est sous-estimée dans les études consacrées à cette figure. (Bonhomme, 2005: 245)

Bonhomme relève en effet une propriété qui s'avère particulièrement appropriée pour décrire des énonciations comprenant le CJ ou *il paraît que*:

> En premier lieu, le locuteur euphémisant s'exprime habituellement sous le régime de la polyphonie convergente, son JE-DIS étant un écho du ON-DIT de la doxa environnante. (Bonhomme, 2005: 245)

L'énoncé *Angelina Jolie serait peut-être enceinte!* ou sa version avec *il paraît que: Il paraît qu'Angelina Jolie est peut-être enceinte!* répond mot pour mot à cette description. La voix du locuteur semble se fondre dans l'écho du *on dit que* de la doxa environnante, en l'occurrence ceux qui sont dans l'entourage proche de la star.

Pourtant, l'effet de l'emploi de l'une ou l'autre de ces formes est sensiblement différent. Le conditionnel semble édulcorer la force assertive de l'énoncé, alors que l'emploi de *il paraît que* semble la renforcer. Les exemples mettant en scène des configurations d'autorité polyphonique sont éloquents pour cerner plus concrètement cette différence. Comme le relève Carel (2011) à la suite de Ducrot (1984), on peut argumenter de *p* à *q* au moyen de *il paraît que p*:

(6) Il paraît qu'il va faire beau: sortons. (Carel 2011: 294)

En revanche, à partir d'une structure au conditionnel, un enchaînement fondé sur l'autorité polyphonique n'est, pour le moins, pas très habile:

(7) ??Il serait intelligent: engage-le! *vs* Il paraît qu'il est intelligent: engage-le!

Carel (2011) relève, dans son commentaire, que la voix associée à *[il va faire beau]* diffère de celle du locuteur, mais que la prise en charge, *i.e.* l'attitude chez Carel, est celle d'une adhésion totale du locuteur:

> La Personne choisie pour dire [*q*] ne détermine par l'attitude discursive. (Carel, 2011: 294)

Par ailleurs, si l'emploi de ce type de conditionnel (comme son nom l'indique) est abondamment exploité dans la presse, celui de *il paraît que* l'est nettement moins. Selon le concordancier du *Monde* 1998, on relève entre 450 et 490 occurrences du CJ employé à la 3ème du singulier, contre une occurrence pour *il paraît que* et cinq pour *paraît-il*. Certes, le morphème est plus facile d'emploi, pouvant s'agglutiner avec n'importe quelle base verbale sans changer la construction de la phrase, alors que les formes d'atténuation de nature lexicale augmentent le matériau syntaxique, ce qui peut alourdir les phrases. Toutefois, la disproportion entre les deux formes est significative. Et pour cause, étant donné l'effet produit par *il paraît que*. En signalant que la force assertive de l'acte est majorée, tout en permettant au locuteur de s'effacer de l'acte d'énonciation, ce marqueur engendre un procédé énonciatif plus proche de la litote que de l'euphémisme.

À partir des différentes appréhensions dont la litote fait l'objet, on peut en effet retenir l'idée, si on reprend les termes de Bonhomme (2005: 127), d'un discours «en deçà» – point commun avec l'euphémisme – mais qui suggère un effet interprétatif «par-delà». Prenant comme exemple la fameuse réplique du *Cid*, Bonhomme synthétise ainsi les différents commentaires dont la litote fait l'objet dans les manuels de rhétorique (il cite notamment Dupriez [1984] et Robrieux [1993]):

> Soit la déclaration de Chimène à Rodrigue dans *Le Cid* de Corneille, tenue pour un cas exemplaire de litote par plusieurs manuels […]: «Va, je ne te hais point». Sans doute, on est libre de voir dans cette occurrence une assertion en-deçà à effet renforçant (pour signifier: *je t'aime beaucoup*), et donc une énonciation litotique de la part de Chimène, désireuse de suggérer son amour à Rodrigue, tout en préservant les bienséances. (Bonhomme, 2005: 106)

L'emploi de *il paraît que* semble produire l'effet d'une litote sur l'information introduite. Cette dernière, bien que n'émanant pas de la voix du locuteur, prend force de fait. La «discrétion du locuteur» pour reprendre la formule de Carel (2011) devient un moyen pour accentuer le caractère «inattaquable» de l'information transmise. En d'autres termes, la figure de la litote «énonciative» est suggérée par un dire qui s'impose d'autant plus que le locuteur s'en efface.

En résumé, deux figures rhétoriques peuvent être associées aux indications énonciatives mettant le locuteur à distance de son dire: l'euphémisme pour le conditionnel, et la litote pour *il paraît que*. Nous parlerons donc d'euphémisme et de litote en tant que «phénomènes énonciatifs», à savoir jouant un rôle au niveau de

la façon dont le locuteur se situe par rapport à son dire. Notre propos est de décortiquer ce qui conduit ces deux marqueurs à produire des figures à effet de sens divergent (le renforcement pour la litote et l'atténuation pour l'euphémisme). En d'autres termes, nous nous demanderons comment deux formes, souvent associées au même paradigme en tant que marqueurs évidentiels d'ouï-dire, peuvent donner lieu à des effets si différents dans la dynamique rhétorique d'un discours.

2. L'usage du conditionnel journalistique (CJ) et de *il paraît que* dans la presse

Même si la déontologie du style journalistique considère l'emploi du conditionnel épistémique avec une grande réticence, il est très courant dans la presse écrite. Sullet-Nylander (2005: 3) relève la façon dont il est considéré par les professionnels:

> *Le Monde* est précis. Les rédacteurs sourcent leurs informations. Ils utilisent les mots justes, renoncent aux tournures vides et alambiquées. L'usage du conditionnel est restreint.

Pourtant malgré ce qu'en disent les auteurs, l'usage du CJ n'est pas rare dans les colonnes du *Monde*, comme on l'a mentionné en se basant sur le concordancier de 1998. Étant donné le contrat épistémique propre à tout discours médiatique, contrat selon lequel le locuteur journaliste n'est que rarement à l'origine de l'information transmise, il va de soi que les informations données dans un journal sont toujours de seconde main. L'usage du conditionnel ne semble donc pas apporter une indication pertinente concernant le caractère extérieur de la source, toutes les informations qui s'y trouvent étant dans un certain sens empruntées. Qu'est-ce qui le rend donc si attractif?

Sullet-Nylander (2005) relève des usages du CJ qu'elle juge inattendus dans les titres de presse. Elle remarque que le conditionnel est utilisé dans ces titres en dépit du fait que le journaliste reprend littéralement des assertions produites à l'indicatif dans le corps de l'article. Le titre ci-dessous consiste en un énoncé mis entre guillemets dont le verbe est au conditionnel. La source est un dire de l'interviewé Christian Sautter, qui reprend lui-même une information issue d'une étude du Boston Consulting Group. Cette information est transmise à l'indicatif. Pourquoi le journaliste choisit-il de rapporter cette information de deuxième main au conditionnel, alors que Christian Sautter la transmet à l'indicatif (bien qu'elle soit aussi de seconde main pour lui)?

(8) Titre: «Les JO *pourraient* créer 60000 emplois.»

Journal: La tenue des Jeux Olympiques à Paris en 2012 pourrait-elle contribuer à consolider le marché de l'emploi?

> Christian Sautter: Une étude du Boston Consulting Group (BCG) prédit deux impacts positifs. D'abord pendant et après les Jeux, *on peut escompter environ 60000 créations d'emplois* liés à la préparation, aux chantiers à réaliser, etc. Après les jeux, l'exemple de Barcelone et de Sydney nous fait espérer 42000 emplois pérennes… (Sullet-Nylander, 2005: 9)

Le cas suivant est semblable quant à l'utilisation du conditionnel:

(9) En Algérie, le chef du GIA *aurait été tué* par ses proches à Alger.

> Le chef du Groupe islamique armé (GIA), Rachid Abou Tourab, *a été tué* par certains de ses proches, en juillet 2004, a annoncé, lundi 3 janvier, le ministère de l'intérieur, dans un communiqué. Lors d'une opération menée, en novembre, non loin d'Alger, la police a ensuite arrêté son premier remplaçant, Nourredine Boudiafi dit «Nourredine RPG». (Sullet-Nylander 2005: 10)

Dans ce titre, le journaliste relaye l'information donnée par le ministère de l'intérieur et exprimée à l'indicatif dans le corps de l'article.

Dans les deux cas, l'effet rhétorique (au sens d'effet perlocutoire) produit par le conditionnel est semblable. Il signale au lecteur que ces informations doivent être accueillies avec circonspection. Le journaliste exprime ainsi une réserve vis-à-vis de l'information qu'il transmet dans le corps de l'article. Dans le premier cas, cette réserve regarde la source à laquelle Sautter se réfère lui-même (le BCG). Dans le second cas, elle concerne la véracité des propos tenus par le ministère de l'intérieur. Un doute plane du coup sur le fait que le chef du GIA a bien été tué ou sur le fait que les JO seront bien créateurs d'emplois.

Les emplois de *il paraît que* dans les titres de presse font l'effet inverse. L'information est introduite comme «out of the blue» et semble être en dehors du champ de la contestation:

(10) *Il paraît qu'*il est interdit de se moquer de Kate et William.

> La télévision publique nationale australienne a dû renoncer à la diffusion d'un commentaire satirique lors de la retransmission du mariage princier vendredi, sous la pression de la famille royale britannique, selon la presse. (*Miscellanées*, Internet)

(11) *Il serait interdit* de se moquer de Kate et William.

> La télévision publique nationale australienne a dû renoncer à la diffusion d'un commentaire satirique lors de la retransmission du mariage princier vendredi, sous la pression de la famille royale britannique, selon la presse.

Alors que l'usage du conditionnel permettrait de mettre en doute l'interdiction proférée par la famille royale, l'usage de *il paraît que* semble la rendre incontestable. En restant dans une appréhension intuitive du phénomène, on constate que le blog qui suit cet article ne commente en aucun cas la véracité de l'interdiction,

mais uniquement sa légitimité. Le débat porte sur le bien-fondé de cette interdiction qui, en dépit du fait qu'elle n'est pas «sourcée», est adoptée comme argent comptant par les destinataires:

> On se croirait revenu au temps des courtisans de Louis XIV. Certes, ce mariage était magnifique et a contribué à apporter un peu de rêve à beaucoup de personnes dans le monde (bien que j'exprimerais quelques réserves sur la couverture médiatique…), néanmoins refuser la critique est un abus de pouvoir (en polarisant une forme de censure politique).
>
> Je ne suis pas totalement d'accord… Évidemment, la décision de la Couronne Britannique de bloquer toute critique peut paraître arbitraire et hautaine. Mais d'un autre côté, cette décision permet de conserver le prestige (et l'émotion) que revêt toute cette cérémonie.

Introduire une information comme en dehors du champ du débat ne veut pas dire que le locuteur l'accepte pour autant. Il peut s'y référer pour mettre en évidence les contradictions qu'elle suscite:

(12) *Il paraît que* les médias américains sont de gauche…

> Longtemps, les moyens d'information américains ont arboré une réputation d'indépendance à l'égard des pouvoirs. Héritée de l'affaire du Watergate, cette image est pourtant largement usurpée, au moins depuis les années Reagan. Le concert droitier auquel concourent à présent presse écrite, radios et télévisions risque de dissiper la vieille illusion. (*Le Monde diplomatique*, Internet)

L'usage de *pourtant* souligne une contradiction, mais il ne remet pas en cause le caractère factuel de l'information préfacée par *il paraît que*. Le locuteur aurait la possibilité de se référer à «les américains sont de gauche» par une anaphore qui présuppose l'existence du fait auquel elle renvoie:

(13) *Il paraît que* les médias américains sont de gauche…

> *Ce fait* est pourtant contestable, au moins depuis les années Reagan.

Avec le conditionnel, l'emploi de *ce fait* pour faire référence au titre serait moins adéquat:

(14) Les médias américains *seraient* de gauche…

> ??*Ce fait* est pourtant contestable, au moins depuis les années Reagan.

L'analyse sémantique de ces deux formes mettra en évidence ce qui produit l'effet rhétorique induisant aussi bien la figure de l'euphémisme que celle de la litote.

3. L'origine sémantique de la valeur euphémique du conditionnel

Le conditionnel a toute une palette d'emplois atténuatifs. Il y a même des emplois lexicalisés dans lesquels seule cette valeur semble demeurer. Par exemple, *j'aimerais* peut être considéré comme un cas d'euphémisme lexicalisé: on n'exprime pas son désir, mais un souhait quand on respecte les règles de la bienséance. La valeur hypothétique du conditionnel est parfaitement compatible avec cette sentence de savoir vivre, puisque la condition à laquelle il est fait allusion permet l'expression de souhaits: *si je pouvais, j'irais en vacances aux Maldives*. La locution *on dirait* peut également être citée comme forme lexicalisée d'euphémisme. En lieu et place d'exprimer ce qu'il constate, le locuteur préface son dire par *on dirait* et atténue ainsi ce qu'il veut communiquer. La valeur de base du verbe *dire* s'est éclipsée pour laisser place à une valeur qui exprime une impression floue du locuteur. *On dirait que Marie est enceinte* laisse entendre que le locuteur *a la vague impression que Marie est enceinte*. Cette valeur est également corrélable à la valeur hypothétique du conditionnel. *On dirait* peut être interprété comme exprimant un souhait de dire quelque chose. Le mécanisme qui conduit à la valeur de perception floue véhiculée par le marqueur consiste en un glissement que l'on peut paraphraser comme suit: *si on voyait Marie, on dirait [au sens de «on affirmerait»] qu'elle est enceinte. => À voir Marie, on dirait qu'elle est enceinte*. *=> [protase non exprimée] on dirait que Marie est enceinte.* Ainsi *on dirait* est devenu une indication lexicalisée de prétérition. C'est la prétérition, à laquelle il est fait allusion par le biais du sens lexical de *dire*, qui engendre la figure de l'euphémisme, en permettant au locuteur d'indiquer juste la possibilité de dire quelque chose[2].

À côté de ces emplois atténuatifs lexicalisés, il y a les emplois dits hypocoristiques qui s'associent à tout verbe et qui, d'une façon ou d'une autre, mettent en scène le locuteur: *je dirais, on croirait, je voudrais, on pourrait, il semblerait, j'apprécierais*… Dans ces usages, il est particulièrement complexe de soutenir que le conditionnel marque un emprunt ou une forme de non prise en charge. L'effet d'atténuation est à corréler également à la valeur hypothétique de ce mode. Ces emplois sont associables à un cadre exprimable par une protase concernant l'assurance du locuteur sur ses propres capacités cognitives ou énonciatives. Cette protase est paraphrasable par *si je vois bien, si mes yeux ne m'abusent pas, si je comprends bien, si j'en crois mes yeux et mes oreilles, si je ne m'abuse, si j'ose m'exprimer ainsi*… Ce cadre a le plus souvent une fonction exclusivement rhétorique de précaution oratoire (en français contemporain en tout cas):

2 L'étude de *on dirait* et du tour hypothétique auquel il peut être associé est menée dans Rossari (2011b).

(15) Si j'en crois mes oreilles alimentées des commentaires des plus fins analystes, Nicolas Sarkozy serait donc beaucoup moins bien en président qu'en candidat. (Internet)

Cette description peut être élargie aux emplois journalistiques du conditionnel. La valeur reste fondée sur l'hypothèse, mais le cadre change. Au lieu de faire allusion à ses propres capacités appréciatives, perceptives ou énonciatives, le locuteur fait allusion à la validité d'un dire. Ainsi, dans un exemple comme (5), le cadre auquel renvoie le conditionnel peut être paraphrasé par:

(16) Si ce que j'entends est vrai, alors Angelina Jolie est peut-être enceinte.

Selon le type particulier de cadre qui lui est associé, le conditionnel s'apparente ainsi à un conditionnel journalistique *(s'il dit juste, si ce que j'entends est vrai)* ou à un hypocoristique *(si j'ose m'exprimer ainsi, si je me m'abuse)*. Dans ce dernier cas, il peut se teinter d'un effet de surprise:

(17) Il se serait marié en cachette!

ou d'une nuance polémique:

(18) Ah j'aurais menti! Comment oses-tu dire cela!

selon le cadre qui lui est associé:

(19) Si j'en crois ce que je vois inscrit dans ce registre de la mairie, il s'est marié en cachette!

(20) Si j'accepte ton point de vue, j'ai menti!

4. Le rendement textuel de la figure de l'euphémisme propre au conditionnel

Qu'est ce qui rend alors si attractif l'usage de ce type de conditionnel dans la presse? La valeur hypothétique mise en avant par l'analyse sémantique permet d'esquisser une réponse. Si l'on revient aux exemples de Sullet-Nylander, dans l'interview (8), le locuteur journaliste relaye la voix de Sautter et le conditionnel lui permet d'ajouter une réserve par rapport à la fiabilité de l'information du BCG que Sautter relaie. Dans le condensé du titre, cette réserve est véhiculée à travers une condition implicite induite par le conditionnel: *si l'étude du BCG fait les bonnes prédictions*. On comprend donc que le journaliste reste bien fidèle aux propos de Sautter, mais qu'il y ajoute un doute concernant la fiabilité de l'étude du BCG. La condition potentielle à laquelle il est implicitement fait référence assure au journaliste un ethos irréprochable, celui de la prudence. Les informations

sont divulguées, mais le journaliste avertit le lecteur de leur possible faillibilité. Le conditionnel du titre du second extrait (9) répond aux mêmes objectifs. Il fait allusion à une protase implicite, qui restreint la vérité de l'information rapportée *(si le ministère de l'intérieur dit la vérité, alors le chef du GIA a été tué)*.

Les emplois du conditionnel dans la coupure de presse suivante reflètent parfaitement l'exploitation de ses propriétés rhétoriques dans les textes, *i.e.* son rendement textuel:

> *Il fuit ses dettes en changeant de sexe.*
>
> *Royaume-Uni*. Un Britannique surendetté à hauteur de 80000 fr. *aurait changé* de sexe pour échapper à ses créanciers. Ce sont les employés d'une banque spécialisée dans le crédit, la Wolverhampton Credit Union, qui rapportent cette histoire surréaliste au quotidien *The Sun*. L'individu *se serait présenté* à eux pour un emprunt qu'il n'a jamais remboursé, malgré les garanties qu'il avait apportées. On a appris ensuite qu'il avait perdu son travail, contracté des dettes sur ses cartes de crédit et qu'il n'avait pu régler l'hypothèque de sa maison. Sur sa piste, le service de recouvrement de la banque a découvert que le débiteur avait disparu des registres de l'administration publique sans laisser de traces. À force de persévérance, les limiers ont réalisé qu'il avait en fait non seulement changé d'identité, mais aussi de sexe, et refait sa vie à l'étranger. –ECO. (*20 minutes,* juin 2010)

Le journaliste connaît pleinement l'origine des informations transmises, mais il les reproduit au conditionnel, ce qui laisse présager le manque de confiance qu'il a dans ses sources. Tous les conditionnels pourraient être préfacés par *si X dit juste*:

> (21) Si les employés de la Wolverhampton Credit Union disent juste, un employé *a changé* de sexe pour échapper à ses créanciers.
>
> (22) Si les employés disent juste, l'individu *s'est présenté* à eux pour un emprunt qu'il n'a jamais remboursé, malgré les garanties qu'il avait apportées.

La suite de l'histoire est, dans son entier, rapportée à l'indicatif. L'usage du conditionnel au début du récit paraît suffisant pour atténuer l'invraisemblance de l'anecdote et ainsi renforcer l'ethos de prudence que doit revêtir tout journaliste qui se respecte. Le conditionnel sert de pare-feu au signataire de l'article qui décide de livrer une histoire malgré sa nature peu crédible. Ce dernier utilise un procédé inverse de celui exploité dans les coupures du *Monde*, *cf.* (8) et (9). Le titre de son article est à l'indicatif mais, dès les premières lignes du corps du texte, le journaliste rapporte le même événement au conditionnel: *un Britannique […]* ***aurait changé*** *de sexe pour échapper à ses créanciers*. En utilisant l'indicatif dans le titre, le rédacteur met l'accent sur le caractère sensationnel de la nouvelle sans l'édulcorer par une mise en doute. Dans le choix concernant les titres du *Monde*, la mise en doute de la nouvelle est en revanche tout de suite communiquée.

Le petit sketch qui suit[3] suggère une caricature du rendement textuel fondé sur l'ethos de la prudence, propre à ce mode:



En résumé, le CJ est sémantiquement associable à l'usage hypothétique du conditionnel. Le prédicat évoqué au conditionnel est à mettre en relation avec une

3 http://vidberg.blog.lemonde.fr/2009/05/27/faut-il-supprimer-le-conditionnel/. Merci à Béatrice Lamiroy de m'avoir communiqué ce petit sketch.

protase implicite qui réduit le cadre de validité de ce dernier. Cette indication équivaut, au niveau pragmatique, à une précaution oratoire qui apparente son usage à l'effet atténuatif déclenché par la figure de l'euphémisme. Au niveau textuel, le fonctionnement sémantique du CJ – par le biais du confinement de la vérité de la proposition à ce cadre hypothétique «imaginaire» – permet au locuteur de dire infiniment plus qu'il ne sait en mimant un ethos irréprochable.

5. L'origine sémantique de la valeur litotique de *il paraît que*

On l'a vu: le point commun des descriptions qui caractérisent *il paraît que* est de dissocier d'une manière ou d'une autre le locuteur de la voix qui supporte le contenu introduit dans la complétive. C'est ce qui fait dire aux auteurs qui adoptent le cadre évidentiel qu'*il paraît que* entre dans le paradigme des indicateurs d'ouï-dire ou d'emprunt. Pourtant, force est de constater que la description qui lui conviendrait le mieux – toujours dans ce cadre – serait de le qualifier *d'anti-marqueur évidentiel*. En effet, au lieu de donner une indication sur la façon dont le locuteur s'est procuré une information, *il paraît que* indique au contraire que le locuteur ne transmet aucune information sur l'origine d'où il tire l'état de choses communiqué, mis à part que ce dernier n'a pas été directement constaté par lui.

Dans le dialogue ci-dessous, il est impossible d'avoir une idée sur la façon dont le locuteur s'est procuré l'information qu'il communique à son destinataire:

(23) – Tu as vu Paul?
– Il paraît qu'il est là.

Le locuteur ne pourrait pas répondre par *oui*, car il indiquerait ainsi qu'il a lui-même constaté que Paul est là, ce qui est incompatible avec les indications données par la locution verbale:

(24) – Tu as vu Paul?
– Oui. ??Il paraît qu'il est là.

Ce type d'indication semble correspondre à de l'emprunt. L'information pourrait avoir été fournie par un tiers non déterminé. Mais, conformément à ce que dit Carel (2011), cette construction verbale suppose bel et bien une prise en charge complète du contenu qu'elle introduit. En revanche, les locutions verbales qui font explicitement référence à un dire d'autrui sans en spécifier la source, comme *on dit que*, ne supposent pas forcément une prise en charge du contenu qu'elles introduisent, notamment dans leur lecture attributive qui peut déclencher un raisonnement par autorité selon Ducrot (1984). Suivant cette lecture, on peut conclure de *on dit que p* à *p* ou à *non p*, en fonction de la façon dont est caractérisée la voix qui est derrière le dire:

(25) On dit que p, donc p est vraie.

(26) On dit que p, donc p est fausse.

Carel et Ducrot (2009: 37) reprennent le cas du raisonnement par autorité à propos de l'exemple: *les philosophes considèrent que les choses pesantes tombent d'elles-mêmes en bas*, en le commentant ainsi:

> Dans la deuxième lecture de l'énoncé, il s'agit au contraire de faire connaître le discours des philosophes. L'existence de ce discours, le fait qu'il ait été tenu, constituent un propos dont le thème est la proposition «les choses pesantes tombent d'elles-mêmes en bas». Ainsi compris, l'énoncé peut être utilisé pour légitimer cette opinion sur la chute des corps. C'est là le recours au raisonnement par autorité. On mentionne le fait que quelqu'un, en l'occurrence les philosophes, a présenté l'opinion indiquée dans le discours que l'on rapporte, et l'on utilise ce fait pour justifier, ou même prouver, cette opinion, rendue vraisemblable par la constatation que l'auteur du discours rapporté a peu de risques de se tromper, en tout cas sur ce sujet. Nous parlerons cette fois de lecture «attributive».

Si *il paraît que* est compatible avec une configuration d'autorité polyphonique, *cf.* (6), la locution n'est jamais compatible avec un raisonnement par autorité, car la lecture de *paraître* ne peut jamais être attributive, comme le rappelle Carel (2011: 294):

> [L'énoncé *il paraît que q*] […] ne constitue pas un rapport de parole incomplet: il n'est pas posé que *quelqu'un a dit que q* (comment expliquer sinon l'impossibilité, notée dans (Ducrot, 1984), de **il y a toujours des optimistes: il paraît qu'il va faire beau*?).

Le contenu de l'énoncé préfacé par *il paraît que* ne pourrait pas être remis en cause par le locuteur qui l'a introduit, comme peut l'être celui préfacé par *on dit que*:

(27) *On dit que* cette charpente est de bois de cèdre, mais c'est une erreur. Les murs sont percés de grandes fenêtres: ils étaient ornés autrefois de tableaux en mosaïque. (Chateaubriand, 1812)

(28) ??*Il paraît que* cette charpente est de bois de cèdre, mais c'est une erreur. Les murs sont percés de grandes fenêtres: ils étaient ornés autrefois de tableaux en mosaïque.

Il est donc essentiel de distinguer «emprunt» de «source indéterminée». Les emplois de *il paraît que* sont caractérisés par le fait que le locuteur décide de maintenir indéterminée la façon dont il s'est procuré une certaine information et non par le fait qu'il tire cette information d'un tiers laissé indéterminé. Cela a une incidence sur l'effet de sens que son usage produit – effet que nous avons mis en relation avec la figure de la litote. Mais pour mieux le cerner, il faut identifier ce

qui permet à ce sens de se mettre en place, en revenant au sens lexical du verbe *paraître*.

Comment concilier la valeur d'indétermination de l'origine de l'information transmise avec le sens que le verbe *paraître* a quand il est accompagné d'un sujet plein? Comme le relève Nølke (1994), *paraître* a deux sens bien distincts. Utilisé en tant que verbe à sujet plein, il indique une perception visuelle du locuteur (à condition qu'elle soit sujette à interprétation):

(29) Paul paraît pâle.

(30) ?Paul paraît mesurer un mètre quatre-vingt-neuf et demi.

Utilisé dans une construction impersonnelle, le verbe change radicalement de valeur. Il ne peut plus être interprété comme introduisant la perception du locuteur. Si le locuteur se trouve devant Paul, il ne peut dire en effet:

(31) #Il paraît que Paul est pâle.

La construction ne permet pas de spécifier ce qui a causé la perception visuelle, autrement dit ce qui est le support de celle-ci. On glisse ainsi d'un sens où la perception a un support, en l'occurrence *Paul* (*cf.* 29), à un sens où il reste une idée de perception, mais sans support explicite, autrement dit sans origine (*cf.* 31). Mais il y a encore une autre indétermination dans la construction impersonnelle: l'instance qui est responsable de la perception. Quand le verbe possède un sujet plein, l'instance responsable est par défaut le locuteur. L'énoncé «Paul paraît pâle» est compris comme: *Le locuteur estime que Paul paraît pâle*. Dans (31), cette instance est indéterminée. *La pâleur de Paul* devient ainsi le fruit d'une perception dont on ne sait ni sur quoi elle est fondée (indétermination du support), ni de qui elle émane (indétermination de l'instance responsable de la perception).

L'origine de l'effet litotique découle de cette double indétermination. En taisant à la fois l'instance responsable de la perception et le support (*i.e.* ce qui conduit une instance à exprimer une perception), la locution *il paraît que* introduit des états de chose *perçus*, mais qui sont présentés comme issus de nulle part. Ils prennent ainsi valeur de fait, raison pour laquelle le locuteur endosse la responsabilité de *p* dans la construction *il paraît que p.* Le contenu *p* étant le fruit d'une perception, qui est un trait persistant du verbe *paraître*[4], ce contenu est présenté comme adopté par le locuteur, d'où la bizarrerie d'énoncés comme (28).

4 Au sens que les théoriciens de la grammaticalisation donnent à ce terme, *cf.* Marchello-Nizia (2006).

6. Le rendement textuel de la figure de la litote propre à *il paraît que*

Si le conditionnel laisse planer le doute sur une information, *il paraît que* peut être utilisé afin de ne laisser aucune marge de manœuvre au destinataire pour remettre en cause ce qui est énoncé:

(32) «Ah! Ah!» qu'elle me fait. Ça l'émoustille… Je la tripote un peu aussi… «Ah! le petit salopiaud, *il paraît que* tu regardes dans les trous hein?… Ah! dis-moi donc que c'est pas vrai?…» (Céline, 1936)

L'emploi de *il paraît que* qui est fait par le personnage que Céline met en scène est parfaitement emblématique. Le locuteur utilise la locution verbale pour proférer une accusation qui ne fait aucun doute. Tout en ne donnant aucune information sur ce qui lui a permis de connaître ce qu'il avance, le locuteur la présente comme le fruit d'un vécu, dû au trait de perception qui persiste dans le sens de *il paraît que*.

Le même effet permet aussi de l'utiliser comme figure de modestie:

(33) On me fait des compliments sur mon pied chez le bottier. *Il paraît que* je ne l'ai pas trop vilain. (Vallès, 1881)

(34) J'avais alors seize ou dix-sept ans, et *il paraît que* je n'étais pas laid, on me l'a dit quelques années plus tard, à propos de ma première maîtresse, et je le raconterai un jour. (Léautaud, 1905)

S'auto-complimenter est une tâche délicate et les «grands» moyens rhétoriques sont fréquemment déployés pour rendre acceptable un tel dire. Les deux auto-compliments introduits par *il paraît que* le sont sous forme de litote euphémique: la négation permet de dévaluer la qualité que le locuteur s'attribue, tout en renforçant son effet par le biais de la maxime de quantité de Grice. Le destinataire est ainsi appelé à réinterpréter la propriété exprimée par la négative en la propriété contraire, en l'occurrence resp. *j'ai le pied très bien fait*, *j'étais fort beau*, pour suppléer à la carence informative de l'énoncé négatif[5]. Mais ce qui rend cette litote encore plus efficace, c'est qu'elle est préfacée par un dispositif énonciatif tout aussi litotique. En l'introduisant par *il paraît que*, le locuteur agit comme s'il n'avait aucune idée sur la source qui lui permet de produire son auto-compliment. Le compliment surgit comme «out of the blue», gagnant ainsi en efficacité, tout en permettant au locuteur de ne pas se présenter comme étant à son origine.

Mais les exploitations stratégiques de ce tour ne s'arrêtent ni aux accusations, ni aux auto-compliments. Elles sont aussi variées que la richesse des contextes

5 Pour une analyse linguistique de la négation dans la figure de la litote, voir Rossari (2011a).

dans lesquels il convient d'user d'une litote «énonciative». On trouve des configurations d'autorité polyphonique qui permettent au locuteur de rendre un argument inattaquable sous prétexte de l'indétermination de son origine:

(35) Tiens, tu emportes ton tailleur noir, c'est pas sûr qu'il te servira où nous allons! Là-bas, *il paraît que* les femmes ne vivent qu'en robes de plage, moi je laisse le mien. (Giraud, 1966)

Il est clair que le locuteur n'a aucune idée sur la façon dont se vêtent les femmes «là-bas». Mais cela ne l'empêche pas d'utiliser le contenu «elles ne vivent qu'en robes de plage» pour décourager son interlocutrice d'emporter des tenues plus habillées. L'argument apparaît comme non authentifié (il ne s'agit pas d'un constat personnel), sans pour autant perdre en fiabilité (il est présenté comme ayant été néanmoins constaté). Le même procédé permet d'asséner n'importe quelle vérité générale à propos de n'importe quelle collectivité:

(36) *Il paraît que* les femmes aiment beaucoup les Japonais, probable que ça tient à une adéquation des tailles. Des mensurations, comprenez-vous? (Vergne, 1984)

(37) *Il paraît que* les Français se trouvent trop bêtes pour se gouverner eux-mêmes, puisqu'ils vont chercher leurs maîtres ailleurs. (Erckmann & Chatrian, 1870)[6]

Si l'on veut se convaincre de l'efficacité rhétorique de ce tour, il suffit de rechercher les séquences du type «il paraît que les femmes sont…» au moyen de Google pour trouver tout et son contraire, toujours en vertu du même principe selon lequel le locuteur s'éclipse afin de mieux asséner. En voici quelques spécimens:

(38) Il paraît que les femmes sont plus malignes que les hommes […]. (http://fr.answers.yahoo.com/question/index?qid=20100511042429AAjDoLP)

(39) Il paraît que les femmes sont moins agressives que les hommes. (http://communaute.f1-express.net/viewtopic.php?f=4&t...80)

(40) Il paraît que les femmes sont compliquées, mais que dire des hommes? (http://forum.doctissimo.fr/.../femmes-compliquees-hommes-sujet_168109_1.htm)

En résumé, *il paraît que p* est sémantiquement associable à l'usage du verbe *paraître* à sujet plein. L'état de choses introduit dans *p* est à mettre en relation avec une perception, mais dont on ne sait ni sur quoi elle est fondée, ni de qui elle émane. Cette indication équivaut, au niveau pragmatique, à donner force de fait à l'état de choses introduit, tout en permettant au locuteur de ne pas le présenter

6 Dans ce dernier exemple, il semble qu'*il paraît que* maintienne quelques traits de sa valeur perceptive propre à l'emploi à sujet plein, d'où la connexion au moyen de *puisque*, qui semble bizarre en français actuel. Cet emploi permet ainsi de faire ressortir le glissement qui a conduit au sens ne donnant plus que des indications sur la prise en charge de *p*.

comme émanant de sa propre subjectivité. Cette propriété apparente son usage à l'effet déclenché par la figure de la litote. Au niveau textuel, le fonctionnement sémantique de *il paraît que* – fondé sur l'introduction de faits comme «out of the blue» – permet au locuteur d'asséner les vérités les plus contestables, en les présentant comme étant hors du champ de la discussion.

7. Conclusion

Ayant une incidence sur la façon dont le locuteur se situe par rapport à un contenu, l'analyse sémantique de deux tours – le conditionnel et l'usage de *il paraît que* – a rendu possible l'identification de procédés euphémique et litotique intervenant au niveau de l'énonciation. Les stratégies visant l'atténuation ou le renforcement d'un dire dépassent largement les choix lexicaux. Elles imprègnent les processus énonciatifs mêmes, en permettant au locuteur d'adopter différents visages, celui de la prudence avec le conditionnel ou celui du messager avec *il paraît que*. La prudence lui permet de dire plus qu'il ne sait, le messager de dire tout et n'importe quoi sans s'investir.

Bibliographie

Abouda, L. (2001): «Les emplois journalistique, polémique et atténuatif du conditionnel», *Recherches linguistiques* 25, 277-294.

Bonhomme, M. (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

Carel, M. (2011): *L'Entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques*, Paris, Honoré Champion.

–, (à paraître): «Polyphonie et évidentialité», *in* Rossari, C., Carel, M. & Ricci, C., *De la pertinence de la notion d'évidentialité pour le français et l'italien*, Manuscrit.

Carel, M. & Ducrot, O. (2009): «Mise au point sur la polyphonie», *Langue française* 164, 33-43.

Dendale, P. (1993): «Le conditionnel de l'‹information incertaine›: marqueur modal ou marqueur évidentiel?», *in* Hilty, G. (éd.), *Actes du XX^e^ congrès international de linguistique et de philologie romanes (Zurich, 6-11 avril 1992)*, T. I, Tübingen-Basel, Francke, 163-176.

–, (2001): «Les problèmes linguistiques du conditionnel français», *Recherches linguistiques* 25, 7-18.

Ducrot, O. (1984): *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit.

Dupriez, B. (1984): *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris, Union Générale d'Éditions.

Kronning, H. (2002), «Le conditionnel ‹journalistique›: médiation et modalisation épistémique», *Romansk Forum* 16, 561-575.

Marchello-Nizia, C. (2006): *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck.

Myong, K. (2004): «Une description des marqueurs évidentiels *on dit que* et *on dirait que*», *Travaux de linguistique* 48, 41-52.

Nølke, H. (1994): «La dilution linguistique des responsabilités. Essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il paraît que*», *Langue française* 102, 84-94.
–, (2001): *Le Regard du locuteur 2. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé.
–, (2009): «Types d'êtres discursifs dans la ScaPoLine», *Langue française* 164, 81-96.
Nølke, H. & *al.* (2004): *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé.
Robrieux, J.-J. (1993): *Éléments de rhétorique et d'argumentation*, Paris, Dunod.
Rossari, C. (2009): «Le conditionnel dit épistémique signale-t-il un emprunt?», *Travaux neuchâtelois de linguistique* 51, 73-94.
–, (2011a): «La litote est-elle ‹trahie› par le sens de sa négation?», *in* Horak, A. (éd.), *La Litote. Hommage à Marc Bonhomme*, Bern, Peter Lang, 113-123.
–, (2011b, à paraître): «Valeur évidentielle et/ou modale de *faut croire, on dirait* et *paraît*», *Langue française*.
Sullet-Nylander, F. (2005): «De l'emploi du conditionnel journalistique: du titre à l'article et de l'article au titre . *Le Monde* (2005)» (http://www.ruc.dk/cuid/publikationer/publika tioner/XVI-SRK-Pub/KFL/KFL07-Sullet-Nylander).
Tasmowski, L. (2001): «Questions au conditionnel», *Recherches linguistiques* 25, 331-343.

Gestion des plans verbal et coverbal lors de l'émergence des euphémismes à l'oral: analyse de quelques stratégies

Ruggero Druetta, Université de Turin

Dans un article de 2009, nous avons essayé d'établir une typologie de l'insertion des phénomènes d'atténuation dans le discours oral spontané (dont les euphémismes constituent le prototype) à partir d'un mécanisme linguistique beaucoup plus général, celui de la réparation. Nous reprendrons ici les catégories formelles de notre analyse pour en vérifier l'utilisation à des fins stratégiques, notamment dans la construction de l'ethos discursif. Celle-ci est éminemment problématique, en ce qu'elle est soumise à la réception, au jugement et à la sanction de l'allocutaire/destinataire qui, dans l'énonciation médiatique, est toujours dédoublé (journaliste/auditeurs), donc moins contrôlable.

Notre corpus de travail est constitué d'entretiens publics de personnalités politiques interviewées au sujet de l'actualité dans les émissions *L'invité de RTL* et *Le Talk Orange – Le Figaro*. Il s'agit de formats relativement courts (7 et 12 minutes respectivement), pourvus d'un enregistrement vidéo caractérisé par un nombre réduit de plans[1], ce qui les rend aisément exploitables pour une analyse du niveau coverbal[2].

Du point de vue de la méthode d'analyse, notre approche de l'euphémisme dans les entretiens publics comporte le choix de l'oral, avec ses spécificités, comme périmètre de recherche. Par conséquent, nous ne nous concentrerons pas uniquement sur la dimension verbale des productions analysées, mais nous essaierons de prendre en compte également la dimension coverbale (prosodie et gestes). Si l'utilisation des euphémismes correspond à des enjeux pragmatiques, il ne faut pas oublier non plus que «dire, c'est – *d'abord* – faire» une activité corporelle complexe, mettant en jeu non seulement des ressources cognitives (dont l'obser-

1 Gros plan fixe sur l'interviewé pour *L'invité de RTL*. *Le Talk Orange – Le Figaro* combine quant à lui trois plans (gros plan sur le journaliste et sur l'interviewé, plus un plan général du studio), avec une préférence toutefois pour le gros plan sur le locuteur qui a la parole.

2 La transcription a été effectuée selon les conventions du GARS/DELIC. Il s'agit d'une transcription orthographique, sans capitales (sauf pour les noms propres) et sans signes de ponctuation. Nous avons aussi adopté une désignation conventionnelle des locuteurs: L1 désigne le journaliste, L2 la personnalité politique. Les signes conventionnels employés dans nos transcriptions sont les suivants: + pause courte; + + pause longue; *les:* allongement vocalique; *tr-* amorce de mot; _____ (mots soulignés) chevauchement de locuteurs; *c'est=* liaison sans enchaînement; ..... (soulignement en pointillé) rire.

vation ne peut se faire qu'indirectement), mais aussi des ressources vocales, musculaires et spatiales qui concourent, par leur convergence ou divergence réciproque, aux différents effets sémantiques et pragmatiques[3].

De la sorte, il est intéressant d'observer les différents aspects de cette action et de vérifier dans quelle mesure leur convergence ou divergence mutuelle signale, souligne ou crée la saillance discursive de l'euphémisme, ou au contraire, permet de l'occulter[4].

1. Les euphémismes à l'oral: une parole qui ne va pas (toujours) de soi

1.1 Un locuteur soumis à la pression sociale

Le choix des entretiens publics comme lieu d'observation des mécanismes d'euphémisation n'est pas le fruit du hasard. En effet, ce format, au sein des démocraties contemporaines, assure la médiatisation quotidienne des discours de différentes formations discursives (au sens de Pêcheux), dans une prise de parole à la fois singulière et plurielle: le JE-DIS du locuteur endossant la responsabilité de l'énonciation concrète se dilue dans le ON-DIT de la formation discursive à laquelle il appartient et s'érige contre le ILS-DISENT des discours ambiants, parmi lesquels se trouve, bien entendu, le discours de la formation discursive adverse. Cette prise de parole est donc surdéterminée par l'exigence de rendre manifeste la vision du monde d'un collectif, par-delà l'actualité concrète sur laquelle l'interviewé est appelé à s'exprimer. Non seulement cette surdétermination empêche l'émergence d'une lecture univoque du réel en quelque occasion que ce soit, mais elle détermine en outre le paradoxe d'une multiplication des «réels» discursifs:

> En situation démocratique, dans un contexte de «liberté d'information», comme on dit, le «réel social» produit par les médias est frappé de paradoxe. Une vue d'ensemble, à un moment donné, du réseau des discours sociaux sur l'actualité, permet

3 *Cf.* la «Théorie de la formulation» de Gerd Antos (1982), cité par Gülich & Kotschi (1983). La dimension corporelle de la parole et son importance pour l'ethos sont explicitement prises en compte par la notion d'*incorporation* chez Maingueneau (1999), notion qui s'applique même aux textes écrits, en ce que leurs caractéristiques langagières – leur *ton* – permettent de leur associer une corporalité énonciative particulière.

4 L'observation et la mise en relation de ces différents plans ont été réalisées en adoptant le modèle de Bouvet & Morel (2002), bien que la reproduction dans ces pages n'en ait pas toujours été possible. Dans ce modèle, on utilise la transcription comme élément de base; les mouvements sont indiqués dans des lignes parallèles à la transcription, une pour chaque partie du corps. Les flèches indiquent la direction du mouvement, alors que les lignes continues en indiquent la durée. L'indication relative aux différents mouvements est alignée avec la transcription.

> aisément de constater que ce «réel» est totalement éclaté: il y a autant de «réels» que de discours qui s'y énoncent. […] «Réel» est, pour chacun de nous, le nom de l'imaginaire qui nous convient. Le «réel» du sujet est l'imaginaire auquel, littéralement, il tient. (Véron, 1989: 82)

La multiplication de ces réels discursifs, qui font de chaque prise de parole une occasion pour réaffirmer son positionnement idéologique, manifeste la rhétorisation globale des entretiens publics, ce qui conditionne aussi bien la production et le déroulement de l'échange que sa réception.

Si ce que nous venons de dire montre que la parole publique des hommes politiques ne va pas de soi à cause de l'imbrication de plusieurs énonciations à l'intérieur d'un acte de parole individuel, il en est de même de l'euphémisme produit dans ce cadre énonciatif. Figure à pivot énonciatif qui relève d'un «dialogisme interdiscursif» (Jaubert, 2008: 114), il réalise précisément cette fonction de cristalliser le ON-DIT d'un collectif, l'interdiscours d'une communauté énonciative à laquelle le locuteur se rallie (*cf.* la notion de *polyphonie convergente* de Bonhomme, 2005: 245). Le rapport entre euphémisme et entretien politique n'est donc pas occasionnel, mais constitutif, ce qui en augmente d'autant plus les enjeux.

Rappelons en outre que la parole euphémique est le fait de certaines situations d'énonciation, plus ou moins standardisées (dimension diaphasique), éventuellement médiatisées (dimension diamésique) et qu'elle est en outre plus récurrente dans des groupes sociaux déterminés (dimension diastratique). Bref, le recours aux euphémismes n'est jamais innocent et constitue toujours une forme de positionnement par rapport à une norme sociodiscursive existante.

1.2 Enjeux de l'euphémisme: l'ethos

Un autre élément qui conditionne le locuteur en situation de parole publique est constitué par l'ethos qui se dégage de sa performance et dont l'orateur expérimenté a parfaitement conscience. Véritable «hologramme expérientiel», «l'ethos repose sur l'ensemble des faits rendus manifestes, linguistiquement et non linguistiquement, par l'événement énonciatif» (Auchlin, 2000: 76-77). Cela implique, d'une part, que l'orateur peut mettre en œuvre une démarche active de construction de son ethos discursif, à travers ses choix lexicaux, le ton de sa voix, son débit, sa présence corporelle… Mais cela implique également, d'autre part, que les éléments qu'il rend manifestes sont perçus ou non perçus par le destinataire. Or, puisque ces éléments, à la différence des unités linguistiques, n'ont pas de valeur conventionnelle stable, l'ethos attribué au locuteur peut diverger de son projet énonciatif. L'air qu'il veut prendre ne coïncide pas forcément avec l'air que le récepteur perçoit ou lui attribue. Le caractère fuyant, «holographique», de l'ethos dans les entretiens publics est accru par le dédoublement du récepteur: le

journaliste-allocutaire *in praesentia*, dont les réactions sont immédiatement vérifiables et peuvent déterminer des ajustements, et les spectateurs-destinataires *in absentia*[5], pluriels et physiquement coupés du circuit de communication, dont il est impossible de calculer la perception de l'ethos.

L'ethos s'avère ainsi une construction illocutoire et perlocutoire fondamentale pour emporter la confiance et l'adhésion du public. Mais elle est particulièrement délicate par sa dimension globale (tous les éléments linguistiques et non linguistiques, volontaires et involontaires, concourent à l'ethos, ce qui signifie qu'il n'est pas complètement contrôlable), par sa dépendance du décodage, donc de l'interlocuteur, et par son évolutivité intrinsèque. Le déroulement du discours expose le locuteur à des «malheurs conversationnels» qui peuvent détruire l'ethos construit jusque-là, tout comme l'insistance excessive sur certains procédés, tels que l'euphémisme, risque non pas de dénoter la modération, qualité morale positive, mais la réticence, voire l'hypocrisie.

Malgré tout, un ethos de modération *(phronesis)* reste un enjeu fondamental pour une parole publique qui aspire au consensus, et le recours à l'euphémisme, éventuellement souligné, est un outil de la construction de cet ethos valorisant[6].

L'euphémisme constitue un lieu d'observation privilégiée des tensions entre le discours effectivement produit/validé dans l'ici-maintenant de l'entretien et ses formulations alternatives, éventuellement produites mais non validées. C'est ici qu'on peut observer l'effort d'adéquation à une norme sociodiscursive inhérente aux genres médiatiques pratiqués (de ce point de vue, l'entretien politique s'oppose aux «récits de vie» ou au micro-trottoir) qui commandent non seulement les choix lexicaux, mais aussi la modalité de l'accès référentiel, qui en vient à déterminer une «réalité mélangée».

1.3 Euphémismes, recherche lexicale et disfluences

L'euphémisme ne va pas de soi pour une troisième raison aussi, d'ordre pratique, qui découle des précédentes et qui se manifeste sur le plan locutoire. En effet, le respect de la pression sociale et le souci de donner une image favorable de soi afin de convaincre (preuve éthique) lors d'un encodage qui, à l'oral, se fait en temps

5 Parmi ceux-ci, on peut distinguer deux sous-catégories: le «grand public» et les politiciens (alliés ou adversaires) auxquels le locuteur peut avoir l'intention d'envoyer des messages plus ou moins explicites, ce que les journalistes ne manquent pas de dénoncer, comme c'est le cas dans cet extrait où, à la suite d'un commentaire sur les priorités de l'action politique («et je dirais que tout ce qui ne s'inscrit pas dans cette lutte-là va apparaître comme une diversion»), le journaliste fait le commentaire suivant: «Message transmis à qui de droit», avant de résumer au terme de l'émission: «Jean-Pierre Raffarin, qui a fait passer des messages à qui vous savez, était l'invité de RTL ce matin».

6 *Cf.* Bonhomme (2005: 248-249).

réel, déterminent souvent des disfluences (hésitations, amorces, entassements paradigmatiques), puisque l'expression dysphémique est la première à se présenter à l'esprit du locuteur et qu'il est cognitivement très coûteux de trouver un candidat à la substitution, car il ne s'agit que très rarement d'un synonyme, l'euphémisme étant d'autant plus efficace qu'il détourne le plus le chemin vers le référent.

Tous ces enjeux affectent le projet discursif dans son ensemble (euphémisation généralisée) et dépassent le surgissement ponctuel – *a priori* imprévisible – du segment euphémique proprement dit (euphémisme local). L'effort cognitif accru que doit soutenir le locuteur affecte donc toute son énonciation et les disfluences dans sa parole, plus abondantes dans l'environnement immédiat de l'euphémisme, peuvent par conséquent aller même au-delà.

2. Modalités d'insertion des euphémismes

Cette difficulté d'ordre cognitif, avec ses manifestations sur la chaîne parlée, s'avère néanmoins précieuse pour l'observation du *travail de formulation* des locuteurs[7] et l'établissement d'une typologie des modalités d'insertion d'un euphémisme à l'oral, pour peu qu'on envisage les occurrences d'euphémismes comme génératrices potentielles de disfluences et qu'on applique dès lors une grille commune aux différents énoncés concrets, comme nous l'avons fait dans Druetta (2009). On considère la zone où l'euphémisme apparaît comme pouvant accueillir une séquence de réparation, comportant, dans sa version maximale, trois phases[8]: le *reparandum* (mot dysphémique refusé), l'*editor* (zone de recherche lexicale comportant des amorces, des mots complets candidats à remplacer le *reparandum*, ainsi que des expressions métalinguistiques commentant le déroulement de cette recherche) et le *repair* (mot finalement retenu). L'analyse se fait à partir de trois niveaux d'observables. Concernant le niveau locutoire, nous avons proposé une grille prenant en compte les *entassements paradigmatiques* (EP, également appelés *piles*[9]), à savoir les mots ou amorces de mots qui précèdent le substitut euphémique finalement validé et qui occupent la même place syntaxique que celui-ci; et les *marqueurs de reformulation*[10] (MR). Ceux-ci comprennent aussi bien des

7 Morel et Danon-Boileau (1998).

8 *Cf.* Shriberg (1994).

9 *Cf.* Gerdes et Kahane (2009).

10 Notre catégorie des *marqueurs de reformulations* est plus large que les *connecteurs de reformulation non paraphrastique* de Rossari (1993). Nous appliquons cette étiquette à tous les éléments étrangers à la construction syntaxique en cours d'élaboration et entretenant avec celle-ci des rapports métadiscursifs plus ou moins explicites. D'un point de vue taxinomique, cette catégorie se rapproche davantage des *marqueurs de structuration de la conversation* (Auchlin, 1981), mais elle l'excède quand même. Elle concerne la verbalisation du travail de la production de l'énoncé au moment précis où il s'agit de «reformuler»

ponctuants génériques du discours, au contenu sémantique vague *(ah, voilà, bon, enfin…)*, que des expressions métadiscursives et autonymiques plus précises *(passez-moi l'expression, j'allais dire, c'est le cas de le dire, et c'est un euphémisme…)*:

entassement paradigmatique (EP)	marqueur de reformulation (MR)
-	-
-	+
+	-
+	+

Les exemples (1) à (4) ci-dessous illustrent les différentes combinaisons possibles:

(1) EP-MR-
On a échappé au protectionnisme pendant la crise. Il y a eu quelques petites *poussées de fièvre*; mais honnêtement, il aurait pu y avoir des= envolées protectionnistes beaucoup plus fortes que celles qu'on a vues. On ne les a pas vues, c'est très bien. (D. Strauss-Kahn, 04-02-2010)

(2) EP-MR+
on aurait 1200 ou 300 milliards de côté, rien qu'avec un placement *pépère comme on dit* (Talk – J. Dray, 10-06-2010)

(3) EP+MR-
d'abord ce n'est pas un démenti + non, ce n'est pas un démenti + *c'est une nuance apportée c'est un débat* et c'est le rôle de l'UMP de l'ouvrir. (P. Devedjian, 21-05-2008)

(4) EP+MR+
l'enseignement supérieur a de très grands besoins + + euh on est avec l'université qui est probablement *la plus* + + *euh abando- enfin la la moins soutenue* par son pays de tous les pays occidentaux (RTL, François Bayrou, 09-04-2008)

L'avantage d'une telle analyse est qu'elle n'exclut pas les euphémismes qui ne déterminent pas de disfluence syntagmatique, car le cas de figure EP-MR- (euphémisme inséré en discours sans entassement paradigmatique ni marqueur de reformulation) est explicitement prévu par la combinatoire binaire des valeurs.

En ce qui concerne le niveau suprasegmental, la recherche lexicale entraîne un ralentissement du débit, avec des répercussions sur les autres paramètres prosodiques (intensité, F0, rythme). On relève en outre des allongements vocaliques, ainsi que des pauses silencieuses et remplies. Au niveau mimo-gestuel, on sait que les signes «cinétiques lents» (attitudes et postures) et les signes «cinétiques

---

un contenu contextuellement tabou, que le *réparandum* reste *in absentia* ou qu'il affleure sur le plan syntagmatique.

rapides» (regards, mimiques et gestes)[11] constituent autant d'indices produits en même temps que la parole et interagissant avec elle, à tel point qu'il est possible d'affirmer, comme le font Bouvet et Morel (2002), que les mouvements accompagnant la parole relèvent de l'activité langagière elle-même et répondent (en partie, du moins) à des connaissances partagées et codifiées. À ce niveau, la disfluence se manifeste le plus souvent par une modification de la *norme gestuelle:* le locuteur qui a une gesticulation abondante s'immobilise momentanément et, inversement, le locuteur qui a une gesticulation modérée augmente l'ampleur et/ou la quantité de ses gestes, ce dernier cas de figure étant le plus courant. Parmi les phénomènes les plus fréquents, on note la baisse du regard, signe d'autocentrage du locuteur qui doit se concentrer sur son dire à travers la recherche lexicale et la planification du discours; le changement de position du buste, signe d'une tension accrue; le cillement plus rapide lors de la recherche lexicale.

L'interprétation des données verbales et coverbales se fait d'abord en termes de convergence/divergence. L'absence de disfluence manifestée aux trois niveaux est généralement liée au statut lexicalisé de l'euphémisme, tandis que la disfluence simultanée sur plusieurs niveaux est liée à une absence d'euphémisme dans la disponibilité paradigmatique immédiate du locuteur, donc à une euphémisation originale ou à la réactivation discursive d'un euphémisme lexicalisé. Les cas de divergence sont plus délicats, à cause de l'ambivalence des informations véhiculées par chaque niveau, qui font soupçonner la mise en œuvre de deux stratégies de la part de l'énonciateur: le lissage de l'euphémisme et de la disfluence qui l'accompagne, d'une part, et, d'autre part, la mise en scène de celui-ci (Druetta, 2009: 102-104).

Il faut cependant tenir compte aussi de la liberté du locuteur vis-à-vis de la langue, de son aptitude à la figuration qui consiste justement à rejeter l'aspect institué et routinier de la signification et à jouer avec cet extérieur de la langue, qui le surdétermine, certes, tout en lui permettant de se faire comprendre, mais qu'il peut re-créer et modifier à chaque prise de parole. C'est dans ce positionnement conscient par rapport à «la» norme et aux différents interdiscours, dans l'adhésion ou l'écart vis-à-vis des «prêts-à-parler» disponibles, que se situe la construction de l'ethos exhibé par le locuteur.

Dès lors, la mise en place d'une stratégie ne peut pas être rattachée à un agencement mécanique des plans verbal et coverbal, mais au caractère plus ou moins délibéré de leur mise en œuvre afin d'obtenir un effet illocutoire et/ou perlocutoire sur le destinataire. S'agissant d'une figure énonciative, en effet, le contrôle sur la bonne réception de l'euphémisme et la mise en œuvre d'une série de stratagèmes énonciatifs pour souligner la saillance et les chances que celle-ci soit perçue (ou pas) sont capitaux.

Nous allons maintenant analyser quelques-unes de ces stratégies.

---

11 Kerbrat-Orecchioni (1990: 137).

3. Exemples de stratégies et effets déterminés

3.1 Stratégies de lissage

3.1.1 Absence de disfluence sur l'ensemble de la performance

La formation et l'entraînement reçus par la plupart des orateurs publics leur permettent d'exercer un contrôle fort sur leur production, si bien qu'un grand nombre des euphémismes produits ne présentent pas de disfluence syntagmatique (EP-MR-). Cela contribue à la construction de la preuve éthique: le locuteur montre que ce langage lui appartient, qu'il n'a pas à s'efforcer pour adopter une attitude qui n'est pas la sienne. La réduction des disfluences correspond à une modération naturelle, authentique, non feinte.

Pour atteindre cette valeur stratégique, il faut que cette caractéristique affecte l'ensemble de la performance. Les exemples que nous proposons ici concernent des personnalités (Jean-Pierre Raffarin et Ségolène Royal) ayant recouvert ou aspiré à recouvrir des fonctions importantes au sommet de l'État, ce qui pourrait être mis en relation avec un entraînement à la parole publique plus poussé. Si l'on s'arrêtait au plan verbal, très contrôlé dans les deux cas, on pourrait conclure que ces deux locuteurs exhibent le même ethos, ethos qui peut déteindre en réputation, puisque c'est une caractéristique assez stable de leurs performances[12]. L'analyse des plans coverbaux aboutit cependant à un résultat opposé. Dans un cas (S. Royal), la gestion prosodique et gestuelle est convergente avec l'ethos de modération exhibé par les choix lexicaux, contribuant à renforcer l'ethos de «force tranquille» de la présidentiable de 2007. Dans l'autre cas (J.-P. Raffarin), il y a divergence des plans verbal et coverbal: la gesticulation est abondante, le débit est rapide (367 syll./min en moyenne) et le rythme saccadé, avec une forte modulation intonative, ce qui dégage une impression d'agressivité. Les mots modérés contrastent avec la prosodie résolue, d'où une inflexion de l'ethos, qui combine l'élégance de la personne (choix lexicaux) à la détermination dans ses actions (ce qui correspond à l'efficacité demandée à un premier ministre):

(5) L1 faut-il les poursuivre lorsqu'*ils* ***dégradent une sous-préfecture*** Ségolène Royal

L2 il faut d- déjà mettre à plat les responsabilités + j'observe malheureusement qu'il a fallu + en arriver à ***ces actes extrêmes*** pour que le gouvernement leur accorde + la réunion tripartite […]
il y a un moment je crois qu'il faut savoir *apaiser: les tensions* de tous de tous côtés c'est-à-dire en appeler au calme + et éviter de de euh d'en parde parvenir à ***ces extrêmes*** et il faut aussi avoir en face + un gouvernement qui prenne ses responsabilités et il y a trois raisons pour lesquelles + aujourd'hui on peut craindre en effet la multiplication de *ce type d'actions*

12 Ce que nous avons pu constater en analysant d'autres entretiens précédents et successifs.

> […] il y a dans les pays du Nord de l'Europe autant de mutations industrielles et très peu de grèves ou très peu de conflits sociaux + pourquoi parce que les salariés et les organisations syndicales sont respectés que la loi oblige les entreprises à les associer aux + mutations euh aux mutations industrielles de l'entreprise et que l'on trouve des solutions + avant que *les gens ne basculent dans la colère* (S. Royal, 23-04-2009)

(6) L2 Donc + nous allons en discuter dans dans le groupe aujourd'hui je pense + mais c'est encore très incertain que le texte sera + voté en tout cas il le sera sans doute ***dans la mélancolie*** (J.-P. Raffarin, 13-01-2009)

(7) L2 Moi je trouve que le discours politique + et médiatique est un peu trop. + ***anxiogène*** + sur la crise (J.-P. Raffarin, 13-01-2009)

En (5), qui résume un échange d'environ deux minutes, on remarque l'euphémisation par anaphore hyperonymique, qui reformule *ils dégradent une sous-préfecture* par *ces actes extrêmes*, ultérieurement réduit dans les reprises anaphoriques successives au seul adjectif nominalisé *ces extrêmes* et à l'expression hyperonyme *ce type d'actions*. Dans les trois cas, le déterminant est un déictique qui assure une mise à distance supplémentaire du référent dont il est question. On repère en outre d'autres euphémismes qui se réfèrent plus ou moins directement à l'épisode cité par le journaliste: *apaiser les tensions* pour «prévenir les émeutes», «éviter d'en rajouter»; et *basculer dans la colère* pour «faire une insurrection». Néanmoins, tout au long de cette réplique réactive à la question du journaliste, on ne relève pratiquement pas de disfluences (sauf sur un conflit de construction entre *d'en venir* et *de parvenir* juste avant *ces extrêmes*). L'intensité et le débit sont constants et la F0 ne présente pas de modulation affective particulière. La scansion rythmique – accompagnée par le mouvement de la tête – varie entre les différents moments de l'entretien, mais elle reste très régulière à l'intérieur de chaque prise de parole; le groupe rythmique le plus utilisé comporte entre trois et quatre syllabes. En ce qui concerne la gestualité, le regard ne se détourne jamais de son interlocuteur (ce qui neutralise les moments d'autocentrage, où le locuteur «cherche ses mots»); les mouvements ne présentent pas de changement brusque et concernent essentiellement la tête ou – de temps en temps – le buste; l'expression du visage, lorsque S. Royal écoute les questions du journaliste, est à la fois souriante et impassible. L'impression qui s'en dégage est celle d'une grande maîtrise et, conformément à cette impression, rien ne signale les euphémismes, à part la saillance cotextuelle entre la dénomination adoptée par L1 et la reprise anaphorique opacifiante de L2, bien que la variation d'une dénomination à l'autre laisse supposer un travail réel de recherche lexicale.

Les ex. (6) et (7) sont tirés d'un entretien où L2 fait preuve lui aussi d'un grand contrôle verbal, qui évite le plus souvent les expressions dysphémiques. Cependant, la gestion du plan corporel est en contraste avec la modération verbale: L2 gesticule, bouge sur son siège, enlève et remet ses lunettes, baisse ou



détourne son regard et sa tête, montrant par là des phases de planification de son discours ou de recherche lexicale. Du point de vue prosodique, l'intensité reste stable, ce qui indique le confort de L2 dans la situation d'entretien et son adhésion à la règle du jeu (prise en compte du droit à la parole du colocuteur). En revanche, on observe une grande modulation de la F0 et du débit (ce qui se répercute sur le rythme), avec de nombreuses excursions mélodiques sur des mots et des syntagmes isolés, ce qui indique une exploitation abondante de la fonction expressive de la prosodie. L'ex. (7), en particulier, dont nous reproduisons ci-après le tracé prosodique et des photogrammes illustrant les mouvements de scansion rythmique, montre une forte modulation sur *politique* et une courbe de pentes alternées en «chapeau renversé»[13] sur *anxiogène*, alors que les mouvements, limités aux mains et à la tête dans ce passage, comme on peut le voir sur les photos, soulignent la scansion rythmique et donnent une impression d'agacement pour l'état de choses décrit. En (6), il y a aussi la baisse du regard et de la tête lors de la recherche lexicale et de la programmation du déroulement du discours, qui se termine par le regard droit dans les yeux du journaliste, au moment de prononcer l'euphémisme *dans la mélancolie*.

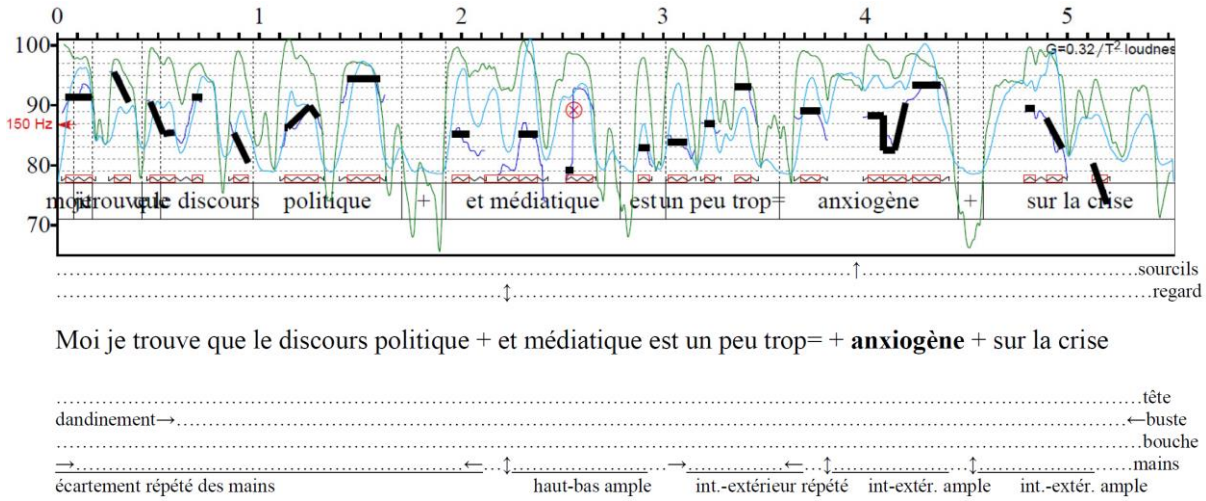


Figure 1.1. Tracé prosodique et gestuel de l'exemple (7)

Figure 1.2. Gestes accompagnant l'énonciation de (7)

13 *Cf.* Caelen-Haumont et Bel (2001).

La convergence ou la divergence des plans verbal et coverbal semble correspondre ici à un choix stratégique délibéré de la part des deux locuteurs qui veulent exhiber une posture particulière, alliant ethos et logos dans le cas de S. Royal et jouant sur la contre-orientation patente de ces deux composantes dans le cas de J.-P. Raffarin.

3.1.2 Lissage local

Si le lissage généralisé des euphémismes dans le discours peut être rattaché à la construction de l'ethos, le lissage ponctuel d'une hypo-assertion peut dépendre du désir de cacher la gêne du locuteur à parler d'un sujet déterminé. Comme l'euphémisme est souvent caractérisé par une montée de la F0 parfois accompagnée d'une montée conjointe de l'intensité, ce qui l'individualise[14], ce type de lissage est souvent réalisé par la mise en série de plusieurs SN ou de segments de phrase parmi lesquels se trouve l'élément euphémique. Celui-ci est donc occulté dans la série et, en outre, sa prosodie éventuellement saillante est neutralisée par la copie prosodique qui en est faite sur les autres segments, de sorte que la réparation est absorbée dans la répétition[15]. La différence par rapport à la gradation est évidente, puisqu'il n'y a pas de *crescendo* sémantique:

(8) L1 vous faites toujours confiance à Nicolas Sarkozy pour l'instant
L2 je fais confiance euh à au gouvernement je fais confiance: au président de la république en ce moment ce n'est **pas facile** il faut faire + prendre des décisions + **difficiles** + et je trouve **regrettable** que l'on ait ainsi **affaibli** + l'État de droit dans lequel nous sommes aujourd'hui + en montrant que lorsque l'on respecte la loi + on (n')est plus protégé dans ce pays (Talk – C. Boutin, 14-06-2010)

14 Plus exactement, la montée de la F0 est une caractéristique généralisée de l'euphémisme, lorsqu'il est l'aboutissement d'une recherche lexicale, alors que l'association de la montée conjointe d'intensité semble liée à l'intention de marquer l'euphémisme (*cf.* Druetta 2009: 102).

15 *Cf.* Léon (1991: 97 *sqq.*); Druetta (2009: 103-104).

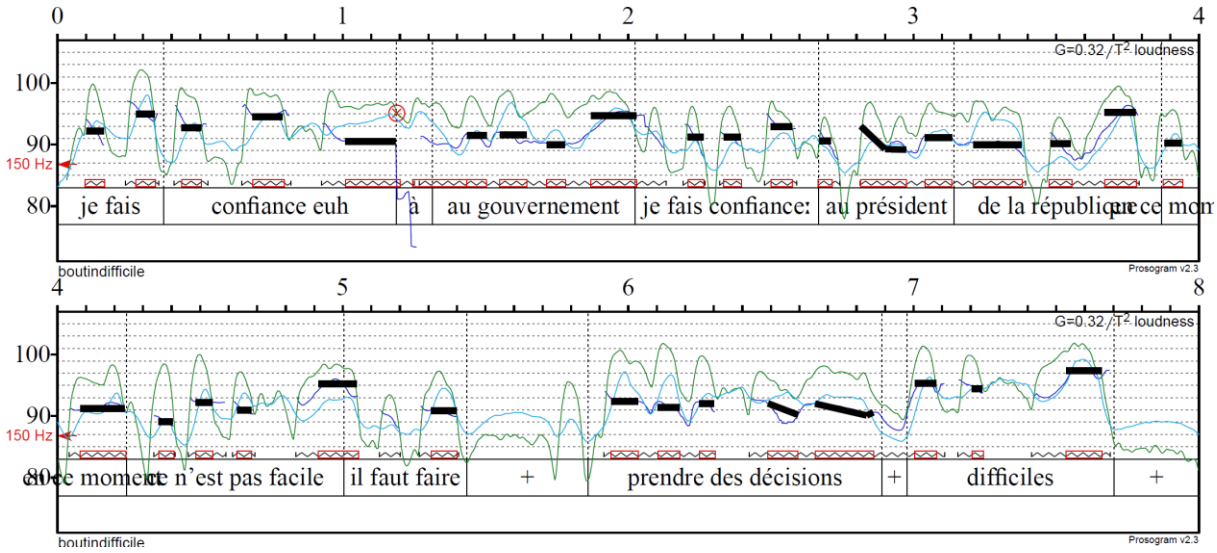


Figure 2.1. Tracé prosodique de l'exemple (8)



Figure 2.2. Gestes accompagnant l'énonciation de (8)

L'énoncé de Christine Boutin comporte plusieurs formes euphémiques, qui portent pour la plupart sur des axiologiques (*pas facile* – litote atténuative pour «on traverse une crise très grave»; *difficiles* pour «impopulaires»; *je trouve regrettable* pour «je suis dégoûtée»; *affaibli* pour «démoli»). Toutefois, la locutrice utilise deux stratégies différentes dans les deux parties de l'énoncé. Dans la première partie (jusqu'à *difficiles*), elle est obligée de répondre à la question du journaliste sans montrer son réel état d'âme. C'est donc la stratégie de lissage qui est appliquée: quatre constructions verbales en série, avec la copie de la prosodie sur le segment terminal de chaque construction (le schéma mélodique des trois dernières syllabes étant caractérisé par une attaque en plage haute, puis une descente d'un demi ton et une remontée de deux/trois tons); les euphémismes apparaissent dans les deux dernières constructions, après que la série a déjà été mise en place, donc dans une position dissimulée. La dernière construction manifeste une disfluence avec entassement paradigmatique et pauses silencieuses, signe ultérieur de la difficulté à se maintenir dans l'hypo-assertion; le contour prosodique final est légèrement plus élevé, ce qui signale la fin de cette partie (chute conjointe de I et de F0). Dans la deuxième partie, par contre, L2 utilise une stratégie de mise en scène: hypo-assertion au niveau verbal, mais utilisation de l'accent d'insistance sur la première syllabe de *regrettable* et de *affaibli*, également caractérisé par un coup de glotte initial et par un pic d'intensité sur la syllabe finale (84 dB). La

modulation de la fréquence fondamentale est plus nette, et l'intensité moyenne est plus élevée: l'intensité de la première partie de l'énoncé était comprise entre 74 et 79 dB, tandis que l'intensité plancher de la deuxième est à 80 dB, signe d'un abandon partiel de l'ethos de modération. En outre, la deuxième partie manifeste un rythme interne à la construction verbale (ce qui emphatise les choix lexicaux), tandis que la première partie se contentait d'un rythme externe (scansion des quatre constructions verbales par le contour terminal). La gestualité aussi est distinctive: tout au long de la première partie, L2 secoue légèrement la tête de droite à gauche (ce qui souligne que son propos ne fait qu'expliciter quelque chose qui est censé aller de soi), puis elle baisse le regard lors de la recherche lexicale pour la dernière construction (phase de disfluence). Dans la deuxième partie, le secouement est remplacé par des mouvements verticaux (léger hochement de la tête ponctuant l'énonciation des euphémismes), accompagnés de l'écarquillement des yeux, dans un crescendo très significatif de marques additionnelles de la saillance (et d'orientation pragmatique opposée à l'atténuation verbale).

3.2 Stratégies de mise en scène

L'exemple (8) que nous venons d'analyser nous permet de passer aux stratégies de mise en scène, c'est-à-dire au signalement verbal ou coverbal de la saillance euphémique, afin de faire apprécier la délicatesse de l'orateur ou, au contraire, de s'assurer que le destinataire puisse effectuer le calcul sémantico-référentiel lui permettant non seulement de décoder correctement l'énoncé, mais surtout de percevoir le dysphémisme *in absentia*, notamment à des fins ironiques.

3.2.1 Afficher sa modération

Comme le suggère Krieg-Planque (2004), le «jugement d'euphémisation» porté sur sa propre formulation peut servir à construire un ethos de modération ou bien à adresser un signe de connivence au destinataire. Dans nos relevés, le cas le plus proche de celui qui a été étudié par Krieg-Planque est représenté par un *editor* autonymique, comme *on va dire* en (9), qui permet à la fois de réparer les disfluences verbales liées à la recherche lexicale et d'exhiber sa volonté de ne pas être agressif vis-à-vis de la personne dont il est question:

(9) L1 est-ce que vous en avez parlé avec le Président de la République
L2 alors j'en ai pas parlé avec le Président de la République *je j'ai j'ai eu une longue et: et + on va dire franche discussion* hier soir avec: Jean-Louis Borloo + qui considère que: nos inquiétudes ne sont pas fondées […]
L1 *discussion franche* avec Jean-Louis Borloo dites-vous + parce que *vous vous êtes un peu engueulés* […]

L2 oui non non si si + + eh bien justement + il vaut mieux bien s'engueuler bien purger et puis que chacun essaie de comprendre (N. Hulot, 02-04-2010)

3.2.2 Non-adhésion à l'euphémisme: l'ironie

La mise en scène peut aussi comporter des indices de la non-adhésion du locuteur à l'hypo-assertion qu'il produit. C'est le cas de l'ironie qui implique aussi la recherche de la connivence du destinataire, comme en (10):

(10) L2 je fais confiance au Sénat: euh où: euh + la sensibilité + locale est très forte pour améliorer encore le texte (A. Juppé, 18-11-2009)

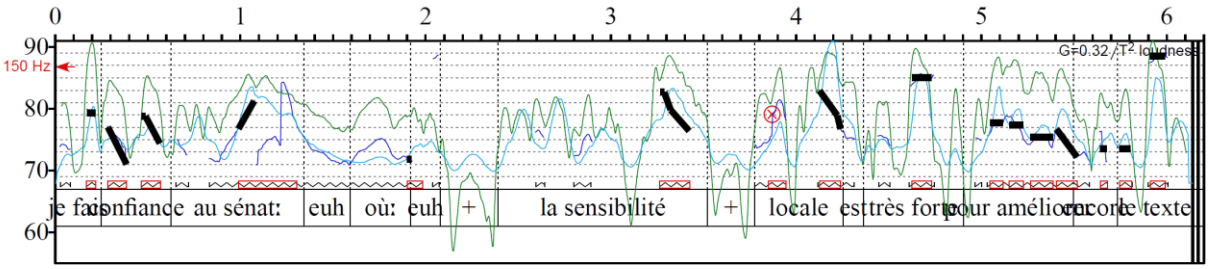


Figure 3.1. Tracé prosodique de l'exemple (10)



Figure 3.2. Gestes accompagnant l'énonciation de (10)

Le rire accompagnant l'énonciation de *sensibilité locale* y signale la saillance du SN et aiguille son interprétation correcte («la plupart des sénateurs pratiquent le cumul des mandats») par infraction de la maxime de qualité qui stipule l'adhésion du locuteur à sa formulation (condition nécessaire à la réalisation d'un euphémisme véritable, *cf.* Bonhomme, 2005: 103-109). L'adhésion feinte, typique de l'ironie, aboutit également à l'inversion de l'axiologie positive inhérente à *sensibilité* et du caractère détensif de l'euphémisme, qui en vient à assumer une valeur négative. Le rire (signalé par le soulignement en pointillé) vise en plus à entraîner la connivence de l'interlocuteur présent, ainsi que des destinataires éloignés, et à lever toute ambiguïté quant au statut ironique de ce SN, sans quoi on aurait pu conclure au caractère mensonger (donc hypocrite) de ce choix dénominatif.

3.2.3 Réparation d'un euphémisme démasqué

Nous voudrions terminer l'analyse de cette série de stratégies par les cas d'échec pragmatique du substitut euphémique. Nous entendons par là la situation qui correspond à la dénonciation de l'euphémisme de la part du journaliste, allocutaire *in praesentia* qui concrétise aussi la «pression sociale» à laquelle l'orateur est soumis (*cf. supra*, §1.1). C'est une situation perturbatrice qui provoque généralement des disfluences supplémentaires non contrôlées. Face à une telle déstabilisation du discours et de l'ethos de l'orateur, les stratégies de récupération peuvent bien sûr s'étendre au plan coverbal, mais elles sont toujours et avant tout verbales. Il s'agit en effet d'une atteinte portée à l'attitude verbalisatrice, composante essentielle de l'ethos, surtout dans sa dimension d'*arété* (franchise), car ce qui est visé par la dénonciation du journaliste, c'est la volonté de «noyer le poisson», à savoir l'euphémisme dans sa visée de brouillage de l'accès référentiel, ce qui revient à une altération de la réalité. La réparation de cette atteinte à l'attitude verbalisatrice passe par la verbalisation de l'«attitude authentique», comme le montre clairement l'exemple (11). La dénonciation de l'euphémisme *(c'est une façon diplomatique de dire que c'est une bêtise)* y entraîne une protestation de sincérité qui, dans un entassement paradigmatique significatif, renonce à proposer un euphémisme supplémentaire et substitue le plan du *penser*, réputé plus sincère, à celui du *dire* (qui peut être plus ou moins détourné par l'énonciation figurale):

(11) L1 donc, *c'est une bêtise* de comparer Besson à Laval
L2 *ce n'est pas une bêtise c'est peut-être un peu excessif* on n'en est pas là. […]
L1 *c'est excessif c'est une façon diplomatique de dire que c'est une bêtise*
L2 non non *je ne dis pas* je vous répète *je ne pense pas* que ça soit une bêtise (Benoît Hamon, 06-01-2010)

En (12), la stratégie de réparation adoptée est plus risquée pour l'ethos du locuteur, car celui-ci décide de contester l'expression dysphémique du journaliste, puis il effectue une recherche lexicale laborieuse et menaçante pour son ethos d'orateur expérimenté. C'est pourquoi l'issue positive de cette recherche est sanctionnée par une auto-valorisation destinée entre autres choses à faire cesser les attaques de l'interlocuteur:

(12) L1 on peut dire si on se parle franchement Jean-François Copé ce matin que le bouclier fiscal est mort
L2 + + + non + pourquoi vous dites ça
L1 puisque le: la contribution supplémentaire c'est hors bouclier fiscal donc + le bouclier fiscal ne protège plus
L2 oui enfin en même temps on n'est pas obligé enfin je je je sais que: euh à RTL le matin il faut que toujours tout soit tout blanc ou tout noir avec vous mais enfin même pas
L1 ah non c'est vous qui le disiez on dit la vérité c'est vous qui l'avez dit
L2 oui + mais comme on dit la vérité on ne dit pas ce que vous voulez simplement: dire […] il y a une demande de solidarité nationale + par rapport

à cette question + il est normal que personne n'en soit exonéré + sans pour autant + jeter par terre le bouclier fiscal + c'est comment dire une dérogation
L1 mais enfin on paiera ce- + c'est ça + on paiera ce- on paiera plus de 50% de ses revenus dans certains cas
L2 oui + oui + + oui
L1 donc il est mort
L2 + + + enfin il: mh + + bon mais + + euh f- + + je je ne sais pas si on peut polémiquer deux heures là-dessus
L1 ah non non
L2 non il n'est pas mort
L1 d'accord
L2 je dis juste que c'est une entaille + et que c'est une entaille qui a du sens voilà est-ce que quand on a une petite entaille euh on est mort + je ne le crois pas voilà tiens j'ai trouvé la bonne formule (Jean-François Copé, 17-05-2010)

Dans cet échange assez long (88 secondes), L1 propose une appellation dysphémique pour l'une des mesures que le gouvernement vient de prendre, ce qui gêne L2. Une séquence de négociation s'ouvre alors, qui porte non pas sur la réalité factuelle désignée, mais sur sa dénomination, doublement dysphémique à cause du recours à une métaphore mettant en œuvre un sujet tabou (la mort) et à cause de la connotation définitive et irréversible de cette métaphore. Toutefois, L2 ne dispose pas d'une dénomination méliorative en mesure de contrecarrer la métaphore de la mort, ce qui déclenche une longue recherche lexicale caractérisée, au niveau verbal, par les hésitations, les pauses silencieuses et remplies, les amorces de mots et de structures verbales non achevées et, au niveau coverbal, par le ralentissement du débit et la baisse fréquente du regard marquant le travail de recherche lexicale et de programmation discursive. Comme cette performance négative menace la face de L2 et, qui plus est, son ethos (l'orateur ne peut pas rester à bout de mots), l'aboutissement de cette recherche est sanctionné par un commentaire métalinguistique qui présente sa trouvaille comme un avènement inespéré dont il se félicite lui-même, renforçant par là un ethos positif de bon parleur, car soucieux du «bien dire»[16]. Ce substitut euphémique le satisfait parce qu'il lui permet de mener une contre-argumentation à opposer au discours de L1 *(est-ce que quand on a une petite entaille on est mort? je ne le crois pas)*, contrairement aux termes précédents qui n'avaient pas cette propriété, d'autant que la métaphore de l'entaille est cohérente avec celle du bouclier. La représentation de la fiscalité comme un danger, comme une attaque contre la tranquillité des contribuables cadre aussi bien avec la métaphore guerrière du bouclier, destiné à se protéger, qu'avec celle de l'entaille, blessure qu'on n'a pu éviter dans ce conflit belliqueux entre les intérêts de l'État et ceux du particulier.

16 *Cf.* le numéro 20 des *Cahiers de praxématique* (Gardin, 1993a), consacré au «bien dire», et notamment les articles de Gardin (1993b) et d'Auchlin (1993).

Cette séquence est intéressante à plusieurs titres. Du point de vue structurel, elle met en œuvre une structure de disfluence dialogale. L1 produit le *reparandum* et L2 le *repair*, alors que l'espace de l'*editor*, géré à deux, devient un lieu agonique d'affrontement idéologique et lexical, où l'on peut trouver des MR comme *comment dire* (*editor* local) ou la mise en cause de l'autorité nominative de L1 (*editor* diffus: *on ne dit pas ce que vous voulez simplement dire; tout n'est pas tout blanc ou tout noir*). Du point de vue sémantique en revanche, il est possible de suivre les étapes de l'euphémisation, à partir de la dé-nomination (*non il n'est pas mort*) jusqu'à la re-nomination méliorative (*c'est une entaille – une petite entaille*), en passant par des formulations intermédiaires détensives (*sans jeter par terre le bouclier fiscal*; *c'est une dérogation*). Du point de vue pragmatique enfin, on observe la tentative illocutoire de faire abandonner le sujet (*pourquoi vous dites ça*; *je ne sais pas si on peut polémiquer deux heures là-dessus*).

4. Conclusion: les euphémismes de M. Jourdain et l'orateur expérimenté

Au terme de cette analyse de quelques phénomènes et stratégies liés à l'emploi d'expressions euphémiques dans l'oral des entretiens publics, on peut se demander s'il y a lieu de séparer l'analyse des productions du tout venant de celles des orateurs expérimentés. En effet, du point de vue des phénomènes observés, la mise en œuvre des euphémismes de la part des politiciens analysés ne présente pas de différence majeure par rapport aux discours ordinaires (si ce n'est la quantité, due à un genre discursif euphémismogène), le répertoire des outils linguistiques étant le même pour tous les locuteurs.

Toutefois, ce qui différencie les euphémismes de M. Jourdain de ceux des orateurs expérimentés n'est pas d'ordre discret, il serait donc vain de prétendre trouver une discontinuité majeure entre ces deux types de discours. Raffinement d'une pratique ordinaire, la parole euphémique oratoire se situe au sommet d'une échelle graduelle composée d'un faisceau de traits:

– L'orateur expérimenté a tendance à toujours réparer les disfluences qu'il produit. On rencontre plus souvent des échecs euphémiques non réparés chez les locuteurs ordinaires, alors que l'orateur expérimenté maîtrise une grande variété de stratégies de réparation et possède une grande réactivité dans l'interaction (§ 3.2.3).
– Il fait preuve d'une meilleure maîtrise des stratégies de lissage local, mais surtout diffus, de l'atténuation du dire (§ 3.1), stratégies d'importance capitale pour la construction de son ethos (notamment au niveau de la *phronesis* et de l'*eunoia*).

– Il a un degré de conscience plus aigu vis-à-vis des procédés figuraux qu'il met en œuvre à travers ses choix lexicaux et du caractère stratégique des procédés adoptés, signe d'une pratique réflexive – d'une praxéologie – de la parole publique. Cette conscience n'est généralement pas seulement d'ordre pratique, spontané, mais elle fait l'objet d'une réflexion et d'un apprentissage techniques[17].
– La conscience qu'il a acquise de la sous-codification des rapports entre les plans verbal et coverbal, ce qui expose toute stratégie au risque de la non reconnaissance (absence de décodage), lui fait développer une grande maîtrise gestuelle et prosodique, afin de moduler l'adhésion à son propre dire et d'aiguiller l'interprétation de ses expressions, pour minimiser les risques d'échec communicatif.

Ces points confirment une fois de plus l'importance de la *techné* dans la gestion du *logos* (en particulier, pour les relations entre *elocutio* et *actio*) et du rapport entre *logos* et *ethos*, dont le rôle est essentiel pour les politiciens, surtout en termes de construction de la réputation, base du consensus.

Par ailleurs, concernant l'aspect technique de notre analyse, nous espérons que le modèle proposé aura contribué à une meilleure compréhension de phénomènes qui, sans être spécifiques de l'oral, risquent d'être insuffisamment appréhendés par une approche qui ne se baserait que sur la composante verbale épurée, comme on pourrait le faire pour l'écrit, d'où le travail de formulation[18] a cependant été effacé. En revanche, l'application d'une approche multimodale aux phénomènes rhétoriques oraux permet de récupérer une dimension constitutive de la rhétorique, celle du discours en tant qu'il est une «action agie», une action dont la signification ne réside pas seulement dans sa composante verbale et sémantique «désincarnée», mais aussi dans sa dimension concrète et corporelle de réalisation sonore et de performance physique.

17 Bonhomme (2005: 49) parle du caractère proactif de la théorie sur la pratique des figures et distingue entre compétence rhétorique spontanée et technique, sans les opposer pour autant.

18 À l'oral, tout est linéarisé (hésitations, allongements, amorces et répétitions de mots, etc.), et en particulier les opérations paradigmatiques de recherche lexicale, alors qu'à l'écrit, toutes ces opérations – présentes sur le brouillon, d'où l'intérêt des travaux sur les manuscrits d'auteur – sont effacées de la copie finale, destinée à la déclamation, à la récitation ou à la publication. Dans le cas de l'écrit, le récepteur n'a donc pas la possibilité d'observer le discours en train de se faire, alors qu'à l'oral, on a cette possibilité, ce qui permet par ailleurs à un orateur expérimenté de mettre en scène l'élaboration de son dire, de feindre des hésitations ou des lapsus.

Bibliographie

Auchlin, A. (1981): «Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation», *Études de Linguistique Appliquée* 44, 88-103.

–, (1993): «Au petit bonheur du ‹bien-dire›: note sur le traitement du ‹bien-dire› en analyse pragmatique du discours», *Cahiers de praxématique* 20, 45-64.

–, (2000): «Ethos et expérience du discours: quelques remarques», *in* Wauthion, M. & Simon, A.-C. (éds), *Politesse et idéologie. Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelle*, Louvain, Peeters, 75-93.

Bonhomme, M. (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

Bouvet, D. & Morel, M.-A. (2002): *Le Ballet de la musique et de la parole. Le geste et l'intonation dans le dialogue oral en français*, Paris, Ophrys.

Caelen-Haumont, G. & Bel, B. (2001): «Subjectivité et émotion dans la prosodie de la parole et du chant: espace, coordonnées et paramètres», *in* Colletta, M. & Tcherkassof, A. (dirs), *Émotions, Interactions et Développement*, Grenoble, LPS, Université Pierre Mendès et LIDILEM, Université Stendhal, 141-147.

Druetta, R. (2009): «Métalangage et prosodie de l'atténuation à l'oral», *Synergies Italie* n° spécial, 95-110.

Gardin, B. (éd.), (1993a): *Cahiers de praxématique* 20, «Le bien dire».

–, (1993b): «Le bien dire, essai de circonscription», *Cahiers de praxématique* 20, 27-44.

Gerdes, K. & Kahane, S. (2009): «Speaking in piles. Paradigmatic annotation of a French Spoken Corpus», *Proceedings of the fifth Corpus Linguistics Conference 2009*, Liverpool.

Gülich, E. & Kotschi, T. (1983): «Les marqueurs de la reformulation paraphrastique», *Cahiers de linguistique française* 5, 305-346.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1990): *Les Interactions verbales*, Paris, Nathan.

Krieg-Planque, A. (2004): «Souligner l'euphémisme: opération savante ou acte d'engagement? Analyse du ‹jugement d'euphémisation› dans le discours politique», *Semen* 17, 59-79.

Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.

Léon, J. (1999): *Les Entretiens publics en France. Analyse conversationnelle et prosodique*, Paris, CNRS Éditions.

Maingueneau, D. (1999): «Ethos, scénographie, incorporation», *in* Amossy, R. (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 75-100.

Morel, M.-A. & Danon-Boileau, L. (1998): *Grammaire de l'intonation*, Paris, Ophrys.

Rossari, C. (1993): *Les Opérations de reformulation. Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*, Bern, Peter Lang.

Shriberg, E. (1994): *Preliminaries to a Theory of Speech Disfluencies*, Berkeley, University of California, PhD thesis.

Véron, E. (1989): «Télévision et démocratie: à propos du statut de la mise en scène», *Mots* 20, 75-91.

4.

Euphémisme et catégories de discours

Eufemismo y categorías de discurso

La gradualité de l'euphémisme: analyse d'un corpus de presse à la fin de la guerre d'Algérie

Paola Paissa, Université de Turin

1. Introduction

Notre étude porte sur le phénomène de l'euphémisation généralisée et sur quelques occurrences euphémiques singulières: la description des modes d'articulation de ces figures au co-texte discursif et au contexte situationnel nous permettra de présenter une conception graduelle de la notion d'euphémisme.

Quelques précisions sur le corpus s'imposent avant d'entamer notre analyse. Notre choix de dépouiller *Le Figaro* de février à juillet 1962, c'est-à-dire de la veille de la signature des accords d'Évian à la proclamation de l'indépendance de l'Algérie, découle de la constatation que les enjeux discursifs de ce quotidien, au cours de cette période, forment à bien des égards un cadre favorable à l'émergence de phénomènes d'euphémisation. Conformément à quelques études existant sur l'histoire du *Figaro* et sur la fonction de la presse pendant le conflit[1], ces enjeux peuvent se ramener à deux points majeurs:

(i) La ligne éditoriale du journal avait évolué, après la montée au pouvoir de De Gaulle, pour passer d'une position «Algérie française» à une position «Algérie algérienne»[2], cohérente avec l'objectif politique de réaliser un «gouvernement des Algériens par les Algériens, appuyé sur l'aide de la France et en union étroite avec elle»[3]. À la veille du référendum d'autodétermination du 1er juillet 1962, il s'agissait donc de faire accepter à un lectorat hétérogène, comprenant des personnes encore favorables à l'Algérie française, des fa-

1 Différentes études s'accordent à reconnaître la position consensuelle envers le pouvoir gaulliste que *Le Figaro* adopte sur le dossier algérien dans la dernière phase de la guerre. *Cf.* Maldidier (1971), Blandin (2007) et Roche (2007).

2 L'expression est contenue dans le discours de De Gaulle du 4 novembre 1960. *Le Figaro* la reprend au lendemain de l'Indépendance (*cf.* ci-après, 2.2.2). Au niveau discursif, la séquence semble dériver du slogan «Algérie française», dont le fonctionnement formulaire, dans le sens de Krieg-Planque (2009a), apparaît tout à fait plausible.

3 Discours de De Gaulle sur l'autodétermination (16-09-1959).

milles des soldats du contingent, des Français de métropole sensibles aux critiques de l'ONU, etc., une solution politique qui renversait complètement les objectifs initiaux du conflit[4].

(ii) L'adhésion du journal à la vision positivement orientée du discours du pouvoir, qui présentait la paix et la «coopération fraternelle et durable»[5] avec l'Algérie nouvelle comme une perspective certaine et réalisable, malgré les huit ans de conflit et la dégradation évidente des rapports entre les deux communautés opposées, comportait une série d'options discursives fonctionnant comme des matrices euphémismogènes[6], aisément localisables autour des objectifs suivants:
   - rassurer sur la tenue générale du cessez-le-feu, tout en dédramatisant le récit des attaques sanglantes qui avaient déterminé, dans les derniers mois de la guerre, une véritable «congolisation»[7] de la situation;
   - amoindrir l'importance politique et militaire de l'OAS, l'organisation clandestine s'opposant aux accords d'Évian;
   - célébrer la réussite de la discipline imposée par le FLN aux nationalistes algériens et amenuiser les cas déviants et les divisions internes à ce front;
   - préserver l'honneur de l'armée, tout en condamnant les excès des militaires sécessionnistes;
   - occulter, autant que possible, certaines conséquences douloureuses des événements, notamment l'exode des pieds-noirs et le sort des collaborateurs de la France d'origine musulmane.

La plupart des articles dépouillés sont constitués de reportages et d'articles factuels émanant des envoyés spéciaux dont *Le Figaro* disposait sur place. Ces journalistes se posaient en témoins directs des événements: leur discours est donc traversé par une forte polyphonie, les récits et les commentaires journalistiques se mêlant constamment aux témoignages et aux propos saisis sur le vif[8].

Comme nous l'avons annoncé ci-dessus, notre démarche d'analyse suivra une direction allant du plan le plus général au plus particulier. Étant persuadée que l'étude de quelques euphémismes ponctuels ne peut pas faire l'économie d'une considération d'ensemble sur le discours qui en constitue l'arrière-plan, nous allons diviser notre étude en deux parties. La première touchera à quelques aspects

4 L'étude de Maldidier (1971) illustre justement le renversement du discours officiel, à la fin de la guerre, de l'énoncé d'origine «L'Algérie est la France».

5 L'évocation de la «fraternité» et de la possibilité d'une «coopération», tour à tour définie comme «durable» ou «harmonieuse», revient à plusieurs reprises et pendant toute l'étendue temporelle de notre corpus (*cf. Le Figaro,* 28 mars, 17 avril, 4 juin, 3 juillet 1962).

6 Nous empruntons ce terme à Druetta (2009).

7 «Congolisation» est un nom événementiel utilisé dans *Le Figaro* et encore plus fréquemment dans d'autres journaux. À propos des noms d'événements, voir Krieg-Planque (2009b).

8 Sur ces aspects, *cf.* Paissa (à paraître).

de la représentation générale que donne *Le Figaro* de la situation de 1962, et la deuxième sera consacrée à l'analyse de quelques saillances euphémiques spécifiques.

2. *Le Figaro*, février-juillet 1962: une euphémisation généralisée

Pour les raisons que nous venons de décrire, on peut affirmer que le discours du *Figaro* relève d'une dimension argumentative, au sens de Amossy (2000), finalisée vers une euphémisation généralisée. Comme la description d'un effet aussi général tient à l'analyse du discours et dépasse les limites d'une étude sur le fonctionnement d'une figure de rhétorique, notre analyse sera aiguillée par l'observation de quelques procédures qui ont été reconnues comme typiques de la mise en place de l'euphémisme. En effet, il est possible, à notre sens, de parler d'euphémisation généralisée ou diffuse, précisément parce que des stratégies qui accompagnent normalement l'émergence d'euphémismes, en tant qu'épiphénomènes figuraux, peuvent se repérer dans le dispositif discursif général. Deux procédures nous semblent tout particulièrement responsables de ce phénomène: la stratégie de dé-nomination et la stratégie d'atténuation.

2.1 L'euphémisation généralisée: la dé-nomination

La mise en discours des faits du printemps 1962 que propose *Le Figaro* apparaît globalement soumise à un processus de dé-nomination. L'opération que Bonhomme reconnaît comme préliminaire à la figuration dédramatisante de la réalité à laquelle procède l'euphémisme[9], s'étend dans notre corpus à l'ensemble des désignations mises en jeu. Deux typologies s'avèrent extrêmement efficaces pour démontrer cet effet: les désignations des événements et celles des acteurs.

2.1.1 La dé-nomination des événements

Le *Figaro* opère un traitement détensif diffus dans la nomination de toutes les réalités factuelles se rapportant à une guerre qu'il hésite, conformément au discours officiel, à nommer en tant que telle. Ce défaut de nomination paraît jouer un rôle matriciel: les désignateurs descriptifs explicites des actes de violence n'apparaissent qu'exceptionnellement dans notre corpus et les rares occurrences de ce genre sont sujettes à des modalisations atténuatives (*cf.* 2.2.1). En revanche, est largement exploité le paradigme des termes à portée référentielle très générale[10]:

9 *Cf.* Bonhomme (2005).

10 L'hyperonymie euphémique a été par ailleurs reconnue comme une stratégie dédramatisante typique de la presse écrite: Bonhomme et Horak (2010); Horak, (2010).

événements, incidents, troubles, désordre, affaires, dont les unités sont souvent accompagnées d'une marque axiologique ou pathémique (ex: les *graves* événements; *les douloureux* incidents, etc.). Dans ce paradigme, le terme «événements» connaît la fréquence la plus élevée, pouvant fonctionner comme hyperonyme autant que comme hyponyme. Pour ce qui est de l'hyperonyme, le journal se conforme à l'euphémisme d'État qui utilisait le mot pluriel «événements» pour désigner globalement la guerre. En effet, ce terme concourt à former le titre-rubrique qui, pendant toute la durée du conflit, encadre au jour le jour les nouvelles provenant d'Algérie: «Événements d'Afrique du Nord». Ce titre est soumis à un double effet d'évacuation référentielle, dû à la tête nominale «événements», ainsi qu'à l'indication géographique opérant un élargissement maximal du cadre du conflit[11]. Dans cet emploi, le terme «événements» alterne avec des expressions plus marquées au point de vue axiologique, mais également génériques, telles que: «le drame algérien», «la grave affaire algérienne», «les convulsions algériennes». En tant qu'hyponyme, le terme «événement» (au singulier ou au pluriel) désigne les différents faits sanglants qui ont marqué la période et assume une fonction anaphorique dans les discours qui s'y rapportent. Dans cette fonction, il est en général suivi d'une restriction d'ordre spatial ou temporel, suivant le schéma: événements de X (lieu) ou de Y (temps). Par exemple: «événements d'Alger», pour indiquer la fusillade de la rue d'Isly du 26 mars 1962, «événements d'Oran» ou «événements de jeudi» pour renvoyer au massacre du 5 juillet 1962.

2.1.2 La dé-nomination des acteurs

Les nominations relatives aux acteurs en jeu font également l'objet d'une opération systématique de dé-nomination. Peu sensible aux divisions complexes qui caractérisent en leur sein tous les fronts du conflit, *Le Figaro* donne une représentation aussi simplifiée que possible de l'échiquier algérien.

Du côté français, le journal évite les expressions inclusives, telles que «les Français d'Algérie», ou «nos compatriotes de là-bas», qu'utilisaient d'autres journaux restés plus proches des positions favorables à l'Algérie française. De même, il emploie avec parcimonie la désignation, plutôt péjorative à l'époque, de «pied-noir»[12]. Il s'en tient donc à la désignation la plus neutre et la plus traditionnelle d' «Européens» («population européenne», «masse européenne»), qui alterne seulement avec celle, tout aussi générale, de «population civile».

Par ailleurs, la désignation «population civile» ne pouvait pas prêter à confusion avec les membres de la communauté algérienne. En effet, du côté algérien,

11 Les différences d'un quotidien à l'autre sont en ce sens très significatives. *Cf.* Roche (2007).

12 La dénomination «pied-noir» est utilisée par *Le Figaro* plutôt vers la fin de la période qui nous concerne, pour désigner les rapatriés d'Algérie.

les habitants n'accèdent jamais à l'appellation de «civils», tout comme, au demeurant, ils n'ont jamais droit au désignateur «Algériens» qui aurait signifié la reconnaissance implicite d'une nationalité autonome[13]. Encore une fois, *Le Figaro* se cantonne à l'indication la plus générale de «musulmans» («les habitants musulmans», «la population musulmane» «la masse musulmane»), qui était aussi la solution la plus consensuelle vis-à-vis d'un pouvoir qui avait toujours identifié dans le fait religieux le discriminant rendant l'Arabe foncièrement inassimilable. Toutefois, à l'intérieur de la communauté musulmane, *Le Figaro* ne renonce pas à proposer le clivage du discours colonialiste traditionnel entre «le bon Arabe», ouvert à la coopération avec la France, et le «mauvais Arabe» qui aspire à un affranchissement complet de la tutelle française[14]. C'est justement dans l'identification des musulmans hostiles à la France que l'on peut constater la forte tendance du journal à l'estompage désignatif, à travers la représentation euphémisée d'un front musulman unanimement respectueux du cessez-le-feu. Contrairement au discours précédant les accords d'Évian, il n'est plus question de «terroristes», de «rebelles» ou de «fellaghas»: les musulmans responsables de représailles sont représentés comme des éléments isolés, leurs actes de violence étant l'œuvre de quelques «forcenés musulmans» ou, en termes euphémiques, de quelques «militants qui font du zèle», ou de «militants trop zélés»[15].

Au-delà de cette représentation aseptisée de la population civile, deux autres typologies d'acteurs sont en jeu: l'OAS et l'Armée. L'OAS fait l'objet de désignations multiples et généralement dysphémiques. Se faisant là aussi l'écho du discours officiel, *Le Figaro* puise ses désignations dans le registre sémantique de la criminalité commune: les membres de l'OAS sont ainsi qualifiés d'«assassins», de «tueurs», d'«agitateurs», de «plastiqueurs», leur violence apparaissant ainsi privée de toute causalité politique et quasiment gratuite[16]. Quant à l'Armée, la stratégie de désignation répond également à une visée de neutralisation des différences, porteuses d'éléments dysphoriques. Dans la représentation euphémisée

13 Les différences de choix désignatif d'un journal à l'autre sont évidemment fort significatives. Elles prouvent, si besoin est, que l'acte de nomination est avant tout prise de position: *cf.* Siblot (2001). Sur les choix désignatifs de l'époque coloniale en Algérie, voir aussi Périès (1992), Siblot (1998) et Branche (2005).

14 *Cf.* Stora (1998: 288).

15 *Le Figaro,* 3-4 mars, 19 avril, 17 juillet 1962. La dépersonnalisation est totale quand le journal rapporte les propos des civils européens qui désignent les musulmans hostiles tout simplement par le pronom «ils». Ex: «[…] ‹ils› vont finir par descendre de la casbah pour nous massacrer», «[…] dans la région ‹ils› empêchent déjà les petits musulmans d'aller à l'école française» (*Le Figaro,* 25 et 27 avril 1962).

16 Pour les membres de l'OAS, notre corpus enregistre également, dans les propos rapportés des Européens, des cas de dépersonnalisation totale, représentée par le pronom «ils». Ex: «Qu'‹ils› me laissent tranquille! […] S'‹ils› veulent tuer des musulmans […]» (*Le Figaro,* 10 avril 1962).

qu'en donne *Le Figaro*, l'Armée reste toujours fidèle à l'État, résistant aux infiltrations de l'OAS. Les quelques cas de défaillance sont indiqués sous des appellatifs génériques qui emphatisent le trait provisoire et inaccompli de l'évolution politico-militaire (il s'agit alors de quelques «hésitants», de quelques «esprits désorientés», ou d'«esprits faibles»[17]) ou bien qui soulignent, en termes pathémiques et axiologiquement marqués, l'aspect accompli de la transformation (c'est le cas des «soldats perdus», des «colonels perdus»[18]).

L'opération de lissage des contours dénotatifs dans la désignation des acteurs est enfin confirmée par les omissions: à une occurrence près, il n'est jamais question dans *Le Figaro* des «barbouzes», hommes des réseaux gaullistes combattant l'OAS par une stratégie de terreur contre la terreur. De la même manière, le journal fait assez rarement allusion aux collaborateurs ou aux déserteurs d'origine musulmane. Ces témoins gênants d'une politique peu transparente, fondée sur la trahison, l'espionnage et les renseignements policiers, ont tendance à disparaître dans un discours qui euphémise aussi par simplification.

2.2 L'euphémisation généralisée: l'atténuation

Si le dispositif désignationnel du discours du *Figaro* relève d'une sorte de nébuleuse, dans laquelle s'effacent à la fois les contours référentiels des événements tragiques et les différences inconciliables entre les acteurs qui alimentent la guerre civile, la représentation de la situation apparaît dominée par un phénomène général d'atténuation.

Conformément à la perspective téléologique positivement orientée dont nous avons déjà parlé, deux réalités factuelles font principalement l'objet d'une atténuation générale: le risque de rupture du cessez-le-feu et la réalité de l'exode des pieds-noirs. Autour de ces deux enjeux discursifs, deux stratégies d'atténuation s'avèrent fondamentales: une stratégie de négation et de reformulation et une stratégie de restriction et d'amoindrissement.

2.2.1 L'atténuation par négation et par reformulation

L'atténuation répond à une visée dédramatisante qui passe avant tout par une stratégie de négation des réalités dysphoriques, finalisée à travers une reformulation qui les recatégorise positivement. Le mécanisme d'atténuation par reformulation est donc apparenté à la procédure de renomination que Bonhomme (2005) identifie comme la deuxième phase de la construction de la figuration référentielle propre à l'euphémisme. Deux exemples nous permettront de montrer comment

17 *Le Figaro*, 13 février, 2 et 30 mars 1962.
18 *Le Figaro*, 6, 11, 21-22 avril 1962.

cette procédure peut appartenir en même temps au niveau de l'épiphénomène figural et au plan discursif plus général.

Le premier est tiré d'un article de Gérard Marin du 19 avril 1962. Dans cet article, le journaliste procède à une nomination des actes de violence – ce qui est peu fréquent dans le corpus, puisqu'il se fait l'interprète d'une inquiétude accrue des Européens face au durcissement de l'hostilité des musulmans provoqué par les attentats de l'OAS. Il est donc question d'affrontements entre les deux communautés et de quelques cas d'enlèvements d'Européens:

(1) Aussi dramatiques que soient ces faits – meurtres, enlèvements, mais aussi pillages et rançons – ils peuvent encore être considérés comme des actes isolés, des «bavures» difficilement évitables. Mais pour combien de temps? Si les provocations de l'OAS continuent au rythme actuel, on redoute que ces «accidents» ne se multiplient.

Dans cet exemple, la dimension dramatique des événements est relatée par la phrase concessive initiale et par l'apparition des désignations tendues à l'intérieur d'une incise («meurtres, enlèvements, mais aussi pillages et rançons»), pour être ensuite désamorcée par la reformulation en termes euphémiques: actes isolés, «bavures», «accidents». La reformulation, dans ce cas, est ponctuelle et l'emploi des guillemets montre que l'euphémisation est soumise à une opération de débrayage énonciatif. Se faisant le porte-parole de l'inquiétude des Européens, Gérard Marin prend ses distances avec les désignations sous-informatives auxquelles normalement il adhère, comme le montre l'utilisation, sans caution énonciative, du terme officiel «enlèvements» qui constitue un euphémisme d'État, devenu courant à l'époque.

Le deuxième exemple se réfère à l'exode des pieds-noirs. Il est tiré d'un article signé de nouveau par l'envoyé spécial Gérard Marin le 25 avril 1962. Ici, le journaliste endosse complètement le point de vue gouvernemental, en procédant à une négation du phénomène de l'exode:

(2) Mais ce n'est pas «l'exode», comme on l'a dit un peu vite, car beaucoup de familles de fonctionnaires et de militaires rapatriés se mêlent au flot des émigrants sans retour.

Du point de vue énonciatif, l'exemple (2) montre que la prise de distance du journaliste concerne tant le mot «exode», qui est guillemeté, que la réalité référentielle à laquelle il renvoie[19]. Le co-texte présente en effet un commentaire métadiscursif qui renforce le mouvement de prise de distance énonciative («comme on l'a dit un peu vite») et une explication visant à rectifier la donnée référentielle. Dans ce cas-ci, par contre, la reformulation n'apparaît pas dans le co-texte immédiat, mais elle appartient au co-texte large du discours du *Figaro*: se ralliant au discours de

19 C'est la question, sur laquelle nous reviendrons dans la deuxième partie, du rapport entre désignation euphémique et acte de référenciation qui se profile ici.

l'État, le quotidien taxe le phénomène de l'exode de «vacances» estivales que des familles européennes auraient tout simplement anticipées. Nous aurons l'occasion de revenir, dans la deuxième partie, sur cet emploi euphémique du mot «vacances».

2.2.2 L'atténuation par restriction et par amoindrissement

L'opération d'atténuation se fait évidemment à travers la mise en place de diverses stratégies de modalisation, visant à obtenir un effet de restriction ou de véritable amoindrissement de l'étendue et de la gravité des événements. Or, les stratégies de modalisation de ce genre sont complexes et mériteraient une étude à elles seules. C'est pourquoi nous nous bornerons à indiquer quelques procédés majeurs.

La restriction s'opère, en premier lieu, à travers une série de modalisateurs quantitatifs qui amenuisent l'étendue référentielle des faits relatés. Par exemple, le terme générique et fréquent *incidents* apparaît souvent encadré par des modalisateurs restrictifs, donnant lieu à des séquences comme «les seuls incidents notables du cessez-le-feu», «les quelques menus incidents locaux»[20].

En deuxième lieu, la restriction et l'amoindrissement se réalisent grâce à l'emploi récurrent de formes para-litotiques. Nous entendons par cette formulation des constructions négatives et réductrices de la portée référentielle des énoncés qui, cependant, ne semblent pas destinées à augmenter leur force illocutoire, étant uniquement orientées vers une visée atténuative[21].

Un premier exemple de ce type de forme atténuative est tiré d'un article de Serge Bromberger, se référant à la fusillade de la rue d'Isly du 26 mars 1962. L'opération d'atténuation s'exerce dans ce texte aussi bien sur la réalité événementielle que sur la responsabilité de la tuerie. Sur le plan événementiel, Bromberger se réfère à la fusillade en utilisant soit les termes neutres «événement», «tragédie», soit la métaphore pathémique «coup de faux dans la foule», soit la restriction d'ordre aspectuel «drame fugitif». Sur le plan des responsabilités, il adopte une stratégie d'élargissement de la focalisation de l'événement, pour inclure les faits dans une condamnation générale de la politique meurtrière de l'OAS et de l'inconscience des manifestants qui, descendant dans la rue, ont fait le jeu de l'organisation clandestine. Face à une culpabilité de l'armée qui devient de plus en plus évidente dans les jours suivant le massacre[22], le journaliste fait une

20 *Le Figaro*, 26 mars et 11 avril 1962.

21 Sur la valeur d'atténuation de la litote et sur ses rapports avec l'euphémisme, *cf.* Jaubert (2008) et Horak (2010).

22 La télévision belge avait même diffusé un reportage dans lequel on pouvait entendre des voix anonymes supplier le lieutenant: «Halte au feu, mon lieutenant!». Bien que ce reportage n'ait été transmis en France que plus d'une année après les faits, la nouvelle de son existence était connue.

allusion rapide, au début de l'article, à la possibilité d'une responsabilité des militaires, avant d'élargir le cadre de son discours au contexte événementiel général:

(3) Il est certes possible – si tant est que les causes soient bien celles-ci – que si le lieutenant des tirailleurs n'avait pas un peu perdu la tête, et que si le «première classe» Belkacem n'avait pas eu une brusque poussée de racisme, la tragédie eût pu être évitée. (*Le Figaro,* 29 mars 1962)

Dans l'exemple (3), l'effet général est celui d'une exténuation. C'est à travers le filtre d'une incise à valeur concessive («si tant est que les causes soient bien celles-ci»), emboîtée à la fois dans une principale modalisée («il est certes possible») et dans une hypothétique («si le lieutenant des tirailleurs […]»), qu'on suggère la responsabilité du chef militaire, tout en l'amoindrissant par la forme para-litotique «n'avait pas un peu perdu la tête», en plus de sa corrélation avec la «brusque poussée de racisme» qui aurait assailli le commandant des tirailleurs musulmans[23].

Le deuxième exemple réunit trois formes para-litotiques, recouvrant une fonction d'atténuation par amoindrissement, qui se trouvent dans l'éditorial de Rémy Roure du 6 juillet 1962. L'article commente la naissance de l'Algérie algérienne et formule une réflexion sur l'issue de la guerre, évoquée ici suivant l'optique algérienne de «la guerre révolutionnaire»[24]:

(4) *Ce n'est pas sans un serrement de cœur* que l'on a pu lire, sous la plume de Serge Bromberger, le récit de la proclamation, à Rocher Noir, de l'indépendance de l'Algérie et de l'envol, à la place où flottait quelques jours plus tôt le drapeau tricolore, des couleurs vert et blanc de la nation qui venait de naître, l'Algérie algérienne. […] L'opération s'est faite à chaud, *non sans risque de graves complications* […]. On a dit que la guerre révolutionnaire de 1954 à 1962 a forgé cette patrie algérienne […]. Elle y a contribué sans doute, en concrétisant, *non sans cruel fanatisme*, de confuses aspirations à l'indépendance [25].

La forme para-litotique «négation + sans», réitérée à trois reprises, vise ici à atténuer la portée de la victoire algérienne, à travers un triple mécanisme de concession au point de vue de ceux qui étaient profondément déçus par cette victoire.

23 La référence à Belkacem, représentant du FLN aux négociations d'Évian, n'est pas claire. Le nom du lieutenant, qu'on a su par la suite, était Ouchène Daoud, un officier kabyle du 4ème RT, détachement composé pour la majorité de musulmans. Le fait d'avoir engagé des militaires musulmans contre des Européens, une semaine après la signature des accords d'Évian, est considéré comme l'une des imprudences qui ont provoqué le drame.

24 Le scénario d'une «révolution» du côté algérien était notoirement destiné à justifier l'intervention militaire du côté français: *cf.* Branche (2005: 361).

25 C'est nous qui soulignons.

3. *Le Figaro*, février-juillet 1962: quelques euphémismes ponctuels

Dans la deuxième partie de notre étude, nous allons nous pencher sur quelques cas d'euphémismes *stricto sensu*, afin de nous interroger sur le rapport qu'ils entretiennent avec un arrière-plan dominé par des phénomènes d'euphémisation généralisée.

Les trois exemples que nous avons choisis se disposent selon un ordre progressif à l'égard de deux paramètres: le degré de préconstruction de la figure (présence/absence d'indices d'intentionnalité[26]) et le degré de relativité par rapport au co-texte discursif (dépendance plus ou moins forte de la situation discursive qui engendre la saillance euphémique).

3.1 Euphémisme et co-texte discursif: préconstruction et relativité faibles

Le premier exemple se réfère aux perquisitions effectuées par l'armée et la police dans le quartier algérois de Bab-el-Oued en mars 1962:

> (5) Le quartier est complètement ceinturé par les forces de sécurité. Celles-ci entreprennent une fouille en règle des immeubles. Chaque appartement est visité de fond en comble. Tous les habitants sont contrôlés. C'est une vaste opération d'assainissement. (*Le Figaro*, 26 mars 1962)

L'euphémisme «opération d'assainissement» est proposé ici comme conclusion d'un paragraphe consacré à la description d'une situation fort tendue, qui rend nécessaires des contrôles minutieux de la population civile pour dénicher les sympathisants de l'OAS tirant sur les militaires et les gendarmes depuis les toits et les balcons des immeubles. Cet euphémisme présente un degré de préconstruction faible, puisqu'il est dépourvu de marques d'intentionnalité. Son degré de relativité par rapport au co-texte est également faible, car il s'agit d'une expression douée d'une potentialité euphémique intrinsèque: le champ sémantique de la purification et du nettoyage est tellement exploité par les discours relevant de la rhétorique militaire qu'on peut envisager cette figure comme une pièce disponible dans le répertoire de la langue de bois s'appliquant à la guerre.

Cependant, c'est justement en raison de cette caractéristique d'euphémisme intrinsèque que l'exemple nous intéresse, parce qu'il nous permet d'isoler les éléments de sa dépendance du co-texte et, par conséquent, les étapes du travail de co-construction auquel il nous convoque. Ce travail est redevable à la fois du co-texte immédiat et du co-texte large de l'euphémisme. Pour ce qui est du co-texte immédiat, il faut souligner que la figure se trouve en position conclusive et que tous les éléments descriptifs de l'énoncé présentent des fragments destinés à souligner la complétude des contrôles et à renforcer par là l'orientation positive de

26 *Cf.* Bonhomme (2005: 79).

cette conclusion: «complètement», «fouille en règle», «de fond en comble», «tous les habitants», «vaste opération». En outre, la focalisation de la narration que propose l'ensemble de l'article coïncide entièrement avec le point de vue des militaires, victimes de la guérilla urbaine déchaînée par l'OAS. Dans ce cadre, des éléments pathémiques concernant le sort des soldats, «les gars du contingent», concourent à justifier le clivage entre violence gratuite et violence légitime. Quant au co-texte large, il convient de remarquer que l'expression appartient à un paradigme largement utilisé dans *Le Figaro,* fondé sur la répétition du support «opérations de…». Dans notre corpus, nous avons puisé «opérations de police», «opérations de contrôle», «opérations de fouille», «opérations de bouclage», et même «opération-panier», «opération-séduction», etc.[27]. Ce paradigme, qui a peut-être sa matrice discursive dans l'euphémisme d'État «opérations de maintien de l'ordre», semble fonctionner par éloignement du terme tendu. En effet, le support «opérations de…» agit comme une sorte d'écran qui suggère, en vertu de sa répétition, l'idée de la normalisation et de la routinisation de la situation. La combinaison «opération d'assainissement» exploite donc le potentiel euphémique de la série, par rapport à laquelle elle atteint un degré maximal d'euphémisation, représenté par le marquage aspectuel positif du substantif déverbal «assainissement», lui-même basé sur l'idée d'aboutissement favorable d'un processus. Le co-texte large nous fournit en outre une confirmation *a posteriori* de la portée euphémisante de cette expression. Au mois d'avril, revenant sur les faits de Bab-el-Oued du mois précédent, qui avaient culminé avec la fusillade de la rue d'Isly, *Le Figaro* parle d' «excès de perquisitions»[28], ce qui contribue à renforcer ultérieurement notre interprétation de l'expression «c'est une vaste opération d'assainissement» comme une désignation visant à euphémiser une situation qui avait passé les bornes dans le traitement des Européens favorables à l'Algérie française comme des ennemis. La prise en compte d'un élément ultérieur dans le travail interprétatif implique cependant un interprétant averti, historicisé, ce qui préfigure une question sur laquelle nous allons revenir.

3.2 Euphémisme et co-texte discursif: préconstruction forte et relativité faible

Le deuxième exemple présente un degré de préconstruction de la figure plus élevé que dans l'exemple (5). En effet, il est pourvu d'un marquage intentionnel explicite de la part de l'énonciateur, avec une mention de la figure qui s'accompagne d'un «jugement d'euphémisation», selon la formulation proposée par

27 «Opération-panier» se réfère aux aides alimentaires fournies par l'armée à la population civile, «opération-séduction» aux tentatives de l'OAS d'enrôler des militaires dans ses rangs (*Le Figaro,* 26 mars 1962).

28 *Le Figaro,* 7-8 avril 1962.

Krieg-Planque (2004). Cet exemple concerne encore la situation des quartiers populaires d'Alger qui, à la veille de la proclamation du cessez-le-feu, font l'objet d'une militarisation massive:

> (6) Dans les quartiers européens limitrophes des quartiers musulmans, notamment à Bab-el-Oued et à Belcourt, on est plus que jamais prêt à toute éventualité. Toutes les précautions sont prises. C'est un euphémisme qui résume parfaitement la situation. (*Le Figaro*, 2 mars 1962)

Si, par rapport au premier exemple, le degré de préconstruction est plus fort, l'euphémisme «précautions» présente un degré de relativité qui demeure également faible. En effet, le mot «précaution» est un terme suffisamment général pour constituer un cas d'euphémisme intrinsèque: il s'agit d'un euphémisme lexicalisé, enregistré en tant que tel dans les dictionnaires[29]. Dans ce cas, comme dans l'exemple (5), le co-texte immédiat et le co-texte large enrichissent notre travail de co-construction de la figure. Le co-texte immédiat propose encore une fois l'euphémisme en position conclusive et le jugement d'euphémisation formulé par le journaliste souligne cette caractéristique, à travers l'idée du résumé, sur laquelle s'appuie un commentaire métalinguistique se situant au niveau maximal de l'échelle axiologique.

Cependant, dans cet exemple, la présence du jugement d'euphémisation et la dimension axiologique qu'il comporte nous permettent d'apprécier, plus nettement que dans d'autres cas, la double valence de l'euphémisme, qui se déploie à la fois sur le plan langagier et sur le plan factuel. À travers son adhésion à la polyphonie convergente[30] manifestée par cette figure, le journaliste exprime sa satisfaction pour l'efficacité désignationnelle de l'euphémisme (plan langagier), aussi bien que pour l'efficacité de la militarisation (plan factuel), dans laquelle il s'implique lui-même, adoptant la marque universalisante «on» qui élargit son mouvement de convergence en direction du discours de l'armée: «on est plus que jamais prêt à toute éventualité». Or, c'est bien sous l'angle de la réfraction entre le cadre factuel extra-linguistique et le choix désignatif, c'est-à-dire dans l'espace ouvert entre le sens figuré et la figuration du monde[31], qu'il convient de procéder à l'interprétation de cet euphémisme et à l'évaluation de sa spécificité discursive. Sur le plan factuel, l'adhésion à cette expression signifie une adhésion au point de vue idéologique qui jugeait positivement la militarisation du quartier. Sur le plan langagier, l'endossement de la désignation euphémique signifie une appropriation de la représentation méliorative sous laquelle le pouvoir justifiait à l'époque la conduite de l'armée envers la population civile, y compris celle de souche européenne. Le co-texte large nous fournit, en outre, d'autres informations utiles à

29 Pour l'usage de l'indicateur «euphémisme» à propos de «précaution» dans les dictionnaires, y compris dans des contextes tout à fait différents du nôtre, *cf.* Paissa (2009).

30 Dans le sens de Bonhomme (2005).

31 *Cf.* Détrie (2000).

notre interprétation. Utilisé pendant toute la durée de la guerre en tant que motivation officielle des tortures et des détentions illégales de «suspects» musulmans, le substantif abstrait «précaution» figure dans notre corpus avec une portée référentielle variable. Dans sa signification maximale ou hyperonymique, il s'applique à l'ensemble des mesures prévues par les accords d'Évian et en général aux accords eux-mêmes, qui ne représenteraient qu'un protocole de «précautions»[32]. Par contre, dans son extension minimale ou hyponymique, le terme indique les différentes actions de ratissage auxquelles l'armée soumettait les quartiers soupçonnés de complicité avec l'OAS.

3.3 Euphémisme et co-texte discursif: préconstruction et relativité fortes

Le troisième exemple nous permettra d'approfondir ces considérations sur la double valence, factuelle et désignationnelle, de l'euphémisme. L'exemple se réfère à la nécessité de l'administration publique française de faire face aux absences prolongées des fonctionnaires d'origine musulmane qui, terrorisés par les attentats de l'OAS, s'abstenaient de travailler. Comme un certain nombre de postes réservés aux musulmans était prévu par les accords d'Évian en vue de la coopération future, l'administration avait adopté l'escamotage de considérer que les employés arabes ne se présentant pas au travail se trouvaient en «congé de maladie».

(7) L'administration ne s'exerce plus que sur le quartier européen. Tous les fonctionnaires et les policiers musulmans sont en «congé de maladie», euphémisme commode trouvé par les autorités pour continuer à payer et conserver sur les registres de la fonction publique des gens dont elle ne peut plus assurer la sécurité. (*Le Figaro,* 3 mai 1962)

Le degré de pré-construction de la figure est élevé, comme dans l'exemple (6), puisque le co-texte immédiat présente sa mention explicite. À la différence des deux exemples précédents, le degré de relativité s'avère dans ce cas très élevé, puisqu'il ne s'agit nullement d'un euphémisme intrinsèque, mais d'un usage euphémique strictement dépendant de la situation dont il est issu: il s'agit, dans ce cas, d'une figure vive. En effet, à l'origine de cette expression se trouve une fiction qui est à la fois factuelle et langagière. Au niveau factuel, cet euphémisme nécessite d'être mis en relation avec l'illusion, entretenue par les autorités, d'une conjoncture tragique mais temporaire de la coopération franco-algérienne, qui n'empêchera pas sa poursuite après la proclamation de l'indépendance. Au niveau langagier, le co-texte large nous offre des éléments indispensables à l'interprétation de ce cas de figure, qui se rallie à toute une galaxie d'emplois euphémiques

32 *Le Figaro,* 2 avril 1962.

fondés sur le trait sémantique [+provisoire], conforme à la représentation méliorative que propose le discours de l'État et dont *Le Figaro* se fait l'écho. Le journal décrit en effet les nombreuses pancartes affichées dans les magasins européens qui ferment les uns après les autres dans les villes algériennes. Ces pancartes justifient les cessations d'activité avec des expressions analogues à l'euphémisme «congé de maladie»: «fermé pour cause de congé», «congé annuel», «congés payés», «fermeture annuelle»[33]. Cette stratégie de masquage qui revêt, de la part de l'État, le statut d'une véritable hypocrisie langagière organisée, culmine avec l'utilisation du scénario «vacances» pour justifier les départs massifs des pieds-noirs et pour rebaptiser euphémiquement le phénomène de l'exode. La motivation des départs en «vacances» est en effet utilisée par le président De Gaulle qui parle d'«estivants» et elle est fortement relancée par le secrétaire général aux rapatriés.

Face à ce micro-paradigme d'euphémismes fondés sur la narration d'une émergence transitoire, le positionnement énonciatif du *Figaro* confirme les considérations que nous avons formulées jusqu'ici. Le jugement d'euphémisation que le journal donne pour la désignation «congé de maladie» fait entrer en jeu un énonciateur second E2, disjoint de E1, à qui E1 impute la responsabilité du dit (les autorités qui ont «trouvé» l'euphémisme). Malgré cette prise de distance, le jugement axiologique qu'exprime l'instance E1 est positif («euphémisme commode») et révèle par là l'adhésion du journaliste à l'escamotage mis en œuvre par l'administration et à la nomination sous-informative que «les autorités» en proposent. Le journal emprunte en effet, à différentes occasions, le scénario euphémique «vacances», procédant éventuellement à une atténuation d'ordre temporel, comme cela arrive quand il parle de «vacances anticipées», ou de «vacances peut-être un peu prolongées»[34]. Quant à la stratégie de figuration, ce micro-paradigme, fondé sur une fiction, appartient à la typologie des «euphémismes insincères», qui construisent une figuration par manipulation[35]. L'angle de réfraction entre le plan factuel et le plan désignationnel est dans ce cas maximal et l'interprétation actuelle de cette série euphémique pose un problème de taille, qui tient à l'évaluation du degré d'insincérité. En effet, il est bien difficile d'établir aujourd'hui jusqu'à quel point les fonctionnaires et les commerçants pieds-noirs pouvaient réellement croire, à l'époque, au caractère temporaire de leurs arrêts d'activité. Se pose alors la question du positionnement de l'interprétant et de la variabilité du travail d'interprétation, selon que l'interprétant est un lecteur moderne et historicisé ou un contemporain des événements.

33 *Le Figaro*, 3 mai, 17 juin, 3 juillet 1962.
34 *Le Figaro*, 26-27 mai, 7, 9-10 juin 1962.
35 *Cf.* Bonhomme (2005: 251).

4. Conclusions

Les quelques considérations qui peuvent être formulées, en conclusion, concernent le rapport arrière-plan discursif *vs* figure et la dynamique de l'interprétation figurale de l'euphémisme.

Pour ce qui est du rapport arrière-plan *vs* figure, nous avons montré qu'il se pose en termes de continuité, aussi bien sur le plan général que local. Sur le plan général, nous avons illustré les convergences stratégiques qui se mettent en place entre le dispositif discursif et l'émergence d'épiphénomènes figuraux. Au niveau référentiel, sont à l'œuvre les mêmes procédures globales et locales de dé-nomination et de re-nomination à finalité restrictive, atténuative ou méliorative. Au niveau énonciatif, tant l'arrière-plan que les occurrences figurales participent d'un phénomène généralisé d'énonciation détensive et assumée. Sur le plan local, nous avons montré le rôle du co-texte immédiat et du co-texte large, l'inscription des euphémismes ponctuels examinés dans des phénomènes plus vastes, de nature lexicale (appartenance à des paradigmes, à des emplois différents selon une échelle d'hypero/hyponymie) et de nature dispositive (tendance au positionnement conclusif des cas examinés). Sur ce continuum, à la fois général et local, les quelques cas d'euphémismes *stricto sensu* que nous avons examinés présentent des différences de degrés: degrés de préconstruction interprétative et degrés de relativité par rapport à l'arrière-plan discursif sur lequel ils se détachent et à leur disponibilité d'usage en langue.

Ces considérations nous permettent d'introduire la notion de *gradualité* de l'euphémisme, qui nous apparaît opératoire à plusieurs égards:

– Comme toute autre figure, l'euphémisme est constitué par une saillance. Cette saillance est cependant variable, à notre sens, sur un axe allant de l'épaississement maximal (convergence forte des visées mélioratives, produisant un relief important, comme dans le cas de «congé de maladie/vacances») à l'aplatissement maximal (tendance à l'affaiblissement de la saillance, due à sa continuité avec des configurations discursives générales et à sa participation à des formations paradigmatiques, comme c'est le cas pour «opérations d'assainissement» ou pour «précautions»).
– La gradualité de la saillance a partie liée avec la question de la figuralité de l'euphémisme et de sa réception en tant que fait figural, pour deux raisons fondamentales: i) parce que la notion de gradualité permet de sortir de l'impasse suscitée par l'alternative entre euphémisme en soi et euphémisme pour quelqu'un[36], car les deux polarités existent et, entre les deux, on a affaire à des degrés; ii) parce que la notion de gradualité correspond à une conception scalaire du processus d'atténuation dont l'euphémisme est issu, tant au niveau

36 *Cf.* Krieg-Planque (2004).

de la production qu'à celui de la réception, avec des variations importantes de la force méliorative déployée[37].

– La gradualité de la saillance est aussi confirmée par la conception de l'euphémisme comme phénomène de point de vue[38]. La question se pose en termes cruciaux quand c'est la dimension véridictoire qui est concernée, comme dans l'euphémisme de manipulation: «congé de maladie/vacances». S'agit-il, dans ce cas, d'une reformulation euphémique en tant qu'opération langagière ou d'un nouveau découpage du monde (réel et vécu), en tant qu'opération cognitive? Quel est, dans un cas comme celui-ci, le point d'articulation entre plan factuel et plan désignationnel? Les frontières entre les deux pôles s'estompent et la conception orthonyme qui est proposée trop souvent par les analyses des attestations euphémiques est battue en brèche dans l'euphémisme par manipulation. En effet, pour une occurrence comme «congé de maladie», à l'instar de ce qui se passe dans les figures d'invention, il n'est pas possible, même comme hypothèse interprétative, de procéder à un remplacement local avec le terme tendu dont cet euphémisme prendrait la place. Et, de toute manière, si des hypothèses de substituabilité peuvent être avancées, elles relèvent fortement du point de vue de l'interprétant et de son positionnement idéologique. Deux autres échelles de gradualité sont alors envisageables: l'une, qui concerne la substituabilité de l'euphémisme, allant d'un degré de substituabilité maximal à une substituabilité zéro; l'autre, qui va d'un calcul interprétatif minimal à une hyperinterprétation, selon que l'interprétant est un contemporain des événements ou un lecteur averti et historicisé. Une autre question délicate se profile alors, qui n'a été jusqu'ici qu'effleurée par la linguistique: celle de l'implication du chercheur dans l'objet même de sa recherche[39].

Envisagé sous ces perspectives multiples, d'ordre pragmatico-discursif, l'euphémisme constitue un phénomène qui croise plusieurs préoccupations actuelles de la recherche en linguistique. Quelques perspectives d'élargissement épistémologique, d'étendue variable, peuvent être envisagées au terme de notre travail. Au niveau strictement rhétorique, l'étude de l'euphémisme tirerait un grand profit à intégrer des considérations relevant de l'*inventio* et de la *dispositio*. Au niveau du fonctionnement pragmatique et du rendement argumentatif, l'analyse de cette figure gagnerait, plus que toute autre, à être soumise à des échanges pluri-disciplinaires. En effet, les outils méthodologiques propres à la linguistique ne déploient leur capacité heuristique que dans leur articulation avec les données relevant d'autres sciences humaines ou sociales, et notamment de l'histoire, envisagée dans ses facettes événementielles, idéologiques, communicationnelles et médiatiques. En retour, les études socio-historiques, quittant leur attitude quelque peu

37 *Cf.* Horak (2010).
38 *Cf.* Rabatel (2008).
39 *Cf.* Doury (2004).

autarcique, pourraient largement profiter des résultats que l'analyse fine des faits linguistiques met en valeur.

Bibliographie

Amossy, R. (2000): *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Nathan.

Blandin, C. (2007): *Le Figaro. Deux siècles d'histoire*, Paris, Armand Colin.

Bonhomme, M. (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

Bonhomme, M. & Horak, A. (2010): «La desdramatización de las emociones en la prensa escrita. El eufemismo político-administrativo», *Versión* 24, 71-91.

Branche, R. (2005): *La Guerre d'Algérie: une histoire apaisée?*, Paris, Éditions du Seuil.

Détrie, C. (éd.), (2000): *Cahiers de praxématique* 35, «Sens figuré et figuration du monde».

Doury, M. (2004): «La position du chercheur en argumentation», *Semen* 17, 149-163.

Druetta, R. (2009): «Métalangage et prosodie de l'atténuation à l'oral», *Synergies Italie* n° spécial, 95-110.

Horak, A. (2010): *L'Euphémisme. Entre tradition rhétorique et perspectives nouvelles*, München, Lincom Europa.

Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.

Krieg-Planque, A. (2004): «Souligner l'euphémisme: opération savante ou acte d'engagement? Analyse du ‹jugement d'euphémisation› dans le discours politique», *Semen* 17, 59-79.

–, (2009a): *La notion de «formule» en analyse du discours*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.

–, (2009b): «À propos des ‹noms propres d'événement›. Événementialité et discursivité», *Les Carnets du Cediscor* 11, 77-90.

Maldidier, D. (1971): «Le discours politique de la guerre d'Algérie: approche synchronique et diachronique», *Langages* 23, 57-86.

Paissa, P. (2009): «Parasynonymes et euphémismes: une zone d'intersection possible», *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 61, 71-86.

–, (à paraître): «Fin de la guerre d'Algérie: quelques traces d'une parole éclatée (*Le Figaro*, février-juillet 1962)», Colloque International *Les Mots de la guerre*, Université de Bologne, 18-19 novembre 2010.

Périès, G. (1992): «L'Arabe, le Musulman, l'Ennemi dans le discours militaire de la ‹guerre révolutionnaire› pendant la guerre d'Algérie», *Mots* 30, 53-71.

Rabatel, A. (éd.), (2008): *Langue Française* 160, «Figures et point de vue».

Roche, E. (2007): *Étude des discours de presse écrite française sur la violence et la torture pendant la guerre d'Algérie* – Le Monde, L'Humanité, Le Figaro, L'Express, France Observateur, *1954-1962*, Thèse Université Lumière Lyon 2 (http://theses.univ-lyon2.fr).

Siblot, P. (1998): «*Algérien* dans l'imbroglio des dénominations», *Mots* 57, 7-27.

–, (2001): «De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiance nominale et le propre du nom», *Cahiers de praxématique* 36, 189-214.

Stora, B. (1998): *La Gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte.

Dire pour masquer
ou la stratégie de l'euphémisme publicitaire

Montserrat López Díaz, Université de Saint-Jacques-de-Compostelle[1]

1. Introduction: qu'est-ce que l'euphémisme?

L'euphémisme est un procédé linguistique substitutif qui consiste à employer une expression favorable à la place d'une autre de mauvais augure: le terme vient du grec *eu* (bien, sous de bons auspices) et *phêmê* (parole). On désigne par là l'expression atténuée d'une notion dont la formulation directe serait brutale ou déplaisante:

> L'euphémisme […] est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées; ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin. (Dumarsais, 1988: 158)

On utilise alors des détours afin de ne pas appeler les choses par leur nom. De ce fait, les euphémismes apparaissent dans le discours comme des «boucliers» permettant de s'évader de la réalité (Allan et Burridge, 1991). Ils font partie de tous les domaines de la vie sociale, y compris l'usage ordinaire du langage, car ils résultent de tabous et d'interdits, ainsi que de la mise en œuvre de stratégies d'édulcoration, ratifiées par la société ou faisant l'objet d'un choix personnel, afin de mettre en pratique des proscriptions linguistiques en guise «d'hygiène verbale» (Cameron, 1995). L'euphémisme peut se manifester formellement à travers des tournures, phrases, sigles, emprunts, abréviations, déformations, suppressions, etc., qui du point de vue sémantique ont une valeur d'hyperonymes, de faux synonymes, d'expressions vagues et approximatives donnant lieu à une information lacunaire, partielle, mais aussi partiale, car très idéologisée. Cette réalité masquée, que l'on prétend communiquer par des mots aux propriétés narcotiques, en occulte une autre à l'état brut que seuls les récepteurs avisés sont en mesure de dévoiler à l'arrière-plan du discours.

Dans une optique rhétorique, l'euphémisme a été en général considéré comme une figure autonome, pouvant éventuellement se superposer à d'autres figures comme les métaphores, les métonymies, les métalepses, les ellipses ou les périphrases (Molinié, 1992; Morier, 1998; Bonhomme, 1998). Pour ce dernier, il s'agit d'«une figure référentielle par sous-détermination» et d'un discours «en-

1 Travail partiellement financé dans le cadre des projets de recherche PR2009/0499 et INCITE09 204 116PR.

deçà», du fait même qu'il «atténue l'expression de réalités choquantes ou pénibles». Par ailleurs, l'euphémisme cumule deux actes de parole: «un acte modérateur qui estompe la réalité désignée» et un «acte mélioratif qui dédramatise cette même réalité» (Bonhomme, 1998: 77-78). En revanche, Bacry (1992: 106) jette un doute sur son caractère figural:

> L'euphémisme, bien qu'il consiste en somme à remplacer un mot par un autre, n'est pas toujours considéré comme une véritable figure. En effet, au contraire d'une métaphore, d'une métonymie, d'une périphrase, il ne met pas en œuvre des moyens techniques qui lui seraient propres. Usant ainsi de *moyens variables* pour remplir son rôle, l'euphémisme *s'appuie* en fait sur diverses figures, en particulier sur celles du voisinage.

Dans son édition de Dumarsais (1988: 283), Françoise Douay-Soublin signale également que traditionnellement l'euphémisme a été ressenti plutôt comme une fonction que comme une forme isolable, raison pour laquelle il n'a pas été enregistré dans les répertoires de tropes chez Quintilien ou Donat, mais que depuis Aristote la mention «par euphémisme» a accompagné des figures de signification chaque fois que l'on a évité des propos trop durs ou trop crus. Bref, figure rhétorique, fait sémantique ou fonction discursive, l'euphémisme est bien les trois à la fois et reste un procédé linguistique d'atténuation du réel qui, par son effet de réserve, vise avant tout l'acceptation sociale. Ce qui du reste ne veut pas dire qu'il soit d'emblée accepté.

On considère en général que les causes de l'euphémisme sont la bienséance (qui omet les tabous) et la civilité (qui réclame le respect des règles de politesse): on ne prononce pas telle ou telle expression pour des raisons d'interdiction sociale et pour ne pas blesser l'autre. On a ainsi pu élargir le domaine du tabouage à la non-mention et au passage sous silence quel que soit le thème abordé, en dehors des tabous traditionnels de la religion, du sexe, de la mort, de la scatologie, de la maladie ou des fonctions corporelles. De ce fait même, on a vu l'interdiction linguistique comme recouvrant aussi bien le tabou, au sens classique du terme, que d'autres formes d'expression considérées comme excessivement directes, voire trop banales. Les auteurs font en général une place de choix à l'évitement des tabous, mais également à la minimisation des impositions et aux méliorations qui embellissent l'expression davantage qu'elles ne l'atténuent. Ainsi, l'euphémisme a aussi été considéré comme un procédé de substitution dans les actes de langage indirects pour des raisons de politesse (Brown et Levinson, 1987; Allan et Burridge, 1991 & 2006; Kerbrat-Orecchioni, 1992; Crespo Fernández, 2007) et dans l'essai d'élever, voire d'ennoblir, par la nomination, la réalité bien trop ordinaire, au risque de la surclasser[2] (Courthéoux, 2005; Allan et Burridge, 2006; Crespo Fernández, 2007). Nous y reviendrons.

2 On a alors une euphémisation maniérée et alambiquée, surtout lexicale, qui rappelle celle des précieuses du XVII^{e} siècle dans leur désir de rendre le langage banal plus distingué.

Par l'euphémisme, on cherche à rendre supportable l'expression d'une idée qui autrement serait désignée de manière moins convenable. La nouvelle expression porte avec elle son signifié, qui est différent de celui de l'expression écartée. Or, en général, elle est peu à peu contaminée par la réalité tabouée. Dans ces conditions, on cherche à oblitérer le référent par l'emploi d'une autre forme dont une partie du concept original s'atrophie au fur et à mesure qu'elle s'imprègne de ce qu'elle désigne, montrant ainsi ce qu'elle prétend occulter. Comme elle a évolué dans son signifié, la forme autrefois euphémisante devra trouver un nouveau substitut[3]. Cependant, tant que le terme ne se lexicalise pas, la réalité désignée est adoucie et estompée pour l'auditoire qui subit l'effet narcotique du discours édulcoré, à l'exception des connaisseurs perspicaces.

2. L'euphémisme et le discours publicitaire

Le discours publicitaire module son expression entre les exigences de dire certaines choses et d'en omettre d'autres afin de rendre le réel plus séduisant. Il doit ainsi tenir compte de l'indicible, de l'impoli ou du banal qui empêchent d'appeler les choses par leur nom et d'être franc. Au demeurant, comme la publicité n'a pas l'obligation d'être véridique sur le plan informatif, ses arguments sont en général assez irrationnels. Plutôt que d'informer, son but est d'influencer le public en vue de provoquer un comportement. Le lien logique entre l'objet et le message est assez faible en général, parfois il est même inexistant.

L'euphémisme rend les sujets gênants acceptables et aptes à être mentionnés et par là même communiqués. Sa fonction d'atténuer semble contrecarrer la tendance à l'amplification inhérente à la rhétorique de l'éloge des objets, mais contrairement à ce que l'on pourrait croire de prime abord, elle s'avère essentielle dans le discours publicitaire. En effet, la publicité plonge les destinataires dans un état innocent et dans un monde euphorique, si bien que ce qui pourrait briser cette harmonie est en principe exclu. Pour cela l'euphémisme est d'un grand secours, car il fait régner le bon ton[4] qui cherche à éradiquer tout ce qui peut s'avérer en-

3 Par exemple, *faire l'amour* («réaliser l'acte sexuel») signifiait à l'origine «courtiser», mais à force de désigner une nouvelle réalité, cette signification s'est atrophiée au profit de celle du mot évité (Rey et Chantreau, 1991: 23). Actuellement, ce sont *sortir avec quelqu'un* et *fréquenter quelqu'un* qui fonctionnent comme des euphémismes pour «avoir des relations sexuelles avec quelqu'un» (Colin, 2003: 452). L'euphémisme sera d'autant plus vite contaminé si la notion est de celles que la norme morale et sociale réprouve (Benveniste, 1966: 310).

4 À quelques exceptions près dont les plus célèbres ont peut-être été les campagnes d'Oliviero Toscani. Au sujet des «publicités choquantes» montrant, par exemple sans pudeur le

nuyeux ou contraignant. Dans ce sens, il serait inimaginable d'entendre aujourd'hui des slogans de l'époque de la réclame, comme le célèbre: *«Faites comme moi, achetez une bicyclette Clément!»*. Ainsi, entre l'absence de l'objet en amont et sa présence prévue en aval chez le consommateur, le lien se fait par un discours sans contrainte où règnent les implicites. La publicité cache alors très largement sa nature véritable et ne dit pas explicitement: *achetez X, consommez Y* ou *utilisez Z*, car elle ferait là un aveu un peu trop terre à terre, voire sincère.

On peut donc considérer le monde idéalisé mis en scène par la publicité comme régi par une «loi d'euphémie» au sens large, loi que Barthes (1967: 262) a évoquée très rapidement dans *Système de la mode* à propos des représentations sans défaut des corps mal faits ou imparfaits que la mode serait capable de transformer. Il en va de même pour la publicité qui montre massivement ce qui est sans défaut – y compris par truquage[5] – ou ce qu'elle a déjà transformé grâce à la possession de l'objet vanté. Cette idéalisation de la réalité – euphémisante, si l'on veut – se fait au détriment de ce qu'elle cache, l'interdit, le tabou latents – les aléas du quotidien prosaïque des êtres humains – qui ne sauraient que la fragiliser. La loi d'euphémie est à rapprocher également des lois de la politesse négative, puisque les annonces sont autant de déclarations visant la satisfaction de tous les désirs humains, où ce qui serait susceptible de déranger est en principe banni. Et lorsque la publicité doit nécessairement aborder des sujets délicats tels les maladies, la vieillesse, les défauts physiques, les fonctions corporelles, elle le fait avec beaucoup de tact (Bonhomme, 2008; Bonhomme et Horak, 2009), car on est là dans les tabous sociaux. Mais elle agit encore avec la même réserve quand il s'agit de louer des objets dont on ne mentionne pas le prix, leurs caractéristiques réelles ou une incitation directe à l'achat. Encore faut-il signaler que les stratégies de communication varient selon le type d'objet: par exemple, la mention du prix est habituelle dans les publicités pour les voitures, les ordinateurs ou des séjours de vacances, mais elle ne l'est pas du tout pour ce qui est des crèmes de beauté, des montres de luxe, des parfums ou des vêtements. Les différences sont considérables d'une classe d'objets à l'autre.

L'euphémisme a été également confondu avec la langue de bois et le politiquement correct[6] (dorénavant LB et PC), notions amplement critiquées comme des formes de la manipulation linguistique. La LB désigne «toute manière rigide

---

sexe, la souffrance, la saleté, l'horreur, on peut consulter l'étude de Lugrin, «Âmes sensibles s'abstenir… Entre surenchère homosexuelle et ‹glam-trash›, la polémique du ‹porno-chic›», *ComAnalysis*, 2001. Publication en ligne: http://www. comanalysis.ch/ComAnalysis/Publication25.htm.

5 Une firme qui dit vouloir se démarquer est Dove. Elle revendique surtout un discours iconique plus réel, avec des personnes, en l'occurrence des femmes, représentées telles celles que l'on peut croiser au quotidien (López Díaz, 2010: 474).

6 Des auteurs comme Colin (2003: 430-431), Belot (2007: 119-139) ou Lapacherie (2007: 89-118) les utilisent indistinctement.

de s'exprimer qui use de stéréotypes et de formules figées», selon F. J. Hausmann (Pineira et Tournier, 1989: 11). Elle aurait trois acceptions: 1) langage artificiel des politiques; 2) langage incompréhensible déconnecté de la réalité; 3) code préfabriqué fait de langage convenu et de petites phrases à la mode vides de contenu (Pineira et Tournier, 1989: 13-14). Le qualificatif PC, qui vient de l'anglais «politically correct», décrit «someone who believes that language and actions which could be offensive to others, especially those relating to sex and race, should be avoided» et «a word or expression that is used instead of another one to avoid being offensive»[7]. Le PC se signale notamment par le respect linguistique des minorités et des plus faibles. Cela dit, les trois notions peuvent être équivalentes dans certains cas[8], mais la LB, contrairement à l'euphémisme et au PC, n'a pas forcément le souci de ménager l'autre ni d'atténuer l'expression.

L'euphémisme dans la publicité sera interrogé suivant une optique pragmatique, en tant que procédé d'énonciation tantôt affaiblie, qui tente d'escamoter les tabous sociaux et les activités nuisibles, tantôt indirecte, car il serait malséant que les annonces soient excessivement péremptoires. Ces euphémismes relèvent par ailleurs de la LB convenue, s'opposant au franc-parler, et du PC qui ne veut froisser aucun groupe social. Nous examinerons également l'énonciation enjolivée de la LB publicitaire, langue artificielle qui cherche à élever le réel[9]. Dans les deux premiers cas, le discours mesuré semble avoir pour but d'emblée l'acceptation sociale, alors que dans le troisième cas de figure le propos embelli répondrait surtout à la séduction de la LB et serait plus difficilement euphémique.

2.1 Les tabous sociaux et les activités nuisibles

Lorsqu'on parle des tabous sociaux et des activités nuisibles, le discours apparaît affaibli. La retenue s'impose dans la publicité des magazines. Il serait vain qu'elle affronte le risque d'être taxée de choquante ou d'indécente. Pour ce qui est de l'indicible, on connaît le cas des maladies, amplement tabouées, dont on parle avec beaucoup de réserve. Elles sont rebaptisées de façon moins abrupte, plus vague, mais tout aussi conventionnelle dans la société et dans la publicité:

(1) Bonjour.docteur.com
Toute votre santé en vidéo sur internet avec les docteurs Michel Cymes et Marina Carrière d'Encausse.

---

7 *Cambridge Advanced Learner's Dictionary* (http://dictionary.cambridge.org/dictionary).

8 Pour preuve, l'ouvrage de Chosson (2007) sur la LB et celui de Volkoff (2001) sur le PC sont en même temps des réflexions sur l'euphémisation du discours.

9 Notre corpus a été relevé pour l'essentiel dans les magazines *Le Nouvel Observateur* et *L'Express* du 10 décembre 2009, *Marie Claire* de février 2010, *Cosmopolitan* de mars 2010 et *Le Nouvel Observateur* du 10 mai 2010.

> Une panne sexuelle? Le baby blues? Un trou de mémoire? C'est normal docteur? Une grosse fatigue? Le vaccin contre la grippe? On en guérit docteur? Une question intime? […]

Dans cette annonce, le mot «maladie» est éludé au profit du terme valorisant *santé*. De même, sont oblitérées les désignations plus exactes, mais plus brutales «impuissance sexuelle», «dépression post-accouchement», «amnésie», «stress» et «question sexuelle», qui deviennent respectivement *panne sexuelle, baby blues, trou de mémoire, grosse fatigue* et *question intime*. Ces formulations floues disent nettement moins que leurs homologues, mais elles n'offensent personne. En même temps, elles s'avèrent efficaces quand le récepteur considère le discours comme naturel et ne les démasque pas. Grâce à la version vague, le lecteur saisit la réalité de façon moins dramatique, quoiqu'il s'agisse de dénominations conventionnelles qui font partie de la langue courante, si bien qu'elles sont entérinées par la société et qu'elles relèvent d'une énonciation collective polie (Bonhomme, 2005: 240). Les signes jugés tabous sont appréhendés comme s'ils étaient motivés, comme s'il y avait une relation entre les mots et les choses. Et vu qu'une chose ne peut pas être éliminée de la réalité, on exclut le mot la désignant et on lui cherche un substitut dont le but est de l'estomper autant que possible.

D'autres sujets tabous sont ceux de la famine et de la mort. Ainsi *affamés* peut désigner aussi bien les «affamés» que les «faméliques», concept bien plus fort, et *effacer* peut épargner un terme plus rude comme «tuer»:

(2) Un milliard d'affamés.
Ne laissons pas l'indifférence les effacer.
Ne jamais oublier. Ne jamais renoncer. (Action contre la faim)

L'embonpoint ou la corpulence est un autre sujet tabou dont on parle à mots couverts grâce à des substituts inoffensifs comme *poids* ou *surpoids* en (3) et *rondeurs disgracieuses* en (4). Il n'est pas question en conséquence d'employer des qualificatifs comme «corpulent», «gros», «gras», «obèse» ou «bien en chair», devenus des termes tabous en raison de l'hypocrisie sociale qui cherche à évacuer tout ce qui peut froisser ou chagriner au profit d'un langage réservé:

(3) Perte de poids chez les personnes en surpoids dont l'indice de masse corporelle est supérieur ou égal à 28, en association avec un régime.
Vous voulez perdre du poids? Vous souhaitez être aidée et vous recherchez une solution efficace? Alli est une solution à efficacité cliniquement démontrée.

(4) Pour se sentir encore mieux dans son corps. Femmes ou hommes, êtes-vous prêts à retrouver la ligne et à la conserver durablement? Pour se débarrasser des rondeurs disgracieuses au ventre, aux cuisses, aux bras, aux fesses, etc., l'Institut Cellusonic est la méthode qu'il vous faut.

La vieillesse est elle aussi un sujet tabou dans la société actuelle et dans la publicité. *Âge* est l'hyperonyme que les dictionnaires de langue répertorient comme son synonyme partiel. Et l'emploi de l'adjectif *anti-âge* au lieu d'«anti-vieillesse» dans le domaine des cosmétiques est bien connu. Mais il y a par ailleurs d'autres euphémismes dont rien *a priori* ne ferait songer à leur existence. Tel est l'emploi d'*aujourd'hui* dans l'exemple suivant, portant sur l'âge actuel de la comédienne Sharon Stone qui apparaît sur l'annonce:

(5) Plus belle aujourd'hui qu'à 20 ans. One essential Super Sérum Régénérateur Cellulaire Intense. Le 1er geste fondamental anti-âge signé Dior. […]
Dior signe une avancée majeure dans la régénération cellulaire, et crée Capture Totale One Essential. […]. Résultats spectaculaires: votre peau est visiblement plus jeune, vous êtes définitivement plus belle aujourd'hui qu'à 20 ans.

On le voit, à côté de l'adjectif *anti-âge* signifiant de manière conventionnelle «anti-vieillesse», l'adverbe *aujourd'hui* remplace l'expression «à 50 ans», l'âge de la comédienne en question, paraît-il. Cette expression serait bien plus précise, comme l'est *à 20 ans*, son opposé dans l'énoncé. Mais l'adverbe *aujourd'hui,* dans son flou, laisse planer le doute sur l'âge réel féminin, sujet tabou bien connu – surtout dans certains métiers, et il évite le désagrément de proférer un chiffre irrémédiablement objectif. Le fonctionnement de l'adverbe *aujourd'hui* comme euphémisme montre qu'un mot, une phrase ou un discours n'est pas euphémique *per se*, isolé de son énonciation, mais que loin d'être une propriété des mots, le fonctionnement euphémique constitue une valeur actualisée dans une situation de communication donnée. Bien qu'il y ait des euphémismes consacrés faisant l'objet d'un marquage dans les dictionnaires de langue, en réalité c'est le contexte qui rend le discours euphémique ou non[10]. Cette imprévisibilité de l'euphémisme est la preuve de la relative liberté avec laquelle on exerce des jugements d'euphémisation, activité métadiscursive assez habituelle par laquelle un locuteur peut à l'occasion évaluer ses propres productions linguistiques ou celles d'autrui comme euphémiques, s'il considère les propos comme édulcorés et, par là, pas suffisamment adaptés à la réalité désignée.

À côté de la prolifération de l'euphémisme *âge*[11] dans la publicité, on y emploie d'autres subterfuges pour désigner la lutte contre les méfaits du vieillissement de la peau, comme le révèlent les trois exemples suivants: d'une part, les néologismes valorisants dérivés du nom «pulpe» et de l'adjectif «pulpeux» que

10 Il en est ainsi même si l'euphémisme peut subir un processus de vraie lexicalisation et faire l'objet d'un marquage explicite dans les dictionnaires: par exemple dans le *TLF*, *éloigner* («exclure»), *chatouiller* («caresser»), *compagne* («concubine»), *aventure* («liaison passagère»).

11 Pour la sémiotisation publicitaire des âges de la vie, on peut consulter Bonhomme (2008: 171-189).

sont *repulper*, *repulpée* et *repulpant*, et d'autre part les verbes *ressourcer*, *redessiner* et *combler*, ainsi que son dérivé *comblement*, ou encore l'emprunt *lifting*. Ils évitent de proférer des expressions moins flatteuses qui expriment clairement les idées, comme «remplir» et «retendre» les rides ou tout simplement les rendre un peu moins visibles, «se faire gonfler» les lèvres par la chirurgie, etc., puisque c'est bien de cela qu'il s'agit:

(6) Innovation anti-âge. Le soin anti-âge Diadermine a sa médaille. […]
Une gamme particulièrement efficace dont le Soin jour repulpant anti-rides a reçu la médaille d'or 2010 Votre Beauté.
Le Dr Caspari est depuis des années un spécialiste des traitements esthétiques professionnels luttant contre les signes de l'âge. Il confirme que le moyen le plus efficace pour combler le manque de matière de la peau est d'employer des substances dermo-identiques, comme l'Acide Hyaluronique, utilisées dans les traitements et injections anti-âge professionnels.
Paraître 10 ans de moins en seulement 6 semaines? Pari réussi.
Repulper de l'intérieur. […] Ce complexe breveté, «Dermo-Ident», composé d'Amino-M-Cell et d'Acide Hyaluronique, permet d'accélérer le renouvellement cellulaire et de repulper les rides de l'intérieur.

(7) Mes lèvres belles et naturelles en un instant. New Juvéderm Ultra Smile.
Ce nouveau produit de comblement est appliqué par un médecin sous forme de micro-injections. Il redessinera en douceur le contour de vos lèvres, et leur rendra le volume qu'elles ont pu perdre au fil du temps. Un résultat naturel, visible jusqu'à 12 mois.

(8) Topicrem. Soins spécifiques. La solution des peaux déshydratées. L'hydratation est la clé d'une peau jeune et éclatante. Acide hyaluronique + actif micro-lissant. Utilisé en chirurgie esthétique, l'Acide hyaluronique fixe l'eau dans la peau et lui garantit une parfaite hydratation. Associé à l'Aquaxyl, qui lisse le micro-relief cutané, vous ressentez un effet «lifting» immédiat. Votre peau est ressourcée, repulpée, votre teint retrouve tout son éclat.

Les différents exemples que nous venons d'examiner relèvent bien de l'euphémisation doublée du PC parant toute atteinte éventuelle à la dignité de l'autre. C'est un discours complaisant qui dit ce qu'il faut dire en la circonstance et qui exclut la moindre expression susceptible de manquer au respect de groupes sociaux comme les malades en (1), ceux qui souffrent de la famine en (2), les gros en (3) et (4), les personnes d'âge mûr ou vieilles en (5), (6), (7) et (8). On parle de leurs «problèmes» à demi-mot tout en proposant des remèdes, publicité oblige. Tout bien considéré, ces «problèmes» n'en sont finalement pas puisqu'ils sont niés. Au demeurant, l'absence de franc-parler et le langage convenu se doublent d'une LB faite de formulations qui reviennent d'une publicité à l'autre. Par exemple, les annonces pour les crèmes contre les rides abondent en termes abscons, à l'allure de technicismes, y compris dans le choix de la désignation de l'objet: *One essential Super Sérum Régénérateur Cellulaire Intense, Capture Totale One Essential*

en (5); *ce complexe breveté, «Dermo-Ident», composé d'Amino-M-Cell et d'Acide Hyaluronique* en (6); ou encore *acide hyaluronique + actif micro-lissant, associé à l'Aquaxyl, qui lisse le micro-relief cutané* en (8). Il s'agit bien d'un pseudo-jargon hermétique qui enfle le discours.

Par ailleurs, les noms désignant des activités nuisibles, comme la pollution, ne sont pas non plus de mise dans la publicité actuelle, et on leur préfère des périphrases:

(9) Si nous pouvons apporter de l'électricité plus propre à des millions de Brésiliens grâce à l'énergie hydraulique, nous pouvons aussi le faire pour votre famille. […] Dans votre ville, votre entreprise, comme chez vous, GDF SUEZ vous apporte une énergie plus sûre, plus respectueuse, mieux consommée.

(10) Moins 11% d'émissions de CO2. Moins 8% de consommation
Nouvelle technologie multiair. Get to the next level.
Alfa Mito Multiair à partir de 16700 euros.

Ainsi, au lieu de «pollution» et de ses dérivés à propos du réchauffement climatique, on trouve d'autres expressions accompagnées des adverbes *plus* et *moins: plus propre, plus sûre, plus respectueuse, mieux consommée* en (9) et *moins d'émissions de CO2, moins de consommation* en (10). Ces formules s'inscrivent encore une fois dans la LB répétitive et prévisible de la publicité pour les compagnies énergétiques et les voitures.

2.2 La demande indirecte de faire

Comme le discours publicitaire est essentiellement précaire, car il sollicite un auditoire et il lui prend son temps sans son acquiescement préalable dans l'intention de lui prendre son argent, il utilise en général des actes de langage indirects occultant le désir et le besoin de vendre. En effet, non seulement si l'émetteur était trop direct il serait impoli, mais il rabaisserait son image à celle d'un simple quémandeur. Il y a dans la publicité une finalité perlocutoire évidente, mais la demande de faire – la requête – est très largement occultée. On a néanmoins l'exception de l'exemple (2) qui est un appel urgent pour une cause humanitaire, où l'impératif constitue un acte directif on ne peut plus clair: *Ne laissons pas l'indifférence les effacer.* Cette injonction est une demande d'agir dans laquelle le locuteur s'inclut, faisant également partie de la cible afin d'obtenir un comportement précis. C'est l'urgence de l'action que le discours met au premier plan. En ce qui concerne les énoncés à l'infinitif dans le même exemple: *Ne jamais oublier. Ne jamais renoncer,* ils sont proches des exclamatifs[12] et, dans le contexte de l'annonce, ils expriment le souhait avec une nuance de colère, dont le sujet pourrait

12 Voir Riegel, Pellat et Rioul (1994: 335).

embrasser le locuteur et l'allocutaire. La structure impérative apparaît encore dans l'exemple suivant:

(11) Retrouvez Cosmo tous les jours sur cosmopolitan.fr.
Créez votre compte myCOSMO et rejoignez la CosmoSphère. […]
Devenez rédactrice et publiez vos articles sur le site.

Ici en réalité la demande de faire a une valeur illocutoire d'offre. Autrement dit, elle propose de trouver gratuitement en ligne des rubriques du magazine et d'y collaborer en racontant des expériences personnelles. Ce geste démocratique est une bonne nouvelle pour l'estime de soi des lectrices captivées par le magazine. Il constitue une récompense pour elles: celle de contribuer en quelque sorte à l'élaboration même du magazine. Du moins, c'est ce qu'on veut leur faire croire.

Ce qui prime dans le discours publicitaire des magazines louant des objets commerciaux, c'est en fait l'évitement de propos péremptoires qui contraignent le destinataire à agir. Aussi dans la publicité s'adresse-t-on au destinataire sans lui dire que l'objet est destiné à la vente. Il s'agit bien d'*acheter* et de *vendre* un objet, mais ces verbes-là sont absolument bannis du discours[13]. Et quand on s'adresse directement au destinataire, par exemple au moyen de l'interrogation, ce n'est qu'une pseudo-demande:

(3) […] Vous voulez perdre du poids? Vous souhaitez être aidée et vous recherchez une solution efficace? Alli est une solution à efficacité cliniquement démontrée.

(4) […] Femmes ou hommes, êtes-vous prêts à retrouver la ligne et à la conserver durablement? Pour se débarrasser des rondeurs disgracieuses au ventre, aux cuisses, aux bras, aux fesses, etc., l'Institut Cellusonic est la méthode qu'il vous faut.

Fondamentalement, on a là des questions totales qui exigeraient une réaction verbale, *oui* ou *non*, de la part du destinataire, *a priori* pour faire savoir quelque chose que le locuteur ne connaît pas[14]. Mais compte tenu des contextes de nos exemples, elles se convertissent en questions rhétoriques qui ne cherchent aucune réponse linguistique de la part du lecteur. Qui plus est, la suite du discours est bâtie sur le présupposé d'une réponse affirmative qui est bien sûr l'œuvre du locuteur publicitaire. Par ailleurs, il est fort probable que seuls les gens concernés s'arrêtent sur

13 Les formulations trop explicites sont absentes du discours publicitaire comme elles le sont des interactions en site commercial: «je veux» ou «donnez-moi» sont des tabous dans les commerces. Selon Kerbrat-Orecchioni (2000: 31), «dans les magasins français, on ne vend ni n'achète, mais on ‹donne› et on ‹prend›», suite à «l'attitude visant à euphémiser la relation marchande, en gommant son caractère vénal».

14 Les questions totales sont moins contraignantes que les partielles (Kerbrat-Orecchioni, 1991: 19-20), car une interrogation partielle comme «Pourquoi voulez-vous perdre du poids?» présuppose que «vous voulez perdre du poids», contrairement à une interrogation totale comme «Voulez-vous perdre du poids?».

ce type de messages publicitaires, et la réponse leur est déjà donnée. Par conséquent, en (3) et en (4) les questions ne sont que des pseudo-questions ayant un rôle purement phatique. Il en va de même pour l'interrogation à l'infinitif, qui est également rhétorique en (6): *Paraître 10 ans de moins en seulement 6 semaines? Pari réussi […].* Mais ici en raison de l'infinitif, l'éventuel destinataire n'est pas mentionné; on laisse en suspens son identité, ce qui rend le message davantage indéterminé et susceptible de s'adresser à n'importe qui. De toute façon, comme la réponse est encore une fois présupposée affirmative dans la suite du discours, la question est fausse et doit être traitée comme une assertion. Donc en réalité on affirme tout simplement à propos de l'objet loué qu'il est *une solution* en (3), *la méthode qu'il vous faut* en (4) et un *pari réussi* en (6). Il est ainsi dit que l'objet promu comble des «manques».

Il serait rarissime de trouver des formulations directes comme *achetez X et votre peau sera rajeunie,* ou comme *si vous vous procurez X / si vous utilisez X, votre peau sera jeune.* Ces omissions remarquables sont en fait présupposées par le discours. On devine aisément une protase comme [Si vous utilisez X] qui a bel et bien été effacée dans la première partie des énoncés qui suivent, en raison d'une accoutumance de l'auditoire au genre publicitaire. Et on préfère alors mentionner seulement les conséquences de l'utilisation du produit, avec les résultats escomptés:

(5) […] Votre peau est visiblement plus jeune, vous êtes définitivement plus belle aujourd'hui qu'à 20 ans.

(7) […] Il redessinera en douceur le contour de vos lèvres, et leur rendra le volume qu'elles ont pu perdre au fil du temps. Un résultat naturel, visible jusqu'à 12 mois.

(8) […] Associé à l'Aquaxyl, qui lisse le micro-relief cutané, vous ressentez un effet «lifting» immédiat. Votre peau est ressourcée, repulpée, votre teint retrouve tout son éclat.

Il en est de même dans:

(12) La beauté est confiance en soi.
Pour une peau éclatante de beauté et de fermeté.
Nouveau: Nivea beautiful age pour la peau mature exigeante.
De précieux extraits de grenade et des protéines de soja pour un soin parfait.
Votre peau est sensiblement plus ferme.
Votre corps est durablement hydraté.

Dans les énoncés *Votre peau est sensiblement plus ferme* et *Votre corps est durablement hydraté* qui mettent l'accent uniquement sur le résultat obtenu, il manque encore une éventuelle protase dont l'absence n'empêche pas le lecteur de construire son raisonnement, tel qu'il est prévu.

La publicité pratique tacitement un pacte de non-agression envers le destinataire[15], et pour ne pas faire d'incursion trop violente dans le territoire de celui-ci, elle élimine autant que possible le langage trop direct à cause des inconvénients d'une éventuelle réponse négative de sa part. Il semblerait discourtois, voire outrageant de dire: *achetez X, faites Y*, en raison de la fragilité foncière de la communication publicitaire. Des auteurs classiques comme Dumarsais ont déjà considéré certains actes de langage indirects comme des euphémismes. Par exemple: *N'avez-vous plus rien à m'ordonner?* dit au lieu de «Payez-moi»; *Dieu vous assiste* ou *Dieu vous bénisse* pour «Je n'ai rien à vous donner»; ou encore *Voilà qui est bien, je vous remercie* au lieu de «Allez-vous-en» (1988: 158). Dumarsais (1988: 164-165) relève également qu'on peut encore «rapporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions dont l'orateur délicat enveloppe habilement une idée qui, toute simple, exciterait peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle une image ou des sentiments peu favorables à son dessein principal». Comme «le souci de l'autre est le réquisit fondamental de la parole polie» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 190), la publicité elle aussi doit doser ses propos et adoucir sa demande de faire: elle ne saurait s'adresser à l'auditoire de façon péremptoire, du fait qu'elle sollicite déjà d'emblée son attention, puis son action. Autrement dit, elle présente un double coût pour lui, en termes d'effort mental et de dépense financière.

3. Le discours embelli

Dans le désir d'anoblir la réalité s'inscrit la promotion des professions par le changement de dénomination: *technicien de surface, hôtesse de caisse, agent de production, viticulteur* et *commercial*, pour ne pas dire respectivement «balayeur», «caissière», «ouvrier», «vigneron» et «vendeur», sont considérés comme des euphémismes (Courthéoux, 2005: 13-17). Dumarsais (1988: 158) a été lui aussi sensible aux «euphémismes de civilité du français quotidien qui épargnent l'humiliation en passant sous silence les inégalités de condition et de fortune». Détrie, Siblot et Vérine (2001: 116) affirment également que les euphémismes «peuvent être envisagés comme des évitements d'une désignation attendue, tenue pour normale au regard du référent, et relèvent alors de la problématique de la nomination». De tout temps le désir d'élever le réel a été associé au fonctionnement euphémique du langage:

> Euphemism is driven by many different things: euphemistic expressions can of course be motivated by a desire not to offend, but they are also motivated by the wish to

15 Dans la publicité comme dans la vie courante, la formulation explicite d'actes menaçants est très rare (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 202).

> display in-group identity markers, the wish to upgrade whatever they denote, and even the display of wit. (Allan et Burridge, 2006: 96)

C'est pourquoi on verse sur le compte de l'euphémisme des changements de dénomination dès qu'ils sont considérés comme mieux connotés – par exemple: *évaluation* ou *erreur* au lieu de «contrôle» et «faute» (Courthéoux, 2005: 27). On les glisse dans l'euphémie du fait qu'une expression linguistique est préférée à une autre – qui serait alors comme tabouée – et vient la remplacer. Ainsi, on a pu dire que les euphémismes ne répondent pas à des tabous au sens classique du terme, mais qu'ils peuvent être tout simplement des alternatives pour des expressions que les usagers préfèrent ne pas employer dans certaines circonstances de communication (Allan et Burridge, 2006: 239). Or il se trouve que bien des fois il est difficile de saisir dans plusieurs de ces emplois une quelconque atténuation ou édulcoration d'une réalité embarrassante. De ce fait, on ne voit pas très bien comment intégrer dans l'euphémie les cas où il y a seulement un embellissement du discours, sans atténuation visible à strictement parler, comme dans les dénominations *plantes sauvages, restaurant d'entreprise* et *résidence secondaire* au lieu de «mauvaises herbes», «cantine» et «maison de campagne» (Courthéoux, 2005: 82). En réalité, s'il n'y a pas d'atténuation visible, on observe quand même un évitement d'une désignation considérée comme normale au profit d'une autre un peu plus sophistiquée qui enfle le discours.

L'élévation et la mélioration sémantique se trouvent par exemple dans la désignation flatteuse de l'exemple (11): *Devenez rédactrice et publiez vos articles sur le site*, où *rédactrice* tient lieu de «collaboratrice» et *articles* d'«expériences», qui seraient sans doute des termes plus adaptés à la situation. Une rédactrice a pour profession de rédiger des articles, mais ici on veut faire de la lectrice du magazine une véritable protagoniste, quitte à ne viser certainement qu'une collaboration ponctuelle, tout au plus intermittente, où elle racontera des impressions personnelles, probablement bâclées. Ceci étant, au lieu d'une atténuation, on a bel et bien une exagération du discours qui produit même un effet contraire à celui de l'euphémisme. On a alors affaire à une LB qui surclasse la réalité banale et terne, lui donnant ainsi du lustre. Comme il n'y a pas d'amenuisement de l'expression, la LB se traduit uniquement dans le choix de propos relevés pour chasser l'ordinaire, même s'il est vrai que les propos exclus ont été en quelque sorte censurés. On pourrait, par ailleurs, considérer cette LB pompeuse comme «hyperpolie» car elle anoblit un peu trop la cible[16].

C'est encore la LB embellie que l'on a dans ces deux annonces:

(13) Hors du temps, on se redécouvre.
Jardins de Saint Benoît. Maisons de village, Vignobles et Spa.

16 Kerbrat-Orecchioni (2005: 208-209) définit l'hyperpolitesse comme la «présence d'un marqueur excessif de politesse par rapport [aux] attentes».

> Au cœur du vignoble méditerranéen, découvrez un nouvel univers, porté par un nouveau nom. Garrigae. Le bien-être réinventé. Un retour à l'authenticité, à ce qui compte vraiment dans la vie. Les Jardins de Saint-Benoît, notre dernière destination, vous immergent dans le luxe simple des choses vraies. […]
> Une retraite spa dans le sud.
> Offre découverte à partir de 112 euros par jour et par personne.

(14) Enfin des vacances où tout le monde est en vacances.
Se ressourcer pleinement au Spa Evian Source, attaquer les greens de l'Evian Masters Training Center ou profiter pleinement des sports d'hiver pendant que vos enfants s'amusent au Kid's Resort… Cet hiver, l'Hôtel Royal vous propose une palette d'activités outdoor ou plus cocooning dans un cadre d'exception, bordé par 19 ha de parc et bercé par les eaux limpides du Léman.
Du 3 janvier au 31 mars 2010, l'Hôtel Royal vous offre jusqu'à 30% de réduction sur votre chambre.

Ces exemples font preuve d'une mélioration sémantique du réel sans à vrai dire aucune atténuation. Les verbes *se redécouvrir* et *se ressourcer*, le substantif *retraite* et l'adjectif *réinventé* sont axés sur la découverte, l'activité ou l'apprentissage, et viennent remplacer les prévisibles «se détendre», «se reposer» ou «se décontracter», «séjour» et «récupéré», qui font penser davantage au repos physique, voire au farniente. Les substituts évincent par conséquent le stéréotype de la passivité lors des vacances au profit d'une autre vision qui serait actuellement plus acceptable du point de vue de l'idéologie de l'action. Tout porte à croire qu'il existe des mots qui, dans certains contextes, paraissent dévalorisés par un usage trop fréquent, et ils sont alors abandonnés au profit d'autres moins habituels, et donc sentis comme plus prestigieux. Il en est de même pour les emprunts conventionnels *spa, green, outdoor et cocooning* au lieu de «cure thermale», «golf», «à l'extérieur» et «casanier», qui prouvent une fois de plus l'attirance actuelle pour l'anglais.

4. Conclusion

L'utilisation de détours est une constante dans la publicité, compte tenu que la nécessité de se faire comprendre limite singulièrement les possibilités de choix et que l'euphémisme pour bien remplir son rôle devrait être à même d'éviter de trop attirer l'attention sur son emploi. Cette caractéristique apparaît également dans la façon dont la publicité omet de dire en toutes lettres qu'il faut absolument acquérir l'objet. En effet, «les objets se vendent bien davantage en mettant en évidence leur valeur symbolique qu'en argumentant sur leur valeur d'usage» (Cosette, 2001: 13). Cherchant l'empathie avec le public, la langue de la publicité est friande de formules favorables, voire superlatives, destinées à la célébration des objets. LB donc, mais qui peut s'accompagner aussi du souci de l'autre à travers

une communication faisant preuve de réserve par la voie de l'euphémisation et de la mise en œuvre du PC.

Comme la publicité fournit de l'information sur la manière dont la société pense et agit, encore faut-il tenir compte de son contexte social. Claude Cossette (2001: 126) a par exemple relevé des différences notoires entre la publicité nord-américaine et la publicité française concernant leurs interdits respectifs. En effet, la première montre le produit, parle de lui de façon directe et invite à se le procurer sans pudeur, alors que ce serait peu subtil pour la seconde qui en revanche a facilement recours à des mises en scène érotiques absentes de la publicité américaine.

Bibliographie

Allan, K. & Burridge, K. (1991): *Euphemism & Dysphemism. Language Used as Shield and Weapon*, New York, Oxford University Press.

–, (2006): *Forbidden Words*, Cambridge, Cambridge University Press.

Bacry, P. (1992): *Les Figures de style*, Paris, Belin.

Barthes, R. (1967): *Système de la mode*, Paris, Éditions du Seuil.

Belot, A. (2007): «De l'art de parler pour ne pas dire», *in* Boix, C. (éd.), *Argumentation, manipulation, persuasion*, Paris, L'Harmattan, 119-139.

Benveniste, E. (1966): *Problèmes de linguistique générale*, T. I, Paris, Gallimard.

Bonhomme, M. (1998): *Les Figures clés du discours*, Paris, Éditions du Seuil.

–, (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

–, (2008): «Stratégies publicitaires dans les représentations du vieillissement et de la vieillesse», *in* Darrault-Harris, I. & Fontanille, J. (éds), *Les Âges de la vie. Sémiotique de la culture et du temps*, Paris, PUF, 171-189.

Bonhomme, M. & Horak, A. (2009): «Stratégies rhétorico-pragmatiques de l'euphémisme dans le discours publicitaire», *Synergies Italie* n° spécial, 51-59.

Brown, P. & Levinson, S. C. (1987): *Politeness. Some Universals in Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.

Cameron, D. (1995): *Verbal Hygiene*, London, Routledge.

Chosson, M. (2007): *Parlez-vous la langue de bois?*, Paris, Points.

Colin, J.-P. (2003): «Le lexique», *in* Yaguello, M. (dir.), *Le Grand Livre de la langue française*, Paris, Éditions du Seuil, 391-456.

Cossette, C. (2001): *La Publicité, déchet culturel*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

Courthéoux, J.-P. (2005): *La Socio-euphémie. Expressions, modalités, incidences*, Paris, L'Harmattan.

Crespo Fernández, E. (2007): *El eufemismo y el disfemismo. Procesos de manipulación del tabú en el lenguaje literario inglés*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante.

Détrie, C., Siblot, P. & Vérine, B. (2001): *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Honoré Champion.

Dumarsais, C. C. (1988): *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1991): «Introduction», *in* Kerbrat-Orecchioni, C. (dir.), *La Question*, Lyon, PUL.

–, (1992): *Les Interactions verbales*, T. II, Paris, Armand Colin.

–, (2000): «Est-il bon, est-il méchant: quelle représentation de l'homme-en-société dans les théories contemporaines de la politesse linguistique?», *in* Wauthion, M. & Simon, A. C. (dirs), *Politesse et idéologie. Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 21-36.

–, (2005): *Le Discours en interaction*, Paris, Armand Colin.

Lapacherie, J.-G. (2007): «De la fausse monnaie verbale dans la langue», *in* Boix, C. (éd.), *Argumentation, manipulation, persuasion*, Paris, L'Harmattan, 89-118.

López Díaz, M. (2010): «Quand un discours feint d'argumenter contre lui-même», *in* Iliescu, M., Siller-Runggaldier, H. & Danler, P. (dirs), *Actes du XXV^e^ Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, T. V, Berlin-New York, De Gruyter, 467-476.

Molinié, G. (1992): *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.

Morier, H. (1998): *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF.

Pineira, C. & Tournier, M. (1989): «De quel bois se chauffe-t-on? Origines et contextes actuels de l'expression *langue de bois*», *Mots* 21, 5-19.

Rey, A. & Chantreau, S. (1991): *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Le Robert.

Riegel, M., Pellat, J.-C. & Rioul, R. (1994): *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.

Volkoff, V. (2001): *Manuel du politiquement correct*, Paris, Éditions du Rocher.

Du bien parler en Euphémie. Le handicap dans la cité honnête, utile et agréable

Michael Rinn, Université de Bretagne Occidentale

Défini comme une atténuation substantielle, durable, ou définitive d'une ou de plusieurs fonctions physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, le handicap recouvre une grande diversité de réalités humaines. Cependant, comme le montrera cet article, les acteurs sociaux se servent de la notion de handicap au nom des institutions publiques ou privées qu'ils représentent pour promouvoir des intérêts particuliers auprès de l'État, du monde médical et de l'opinion. Afin de comprendre cette contradiction apparente entre pluralité des situations de vie à laquelle le handicap renvoie et singularité des intérêts qu'il fait valoir, je soutiendrai que l'usage rhétorique de cette notion englobe deux procédures euphémiques du discours politiquement correct[1]: la première, à effet détensif, cherche à atténuer le danger de marginalisation des personnes en situation de handicap par une sous-détermination des cas graves. Ce mode de présentation du handicap vise à le rendre davantage banal auprès de l'opinion, favorisant une intégration durable et complète des personnes vulnérables dans la vie sociale. La seconde procédure euphémique, à effet intensif, vise à réévaluer positivement l'altérité des personnes handicapées. C'est au nom de cette altérité que le discours politiquement correct fait appel à des valeurs socioculturelles supérieures en réclamant, pour le bien de tous, des droits particuliers en faveur des personnes handicapées.

Il s'agira ainsi de montrer comment la notion de handicap est susceptible de briser le tabou de l'exclusion des personnes vulnérables pour instaurer le nouveau conformisme social du bien-être pour tous. Si l'usage rhétorique du handicap emprunte largement à l'euphémisme pour agir sur l'opinion, l'effet perlocutoire recherché de cet appel au bien-être pour tous s'inscrit dans un nouveau concept éthique que j'appellerai Euphémie, utopie d'une vie sociale honnête, utile et agréable[2]. Pour montrer cette imbrication entre figuration discursive et projet idéologique, je proposerai d'analyser trois types de discours: le discours médico-légal, celui des associations de santé publique et celui des instances gouvernementales.

---

1 Pour les modèles théoriques de l'euphémisme, je me réfère aux travaux de Molinié (1992) et de Bonhomme (2005: 239-255).

2 Ces trois qualités, qui constituent ce qui est bon, sont incarnées, selon la martyrologie chrétienne, par Euphémie, fille d'un sénateur romain au temps de l'empereur Dioclétien (245-313 ap. J.-C.).

1. Le discours médico-légal

Comme le souligne le descriptif du module «Handicap» proposé par le Collège des enseignants universitaires de médecine physique et de réadaptation (Cofemer)[3], la définition de la notion de handicap fait l'objet d'âpres controverses depuis plusieurs décennies. Cela s'explique par le fait que le langage courant traduit la pensée dominante. Ainsi, Patrick Fougeyrollas, professeur associé au Département d'ergothérapie de l'université de Laval, cité en exergue sur le site de Cofemer: «Il n'est […] pas étonnant que les mots employés pour parler des personnes handicapées aient fait l'objet d'une remise en question parallèle à l'évolution de leur place dans la société[4].» Aussi peut-on découvrir sur le site une rubrique consacrée à l'histoire du mot, dont l'origine renvoie probablement à une expression anglaise datée du XVII[e] siècle: *hand in the cap* («main dans le chapeau»). *Le Trésor de la langue française* (TLF) précise que cette dernière établit une règle de jeu dans une économie du troc, selon laquelle il s'agit de rétablir une égalité de valeur entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit. Celui qui reçoit un objet d'une valeur supérieure doit déposer la mise correspondant à la différence dans une coiffure *(cap)* pour rétablir l'équité avec son partenaire commercial.

Attesté dans les dictionnaires anglais depuis 1754 sous une forme contractée, le handicap entre dans le domaine sportif. En hippisme, il qualifie une course qui offre à tous les concurrents des chances égales en imposant des difficultés supplémentaires aux plus performants. Les meilleurs pur-sang seront donc les plus chargés et les moins bons les moins chargés. Tous les chevaux qui s'alignent dans un handicap ont la possibilité de remporter la course. Dans ce dispositif, on peut reconnaître trois acteurs:

(a) le *handicapeur*, qui endosse le rôle d'arbitre, agit dans le seul but d'égaliser toutes les chances de l'ensemble des concurrents dans l'intérêt du spectacle;
(b) le *handicapé* part favori dans la course et accepte, de ce fait, une position de départ désavantageuse en portant un poids supplémentaire ou en parcourant une plus longue distance;
(c) le *handicapant* ne possède pas les mêmes qualités que les meilleurs de sa catégorie et bénéficie ainsi d'une position de départ avantageuse.

Si l'on transpose cette répartition des rôles dans le domaine sociomédical qui nous préoccupe ici, on peut aisément reconnaître le législateur dans celui du handicapeur. Par le biais de l'égalité des chances, le législateur cherche aujourd'hui à prendre des mesures destinées à amoindrir les différences entre personnes favorisées et personnes défavorisées. Toutefois, les rôles tenus par les handicapés et les

3 *Cf.* http://www.cofemer.fr/rubrique.php?id_rubrique=325&var_recherche=module+handicap (consulté le 10-07-2010).
4 *Ibid.*, p. 1.

handicapants dans la course de chevaux ont été inversés dans le domaine sociodiscursif. Les personnes handicapées sont non seulement placées dans une position défavorable, mais elles sont également perçues à travers un écart spécifique à la norme sociale, tandis que les handicapants, qui bénéficient des avantages physiques et psychiques, sont appelés à faire preuve de générosité envers celles et ceux qui ne jouissent pas des mêmes privilèges.

Cette inversion des rôles entre handicapé et handicapant caractérise l'acception donnée à l'entrée lexicale *handicap* par le *Dictionnaire de l'Académie française* depuis 1913. Cela peut s'expliquer par le fait qu'historiquement le handicap se définissait par opposition à la maladie. Le patient était malade tant que son problème pouvait être pris en charge médicalement; il était réputé handicapé une fois déclaré incurable. Adopté par les travailleurs sociaux et les associations qui s'occupent des personnes avec des infirmités ou incapacités, le handicap est censé être moins dépréciatif, moins stigmatisant que les termes lexicalisés «aliéné», «idiot» ou «sourd». On reconnaît ici le rôle d'estompage et de renomination euphémique que revêt le mot handicap pour désigner une réalité dramatique. En 1957, il est définitivement admis, dans le cadre de la loi sur les travailleurs handicapés, et confirmé par la loi du 30 juin 1975 en faveur des personnes handicapées. Cependant, il faut noter qu'aux États-Unis, le mot est mis au ban à partir des années quatre-vingts et remplacé par un emprunt d'origine française, *dishabile*, aujourd'hui devenu intraduisible: *disability*.

L'adoption de la notion de handicap, apparemment consensuelle dans le domaine francophone, résulte en vérité de fortes controverses qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Celles-ci se sont déchaînées en 1980 en raison du projet intitulé «Classification du handicap», proposé par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Destiné à définir la notion de «situation de handicap», ce projet rompt un consensus confirmé par la loi française du 30 juin 1975 visant à rendre une vie meilleure aux personnes handicapées. La nouvelle classification proposée par l'OMS cherche, quant à elle, à éradiquer les racines culturelles de la discrimination des handicapés, liées aux représentations stéréotypées du corps défaillant. On peut en retenir trois éléments constituants:

(a) le corps infirme: il est susceptible d'être soigné par le personnel médical;
(b) le corps stigmatisé: qualifié d'impur ou d'anormal, il est l'objet de la violence sociale qui vise à le rejeter, à l'anéantir ou à le sacrifier;
(c) le corps esthétique: il est offert comme spectacle du monstrueux pour confirmer la norme sociale établie.

On peut noter que, dorénavant, le handicap sera défini par deux courants: le premier, médical, se préoccupe de la déficience corporelle pathologique, tandis que le second, anthropologique, interroge la condition sociale et le cadre de vie. Cela

permet de distinguer, à partir des années 2000, quatre facteurs déterminant la situation de handicap[5]:

(a) les modifications du corps: certaines modifications sont pathologiques (maladies ou traumatismes) ou physiologiques (âge, grossesse);
(b) les limitations des capacités physiques ou mentales (réelles ou supposées): certaines limitations modifient le corps ou altèrent la subjectivité;
(c) les obstacles dans les situations de vie: certains obstacles conduisent à la confrontation (concrète ou non) entre une personne et la réalité d'un environnement physique, social et culturel dans la vie courante, au travail, pendant les loisirs;
(d) les changements de point de vue de la personne: certains changements dans la perception subjective que la personne a d'elle-même, relatifs à son statut social, à son histoire personnelle ou à son état de santé, risquent de compromettre l'équilibre de la vie et le vécu émotionnel.

La définition de ces quatre facteurs permet de reconnaître une gradation progressive, à la fois du concret vers l'abstrait et de l'objectivité vers la subjectivité, indiquant la complexité et la multiplicité des situations de handicap. Différentes stratégies de réadaptation visent à apporter une stabilisation de ces situations. On en distingue trois:

(i) La réadaptation médicale fait appel aux moyens de la rééducation par la médecine physique, par la psychiatrie et par la chirurgie fonctionnelle.
(ii) La réadaptation sociale vise à maintenir la personne handicapée dans sa vie quotidienne, familiale et professionnelle. Cela engage la prise en charge par le système de soins et par la vie sociale.
(iii) La réadaptation communautaire met l'accent sur la participation du milieu proche de la personne handicapée (famille, voisins, services de proximité).

On constate de nouveau une démarche englobante du handicap, qui adopte une progression des stratégies de réadaptation du concret vers l'abstrait pour inclure le vécu d'une personne dans sa totalité. Ce modèle vise à instaurer un équilibre entre l'autonomie et la dépendance d'une personne handicapée. Celle-ci peut décider de poursuivre elle-même, avec ou sans soutien extérieur, une occupation privée. Se dégage ainsi une nouvelle vision positive et volontariste de la santé et du bien-être, à orientation euphémique, qui modifie la relation entre maladie et handicap. Si la maladie fait l'objet du traitement médical en vue d'une guérison avec ou sans séquelle, le handicap est pris en charge par la réadaptation sociale, destinée à préserver l'autonomie.

5 Cette présentation reprend le Système d'identification et de mesure des handicaps (SIMH). *Cf.* Cofemer, *ibid.*, p. 4.

Compte tenu de la loi française du 11 février 2005 stipulant que «[c]onstitue un handicap […] toute limitation ou restriction de participation à la vie en société subie dans son environnement par une personne en raison d'une altération substantielle, durable ou définitive d'une ou plusieurs fonctions physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, d'un polyhandicap ou d'un trouble de santé invalidant[6]», le discours médico-légal ne permet pas de cerner des notions clefs telles que les déficiences organiques ou psychiques, objectives ou supposées. Par ailleurs, les situations de vie qui recouvrent le savoir-être, telles que la capacité d'exister dans un environnement social donné, ou le savoir-faire, comme la performance dans un lieu de travail, ne sont pas entièrement prises en compte. Enfin, la classification du handicap même échappe partiellement à ce type de discours. On peut penser au handicap physique moteur et sensoriel ou relationnel, mais également au handicap mental soulevé par des déficiences intellectuelles et relationnelles durables, ou encore au polyhandicap cumulant le handicap moteur, intellectuel et communicationnel. Ainsi, à l'intérieur de la typologie du handicap communément adoptée aujourd'hui, un certain flou définitoire demeure. Si le handicap moteur repose sur des critères médicaux objectifs, la notion de personne malvoyante, qui fait partie du handicap visuel, reste ouverte. Comment définir «les restes auditifs[7]»? Comment établir clairement la déficience intellectuelle au-delà de la difficulté à comprendre un texte donné et comment circonscrire avec certitude les maladies invalidantes, sans parler du polyhandicap qui défie toute catégorisation péremptoire[8]?

Ces interrogations font écho à l'acception contractuelle du handicap dans le domaine sportif. Handicapés et handicapants s'y mettent d'accord sur les règles du jeu, avantageant l'un au détriment de l'autre pour rendre la course plus équitable. Ce topique du sport équestre traduit la volonté d'augmenter l'attractivité de la compétition pour le public. Or, dans le domaine de la santé, c'est le public lui-même qui engage la négociation relative à la distribution des places dans le jeu social. Ainsi, le handicapant se voit transformé en handicapé, malgré lui. Il est fort à craindre que cette inversion des règles du jeu des courses équestres, sous-jacentes à la notion de handicap, se fasse au détriment des personnes qui, auparavant, avaient endossé le rôle de handicapés en raison même de leur condition phy-

6 Loi 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées, article L. 114. *Cf.* http://www.handiplace.org/, p. 1 (consulté le 10-07-2010).

7 *Ibid.*, p. 1.

8 Les acteurs institutionnels cherchent à lever cette insécurité définitoire par différents moyens. Par exemple, le ministère choisit la voie pédagogique en proposant un dictionnaire explicatif des différents types de handicap (http://archives.handicap.gouv.fr, consulté le 31-08-2010), alors que Handiplace.org, du Pôle emploi, présente une lecture synthétique sous forme de classification schématique des types de handicap (http://www.handiplace.org, consulté le 10-07-2010).

sique et psychique particulière. Il faut souligner ici toute l'importance du conformisme social qui confère une image de soi favorable à ceux qui acceptent de leur propre gré une position sociale désavantageuse.

2. Le discours des associations en santé publique

Si dans les pays francophones l'usage du mot handicap ne souffre d'aucune critique, son acception se voit largement étendue, ce qui renforce l'impression de flou définitoire donnée par le discours médico-légal. Les associations de santé publique qui militent pour une meilleure prise en charge, à la fois symbolique et matérielle, des personnes en situation de handicap s'en font largement l'écho. Ainsi Handicap International, organisation non gouvernementale récompensée en 1997 par le prix Nobel de la paix, affirme, sur sa page d'accueil, porter secours et assistance «aux populations vulnérables, handicapées, déplacées ou réfugiées» dans plus de soixante pays[9]. Si «vulnérable, déplacée et réfugiée» caractérisent souvent le substantif *population* pour évoquer des situations de crise de nature différente, «handicapée» en position d'épithète renvoie à une réalité sociale qui ne peut guère englober toute une population. Les missions retenues par Handicap International paraissent curieusement étrangères au sens même de son appellation. Il en va de même pour sa profession de foi relative au handicap. Faisant appel aux droits de l'homme, Handicap International affirme militer en faveur de toute personne, chaque fois que celle-ci est «victime d'une atteinte à sa dignité, d'une discrimination, qu'elle n'est pas traitée ou considérée comme une personne à part entière[10]».

Même si les handicapés souffrent encore trop souvent de discrimination ou de marginalisation, ils ne constituent qu'une partie des personnes menacées par les différentes formes d'exclusion. Enfin, le champ actionnel de Handicap International demeure également imprécis. Si l'association intervient dans de nombreuses situations de crise dans le monde entier pour porter secours aux victimes de cyclones, de tremblements de terre ou de pollutions industrielles, elle affirme aussi vouloir informer, sensibiliser et partager son expertise en matière de représentations stéréotypées du handicap. D'autant plus que Handicap International a fait sien le combat contre l'utilisation des mines antipersonnelles. Ses multiples interventions, relayées par la communication publique, contribuent ainsi à diluer le champ notionnel du handicap en situant ce dernier dans le cadre des crises humanitaires.

9 http://www.handicap-international.fr/qui-sommes-nous, p. 1 (consulté le 10-07-2010).
10 *Ibid.*, p. 2.

D'autres associations de défense des droits des personnes handicapées, à vocation davantage nationale, voire régionale, adoptent également la rhétorique intégrative, rangeant la notion de handicap dans une catégorie notionnelle à la fois plus abstraite et plus vaste d'essence euphémique. Ainsi, l'association Soleil pour Tous propose aux personnes «présentant un handicap physique, mental ou sensoriel, un accès aux loisirs et à la culture […] afin de rompre l'isolement et de recréer le lien social[11]». Or la spécificité de cette action sociale est annulée par l'évocation de l'altérité fondamentale qui caractérise son public cible: «Pour répondre à cette demande, de par notre expérience, notre fonction et notre engagement auprès des personnes différentes nous avons pensé à une nouvelle forme d'accompagnement pour les enfants, adolescents, adultes différents[12]». On peut penser que la volonté d'intégrer le handicap dans le cadre général de la différence – mais par rapport à qui? – traduit le souci de banaliser le phénomène du handicap dans un domaine plus abstrait. Il en va de même pour l'Association des aveugles et handicapés visuels d'Alsace et de Lorraine. Dans l'historique de son projet, elle affirme vouloir «[m]anifester sa solidarité avec les autres handicaps et avec les autres personnes exclues de la société[13]». Ou encore l'association Le Respect du handicap (RDH) affirme vouloir «aider à l'insertion sociale par le travail et la considération les personnes en situation difficile[14]». Enfin, citons l'association Handicap et libertés qui se définit comme une «ONG d'aide à l'intégration des personnes handicapées et de lutte contre toutes sortes de discriminations[15]».

Ces exemples permettent de constater l'usage euphémique simultané de la sous-détermination du handicap, destinée à dédramatiser ses traits particuliers, et de la mélioration généralisée de la cible argumentative, gommant le clivage entre personne handicapée et personne différente. Cela confirme l'hypothèse de la pratique d'un discours politiquement correct du bien-être pour tous, qui se définit par un ethos oratoire de l'inclusion pour le plus grand nombre. En France, cette pratique oratoire puise sa force persuasive dans l'idéal républicain de l'égalité des chances, à condition d'envisager le concept anglo-saxon de la responsabilité de soi comme un mérite.

Dans ce cadre discursif largement consensuel, rares sont les voix discordantes rappelant la complexité médicale et sociale à laquelle renvoie la notion du handicap. Une de ces voix est prise en charge par l'association Handicoupé sport[16]. Son

11 http://soleilpourtous.org, p. 1 (consulté le 10-07-2010).

12 *Ibid*. Voir à ce sujet, également, le guide intitulé «Votre enfant est différent», publié par l'UNAPEI (Union nationale des associations de parents de personnes handicapées mentales et de leurs amis [UNAPEI pour son ancien nom: Union nationale des associations de parents d'enfants inadaptés]). http://www.unapei.org/ (consulté le 11-04-2011).

13 http://www.aaal-asso.com, p. 3 (consulté le 10-04-2011).

14 http://respecthandicap.free.fr, p. 1 (consulté le 10-04-2011).

15 http://www.hal.asso.fr, p. 1 (consulté le 10-04-2011).

16 http://www.handicoupe.com (consulté le 11-04-2011).

action est destinée à sensibiliser l'opinion à la problématique de l'amputation, à la douleur que celle-ci engendre, au port de prothèses, ainsi qu'aux différentes pratiques de sport auxquelles les personnes handicapées peuvent s'adonner. En même temps, à en juger par le ton ironique, voire sarcastique, adopté sur son site Internet, Handicoupé sport s'adresse également aux personnes concernées par une amputation: «De l'histoire de l'Homme à celle de l'Amputation, il n'y a qu'un pas. […] Que vous soyez sur deux jambes, sur une seule, sur le cul, il vous faut prendre du recul et dédramatiser. […] Lancez-vous à l'eau et surfez sur les ressources du Net à la découverte du bonheur (des autres surtout)[17].»

Le contraste entre les sections à vocation pédagogique et celles à vocation ludique est saisissant. Pour ce qui concerne les premières, l'internaute accède à un savoir encyclopédique soigneusement établi. Par exemple, dans la section «Amputation», répartie en plusieurs rubriques, il prendra connaissance de l'histoire de l'amputation depuis la naissance des grandes civilisations, des problèmes sociomédicaux qu'elle engendre et de ses différents modes opératoires, l'ensemble étant clairement argumenté et référencé par des données bibliographiques. Il en va de même pour la section «Handicap». Le choix de la notion y est expliqué par l'évolution progressive des attitudes de la société envers la norme. Par ailleurs, la section discute le problème des catégories du handicap et de ses nombreuses variantes. Enfin, on y trouve une réflexion qui analyse judicieusement la relation entre handicap et non-handicap.

Cette volonté d'affronter sans détour les sujets liés à l'amputation permet de comprendre le fonctionnement discursif des sections à vocation ludique[18]. Parmi les rubriques qui annoncent les grands classiques du genre humoristique (non sans mettre en garde l'internaute), tels que «Gore X Blondes», «Amour Hips Gore», «Cons et Nulles» ou encore «Juif, Anglais… Dieu», on y découvre des formules spécifiques comme «Fauteuil, Paralytique», «Cancer Leucémie» ou «Docs Psy». Ainsi peut-on lire, dans la rubrique «Fauteuil, Paralytique», l'exemple suivant:

> Où trouve-t-on généralement un paralytique (ou tétraplégique)?
> – Là où on l'a laissé.
>
> Que se disent 2 handicapés qui se rencontrent?
> – Alors, ça roule?
>
> Quelle est la seule partie d'un légume qui ne passe pas à la moulinette?
> – La chaise roulante.

La pratique de l'auto-ironie vise à nommer ce qui est largement mis en retrait par la rhétorique du bien-être, à savoir l'immobilisme auquel se voient confrontées les personnes paralytiques. Par le biais de l'humour, parfois caustique, le site cherche à lever le tabou du discours politiquement correct qui, à force de vouloir

17 *Ibid.*, rubrique «Home», p. 1 (consulté le 11-04-2011).
18 http://www.handicoupe.com/Humour/hum_intro.htm (consulté le 12-04-2011).

éviter les stéréotypes négatifs du handicap en les euphémisant, a placé sous une chape de plomb des réalités humaines qui peuvent être qualifiées d'intolérables par des bien-portants, mais qui constituent néanmoins la condition d'existence pour d'autres.

3. Le discours des instances gouvernementales

À la lecture des différents communiqués diffusés par le ministère du Travail, de la Solidarité et de la Fonction publique, on peut constater que le discours du gouvernement français est étroitement imbriqué dans les deux précédents, renforçant le conformisme social de l'usage rhétorique du mot handicap. Ils mettent ainsi en application les conclusions tirées par les experts médico-légaux et traduisent le consensus auquel sont parvenues des associations de santé publique[19]. Pour n'en donner que quelques exemples, la secrétaire d'État à la Famille et à la Solidarité Nadine Morano a ratifié avec les partenaires sociaux une charte destinée à améliorer l'insertion professionnelle des personnes handicapées (27 -11-2009)[20]. Les signataires se sont engagés à participer à l'évolution de la représentation collective du handicap dans les entreprises, à rendre davantage accessibles les lieux de travail, à soutenir la formation des personnes handicapées, ainsi qu'à mener une analyse des stéréotypes. Derrière le langage administratif spécifique au genre de discours analysé, on relève la procédure d'abstraction destinée à diluer et à euphémiser la problématique que la charte est censée relever.

Un autre communiqué, tout aussi flou, relate une table ronde sur l'accessibilité des transports en commun, à laquelle ont participé le ministre du Travail, le secrétaire d'État chargé des Transports, ainsi que la secrétaire d'État chargée de la Famille et de la Solidarité en juin 2010[21]. On peut y lire le passage suivant: «Après avoir rappelé que l'accessibilité ne concernait pas que les personnes à mobilité réduite mais tous les types de handicap (moteur, mental, sensoriel, psychique…) et que tous les Français *[sic!]* étaient en réalité concernés dès lors que leur mobilité peut être affectée (familles, enfants, personnes âgées…), les ministres ont demandé qu'un bilan des actions programmées […] soit présenté». On notera ici le mouvement argumentatif qui part du particulier (les personnes à mobilité réduite) pour aller vers le général (tous les Français), en passant par «tous les types de handicap».

19 Ainsi, un communiqué du gouvernement rappelle que le ministre du Travail et la secrétaire d'État chargée de la Famille et de la Solidarité ont participé, en juin 2010, au festival «Ensemble, c'est tous!» à l'occasion du 50e anniversaire de l'UNAPEI.

20 http://www.travail-solidarite.gouv.fr/espaces,770/handicap,775 (consulté le 05-07-2010).

21 http://www.travail-solidarite.gouv.fr/actualite-presse,42/communiques,95 (consulté le 31-08-2010).

Cette procédure de généralisation est d'autant plus remarquable qu'elle enlève les frontières entre les différentes catégories de personnes évoquées par un facteur qui sert de dénominateur commun: la mobilité réduite. Cette même procédure euphémisante est mise en œuvre pour qualifier tour à tour les personnes handicapées ou âgées de «vulnérables[22]» ou de «fragiles[23]». En l'occurrence, c'est la notion de maltraitance qui sert de dénominateur commun. Il permet de définir une nouvelle catégorie de personnes en fonction de leur exposition aux différentes formes de violence: physiques, psychiques, matérielles, financières, médicales. Cependant, il est intéressant de noter que les thèmes de la dépendance, du développement des territoires et de l'émergence d'une économie spécifique ne semblent relever que du champ du vieillissement[24].

Pour conclure, il faut observer le discours tenu par la Commission nationale Culture-Handicap (CNCH)[25]. Créée en 2001 par le ministère de la Culture et de la Communication et les associations de santé publique, cette instance consultative, présidée par le ministre de la Culture et la secrétaire d'État chargée de la Famille et de la Solidarité, se donne pour mission de rendre accessibles aux personnes handicapées tous les produits de l'industrie de la culture. Articulant les poncifs du genre qui veulent que les personnes handicapées jouissent d'un sens créatif accru et qu'elles contribuent à la diversité de l'offre culturelle et au rayonnement de la culture française en général, la commission élabore une collection de guides intitulée *Culture et handicap*, destinée aux professionnels de la culture.

Observons, à titre d'exemple, celui qui est consacré au thème de l'accessibilité[26]. La partie consacrée à la définition des handicaps se caractérise d'abord par un usage abusif de guillemets qui traduisent une insécurité linguistique du locuteur: «Mieux comprendre la spécificité des besoins des personnes handicapées […] passe par une sensibilisation aux différentes ‹situations› de handicap.» Le lecteur peut émettre plusieurs hypothèses pour interpréter convenablement la mise entre guillemets du mot *situation*. Soit le locuteur semble vouloir prendre ses distances, soit il ne semble pas être satisfait de son choix. Il peut également vouloir le récuser en l'attribuant à une tierce personne. Ou peut-être s'agit-il de la citation d'un terme technique? Les mêmes doutes surviennent dans la phrase suivante: «À chaque type de handicap correspondent des déficiences physiques mais également des ‹limitations› de l'activité et des ‹restrictions› de participation à la vie sociale». On ne saurait lever l'ambiguïté de la formulation, qui s'inscrit dans le discours

22 http://www.travail-solidarite.gouv.fr/espaces,770/dossiers,758/maltraitance,785 (consulté le 05-05-2010).

23 http://www.travail-solidarite.gouv.fr/actualité-presse,42 (consulté le 31-08-2010).

24 *Ibid.*, p. 2.

25 http://www.culture.gouv.fr/handicap/intro.html (consulté le 31-08-2010).

26 http://www.culture.gouv.fr/handicap/, *cf. Guide pratique de l'accessibilité* (consulté le 31-08-2010).

politiquement correct, sans qu'on reconnaisse clairement le besoin d'éviter une dénomination à potentiel polémique.

Cet usage des signes de ponctuation, destiné à indiquer la distance entre le locuteur et les mots qu'il choisit pour référer à une réalité dramatique, sert ici d'indicateur de l'emprise du discours politiquement correct, profondément euphémique. Or, comme le montre la séquence suivante, destinée à décrire les caractéristiques du handicap auditif, cette emprise reste inégale: «Parmi les personnes sourdes ‹de naissance›, quelques personnalités exceptionnelles atteintes de surdité profonde dominent le français écrit, et sont peu ou prou dans la situation des ‹devenus sourds›. Pour tous les autres, certains demi-sourds et la plupart des sourds sévères ou profonds, le français est à des degrés divers une langue étrangère[27].» Si les expressions mises entre guillemets proviennent du vocabulaire technique, on ne comprend pas pourquoi le terme «demi-sourds» n'en fait pas partie. Mais s'il s'agit d'expressions qui relèvent du langage politiquement correct, il est étonnant de constater que les termes «sourds sévères ou profonds» n'ont pas subi la même procédure d'euphémisation. On peut supposer que le locuteur perçoit une sensibilité plus grande de l'opinion pour la problématique de la surdité congénitale et postnatale, alors qu'il prête moins attention à la qualification du degré de surdité.

Une autre stratégie euphémisante du discours politiquement correct adoptée par le ministère de la Culture consiste à diluer la charge négative qui se rattache à un handicap particulier par une description pseudo-scientifique. Le lecteur non spécialiste auquel s'adresse le guide se voit ainsi contraint de tenir compte d'une situation dont la complexité lui échappe largement, alors que le recours au langage courant lui aurait réservé une grille d'interprétation péjorative. Le décalage entre complexification et simplification de la perception du handicap est frappant dans la rubrique consacrée à la description du handicap mental et psychique[28]: «Le handicap mental se traduit par une déficience intellectuelle stable, durable et irréversible. Les personnes ayant un handicap mental présentent, sous des formes variées, une ou plusieurs déficiences dans le fonctionnement de l'intelligence, s'accompagnant le plus souvent de troubles secondaires du langage, de la motricité, des perceptions sensorielles, de la communication, du discernement. Le handicap mental est plutôt défini par ses manques (affectifs, intellectuels, physiques), quelles qu'en soient les origines.» Si la première phrase établit un état de fait (déficience intellectuelle), le reste de la séquence rend difficile la perception claire de cet état. Cela s'explique par le fait que le locuteur juxtapose les effets multiples de cette déficience (troubles secondaires) à des causes tout aussi multiples qu'insaisissables (manques). Au lieu d'expliquer le phénomène du handicap mental dans un langage courant, le guide cherche à influencer l'opinion du lecteur, qui

27 *Ibid*., p. 80.
28 *Ibid*., pp. 82-84.

reste fortement imprégnée par des termes dépréciatifs comme arriéré, fou, idiot, dément.

Ainsi, la description générale des personnes en situation de handicap montre comment le discours politiquement correct tenu par le ministère de la Culture procède à une réévaluation radicale des normes socioculturelles: «Il s'agit avant tout de personnes d'une sensibilité extrême, sujettes à des émotions intenses, attentives à la qualité de l'attention qu'on leur porte. Outre leurs potentialités importantes d'expression artistique et de créativité, elles ont, comme tout individu, des capacités de vie professionnelle, de vie sociale et relationnelle[29].» Ceux qui étaient jadis sujets à la marginalisation, voire à l'exclusion sociale pour atteinte à la sûreté et à l'ordre publics, sont appelés ici à représenter la nouvelle norme, au nom de leurs facultés (sensibilité extrême, émotions intenses), de leurs capacités (potentialités d'expression artistique et de créativité) et de leurs compétences (professionnelles, sociales et relationnelles) supposées. Selon les vœux du ministère de la Culture et de la Communication, il s'agira dorénavant de protéger les personnes handicapées «par des mesures visant à limiter l'agressivité de l'environnement[30]».

Toutefois, le discours politiquement correct ne cherche pas seulement à transformer les normes socioculturelles existantes qui régissent les rapports entre les personnes valides et les personnes handicapées. Le repositionnement axiologique euphémisant du handicap que nous venons de relever est destiné à renforcer la stratégie de banalisation qui caractérise le discours tenu par l'ensemble des acteurs sociaux. Comme le souligne la rubrique consacrée au handicap invisible du *Guide pratique de l'accessibilité*, on assiste ainsi à la dissolution de la problématique: «Le handicap invisible se définit par la diminution de l'usage d'une ou de plusieurs fonctions ou par une grande fatigabilité. Les fonctions le plus souvent impliquées sont la locomotion, la vue, l'audition, la parole ainsi que le comportement général[31].» On comprendra aisément que le nombre de personnes concernées par cette définition est extensible à loisir (femmes enceintes, convalescents, personnes âgées, enfants, locuteurs de langues étrangères, porteurs de lunettes, etc.). Et le ministère de préciser que nombreux sont encore ceux qui sont «inconscients de la nature et du degré de leur handicap[32]». L'effet illocutoire de ce discours politiquement correct vise ainsi à créer une cité idéale, Euphémie, lieu où règnent l'honnête, l'utile et l'agréable. Cette nouvelle configuration éthique de la vie sociale traduit un prêt-à-penser qui valide les règles du jeu *hand in the cap*: si nous sommes tous handicapés, le handicap n'existe pas.

29 *Ibid.*, p. 85.
30 *Ibid.*
31 *Ibid.*, p. 88.
32 *Ibid.*

Bibliographie

Bonhomme, M. (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
Molinié, G. (1992): *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.

Sitographie

http://archives.handicap.gouv.fr
http://respecthandicap.free.fr
http://soleilpourtous.org
http://www.aaal-asso.com
http://www.cofemer.fr
http://www.culture.gouv.fr
http://www.hal.asso.fr
http://www.handicap-international.fr
http://www.handicoupe.com
http://www.handiplace.org
http://www.travail-solidarite.gouv.fr
http://www.unapei.org

La interdicción sexual en el castellano medieval: su dimensión cultural*

Emilio Montero Cartelle, Universidad de Santiago de Compostela

Si se tratase de reunir en un solo concepto las características de la interdicción y del tabú[1] habría que recurrir a su carácter cultural. De él proceden prácticamente todos los rasgos que los individualizan y los definen, a él se deben los lugares comunes que suelen acompañarlo y a partir de él habrá que decidir qué metodología es la más fecunda para su análisis. Ya en 1981 la fuerza de los datos me había obligado a concluir que el eufemismo, sus motivaciones y sus manifestaciones lingüísticas debían necesariamente describirse como relativos. De hecho, no hay, decía, ni eufemismos, ni siquiera recursos eufemísticos. Solo hay usos eufemísticos y, por ende, mecanismos lingüísticos que, en un contexto dado, aportan valores de atenuación. Tampoco las causas que favorecen su complicado juego de connotaciones, de asociaciones e identificaciones entre la forma lingüística y su referente permanecen inalteradas ni en el tiempo, ni en el espacio, ni en el grupo y ni en el individuo y en sus actos comunicativos. La sociedad es la que determina, impone y controla todo lo relativo a la interdicción y al tabú y lo hace en razón de sus valores, de sus necesidades y de sus intereses, que, obviamente, no son inmutables. Cambian en la misma medida en que esta evoluciona. Los individuos aprenden e interiorizan la presión cultural del medio y, en un proceso similar a la «ambivalencia afectiva» que percibía Freud en la génesis del tabú (1970), actualizan sus pensamientos, pero preservándose a sí mismo y a sus interlocutores[2].

A la par que desarrollaba estas ideas, la pragmática daba forma a la teoría de la cortesía y se veía abocada a recorrer un camino similar y a enfrentarse a problemas prácticamente coincidentes con los esbozados. Propone para la cortesía y la descortesía un origen no muy diferente al del eufemismo y disfemismo. En ambos casos, los procesos comunicativos no son mera transmisión de información, sino que juegan un papel fundamental en la función interactiva y relacional. Están en la base de la vida social y su actualización tiene repercusiones en la imagen y en las relaciones interpersonales. La propuesta de presentar la cortesía como un fenómeno universal ha propiciado que la fuerza de los hechos comunicativos y de la actitudes hayan mostrado que, en realidad, ocurre todo lo contrario. No hay normas inequívocas para catalogar de cortés o de descortés un acto verbal y

* Este trabajo se inscribe en el marco del proyecto FFI2010-20904.

1 Uso interdicción en el sentido amplio de «coacción externa o psicológica que origina el eufemismo», reservando tabú o tabú lingüístico para la «interdicción mágico-religiosa». Estas precisiones las he explicado en Montero Cartelle (1981: 22-26).

2 Los detalles en Montero Cartelle (1981).

ello por razones muy similares a las que me llevaron afirmar que «no hay eufemismos», sino «usos eufemísticos». La cortesía y la descortesía tienen un carácter tan esquivo como aquellos y es así porque se basan también «en normas y juicios subjetivos, que pueden variar de unas comunidades a otras, y, aún en el interior de estas, entre individuos diferentes» (Blas Arroyo 2009: 78).

La relatividad que propugnaba para el eufemismo se hace patente también en el mundo de la cortesía y de la descortesía. De nuevo, su carácter cultural es determinante para que en cada colectivo sean impulsadas por razones diferentes y desemboquen en actitudes y manifestaciones divergentes. Ni siquiera en el seno de un mismo grupo los comportamientos son compactos y monolíticos. Al contrario, la amplia y variada gama de parámetros de variación que intervienen en su génesis y en su enunciación hablan de una dinámica adaptada a prácticamente todos lo patrones imaginables, desde los que rigen las relaciones interpersonales (con sus grados de conocimiento o familiaridad y sus relaciones de poder) hasta los que modulan las conexiones entre los actos de habla y las intenciones del hablante. El resultado final es que tampoco hay formulaciones lingüísticas inherentemente corteses. Solo el contexto y el interlocutor determinan su valor. Ello explica que se pueda neutralizar los disfemismos y convertirlos en eufemismos (Montero Cartelle 1981 y 2008) o desmontar un acto agresivo y transformarlo en un marcador de afectividad, de solidaridad grupal, de cercanía, etc. (*cf.* Moreno Benítez y López Martín 2009). Lo contrario también es factible. Solo es necesario un marco adecuado, que, como en los discursos de los políticos, permita servirse de estrategias de atenuación para minusvalorar la imagen del interlocutor (*cf.* Blas Arroyo 2009). Obviamente hay recursos que se prestan más que otros a usos eufemísticos o corteses, pero, al final, «la evaluación de la cortesía verbal solo es posible en el proceso de interacción mismo; entendido como efecto, solo puede ser evaluada contextualmente» (Briz 2004: 79).

La pragmática, al contrario que los estudios sobre el eufemismo, ha reconocido el carácter emergente de la cortesía, su construcción contexto a contexto[3] y, por ello, ha diseñado instrumentos metodológicos para entender la dinámica de la práctica cortés y de los usos lingüísticos a ella asociados. Ha recurrido a cuestionarios que, como el *test de hábitos sociales*, le permiten acceder a las apreciaciones de los hablantes y así interpretar los datos desde sus presupuestos socioculturales, desde su saber común (Hernández Flores 2009). No es factible, por razones obvias, semejante método en la vertiente diacrónica de estos fenómenos, pero sí se podrían obtener notables resultados si se llevase a ese terreno los *evaluadores* o *filtros de interpretación*. La diversificación de los *parámetros de variación* es otro intento de entender la complejidad cultural, contextual y subjetiva de la dinámica cortés/descortés. La mayoría de ellos tiene una fuerte implantación en la

3 La idea de *cortesía emergente* es sugerente porque, como la de *gramática emergente*, denota un proceso de elaboración constante. *Cf.* Briz (2004: 79) y la breve reseña sobre el tema en la nota 8.

lingüística histórica, pero, aun así, habría que aprender de la sistematicidad con que los aplican los estudios pragmáticos[4].

Descender del nivel de la generalización que supone hablar de la interdicción al de la concreción que entraña centrarse en la esfera de la sexualidad, no implica cambios en los planteamientos generales aducidos. Todo lo contrario, unos se agudizan todavía más y otros se hacen más transparentes y nítidos. Es lo que ocurre con su carácter cultural. Foucault, con la publicación de su *Historia de la sexualidad*, demostró que es un producto humano sujeta a variación y que, para reconstruirla, hay que hacerlo en relación a la época y a las circunstancias socioculturales del momento. No son necesarios muchos argumentos para demostrar la improcedencia de proyectar hacia el pasado pautas y modelos de conducta sexuales actuales. Solo reproduciendo las condiciones religiosas y sociales que la promovieron se puede entender por qué la literatura erótica de los Siglos de Oro «se mueva en los cauces de lo oculto, o incluso, el que una parte de la literatura erótica no busque o ensalce el goce o el placer» (Díez Fernández 2003: 34) o por qué «en sociedades como la española de los Siglos de Oro, con sus sistemas de control de impresión, la literatura erótica se ve abocada a una circulación marginal y, en gran medida, a un cultivo marginal. El autor de textos eróticos no puede esperar la publicación de su obra, ni los comentarios académicos, ni la lectura en actos públicos, etc., al menos durante gran parte de nuestra historia literaria. Los textos eróticos se acogen, más bien al cenáculo, a la circulación manuscrita, a las ediciones piratas, o al disfraz legitimador» (Díez Fernández 2003: 33).

La mayoría de los lugares comunes que la sobrevuelan reflejan la tensión a la que ha estado sometida. Prácticamente no hay estudio, sea literario o lingüístico, que no haya incidido en la poca o nula atención que se le ha prestado a la literatura erótica o al léxico sexual[5]. Las razones van desde considerar esa literatura «baja e indigna» (Díez Fernández 2003: 9) hasta asumir que «parece haber un consenso en la comunidad académica de que tales análisis faltan a las normas del decoro del lenguaje propio de la crítica literaria» (Lacarra 1996: 419)[6]. Habrá, pues, que volver a darle la razón a Dámaso Alonso, quien ya por los años sesenta formuló como explicación a tanto absentismo el criterio de abstención *pudoris causa* (1964: 264). Yo mismo justifiqué el tema de mi tesis doctoral tomando como referencia su magisterio (Montero Cartelle 1981). Es más, tras un largo paréntesis de casi veinticinco años, volví y me encontré con que casi nada había cambiado a pesar del tiempo transcurrido y de los profundos cambios sociales habidos (Montero Cartelle 1998).

4 Landone revisa hasta diez variables que la literatura especializada ha tenido en cuenta en el estudio de la cortesía (2009: 44-72).

5 De «mar poco navegado» habla Díez Fernández (2003: 9) y de «la gran provincia, si es que no continente, todavía inexplorado», López-Baralt y Márquez Villanueva (1995: 9).

6 La consecuencia más grave para el estudio de la literatura erótica y de sus manifestaciones lingüísticas es «la invisibilidad del corpus», según Díez Fernández (2003: 325).

Un segundo lugar común incide en los problemas que plantea su análisis, cuya naturaleza cambia en razón de los objetivos que se persigan. La literatura se enfrenta a unas trabas muy distintas a las de la pragmática, esta a las de la semántica, y así sucesivamente en una relación que abarca múltiples variables, que recubren también lo discursivo, lo sociolingüístico, lo etnográfico, lo psicológico, etc. Las razones que promueven tanta diversidad responden a las mismas motivaciones que habían originado el primer tópico. El grupo apremia al individuo con sus valores y este, al interiorizarlos, entra en el juego de la ambivalencia que supone responder a la necesidad de designación y a la «presión social» de evitar cualquier fuente de conflicto, sea estrictamente lingüístico o sea genéricamente social.

La manifestación de dicha «presión» en el terreno literario admite muchos matices. De todos ellos, hay dos que tienen un especial interés. Ambos están relacionados con el corpus, aunque en fases distintas. El primero es incluso previo a cualquier análisis, pues lleva la coerción al germen de la literatura y a su difusión. Explica el limitado erotismo de la literatura española medieval y clásica, da cuenta de su cultivo y de su circulación marginal y ayuda a entender por qué los textos han estado sometido a la censura, incluso por quienes estaban obligados a rescatarlos y a estudiarlos[7]. El segundo matiz es una consecuencia del anterior. Cuando, a pesar de todo, surge el erotismo, este se encubre bajo la forma lingüística, se oculta en un complicado simbolismo, se entierra en códigos secretos, se disimula y ennoblece recurriendo a la mitología, se coloniza y la transgresión se hace patente por medio del humor y de la sátira e incluso se reconvierte en portavoz del rechazo social explícito hacia determinados comportamientos y actitudes sexuales[8]. Al final, los obstáculos para detectar el mensaje erótico, identificar su vocabulario, analizar sus contenidos y percibir el juego de asociaciones que determinarán su aceptación o rechazo se convierte en una tarea difícil y a la vez prioritaria.

Las dificultades que afronta la pragmática son de naturaleza distinta. No responden a la influencia socio-cultural, sino que proceden de la búsqueda de respuestas a las características de su objeto de estudio. Por eso, ha diseñado recursos que le permiten evaluar la cortesía o la descortesía verbal en el seno del proceso de interacción, es decir, contextualmente («filtros evaluadores y de interpretación de la cortesía», *cf.* Briz 2004: 76-85). Ha recurrido a variables que posibilitan entender y desentrañar la complejidad cultural, contextual y subjetiva de su modulación y ha habilitado métodos que ponen en relación al investigador con los usuarios y las manifestaciones lingüísticas con el saber común de los hablantes («test de hábitos sociales»).

---

7 La pudibundez de unos y el desinterés de otros han marginado un conjunto de textos que construyen el núcleo de nuestra erótica literaria, esos títulos que nunca aparecen en sesudos estudios más preocupados por subrayar el erotismo en la literatura que la literatura erótica (Cerezo, Eisenberg & Infantes 1996: 7).

8 Remito a Díez Fernández (2003) para cuestiones bibliográficas y de detalle.

Los estudios diacrónicos tienen también sus problemas específicos. Al común, fundamentado en el criterio de abstención *pudoris causa*, se le suman los derivados del estudio de la interdicción en otras etapas de la lengua. Dos son los aspectos en los que se suele incidir. El primero se refiere a su naturaleza interdisciplinar y se relaciona con su origen y su forma de actuar. He analizado en otra ocasión la génesis de esta dificultad y sus consecuencias; en concreto, la exigencia en su análisis de las dos formas de hacer lingüística (la del código y la de la comunicación) y la necesidad de hacer intervenir todas aquellas disciplinas que ponen en conexión los sistemas culturales y el de codificación (Etnolingüística, Etnografía de la comunicación y Antropología lingüística), las que inciden en la relación entre la lengua y sus usuarios (Sociolingüística) y asimismo aquellas que, como la Psicología y la Psicolingüística, ayudan a comprender la ambivalencia que en el ámbito cognitivo y en el lingüístico caracteriza a todo el proceso eufemístico y disfemístico (Montero Cartelle 2010: 147-148). El segundo es una cuestión de competencia comunicativa, que se manifiesta en todos los niveles de análisis. En el inicial de reunir un corpus se reconocen dos peligros: la sobreinterpretación, o lectura en clave erótica de cualquier término por el simple hecho de formar parte de una composición de esas características, y la infrainterpretación, cuando, por el contrario, se prescinde de términos eróticos simplemente porque se desconocen o no se registran como tales en otras obras (Lacarra 1996: 420; *cf.* también Alonso Hernández 1990). En las fases siguientes, se nos exige la capacidad de discernir la adecuación o a inadecuación de los mensajes a las circunstancias de uso y a los fines para los que se construyeron; es decir, alcanzar niveles de competencia lingüística y de competencia comunicativa difíciles de conseguir incluso en el estado de lengua actual[9].

Son muchas, pues, las facetas que intervienen en la interdicción sexual y a todas hay que darles cabal respuesta metodológica. Con todo, hay que prestar una especial atención a la condiciones de producción y de recepción de los actos comunicativos, pues en razón de ellos se pueden percibir y juzgar las intenciones del locutor y su incidencia en el interlocutor, es decir, recuperar y atender a la dimensión social y comunicativa del lenguaje. No debería tampoco perderse de vista que

> la historia de la lengua no se concibe como la sucesión lineal de *una* sola lengua homogénea en el tiempo, sino que más bien consiste en la historia de todo un edificio de variedades lingüísticas, a veces copresentes en un mismo hablante, escritor o escribano y que se influyen mutuamente. Por ello es fundamental distinguir entre lengua y texto o discurso y no cometer el error de la derivación inmediata de una lengua a partir de cada texto (Kabatek 2003: 37).

9 Las alternativas a tales retos se encuentran en las fuentes (*cf.* Montero Cartelle 2008: 148-149).

De entre las aproximaciones que tratan de integrar en la descripción lingüística la complejidad inherente a los hechos de variación, el cuadro teórico de Koch y Oesterreicher es el que mejor se adapta a las características de nuestro objeto de estudio. Diferencian el *medio* o canal de realización, que solo puede ser o *fónico* o *gráfico*, y la *concepción* o el modo de configuración lingüística de la expresión (*hablado* y *escrita*) que, por contra, es un continuo, cuyos extremos se corresponden con las formas de comunicación que representan la *inmediatez comunicativa* (hablado) y la *distancia comunicativa* (escrito). Es un espacio multidimensional que acoge todas las posibilidades concepcionales entre la *oralidad* y la *escrituralidad*. Subdividen el nivel histórico de Coseriu, dando entrada a la historicidad de las lenguas y a la historicidad de las tradiciones discursivas. Hablar sigue siendo una actividad universal, que se realiza individualmente, pero a través de un doble filtro, uno de orden lingüístico y otro de orden textual. El primero se corresponde con las lenguas, en tanto que técnicas históricas y sistemas de normas, mientras que el segundo lo hace con los modelos de producción y recepción discursiva. Las tradiciones discursivas son también, por tanto, maneras tradicionales de decir o escribir, que, a pesar de ser independientes de las lenguas históricas particulares, «seleccionan la intervención en el discurso de determinadas variedades lingüísticas, así como de determinados patrones de verbalización» (López Serena 2007: 155)[10]. En el nivel de las lenguas históricas, retoman las tres dimensiones de la variación lingüística intraidiomática propuestas por Coseriu; a saber, la diatópica o espacial, la diastrática o social y la diafásica o situacional y estilística. Completan dicho espacio variacional con una cuarta dimensión, *hablado*/*escrito*, que justifican en razón de que hay hechos lingüísticos que no están determinados ni diatópica, ni diastrática, ni diafásicamente[11]. Este continuo concepcional entre inmediatez y distancia comunicativa resulta central en el diasistema variacional. En torno a él se articula la relación entre todo el conjunto de variedades lingüísticas (*cf.* López Serena 2007: 152). Como punto final de la *cadena variacional*[12] admite elementos de cualquiera de las otras dimensiones y, además, esas otras tres dimensiones diasistemáticas orientan su escala de marcas internas en razón de dicho continuo entre lengua inmediata y lengua distante (Koch y Oesterreicher 2007: 152).

10 Relacionan los textos entre sí en una proporción que abarca «cualquier elemento *significable*, tanto *formal* como de *contenido*, cuya revocación establece un lazo de unión entre actualización y tradición textual; cualquier relación que se pueda establecer semióticamente entre dos enunciados, sea en cuanto al acto de enunciación mismo, sea en cuanto a los elementos referenciales, a ciertas características de la forma textual o a los elementos lingüísticos empleados» (Kabatek 2004: 253-254).

11 Este punto es el que ha suscitado una menor adhesión, porque alude a una variación ya recogida en la dimensión diafásica (López Serena 2007: 151-152).

12 Reservan este concepto para el mecanismo sincrónico de relaciones entre las diferentes dimensiones, cuya dirección es fija. Lo diatópico puede funcionar como diastrático y lo diastrático como diafásico, pero no a la inversa (*cf.* Koch y Oesterreicher 2007: 38).

La dimensión cultural de la interdicción sexual ha sido determinante en su caracterización como un fenómeno relativo, es decir, fuertemente mediatizado por el entorno en su génesis y en sus manifestaciones. Ha permitido entender y explicar los lugares comunes que suelen acompañarla. Ha, finalmente, impuesto una aproximación teórica en la que la interdisciplinariedad, el uso y la variación juegan un papel esencial. La impronta cultural resulta todavía más intensa cuando se hace intervenir a la sociedad y se intenta comprender cómo vivía la sexualidad. No conozco ninguna que no se haya propuesto controlarla y regularla. Tampoco sé de ninguna que haya permanecido inmutable en sus principios. Todas lo han intentado desde postulados y con objetivos muy diferentes. En la nuestra, esa faceta recayó en los dos poderes que dominaron la vida en comunidad, el civil y el religioso.

La iniciativa correspondió a la Iglesia. Sus formulaciones sobre la moral sexual condicionaron la normativa legal y motivaron dos de los tres modelos de sexualidad que presidieron la cristiandad occidental desde el periodo patrístico. Un momento clave fue la sacramentalización del matrimonio en el IV Concilio de Letrán (1215-1216). Con anterioridad, la moral cristiana, testamentaria y de origen judío se expande por el Mediterráneo, entra en contacto con la tradición helenística de los estoicos y, de ella, recibe y asume la propuesta de espiritualización del cuerpo y de control del deseo y del placer. La virginidad se convierte en el bien supremo y el matrimonio en el único cauce para el sexo, siempre que estuviese dirigido a la procreación. El placer no encerraba ningún valor positivo y, en consecuencia, todo lo relativo a la sexualidad corrompía, manchaba el cuerpo y el alma. Se instaura así el modelo de sexualidad que, siguiendo a Brundage (2000: 573-574), he denominado de la impureza (Montero Cartelle 2010), en el que el sexo se percibía como fuente de vergüenza y de deshonra[13] y, como tal, se reflejaba en la forma de expresarlo. Desde los primeras manifestaciones literarias hasta el siglo XV, los órganos genitales son *miembros*, *partes*, *logares* y *cosas*, casi siempre en plural e incrementados con adjetivos o frases, cuyo significado precisan. Entre estos, sobresalen *vergonçosas*, *vergonçables* y *de la vergüença*, que reproducen fielmente esa visión cristiana del sexo como algo sucio y feo. Sus precedentes están en el latín *pudenda* si con *membrum* «solo se extiende con la literatura cristiana» (Montero Cartelle 1991: 110).

La sacramentalización permitió superar siglos de debate en los que el matrimonio era una concesión a los débiles e incompatible con la perfección cristiana.

13 Sin dubda, la primera bileza que el omne ha en si es la manera de que se engendra, tan bien de parte del padre commo de parte de la madre, et otrosi la manera commo se engendra. Et por que este libro es fecho en romançe –que lo podrian leer muchas personas tan bien omnes commo mugeres que tomarian vergüença en leer lo, et avn non ternian por muy guardado de torpedat al que lo mando escriuir–, por ende non fablare en ello tan declarada mente commo podria, pero el que lo leyere, si muy menguado non fuere de entendimiento, assaz entendra lo que a esto cunple. (Juan Manuel: *El Conde Lucanor*: 484: 451-460).

No representó, sin embargo, una mayor permisividad con el sexo en el seno conyugal, antes bien implicó un mayor control. Los pecados capitales que, en Graciano (*Decretum Gratiani*, siglo XII), parecían destinados a proteger la familia y sus alianzas, adquieren con Tomás de Aquino (*Suma Teológica* II-II) una expresión plenamente teológica. Erige al hombre en colaborador de Dios en la creación y confiere al concepto *natura* la capacidad de medir su grado de contribución en la protección del orden natural. Es el portador de la vida y, por lo tanto, el máximo responsable de la propagación de la especie. La mujer es, por el contrario, el vaso en el que se deposita el semen, y así fue hasta que en el siglo XIX se descubrió la función del óvulo en el proceso de fecundación. Sobre esa base de proteger el orden natural, se diseñó la casuística de los pecados *contra natura*; en realidad, cualquier actividad sexual no dirigida a la procreación.

La cultura jurídica que, hasta entonces, no había manifestado relación alguna con la teológica adopta con el derecho romano justinianeo sus principios y convierte el concepto de naturaleza en un dominio jurídico. En el *Proemio* del Título XXI de la *Partida Séptima* y en la Ley I del mismo título y *Partida* se identifica el pecado con el delito, se fundamentan y justifican las penas recurriendo a la autoridad divina y se asume la terminología del derecho canónico. La contrapartida es que restringe los pecados y delitos *contra natura* a la sodomía, nombre, por cierto, bíblico[14] («el pecado en que caen los homes yaciendo unos con otros»), y al bestialismo («esa misma pena deue haber todo home e toda mujer que yoguiere con bestia»). Ninguna referencia a la *molicie*, que sí figuraba en la relación de los teólogos, y una precisión que proviene también de los Padres de la Iglesia. La mujer estaba excluida del pecado sodomítico, no así del de bestialidad (*cf.* Montero Cartelle 2007 y 2008)[15].

Ha surgido, pues, un segundo modelo de sexualidad en el que la naturaleza y lo natural se convierte en norma para discernir lo lícito de lo reprobable o pecaminoso (Brundage 2000: 24). Frente al anterior de naturaleza estoica, en el que se rechazaba toda forma de placer, en este lo no dirigido a la procreación era una ofensa a Dios y, por lo tanto, pecado. Al igual que aquél, su manera de concebir el sexo tuvo su reflejo en la lengua, pero, a diferencia de aquél, la cultura jurídica se apropió casi en exclusividad de sus denominaciones. Ello tal vez se deba a que el nuevo modelo se gestó prácticamente al tiempo que el derecho civil dejaba atrás los géneros jurídicos más apegados a la oralidad, el de tradición oral castellana (*fazañas*) y el de tradición latino-visigótica (*fueros*), y adoptaba el modelo de tradición latino-boloñesa (*Partidas*). La imperiosa necesidad de un léxico técnico

14 «E de aquella ciudad Sodoma, […], tomo este nome este pecado que llaman sodomítico».

15 Las mismas premisas reaparecen o, más bien, se mantienen en los márgenes cronológicos de la España medieval. La *Pragmática* de los Reyes Católicos (Medina del Campo el 22 de julio de 1497) reproduce pautas y pensamientos teológicos de la *Setena Partida* (*cf.* Montero Cartelle 2010).

los hizo mirar al derecho canónico y a teólogos y moralistas, de los que aprendieron a identificar pecado y delito y de los que tomaron una muy limitada pero significativa relación de términos. Se reducían en las *Partidas* a *pecado sodomítico*, *pecado contra natura* y *pecado nefando contra natura* y variantes. La originalidad tampoco fue una virtud de la *Pragmática* de los Reyes Católicos. *Pecado* se sustituye por *delito* y genera la lista: *crimen contra natura*, *nefando delito, no digno de nombrar* y *crimen y aborrecible delito*. Y así prácticamente hasta el siglo XVIII, en el que decrece la tendencia a utilizar *pecado* (Tomás y Valiente 1969: 233).

El magisterio de la Iglesia transcendió el ámbito del lenguaje jurídico y llegó a la lengua estándar. Lo hizo sobre la base de unas premisas que, de hecho, caracterizan el léxico sexual que procede de ella. Tenían, de entrada, un marcado carácter eufemístico, garantizado por su origen y por los rasgos semánticos que explotaban las metáforas, metonimias y perífrasis, y, de salida, eran voces claramente adscriptas al lenguaje de la distancia comunicativa y, por lo tanto, con una difusión textual y social muy marcada. Había, sin duda, grados entre ellas. Las que identificaban sexualidad y pecado eran las que mostraban una mayor difusión, probablemente porque la predicación las había acercado al pueblo. En esa línea, estaban *pecar* y *pecado* y una larga lista de variantes del estilo de *corromper*, *fazer fornicio*, *fazer yerro*, *errar con muger*,… (*cf.* Montero Cartelle 1999). Las de origen bíblico tenían un uso más restringido y un mayor prestigio. Una altísima concentración de perífrasis de estas características he documentado en el *Setenario*, uno de los textos del proyecto legislativo de Alfonso X, pero también una obra de marcado carácter enciclopédico sobre todo en los temas relativos a los sacramentos. De él, proceden *ayuntamiento con uarón* (100: 21-23), *tannimiento de uarón* (244: 10-11), *mezclamiento carnal* (189: 21-24) y *cumplir con el debdo* (184: 30-31), entre otros. También Fernando de Rojas acumula términos de corte bíblico-evangélico, dando entrada incluso a una reflexión sobre los pecados *contra natura* (*cf.* Montero Cartelle 2000).

Fuera del ámbito de la Iglesia, todo cambia. Parece como si nos adentrásemos en un mundo distinto e incluso antagónico, en el que no ha lugar para ninguna de las ideas centrales de los dos anteriores modelos de sexualidad. El concepto de pecado se diluye y el de delito adquiere matices tan diferentes que difícilmente se podría vincular con el que dominaba el derecho romano justinianeo de las *Partidas* y de prácticamente todo el derecho común posterior. El sexo sigue percibiéndose como fuente de conflictos, pero ya no de carácter moral y mucho menos de índole o con implicaciones teológicas. Ahora todo se basa en la costumbre y todo se pone en relación con los conceptos de la injuria y de la honra. En realidad, no hay ni siquiera intención de ordenar la conducta sexual, lo que hay es una decidida voluntad de preservar los valores sobre los que se sustenta y organiza la vida en comunidad. Por eso, más importancia que las inclinaciones sexuales tiene su ver-

balización y el *animus iniuriandi* que transmite. Su singularización como *palabras vedadas*, *verbo* o *nombre entredicho* adquiere sentido solo en función de la agresión que implica para el interlocutor y esta (la agresión), en razón de la violación de un código social de conducta, pero también de las normas que regían la interacción comunicativa. A la mujer se le atacaba por mediación de la lujuria, en tanto que antítesis de lo que de ella se esperaba, mientras que al hombre se le agredía en su valor, en su lealtad y en su virilidad. *Puta* era prácticamente la única *execratio* emitida contra aquella. La nómina de las dirigidas contra el hombre se ampliaba a *fodido*, *fijo de fodido*, *fodidenculo*, *cornudo*, *çegulo*, etc., si nos ceñimos exclusivamente al terreno sexual (*cf.* Montero Cartelle 2007).

Este nuevo marco es el resultado de haber salido de la órbita del derecho canónico y del romano, haber retrocedido en el tiempo y haberse adentrado en la cultura jurídica de tradición consuetudinaria (las *fazañas*) y en la de tradición latina visigótica (los *fueros*). Presenta evidentes diferencias con las anteriores. Aporta por vez primera elementos de juicio suficientes para reproducir las condiciones del intercambio comunicativo en el que se emitían dichas voces. Acoge una serie de elementos léxico que nada tienen que ver con las enumeradas anteriormente. Todos venían de la inmediatez comunicativa y estaban marcados diastrática y diafásicamente por su adscripción a los estratos sociales más bajos y a los registros más populares, por no decir vulgares. Todos compartían rasgos que los hacían muy poco aptos para el lenguaje de la distancia y, por ello, fueron depurados tanto en el seno de la cultura jurídica como en el marco de la historia de la lengua. Superada la fase de oralidad de *fazañas* y de *fueros*, el lenguaje jurídico prescindió de ellos y la lengua literaria los silenció, es decir, los evitó hasta el siglo XV.

Tres fueron las formas analizadas de interpretar la sexualidad. De ellas, dos eran deudoras de la manera de entender el sexo por parte de la Iglesia, bien como algo impuro, bien como algo destinado exclusivamente a la reproducción. La tercera surgía de la cultura del honor y de la honra, que nada tenía que ver con los dos modelos anteriores, antes bien lo que le preocupaba era el buen nombre de la familia y de sus integrantes. Los recursos lingüísticos habilitados por cada una de ellas respondían a motivaciones muy diversas e, incluso así, la impresión que producen es la de muy escasa variación y de pobreza léxica. Es así y lo es porque, en el espacio variacional que hay entre la oralidad y la escrituralidad, las propuestas terminológicas vienen exclusivamente de sus extremos: de la distancia comunicativa en las de filiación eclesiástica y jurídica, y de la inmediatez comunicativa en las de tradición oral. Parece como si entre uno y otro no hubiese más opciones. Evidentemente las hubo, pero también hay razones para percibir la sexualidad medieval como una esfera de dominio exclusivo de la Iglesia y sus signos lingüísticos como limitados en su número y similares en sus formas. Esta aparente paradoja se corresponde con las características de la interdicción sexual. Se debe, en

primer lugar, a que las bases culturales y cognitivas que la regularon apenas experimentaron cambios. Han permanecido estables y eso ha propiciado que los soportes de la sexualidad se perciban como inalterables a lo largo de dicha época e incluso más allá. Un segundo factor que ha favorecido este efecto de inmovilismo deriva del ámbito de la formulación lingüística en el que las denominaciones creadas bajo el magisterio de la Iglesia y de la tradición jurídica latino-boloñesa tuvieron tal prestigio que su influencia se dejó sentir en prácticamente todas las tradiciones discursivas, fuese cual fuese su perfil.

La variación era, a pesar de todo, un hecho. Percibirla y mostrarla es complejo, dada la opacidad de léxico sexual y de sus fuentes. Se puede intentar un acercamiento global a su diversidad poniendo especial énfasis en los parámetros que le dieron origen. Reynal (1988) lo hace y ofrece una perfecta muestra de la dificultad del tema y de su profunda relación con la cultura. De los treinta y tres capítulos en que organiza su obra veinticinco tienen como objetivo identificar las bases sémicas en las que el Arcipreste fundamenta su vocabulario erótico. Más sencilla y adecuada es una aproximación en la que se incida en la estrecha relación que existía entre la expresión de lo sexual y las bases de la vida en grupo. Esta perspectiva tiene la ventaja de mostrar la filiación de la mayoría de sus términos y de poner de relieve las dificultades que implica discernir en qué contextos predomina la significación originaria y en cuáles la traslaticia, a la par que muestra con nitidez la relatividad de todo el proceso. Los campos léxicos de los que se ha nutrido representan tareas centrales de la sociedad y, por ello, su importancia y sus niveles de incidencia mudan al tiempo y en la misma proporción en que lo hace esta. Sin duda aquellos en los que se dejaron sentir con más fuerza los cambios fueron precisamente los dos terrenos más generosos en sus prestaciones a la sexualidad. La cultura agrícola y la bélica representan la principal fuente de la que se nutrió. La importancia de ambas ocupaciones explica esa preferencia, que, además, se vio favorecida porque ofrecía condiciones óptimas para constituirse en un referente perfecto en la creación de metáforas, metonimias y perífrasis. Todavía hoy, en un marco social menos rural, seguimos percibiendo la capacidad denotativa de metáforas funcionales como *arar*, *cavar*, *abrir* la *huerta*, el *huerto*, la *tierra*, *regar*, etc., o de *sembrar*, *poner* las *semillas*, etc.; aunque, en contrapartida, se ha perdido la conexión entre la ascendencia agrícola y el significado de *semen*. No faltan, con todo, padres que expliquen a sus hijos la concepción en términos de la *semilla* que el padre *implanta*, *deposita* en el *agujero* de la madre. Con mucha más razón un colectivo urbano como el nuestro ha dejado de percibir en el *manantío*, en el *cedazo* o en la acción de *cerner* (Reynal 1988: 58) referencias para aludir a la actividad sexual, simplemente porque esos lugares, labores o instrumentos han dejado de formar parte de la vida diaria. Sin embargo, se ha conservado e incluso ha dado pie a nuevas creaciones toda una serie de metáforas cuyo *tertium comparationis* es tan gráfico y transparente que justifica por sí mismo la rica variedad de elementos léxicos que ha aportado a la sexualidad. No

es imprescindible el contacto con el entorno rural para que sigan activas metáforas formales como *nabo*, *mazorca,* documentadas en *La Lozana andaluza,* o *ciruelo, zanahoria, pepino,* etc., registrados en el *Jardín de Venus*[16].

La milicia fue también un terreno favorable para renovar la enunciación sexual. Ya lo fue en la lengua y en la cultura latinas, a las que las literaturas medievales romances dirigieron su mirada en la búsqueda de motivos, imágenes y enunciados (*cf.* Montero Cartelle 1991: 73-83). Incluso más que en el caso anterior la evolución de la técnica militar y de su instrumental supuso la pérdida de un gran número de voces que habían adquirido sentido sexual, casi siempre a partir de su forma o de su función. Aun así, en nuestra memoria colectiva se han fijado esquemas y maneras de comprender la sexualidad que siguen reflejando y recogiendo la estrecha relación que siempre hubo entre la sexualidad y el belicismo[17], permitiendo que los dos se sigan interpretando como *armar*, *desarmar*, *batallar*, *combatir*, *pelear*, *cabalgar*; *atalayar*, *arte militario*, *combatiente*, *lance*, *armada*, *combate*, *artillería*, *bandera*, *bisoño*, *lanza*, *broquel*, *botín*, etc., en relación tomada de Criado de Val (1960: 433)[18].

En la relación de fuentes debería figurar la mayoría de las facetas de la vida diaria. Prácticamente todas han cedido parte de su léxico a la sexualidad; no todas, sin embargo, lo hicieron en igual proporción. La caza y la cocina fueron tal vez las más destacadas. De hecho, ante la profusión de términos y las infinitas posibilidades alegóricas que ofrecen, se podría concluir que «las descripciones eróticas y los términos de la caza siempre se han tratado metafóricamente como ocupaciones paralelas que pueden intercambiar su terminología» (Vásvari 1983: 308). En efecto, sin salir de la órbita del *Libro de Buen Amor*, Vásvari y Reynal reúnen una amplia lista de metáforas zoomórficas (*conejo, liebre*, *galgo*, *serpiente*, *culebra,*

16 He buscado designaciones que evidencien la conexión entre los dos mundos y, de ser posible, que su contrastada presencia en latín (*cf.* Montero Cartelle 1991) y en las lenguas romances imponga la idea de algo común a la cultura occidental.

17 «Todas las fases y situaciones de este combate de muerte y vencimiento para el varón y de triunfo para la dama se encuentran representadas por medio de préstamos bélicos a lo erótico. La preparación, donde los contendientes aceptan el desafio y se aparejan para la lucha, se arman, sea con escudo, escudo hendido, cota, malla, adarga, capacete o broquel la dama, sea con espada, lanza entera y sana, azagaya, espuela o acicate o púa, arnés, caballo si de justar se trata; o de ballesta, naturalmente armada para que salga el sostrado, con su bohordo, arcabuz, culebrina, bombarda o cañón –que no falten balas– si se trata de asalto a una valla, una casa, un castillo, un muro, una muralla almenada, una fortaleza que hay que batir con su foso cuyo postigo hay que abrir o derribar como sea, aunque muchas veces «nunca fuera cerrado» (Góngora). En la justa… entran en la estacada, embrazan los escudos, arremeten,… No he inventado nada y esta mínima lista de préstamos del vocabulario bélico al erótico podría ampliarse sin ninguna dificultad» (Alonso Hernández 1990: 12-13).

18 MacPherson y MacKay (1993: 332-333) reúnen veintidós denominaciones para el órgano viril procedentes del vocabulario militar caballeresco de la época de los Reyes Católicos; diez par el órgano femenino y, salvo error, ochenta y uno para designar el acto sexual.

etc.), se sirven de su simbología para asociar *caza* y *caza erótica*, en el cuento de Pitas Payas, para presentar a la mujer como un animal que hay que atrapar o como a la presa que hay que domar y explotar (395c *mula camuça*, 641a *cavallo faron*, 743c *vaca corrida*, 870b *cabritillo*, 942a *señuelo*) o, en una evidente inversión grotesca, para convertir la mujer en fiera devoradora y el macho en débil presa menor (el *conejo*) en los episodios de serranas (Vásvari 1983: 309). Ni siquiera faltan las referencias a la mujer que se entrega a varón indiscriminadamente, como en el «Enxiemplo de la raposa que comié las gallinas en la aldea» (1412) (Reynal 1988: 111).

Un territorio muy productivo fue también el de la cocina. En él, como en el sexual, intervienen prácticamente todos los sentidos y, además, comparten el objetivo del placer físico, facilitando la permeabilidad entre ambos. En sus manifestaciones extremas, la gula y la lujuria aparecen hermanadas en el folclore y en la literatura desde la lengua latina[19]. En la primera el amor se relaciona con el estómago y, por ello, Trotaconventos intenta «seducir a doña Garoza con los plato refinados de que podría disfrutar en compañía de Juan Ruiz» (Allaigre 1985: 92). En la segunda, las enumeraciones culinarias suelen no ser tan inocentes como aparentan. Ocultan lecturas sospechosas[20], se asocian directamente a la lascivia[21] o se cierran con refranes de doble lectura[22]. Las posibilidades de contaminación erótica son tan elevadas que prácticamente «todo se presta a metáforas y juegos de palabras. Los ingredientes así como las herramientas y el producto final, todo ello aglutinado y enriquecido por la acción, representan a través de los verbos la acción erótica» (Schatzmann Willvonseder 2007: 23).

19 Allaigre considera dicha relación como un requerimiento de la tradición literaria *de reprobatione amoris* (1985: 92).

20 Podrá llamar la atención también otra especialidad de Aldonza: «deprendí hacer… albondiguillas redondas apretadas con culantro verde. ¿Existen acaso albóndigas que no sean redondas? Recalcar su forma y unirlas al *cul*antro (considérese la etimología aparente) mediante el verbo *apretar*, tan idóneo para los acoplamientos, no me parece del todo inocente. Iguales o parecidos comentarios merecerían los *nuégados*, y los *letuarios de arrope, con miel para presentar*, o aun la cazuela *con ajico y cominico*, sin hablar de los *nabos sin tocino y comino*» (Allaigre 1985: 93).

21 «El sexto pecado, la glotonería, comienza con un juego de palabras equívoco en su misma definición. En el primer verso se acusa a Don Amor de ser un glotón, pero en el segundo ya se hace patente la golosina especial que está buscando: querriés a quantas vees gostarlas tú primero; enflaqueces, pecado, e eres grand venternero (291bc) Es decir, "cada mujer que ves, desearías ser el primero en gustarla"». (Vasvári 1985-86: 173).

22 *«La olla sin cebolla es boda sin tamborín*», que utiliza Aldonza para finalizar la enumeración de sus talentos culinarios, es una clara referencia de base folklórica a que no solo enumera sus talentos culinarios sino también sus dotes sexuales (Allaigre 1985: 93-95).

Las profesiones están a otro nivel. Todas o casi todas han dejado huellas en el léxico sexual[23]. Las diferencias entre ellas son, de cualquier forma, abismales. Las hay aparentemente muy forzadas. Allaigre basa el cazurrismo de Delicado en cuatro familias léxicas. La procedente del mundo jurídico se limita al uso de *pleito* en los dos planos, el jurídico y el sexual, a la equiparación de la Lozana con *notarios* y *procuradores* y a la polisemia de *natural* (*derecho natural*) (1985: 86). Por mi parte, esperaba que un mundo rico en simbología como el del herrero y su oficio dejase tras sí una sucesión de términos con doble sentido. La realidad fue otra. Sorprende, en efecto, que no haya documentado ni una sola imagen referida a la sexualidad originaria de ese mundo, y lo hace por un triple motivo. En primer lugar, todo parece indicar que en la época medieval era conocida la relación entre el mundo de la forja y el sexual[24]. En segundo lugar, las bases sémicas y cognitivas para propiciar una abundante y variada creación léxica llevaba siglos explotándose. El 'fuego', el 'hierro' y, sobre todo, 'golpear' y afines fueron ya en latín y, siguiendo su estela, en las lenguas romances puntos de referencia muy productivos en la expresión de la sexualidad[25]. En tercer lugar, cuando irrumpe lo hace con fuerza y en referencia a múltiples conceptos, como si tuviese tras sí una amplia tradición. Identifica la fragua y el yunque con el sexo femenino, el carbón con el semen masculino y la acción de machacar con el acto sexual (Pedrosa 2000: 51). El marco discursivo en el que se documenta es, además, un villancico, lo que refuerza la idea de que fue un tema perfectamente incardinado en la tradición folclórica y literaria españolas (Pedrosa 2000: 50-52).

El envés de esta situación la identifico con las profesiones de la costurera y del molinero. Pocas actividades han manifestado mayor disposición a servir de símbolos para el sexo. Cualquier faceta de una u otra pueden contaminarse de erotismo. «Las metáforas y los juegos verbales unidos al universo de la molienda no eran inocentes. Es lo que demuestra toda una tradición cazurra, tanto folklórica como literaria. El mundo del molino está relacionado con el simbolismo sexual por varios de sus componentes: movimiento giratorio, agua, harina (blancura y proyección), transformación de una sustancia en otra generadora de vida (pan), etc. El término *molino* es un término «marcado». Es, paralelamente a *pan*, la palabra clave de un núcleo de metáforas eróticas: *molino*, *molinillo* (*cunnus*), *moler* (*moveri*, *futuere*), *cerner* (*moveri*), *harina* (semen, pero también, a veces, valor femenino), *enharinar*, *cedazo*, *harnero*, etcétera» (Redondo 1989).

---

23 «Solo en la parte clasificada como "Oficios" del citado *Poesía erótica* aparecen nueve oficios cada uno de los cuales es soporte de una composición poético-erótica», contabiliza Alonso Hernández (1990: 15).

24 «La labor del hierro, divino en sí porque los meteoritos fueron explotados antes que los minerales terrestres, adquirió una connotación sexual. El herrero golpea el yunque como el rayo golpea la tierra y el hombre a la mujer; la mina, las galerías, las cavernas hacen de la tierra una matriz gigantesca cuyos embriones son los minerales» (Bologne 1977: 273).

25 *Cf.* Montero Cartelle (1991: 148-154) y Adams (1982: 145-149).

El vocabulario textil tuvo un nivel de incidencia similar. Cabe incluso la posibilidad de que fuese superior. Aportaba más elementos y más variados para la comparación y, con seguridad, gozó de un mayor arraigo social. De hecho, por lo menos en su vertiente más doméstica, el hilar y el hilvanar eran actividades comunes a todas las mujeres con independencia de su clase social. Celestina tenía, entre otros, el oficio de *labrandera*, tal vez porque era una forma fácil de acceder al hogar[26], y muy probablemente por el simbolismo de dicha profesión. «El empleo de dobles sentidos de este tipo es rutinario [a finales del siglo XV]; sustantivos como *aguja*, *agujeta*, *alfiler*, *hilado*, *huso*, *lanzadera*, son eufemismos corrientes para hacer alusión a la parte viril; *agujero*, *ajuar*, *alfiletero*, *dedal*, *ojal*, *tela*, *telar*, denominan con frecuencia la parte natural de la mujer; verbos que aluden a la conjunción de los sexos incluyen *arcar la lana*, *coser*, *hilar*, *labrar*, *tejer*, *tramar*, *urdir* y *zurcir*» (MacPherson 1992: 183)[27].

Aunque se agotase la relación de profesiones y actividades que pudieron haber nutrido el léxico sexual, al final siempre habría aspectos que escaparían a cualquier intento de cerrar el tema. En la aproximación anterior, nada se ha dicho de, por ejemplo, la influencia del tercer modelo de sexualidad que convivió con los otros dos en la etapa medieval. Tampoco se ha dado pie al análisis de la emblemática concepción del amor como un fuego consumidor. Solo de pasada y siempre de manera accidental se ha aludido a la rica simbología de la lírica tradicional.

A diferencia del modelo estoico, que rechazaba toda forma de placer, y del teológico, que limitaba el sexo a la procreación, hubo un tercer modelo en el que la sexualidad era vista como fuente de intimidad y de afecto. No tuvo, al contrario que los otros dos, repercusiones en el derecho común y apenas se le prestó atención en la literatura eclesiástica. Su impronta se sintió con fuerza en la lengua literaria, que sistemáticamente reservó sus términos para las clases altas, con preferencia para el mundo masculino. Son muchas y muy variadas sus bases sémicas, pero todas en la órbita de la unión sexual como ‘disfrute’, ‘unión’, ‘conocimiento’, ‘contacto’, etc.[28], y todas con precedentes en la lengua latina[29].

No hace mucho ni siquiera se contemplaba la posibilidad de que la lírica tradicional fuese un referente útil para la formulación sexual. Whinnom (1981) abrió las puertas a un mundo rico en simbología. No fue una tarea fácil. Las reticencias

---

26 Ella tenía seys officios, conviene [a] saber: labrandera, perfumera, maestra de hazer afeytes y de hazer virgos, alcahueta y un poquito hechizera. Era el primero officio cobertura de los otros, so color del qual muchas moças destas sirvientes entravan en su casa a labrarse y a labrar camisas y gorgueras y otras muchas cosas (*Celestina* 110: 8-13).

27 MacPherson y MacKay (1993) elaboran un glosario «femenino/textil» de voces relativas a los órganos sexuales masculino y femenino y al acto sexual.

28 En Montero Cartelle (2000) analizo estos conceptos y ofrezco ejemplos de *holgar*, *gozar*, *casarse*, *abraçarse*, *ayuntarse*, *hablar*, etc., procedentes de *La Celestina.*

29 *Cf.* Montero Cartelle (1991: 182-189).

iniciales no impidieron que se aceptase poco a poco el entramado erótico de la poseía cancioneril, ni que el folclore se percibiese como proveedor, ratificador y esclarecedor de imágenes, casi siempre tomadas de la naturaleza:

> En las canciones populares europeas, no hay, por lo visto, aspecto de la vida natural que aparezca exclusivamente como tal. Podemos estar casi seguros de que siempre que se mencione, digamos, una fuente, un arroyo, o un río o el mar, sus aguas estarán asociadas con la vida erótica y la fecundidad humanas, incluido cuando no se las mencione de manera expresa. Del mismo modo, siempre que nos topemos con árboles, hierbas, flores, frutos, aves y otros animales, podemos estar casi seguros de que funcionan como símbolos. Y lo mismo ocurre con otros elementos de la naturaleza y con acciones humanas como coger flores, lavar camisas, encontrarse bajo un árbol, etc. (Frenk Alatorre 1998: 162).

En realidad, la revisión de facetas que, intuimos, estuvieron tras la formación y renovación del léxico sexual nunca podrá darse por concluida. Día a día se proponen nuevas lecturas en clave erótica. Las hay que inciden en textos ya muy trabajados en esta vertiente. *La Celestina* es uno de ellos. Lacarra (1996) ofrece para las dos cuartetas finales que Lucrecia canta, a petición de Melibea, una exégesis de una enorme carga erótica en la que el *lobo* es la imagen de la agresiva lujuria masculina, los *cabritos* del pene y, consecuentemente, el *huerto* lo es del órgano genital femenino que cada noche es *visitado* y no *sin fatiga*. Otras, por el contrario, provienen de obras cuya interpretación se percibe un poco forzada. Así ocurre, por ejemplo, con la idea de Vasvári (2001: 1669) de percibir el *Libro de Buen Amor* como potencialmente pornográfico. En realidad, el tema permanecerá siempre abierto. Cada nueva metáfora que se identifica, cada nueva imagen que se descubre, cada nueva simbología que se descifra, cada nueva lectura que se hace son, en definitiva, puntos de referencia para nuevas deducciones y, por su mediación, para ampliar el caudal de elementos léxicos que alimentan la sexualidad.

Al final, el espacio variacional de la lengua no era tan homogéneo como parecía desprenderse de las primeras enunciaciones sobre el sexo. Al contrario, su capacidad de variación y de atracción sinonímica fueron similares a las de otras épocas de la historia de la lengua. No ocurrió así ni con la fuerza de la interdicción ni con el nivel histórico de las tradiciones discursivas; es decir, con los dos componentes que, con las formas de expresión, mejor representan su impronta cultural. La simple enumeración del origen de estas últimas produjo una imagen caleidoscópica de la sociedad, en la que cada familia léxica estaba en relación con sus actividades. La misma presión del medio se percibe en la constitución y evolución de los géneros literarios. De hecho, la percepción inicial del sexo ligado casi en exclusiva a la espiritualidad del estoicismo y a la teología tomista surge precisamente porque esa era la idea que quería transmitir la Iglesia y la que asumió la tradición discursiva jurídica vigente en el período medieval y clásico. Cambiar la

manera de entender y de formular el sexo supuso adentrarse en otras formas textuales, alguna de las cuales no reaparecieron hasta que la literatura se abrió a nuevos géneros y, con ellos, a nuevas denominaciones. Un caso emblemático fue el de las *fazañas* y los *fueros*, cuya superación implicó que la lengua no dispusiese de instrumento literario alguno que le permitiese acoger el lenguaje de la inmediatez comunicativa. Se cerró así una puerta a la lengua hablada, que no se volvería a abrir hasta el siglo XV, y se dejó de tener constancia de los términos tal vez más populares de la sexualidad[30]. También muy superiores a las de otros momentos fueron la influencia de la interdicción y las restricciones que impuso, favoreciendo la dilogía o doble lectura, la manifestación simbólica, la alusión y cualquier verbalización oblicua que permitiese envolver las palabras de contenido sexual en apariencias inofensivas. En conclusión, la interdicción sexual estuvo motivada en el castellano medieval por los mismos principios generales que en cualquier otro período de la lengua. Lo diferencial era la sociedad y los principios por los que se regía, que, en su caso, fueron sucesivamente la cultura del honor y de la honra, la identificación estoica del sexo con la impureza, la tendencia tomista a reducirlo a la conservación de la especie y, finalmente, su percepción como fuente de intimidad y de placer. Todos los factores que intervienen y todas las dimensiones que caracterizan la interdicción sexual son producto y resultado del momento histórico y, en definitiva, del entorno en el que se analicen. Son, en consecuencia, tan relativos como el marco cultural que los cobija y les da forma.

Bibliografía

Allaigre, C. (1985): Francisco Delicado, *Retrato de la Lozana Andaluza*, Madrid, Cátedra.

Alonso Hernández, J.L (1990): «Claves para la formación del léxico erótico», *Edad de Oro* 9, 7-17.

Alonso, D. (1964): «Para evitar la diversificación de nuestra lengua», *in Presente y futuro de la lengua española, II*, Madrid, OFINES, 259-268.

Blas Arroyo, J. L. (2009): «La descortesía verbal en contextos institucionales: entre la realidad y el espectáculo», *in* Fuentes, C. & Alcaide Lara, E. R. (coords.): *Manifestaciones textuales de la descortesía y agresividad verbal en diversos ámbitos comunicativos*, Sevilla, Universidad Internacional de Andalucía, 78-97

Bologne, J.C. (1997), *De la Antorcha a la Hoguera: Magia y Superstición en el Medioevo*, Madrid, Anaya.

Briz Gómez, A. (2004): «Cortesía codificada y cortesía interpretada en la conversación», *in* Bravo, D. y A. Briz Gómez (éds): *Pragmática sociocultural. Estudios del discurso de cortesía en español*, Barcelona, Ariel, 67-93.

Brundage, J. A. (2000): *La Ley, el sexo y la sociedad cristiana en la Europa medieval*, México, FCE.

30 Mientras «los escritores se vieron precisados a inventar un lenguaje metafórico, al paso que técnico, para no ofender al pudor. El pueblo, por su parte, seguía hablando sin tapujos» (Reynal 1988: 47).

Cerezo, J. A., Eisenberg, D. & Infantes, V. (éds) (1996*): Los territorios literarios de la historia del placer. I Coloquio de Erótica Hispana*, Madrid, Huerga & Fierro.

Criado de Val, M. (1960): «Antífrasis y contaminaciones de sentido erótico en La lozana andaluza», *Homenaje ofrecido a Dámaso Alonso*, I, Madrid, Gredos, 431-457.

Díez Fernández, J.I. (2003): *La poesía erótica de los Siglos de Oro*, Madrid, Ediciones del Laberinto.

Frenk Alatorre, M. (1998): «Símbolos naturales en las viejas canciones populares hispánicas» *in* Piñero, P. (éd.), *Lírica popular/ lírica tradicional. Lecciones en homenaje a Don Emilio García Gómez,*. Sevilla, Universidad de Sevilla, 159-182.

Freud, S. (1970): *Tótem y tabú*, Madrid, Alianza Editorial.

Hernández Flores, N. (2009): «El test de hábitos sociales: una aportación metodológica al estudio de la (des)cortesía», *in* Fuentes, C. & Alcaide Lara, E. R. (coords.): *Manifestaciones textuales de la descortesía y agresividad verbal en diversos ámbitos comunicativos*, Sevilla, Universidad Internacional de Andalucía, 55-77.

Kabatek, J. (2003), «La lingüística románica histórica: tradición e innovación en una disciplina viva», *La corónica* 31.2, 35-40.

–, (2004): «Tradiciones discursivas jurídicas y elaboración lingüística en la España medieval», *CLHM* 27, 249-261

Koch, P. y W. Oesterreicher (2007). *Lengua hablada en la Romania: español, francés, italiano*, Madrid, Gredos.

Juan Manuel: *Obras completas*. II: *El Conde Lucanor*; *Crónica abreviada*. Edición, prólogo y notas de J. M. Blecua, Madrid, Gredos, 1981.

Lacarra, Mª. E. (1996): «Sobre los "dichos lascivos y rientes" en Celestina», *in* Menéndez Collera, A. & Roncero López, V. (éds), *NUNCA FUE PENA MAYOR* (*Estudios de Literatura Española en homenaje a Brian Dutton*), Cuenca, Universidad de Castilla-La Mancha, 419-432.

Landone, E. (2009): *Los marcadores del discurso y cortesía verbal en español*, Bern, Peter Lang.

López Serena, A. (2007): *Oralidad y escrituralidad en la recreación literaria del español coloquial*, Madrid, Gredos.

López-Baralt, L. & Márquez Villanueva, F. (1995): *Erotismo en las letras hispánicas. Aspectos, modos y fronteras*, México, El Colegio de México.

MacPherson, I. (1992): «Celestina labrandera», *Revista de Literatura Medieval* 4, 177-186.

MacPherson, I. R. & A. MacKay (1993): «"Manteniendo la tela": el erotismo del vocabulario caballeresco-textil en la época de los Reyes Católicos», *in* Penny, R. (éd.), *Actas del I Congreso Anglo-hispano*, I, Madrid, Castalia, 25-36.

Montero Cartelle, E. (1981): *El eufemismo en Galicia (Su comparación con otras áreas romances)*, Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela.

–, (1991): *El latín erótico. Aspectos léxicos y literarios*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1991.

–, (1998): «Claves para o estudio do eufemismo e do disfemismo no galego medieval», *in* Kremer, D. (éd*.): Homenaxe a Ramón Lorenzo*, II, Vigo, Galaxia, 1049-1060.

–, (1999): «La Iglesia y el léxico erótico medieval», *in* Cuceiro, X.L. *et al.* (éds), *Homenaxe ó Profesor Camilo Flores Varela*, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, 65-76.

–, (2000): «La Celestina y el tabú sexual», *in* Carrasco, P. (éd.), *El mundo como contienda. Estudios sobre La Celestina*, Analecta Malacitana, Málaga, 109- 126.

–, (2007): «Palabras malas & villanas (Alfonso X: Partidas) La oralidad en las tradiciones discursivas jurídicas», *in* Cortés Rodríguez, L. Mª (éd), *Discurso y oralidad: homenaje al profesor José Jesús de Bustos Tovar*, vol. 1, Madrid, Arco/Libros, 391-400.

–, (2008): «Transgresiones sexuales, tradiciones discursivas y oralidad en el castellano medieval», *Cuadernos del Cemyr* 16, 145-165.

–, (2010): «La sexualidad medieval en sus manifestaciones lingüísticas: pecado, delito y algo más», *Clio & Crimen* 7, 52-84.

Moreno Benítez, D. & López Martín, J. Mª (2009): «Agresividad verbal en la escuela», *in* Fuentes, C. & Alcaide Lara, E. R. (coords.): *Manifestaciones textuales de la descortesía y agresividad verbal en diversos ámbitos comunicativos*, Sevilla, Universidad Internacional de Andalucía, 118-139

Pedrosa, J.M. (2000): «El herrero, las cabrillas y el horno: léxico y simbolismo eróticos en "La Lozana Andaluza" (XIV) y en el "Quijote" (II:41)», *Criticón* 80, 49-68.

Redondo, A. (1989): «De molinos, molineros y molineras: Tradiciones folklóricas y literatura en la España del Siglo de Oro», *Revista de Folklore* 102, 183-186.

Reynal, V. (1988): *El Lenguaje erótico medieval a través del Arcipreste de Hita*, Madrid, Playor.

Rojas, Fernando de: *La Celestina*. Edición de D. S. Severin, Madrid, Cátedra, 1989.

Schatzmann Willvonseder, M. (2007): «Los sentidos – Antenas de Eros en el ejemplo de la poesía erótica del siglo XVI», *Revista de Filología Románica*, anejo V.

Tomas y Valiente, F. (1969): *El Derecho penal de la monarquía absoluta: siglos XVI-XVII-XVIII*, Madrid, Tecnos.

Whinnom, K. (1981): *La poesía amatoria cancioneril en la época de los Reyes Católicos*, Durham, University of Durham.

Vasvári, L. O. (1983): «La semiología de la connotación: lectura polisémica de "Cruz cruzada panadera"», *NRFH* 33: 299-324.

–, (1985-86): «La digresión sobre los pecados mortales y la estructura del Libro de buen amor», *NRFH* 34.1, 156-180

–, (2001): «De todos instrumentos, yo, libro, só pariente (LA 70): el texto liminal como cuerpo sexual», *in* Freixas, M. & Iriso, S. (éds): *Actas del VIII Congreso Internacional de la AHLM (2-6 de septiembre de 1999*), Santander, Consejería de Cultura del Gobierno de Cantabria / Año Jubilar Lebaniego / AHLM, vol. II, 1769-1779.

Présentation des auteurs

Marc BONHOMME, agrégé de grammaire et docteur d'État-ès-Lettres, a enseigné la linguistique française aux Universités du Caire, du Tchad et du Niger. Il est actuellement professeur ordinaire de linguistique française à l'Université de Berne. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dans les domaines de la rhétorique (*Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion, 2005; *Le Discours métonymique*, Berne, Peter Lang, 2006) et de la linguistique des médias (*L'Argumentaion publicitaire*, avec J.-M. Adam, Paris, Armand Colin, 2007). Il a également édité avec J.-M. Adam *Analyses du discours publicitaire* (Toulouse, Presses universitaires du Sud, 2000). Marc Bonhomme a par ailleurs publié de nombreux articles en analyse du discours et en histoire de la langue française.

Miguel CASAS GÓMEZ, docteur en philologie hispanique avec prix extraordinaire de licence et de doctorat, est professeur ordinaire de linguistique générale à l'Université de Cadix. Bénéficiant d'une bourse de recherche de la fondation «Alexander von Humboldt», il a été professeur invité dans diverses universités européennes et américaines. Ses recherches se concentrent sur les domaines de la sémantique, la lexicologie et la lexicographie générales, la terminologie, l'historiographie linguistique, la variation linguistique et sociolinguistique et l'anthropologie linguistique, comme en témoignent ses ouvrages *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo, Contribución al estudio del léxico eufemístico/disfemístico* (Prix «Conde de Cartagena» de l'Académie Royale Espagnole), *Las relaciones léxicas* ou *Los niveles del significar*, ses projets de recherche financés par différentes institutions nationales et étrangères, ainsi que ses nombreuses présidences et conférences plénières à des colloques nationaux et internationaux.

Docteure-ès-Lettres à l'Université de Lausanne, **Mariela DE LA TORRE** a été professeure de linguistique hispanique aux Universités de Neuchâtel et de Berne. Elle enseigne actuellement à Fribourg et à Genève. Ses recherches dans le cadre de la linguistique espagnole et hispano-américaine portent sur la sémantique et la lexicologie, ainsi que sur l'analyse conversationnelle de textes hispaniques non littéraires. Parmi ses publications figurent *Vocabulario histórico en relatos geográficos del siglo XVIII - Virreinato del Perú* (Lausanne, SSEH, 1999) et *Conversaciones estrechamente vigiladas: interacción coloquial y español oral en las actas inquisitoriales de los siglos XV a XVII* (en collaboration avec R. Eberenz, Zaragoza, Pórtico, 2003). Mariela de La Torre est également codirectrice de la collection *Hispanica Helvetica*.

Ruggero DRUETTA est professeur associé de linguistique française à l'Université de Turin. Après une formation doctorale en syntaxe du français parlé (Universités de Provence et de Trieste), il a publié une étude d'ensemble sur la forme interrogative à l'oral (*La Question en français parlé*, Trauben, Turin, 2008), ainsi que plusieurs articles sur les changements du système interrogatif et la prédication seconde. Il a réalisé d'autres travaux sur la langue de spécialité économique, les jeux de mots et le langage publicitaire. En ce qui concerne le domaine de la rhétorique, Ruggero Druetta a proposé une approche multimodale des figures à pivot énonciatif dans la parole publique, avec une application à l'euphémisme et à la litote. Il a aussi codirigé un numéro thématique de *Synergies Italie* consacré à «Euphémismes et stratégies d'atténuation du dire» (2009).

Susana GUERRERO SALAZAR est professeure de langue à l'Université de Malaga, où elle coordonne également les séminaires de *Langue espagnole et médias de communication* et la collection éditoriale homonyme. Vice-présidente de la Fondation Alonso Quijano et membre de l'Association des Études Historiques sur la Femme de l'Université de Malaga, elle fait en outre partie du Groupe de recherche *Análisis de noticias sobre divulgación lingüística, las lenguas de España y sus variedades*. Elle a donné des conférences et des cours de spécialisation dans diverses villes européennes, et elle a participé à de nombreux colloques et projets de recherche. Ses principales lignes de recherche portent sur la lexicologie, l'analyse du discours et le langage dans la perspective du genre. Parmi ses livres se font remarquer notamment *Voces comentadas del español actual*, *Medios de comunicación y español actual*, *El lenguaje político español* et *La creatividad en el lenguaje periodístico*.

Licencié en langues et en littératures françaises et hispaniques, **André HORAK** est assistant de linguistique française à l'Université de Berne. Il achève une thèse de doctorat sur le discours euphémique, auquel il a déjà consacré une monographie, *L'Euphémisme* (München, Lincom Europa, 2010), et divers articles. Ses recherches actuelles portent également sur d'autres sujets du domaine des figures, parmi lesquels la théorie sur la figuralité, la litote (il est l'éditeur de *La Litote*, Bern, Peter Lang, 2011) et l'hyperbole. Par ailleurs, avec Marc Bonhomme, il prépare trois co-éditions critiques d'ouvrages du XVII^{e} siècle, à paraître à Paris chez Classiques Garnier: *Observations sur la langue françoise* (1675-1676) et *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise* (1694) de Gilles Ménage, ainsi que *Maniere de parler la langue françoise selon ses diferens styles* (1697) d'André Renaud.

Anna JAUBERT, professeure de linguistique française à l'Université de Nice et membre de BCL (MSH/CNRS), a développé une approche spécifique des textes: la stylistique pragmatique. Initiée par sa thèse *Étude stylistique de la correspondance entre Henriette*** et Jean-Jacques Rousseau. La subjectivité dans le discours*, Slatkine-Champion, Genève-Paris, 1987, cette approche a représenté la première application, à l'échelle d'une œuvre, de la pragmatique à la stylistique. Anna Jaubert est également l'auteur de *La Lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1990. Par la suite, ses travaux ont théorisé et illustré sa conception d'une stylistique intégrée dans le champ des sciences du discours, avec une attention particulière aux figures (euphémisme, litote, ironie, calembour…). Elle a aussi mis en chantier une théorie du style («La diagonale du style. Étapes d'une appropriation de la langue», *Pratiques* 135-136, 2007).

Montserrat LÓPEZ DÍAZ est professeure au Département de français de l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle, où elle enseigne la linguistique française. Ses domaines de recherche sont la pragmatique, la sémiotique et la didactique du FLE, auxquelles elle a consacré plusieurs travaux. Elle dirige actuellement un projet de recherche sur les euphémismes dans la presse, la publicité et la littérature.

Emilio MONTERO CARTELLE est professeur ordinaire de philologie espagnole à l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle avec le profil «Grammaire historique de la Langue Espagnole». Il a été Secrétaire de la Faculté de Philologie, Secrétaire du Département de Philologie espagnole, Doyen de la Faculté de Philologie, Directeur des Cours d'espagnol pour étrangers, Président du Tribunal unique des Examens d'Accès à l'Université, etc. Les lignes fondamentales de ses recherches portent sur la lexicologie – avec une attention particulière à la politesse linguistique et aux problèmes que posent l'histoire de l'interdiction et le tabou (*El eufemismo en Galicia. Su comparación con otras áreas romances*) – et sur la syntaxe historique – spécialement sur l'étude de la constitution et de l'évolution des structures conditionnelles, d'une part, ainsi que sur la grammaticalisation et les valeurs discursives et pragmatiques de la contre-argumentation sous l'aspect diachronique.

Paola PAISSA est professeure ordinaire de linguistique française à l'Université de Turin, membre du Collège de l'École doctorale en linguistique française (Université de Brescia) et codirectrice de la revue *Carnets de lecture* (Publif@rum, Université de Gênes). Dans le domaine de la rhétorique, elle a consacré deux ouvrages à la synesthésie (*La Sinestesia*, 2 vol., La Scuola, Brescia, 1995), ainsi que plusieurs articles à l'expression rhétorique et lexicale des perceptions sensorielles (analyse d'expériences acoustiques: *Des synesthésies pour dire l'écoute*, 2002,

2007, 2010; étude des procédés rhétoriques de restitution des perceptions instantanées dans l'écriture de Zola et des Goncourt, 2003, 2006, 2010). D'autres travaux ont porté sur les figures de l'enthymème (2003), de la litote (2011) et de la réticence (2012). Pour ce qui est de l'euphémisme, Paola Paissa a rédigé une étude en 2009 (*CAIEF* 61) et elle a codirigé un recueil d'articles paru dans *Synergies Italie* (2009).

Michael RINN est docteur de l'Université de Paris-Sorbonne et habilité à diriger des recherches. Professeur en sciences du langage, il est titulaire de la chaire de linguistique française et de stylistique à l'Université de Bretagne Occidentale. Il est membre du Céditec (Université de Paris-Est) et du Centre de Recherche Interuniversitaire en Sociocritique des Textes (CRIST, Université de Montréal). Il a publié des travaux en linguistique textuelle sur l'indicible de la Shoah et il contribue à la modélisation de la littérature du génocide. Par ailleurs, il analyse les nouveaux discours théorisant le fonctionnement rhétorique d'Internet. Dans ses recherches récentes, Michael Rinn s'interroge sur l'usage langagier des passions: *Émotions et discours* (2008); *Communication de l'État et gouvernement du social. Pour une société parfaite?* (2009). Actuellement, il étudie avec Josias Semujanga de l'Université de Montréal les discours de prévention contre le génocide.

Corinne ROSSARI est professeure associée à l'Université de Fribourg. Elle y enseigne la linguistique française et la rhétorique. Ses domaines de prédilection sont la pragmatique, les théories du changement linguistique, l'étude des connecteurs, des formes modales et évidentielles, ainsi que les phénomènes touchant à la lexicalisation et au figement. Corinne Rossari a écrit et co-écrit plusieurs livres, dont *Connecteurs et relations de discours*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2000; *Les Moyens détournés d'assurer son dire* (avec C. Cojocariu, A. Masson et C. Ricci), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007; *Les Expressions verbales figées de la francophonie* (avec B. Lamiroy, J.-R. Klein, J. Labelle, C. Leclère et A. Meunier), Paris, Ophrys, 2010.

Presentación de los autores

Marc BONHOMME, profesor agregado de gramática y doctor en letras, ha impartido cursos de lingüística francesa en las Universidades del Cairo, Chad y Níger. Actualmente es catedrático de lingüística francesa en la Universidad de Berna. Es autor de varias obras sobre retórica (*Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion, 2005; *Le Discours métonymique*, Bern, Peter Lang, 2006) y lingüística de los medios de comunicación (*L'Argumentation publicitaire*, con J.-M. Adam, Paris, Armand Colin, 2007). Asimismo ha editado, en colaboración con J.-M. Adam, *Analyses du discours publicitaire* (Toulouse, Presses universitaires du Sud, 2000). Marc Bonhomme es además autor de numerosos artículos sobre análisis del discurso e historia de la lengua francesa.

Miguel CASAS GÓMEZ, doctor en Filología Hispánica con premio extraordinario de licenciatura y doctorado, es catedrático de Lingüística General de la Universidad de Cádiz. Becario de investigación de la Fundación «Alexander von Humboldt», ha sido profesor visitante en distintas universidades europeas y americanas. Su actividad investigadora se centra en los ámbitos de la semántica, lexicología y lexicografía generales, la terminología, la historiografía lingüística, la variación lingüística y sociolingüística y la antropología lingüística, como testimonian sus libros *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo*, *Contribución al estudio del léxico eufemístico/disfemístico* (Premio «Conde de Cartagena» de la RAE), *Las relaciones léxicas* o *Los niveles del significar*, sus proyectos de investigación financiados por diferentes organismos nacionales y extranjeros, así como sus numerosas presidencias y conferencias plenarias en congresos nacionales e internacionales.

Doctora en letras por la Universidad de Lausana, **Mariela DE LA TORRE** ha sido profesora de Lingüística Hispánica en la Universidades de Neuchâtel y Berna, impartiendo docencia actualmente en las universidades de Friburgo y Ginebra. Sus trabajos de investigación y publicaciones se han centrado en la semántica y la lexicología hispanoamericanas, así como en el análisis conversacional de textos hispánicos no literarios. Entre sus publicaciones figuran *Vocabulario histórico en relatos geográficos del siglo XVIII - Virreinato del Perú* (Lausanne, SSEH, 1999) y *Conversaciones estrechamente vigiladas: interacción coloquial y español oral en las actas inquisitoriales de los siglos XV a XVII* (en colaboración con R. Eberenz, Zaragoza, Pórtico, 2003). Asimismo, Mariela de La Torre es codirectora de la colección *Hispanica Helvetica*.

Ruggero DRUETTA es profesor asociado de lingüística francesa en la Universidad de Turín. Tras una formación doctoral en sintaxis del francés hablado (Universidades de Provenza y Trieste), ha publicado un estudio de conjunto sobre la forma interrogativa oral (*La Question en français parlé*, Torino, Trauben, 2008), así como diversos artículos sobre los cambios en el sistema interrogativo y la predicación secundaria. Ha trabajado igualmente sobre la lengua de especialidad económica, los juegos de palabras y el lenguaje publicitario. En el ámbito de la retórica, Ruggero Druetta ha propuesto un enfoque multimodal de las figuras de base enunciativa en la habla pública, con especial atención al eufemismo y a la litote. Asimismo, ha codirigido un número temático de *Synergies Italie* dedicado a los «Eufemismos y estrategias de la atenuación del decir» (2009).

Susana GUERRERO SALAZAR es profesora de Lengua de la Universidad de Málaga, donde además coordina los seminarios de *Lengua española y medios de comunicación* y la colección editorial homónima. Vicepresidenta de la Fundación Alonso Quijano y vocal de la Asociación de Estudios Históricos sobre la Mujer de la Universidad de Málaga, es asimismo miembro del Grupo de investigación *Análisis de noticias sobre divulgación lingüística, las lenguas de España y sus variedades.* Ha impartido conferencias y cursos de especialización en distintas ciudades europeas y ha participado en numerosos congresos y proyectos de investigación. Sus principales líneas investigadoras son la lexicología, el análisis del discurso y el lenguaje desde la perspectiva de género. Entre sus libros destacan *Voces comentadas del español actual, Medios de comunicación y español actual, El lenguaje político español* y *La creatividad en el lenguaje periodístico.*

Licenciado en lenguas y literaturas francesas e hispánicas, **André HORAK** es ayudante de cátedra de lingüística francesa en la Universidad de Berna. Actualmente está acabando su tesis doctoral sobre el discurso eufemístico, tema al que ya ha dedicado una monografía (*L'Euphémisme*, München, Lincom Europa, 2010) y diversos artículos. Sus investigaciones actuales se centran igualmente en otros aspectos relacionados con las figuras, entre los que conviene destacar la teoría de la figuralidad, la litote (es editor de *La Litote*, Bern, Peter Lang, 2011) y la hipérbole. En colaboración con Marc Bonhomme, tiene en preparación tres ediciones críticas de sendas obras del siglo XVII, que se publicarán en la colección Classiques Garnier (París): *Observations sur la langue françoise* (1675-1676) y *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise* (1694) de Gilles Ménage, así como *Maniere de parler la langue françoise selon ses diferens styles* (1697) de André Renaud.

Anna JAUBERT, profesora de lingüística francesa en la Universidad de Niza y miembro de BCL (MSH/CNRS), ha desarrollado un acercamiento textual específico: la estilística pragmática. Iniciado en su tesis *Étude stylistique de la correspondance entre Henriette*** et Jean-Jacques Rousseau. La subjectivité dans le discours* (Slatkine-Champion, Genève-Paris, 1987), este acercamiento representa la primera aplicación de la pragmática a la estilística de una obra. Anna Jaubert es igualmente autora de *La Lecture pragmatique* (Paris, Hachette, 1990). Sus trabajos posteriores han teorizado e ilustrado su concepción de una estilística integrada en el campo de las ciencias del discurso, con especial atención a las figuras (eufemismo, litote, ironía, retruécano…). Asimismo, ha echado las bases de una teoría del estilo («La diagonale du style. Étapes d'une appropriation de la langue», *Pratiques* 135-136, 2007).

Montserrat LÓPEZ DÍAZ es profesora del Departamento de Francés de la Universidad de Santiago de Compostela, donde imparte cursos de lingüística francesa. Sus líneas de investigación son la pragmática, la semiótica y la didáctica del FLE, temas sobre los que ha publicado diversos trabajos. Actualmente dirige un proyecto de investigación sobre los eufemismos en la prensa, la publicidad y la literatura.

Emilio MONTERO CARTELLE es catedrático de Filología Española de la Universidad de Santiago de Compostela con el perfil «Gramática histórica de la Lengua Española». Fue Secretario de la Facultad de Filología; Secretario del Departamento de Filología española, Decano de la Facultad de Filología; Director de los Cursos de español para extranjeros; Presidente del Tribunal único de las Pruebas de Acceso a la Universidad, etc. Las líneas fundamentales de su investigación son la lexicología –con especial atención a la cortesía lingüística y a los problemas que presentan la historia de la interdicción y el tabú (*El eufemismo en Galicia. Su comparación con otras áreas romances*)– y la sintaxis histórica –especialmente el estudio de la constitución y evolución de las estructuras condicionales, por un lado, y la gramaticalización y los valores discursivos y pragmáticos de la contraargumentación en su vertiente diacrónica.

Paola PAISSA es catedrática de lingüística francesa en la Universidad de Turín, miembro colegial de la Escuela Doctoral de lingüística francesa (Universidad de Brescia) y codirectora de la revista *Carnets de lecture* (Publif@rum, Universidad de Génova). En el ámbito de la retórica, ha dedicado dos obras a la sinestesia (*La Sinestesia*, 2 vols., Brescia, La Scuola, 1995) y diversos artículos a la expresión retórica y léxica de las percepciones sensoriales (análisis de experiencias acústicas: *Des synesthésies pour dire l'écoute*, 2002, 2007, 2010; estudio de los recursos retóricos de restitución de las percepciones instantáneas en la escritura de Zola y los Goncourt, 2003, 2006, 2010). Ha publicado sendos trabajos sobre figuras

como el entimema (2003), la litote (2011) y la reticencia (2012). En lo que se refiere al eufemismo, Paola Paissa ha redactado un estudio sobre esta figura en 2009 (*CAIEF* 61) y ha codirigido un volumen monográfico publicado en *Synergies Italie* (2009).

Michael RINN es doctor por la Universidad de París-Sorbona, con habilitación para dirigir proyectos de investigación. Profesor de ciencias del lenguaje, es catedrático de lingüística francesa y de estilística en la Universidad de Bretaña Occidental. Es miembro del Céditec (Universidad de París-Este) y del Centro de Investigación Interuniversitaria en Sociocrítica de Textos (CRIST, Universidad de Montreal). Ha publicado varios trabajos de lingüística textual sobre lo innombrable del Holocausto, contribuyendo así a la modalización de la literatura del genocidio. Además, se ha dedicado al análisis de los nuevos discursos que teorizan el funcionamiento retórico de Internet. En sus investigaciones recientes, Michael Rinn se interroga sobre los usos lingüísticos de las pasiones: *Émotions et discours* (2008); *Communication de l'État et gouvernement du social. Pour une société parfaite?* (2009). Actualmente está investigando, en colaboración con Josias Semujanga de la Universidad de Montreal, los discursos de prevención contra el genocidio.

Corinne ROSSARI es profesora asociada en la Universidad de Friburgo, donde enseña lingüística francesa y retórica. Sus líneas de investigación son la pragmática, las teorías del cambio lingüístico, el estudio de los conectores, de las formas modales y evidenciales, así como los fenómenos de lexicalización y fijación. Corinne Rossari es autora y coautora de varios libros, entre los que destacan *Connecteurs et relations de discours* (Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2000); *Les Moyens détournés d'assurer son dire*, en colaboración con C. Cojocariu, A. Masson y C. Ricci (Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007); *Les Expressions verbales figées de la francophonie*, con B. Lamiroy, J.-R. Klein, J. Labelle, C. Leclère y A. Meunier (Paris, Ophrys, 2010).